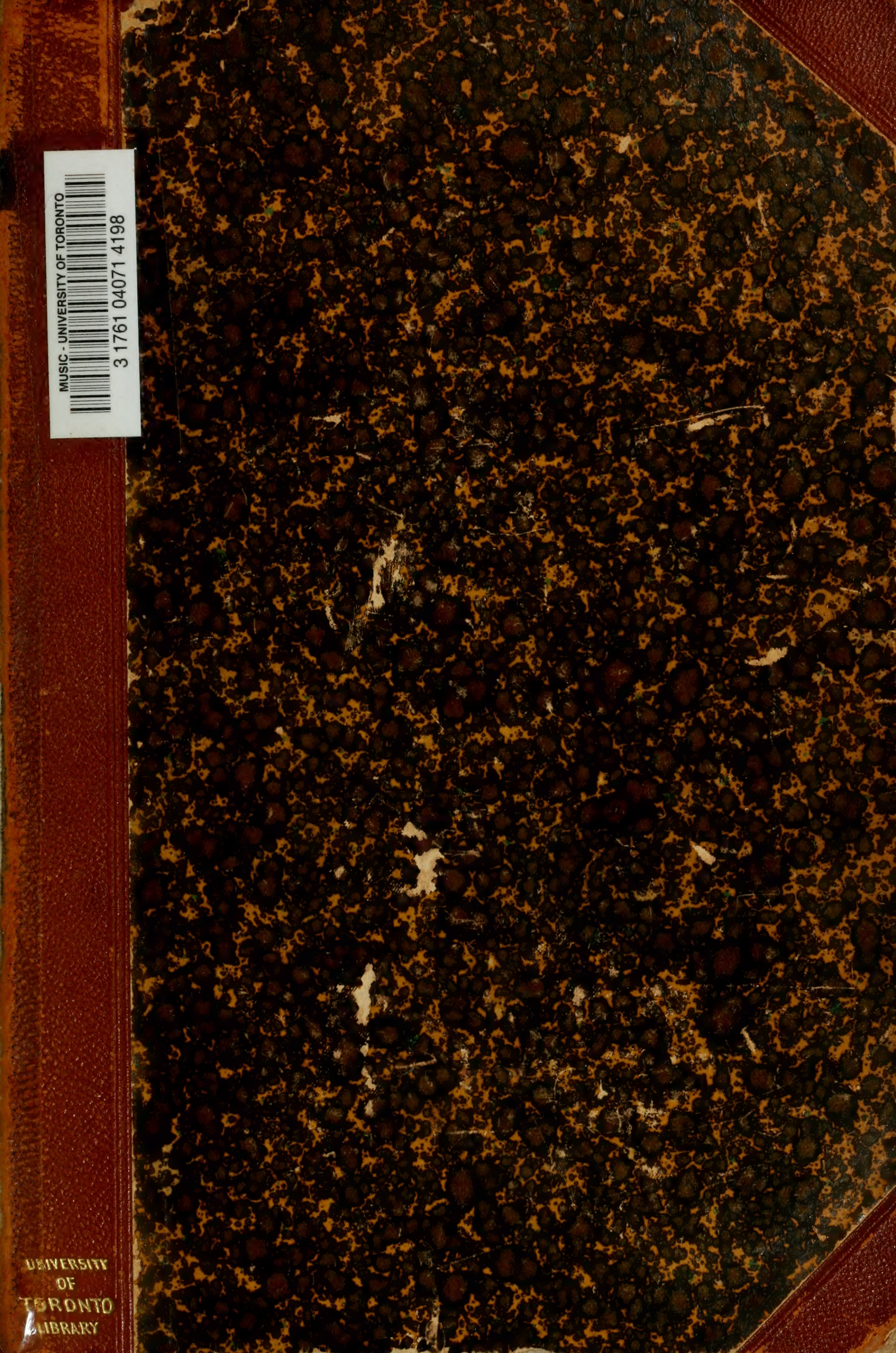


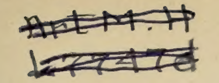
MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 04071 4198
UNIVERSITY
OF
TORONTO
LIBRARY







DES BOHÉMIENS.



DES BOHÉMIENS

ET DE

LEUR MUSIQUE EN HONGRIE

PAR

F. LISZT.

NOUVELLE EDITION.

LEIPZIG

BREITKOPF ET HAERTEL

LIBRAIRES-EDITEURS.

1881.

DES BOHÉMIENS

ET

DE LEUR MUSIQUE EN HONGRIE.

POÉSIE NATIONALE.

I

Dans l'enfance des peuples, alors qu'ils n'ont point encore entièrement perdu le souvenir de leurs habitudes pastorales en gagnant celles d'une vie agricole entremêlée d'épisodes guerriers, leur imagination se nourrit volontiers dans les loisirs d'une existence simple, mais aisée, de poèmes qui réveillent leur goût pour les émotions héroïques, en leur présentant des types frappans et merveilleux, qui racontent des faits dont ils se font gloire ou remémorent des catastrophes qui les ont remplis d'effroi, pour donner ainsi corps dans une forme déjà moulée par l'art, aux sentimens dont ils sont pénétrés et qu'ils se plaisent à voir reproduits en strophes harmonieuses.

Tant que la civilisation matérielle n'a point asservi les masses à un travail mécanique constant, parfois abrutissant; tant qu'elle n'a pas énervé leur esprit par la multiplicité des besoins factices qu'elle fait naître; tant qu'elles ne connaissent de luxe qu'un nécessaire abondant, auquel participe un assez grand nombre pour

exclure le spectacle continuel de la pauvreté oppressée et de la misère haletante, elles ne manquent jamais de ces facultés poétiques qui rangent parmi les premiers besoins et le plus précieux luxe, la satisfaction de se créer un idéal qui leur représente la plus grandiose conception de ce qu'elles croient excellemment beau. D'ordinaire, ce fut d'abord un récit, court et simple, mais rhythmé, orné d'images et de métaphores, qui fut répété par tous les cœurs et toutes les voix. Bientôt, autour de ce noyau se groupèrent des versions nouvelles, agrandissant et embellissant l'idée première. Le fait principal fut accompagné d'autres faits accessoires; peu-à-peu, il fut interprété diversement, la tradition s'en empara, varia, diversifia, ennoblit, broda ce thème. L'épopée nationale se trouva formée par le choix, instinctif encore, du poème dont l'inspiration était la plus identique au sentiment et la forme la mieux correspondante au génie de la nation.

Les récits primitifs qui ont été le germe de ces œuvres subséquentes, ne portent pas seulement l'empreinte du caractère des peuples chez qui ils sont éclos, de l'influence exercée sur eux par leur climat, leur culte, leur histoire, leurs mœurs, leurs coutumes et la tournure particulière de leur sens poétique; ils en sont l'expression la plus vraie, le produit le plus direct. Chez quelques-uns ces poèmes, fragmentairement conçus et conservés, ont gardé pour toujours leur forme première; chez d'autres, la fable qui en fait le fond, a

longtemps circulé à l'état d'ébauche, passant de bouche en bouche avec mille variantes, jusqu'à ce qu'un grand poète vînt qui les cristallisa, pour ainsi dire, en une forme splendide et définitive, lorsqu'il créa de ces matériaux épars un ensemble complet.

II

Sous le beau ciel de la Grèce, les rapsodes en voyageant rassemblaient autour d'eux les habitans des villes et des bourgades, pour leur faire entendre des histoires de peuples vaincus, de royaumes renversés, d'aventures surprenantes et admirables. Quand leurs chants épars furent réunis en une œuvre homogène par le vieil Homère, ils formèrent un monument d'une inimitable perfection. Le génie avait dicté cette narration de tout ce que peuvent inspirer à l'homme des passions qui font sa grandeur; les âges en se succédant n'ont pu que consacrer l'antique enthousiasme pour ce premier essor de l'invention, sans plus jamais atteindre au sublime homérique qui fait de l'Iliade l'immortel panthéon des énergies et des vertus humaines.

Aux Indes, les exubérances d'une végétation tropicale, la contemplation des scènes les plus dramatiques de la nature, de ses plus gigantesques montagnes, de ses plus splendides fleuves, de ses beautés les plus passionnées et de ses plus orgueilleuses magnificences, entraînè-

rent l'imagination de l'homme à ne pas croire une demeure digne des dieux si les monts eux-mêmes n'étaient transformés en temples; et le poète, craignant d'amoindrir son idéal en admettant des limites à sa fantaisie, arriva au monstrueux en cherchant le grandiose. Ne trouvant d'images correspondantes à la majesté des impressions réveillées en lui par de sublimes paysages, que dans des proportions surnaturelles et des chiffres incalculables, il ne se contenta pas de l'exagération; il chercha l'extravagance de l'hyperbole, pour symboliser l'infini de l'amour et des adorations divines, qu'il chanta sur un mode plus élevé que tout autre.

Chez les Perses, les légendes et les traditions d'un passé déjà enveloppé de la brume impénétrable des siècles, trouvèrent un poète de la race vaincue qui prit à ses vainqueurs le splendide vêtement d'une langue parachevée, riche comme les broderies du Cachemire, souple comme ses tissus, savoureuse comme ses épices, et il embauma dans ces langes frémissantes les gloires d'une noble race, fière des nobles faits d'armes dignes d'être immortalisés dans le Livre des Rois. — Chez les Arabes, le dogme de la fatalité laissant peu de place à la liberté des vouloirs de l'homme, leur imagination dut se restreindre davantage dans la description des grâces de la beauté, des éblouissans prestiges de la richesse; c'est pourquoi, les capricieux émaux des Mille et une Nuits ne visent même pas aux semblans de la réalité.

Les bardes de la Scandinavie, en face d'une nature frigide qui imposait à leurs sens effrayés, par le superbe déploiement de la tyrannie d'un climat rarement éclairé d'un passager sourire, exaltèrent le courage jusqu'à en faire une volupté; et, le Walhalla n'offrit pour récompense à ses élus, que de nouveaux combats et d'incessantes victoires. — A l'entrée du moyen-âge, alors que les esprits étaient attirés par les mystiques images d'une religion à peine entrevue encore, dans laquelle le symbole et le sentiment ne cessent de s'entre-produire, il circula des récits sur les prouesses accomplies par des preux enflammés des plus généreuses ardeurs, qui, semblables aux demi-dieux mythologiques, faisaient conter à la renommée leurs hauts-faits de délivrance, leurs missions de justice, leurs miracles de bienfaisance. Les héros du christianisme joignaient à un courage presque surhumain, des vertus d'une pieuse tendresse, émanées d'une foi qui amollissait le cœur en même temps qu'elle fortifiait la vaillance. Cette période produisit les merveilleux récits dont Roland fut l'Achille.

Les Slaves racontèrent dans leurs ballades et leurs romances poétiques, les événemens de famille qui donnèrent lieu aux guerres civiles; les affections de famille remplirent leurs plus touchans épisodes, comme les fêtes et représentations provoquées par leur opulente hospitalité en furent les plus brillans. — Lorsque des continens inconnus et un monde nouveau furent découverts

et conquis, les aventures des explorateurs et les descriptions des contrées lointaines fournirent aux langues de l'Ibérie un poème, où le fantastique fut plein de grandiosité et la réalité peinte avec de flamboyantes couleurs.

III

Partout la poésie nationale a réuni sous le symbolisme des faits et revêtu de formes poétiques, des sentimens sympathiques aux populations. Sous le voile du mythe, elle leur a offert, dans une langue de facile resouvenance, la peinture des passions auxquelles il leur était naturel de s'identifier; celle des ambitions, des fiertés, des rêves, des amours, des regrets, des douleurs communes, auxquelles la tradition donnait ainsi une configuration plastique. A cette nourriture de l'imagination s'ajoutait le vif attrait du rhythme qui, s'attachant à l'oreille, aidait la mémoire à retenir les poèmes. La musique du vers fut accompagnée, soit d'une déclamation cadencée et modulée, sorte de récitatif; soit d'une mélopée formelle : ces deux élémens de jouissance s'associèrent si intimement qu'ils prirent la même dénomination. Le poème se divisa en *chants*.

Par ainsi, la première forme que la poésie prend chez les peuples primitifs, qu'on peut dire incultes quand ils ne connaissent encore ni les industries, ni le commerce, ni les arts, ni les sciences de la civilisation,

n'est point la poésie lyrique, cette expression sublimée des émotions personnelles, comme qui dirait subjectives, du poète ; mais, la poésie épique, cette représentation des sentimens collectifs, comme qui dirait objectifs, de tout un peuple. Cela s'explique par là qu'une intelligence aussi peu développée que celle des enfans, suffit pour s'identifier à des impressions généralement répandues, réveillées par des événemens qui leur permettent de se témoigner dans des actions d'éclat. Tandis qu'il faut une culture intellectuelle infiniment plus développée et plus raffinée, pour provoquer à l'expression de momens poétiques absolument individuels, avec la certitude qu'il se trouvera des esprits émus et des cœurs vibrans prêts à comprendre ces épanchemens, de nature toute particulière ; par fois exceptionnelle. Pour peu qu'on recherche avec soin les diverses couches littéraires superposées dans l'histoire poétique d'une race quelconque, on verra toujours le récit imageant des sentimens collectifs, précéder, sous une forme ou une autre, le soupir ou le sourire, la joie ou la douleur personnelle du poète reflétée dans ses vers. Même une race dont la poésie nationale n'eut aucun récit, ne fit point exception à cette loi ; ce qu'on voit clairement en étudiant avec attention ses chants sans paroles, qui furent les archives poétiques de celle dont nous allons parler.

IV

Entre les peuples de l'Europe, il en surgit un jour un, tout à coup, sans qu'on pût savoir au juste d'où il était sorti. Il s'abattit sur notre continent sans témoigner d'un désir de conquête, mais aussi sans demander l'autorisation d'un domicile. Il ne désira pas s'approprier un pouce de terrain, mais il n' admit pas qu'on lui prenne une heure de temps. Il ne voulut point asservir, mais il refusa de se soumettre. Il ne consentit à rien accepter, mais ne voulut rien donner. Il n'avoua ni de quels plateaux africains ou asiatiques il descendait, ni par quelle nécessité il venait chercher d'autres cieux. Il n'apporta aucun souvenir, il ne trahit aucune espérance. Il refusa les bénéfices d'une colonisation et, comme trop vain de sa triste race pour condescendre jamais à se fondre en une autre, il se contenta de vivre en repoussant tout élément étranger, en ne participant à aucun des avantages de la civilisation chrétienne qu'il côtoyait, laquelle semblait lui être aussi antipathique que d'autres qu'il connaissait également, pour les avoir également dédaignées.

Ce peuple est étrange, si étrange qu'il ne ressemble à aucun autre, en aucune chose. Il ne possède ni patrie, ni culte, ni histoire, ni code quelconque. Il semble ne

continuer d'être que parcequ'il ne veut jamais cesser d'être, ni cesser d'être ce qu'il est, en ne permettant à aucune influence, à aucune volonté, à aucune persécution, à aucun enseignement, soit de le modifier, soit de le dissoudre, soit de l'extirper. Il se partage en tribus, en hordes, en bandes, qui vont de çi et de là, suivant chacune des routes que le hasard dessine, sans communications entr'elles, ignorant en partie leur existence mutuelle, mais gardant chacune, sous les méridiens les plus éloignés, avec une solidarité qui leur est sacrée, des signes de ralliement infaillibles : la même physionomie, la même langue, les mêmes mœurs !

Il ne vit à nos yeux que d'une vie quasi animale, ignorant et insouciant de tout ce qui se passe en dehors de lui. Les siècles marchent, le monde progresse, les pays où il s'héberge font la guerre et la paix, changent de maître et d'esprit : lui, reste impassible et indifférent, vivant au jour le jour, profitant des préoccupations causées par les événemens qui décident du sort des autres nations pour exister moins difficultueusement ; puis, sitôt qu'on a le loisir de s'occuper de lui, il disparaît à travers les forêts vers les gorges de montagnes. On dirait une troupe d'oiseaux humains, nichant dans les feuillées des bois pour réveiller les échos ignorés, pour se mirer dans les sources cachées, pour recommencer ses migrations de climat en climat, à mesure qu'elle est obligée d'en fuir les rigueurs et de chercher sous d'autres firmamens des conditions d'être moins pénibles.

Ce peuple qui ne s'associe aux joies et aux douleurs, aux prospérités et aux malheurs d'aucun autre : qui, comme un sarcasme incarné, se rit des ambitions et des pleurs, des combats et des festins d'autrui ; ce peuple qui ne sait lui-même ni d'où il vient ni où il va, qui se maintient dans une existence tout anormale, qui ne conserve aucune tradition et n'enregistre pas d'annales, qui n'a aucune foi et aucune loi, aucune croyance définie et aucune règle de conduite, qui ne se tient uni que par des superstitions grossières, des coutumes vagues, une misère constante, un abaissement profond ; ce peuple qui néanmoins s'obstine, au prix de toutes les dégradations et de tous les dénûmens, à garder ses tentes, ses guenilles, sa faim et sa liberté ; ce peuple qui exerce sur les nations civilisées une fascination indescriptible et indestructible, passant comme un legs mystérieux d'un siècle à l'autre ; ce peuple qui, tout diffamé qu'il est, n'en offre pas moins des types énergiques et charmans à nos plus grands poètes ; ce peuple si hétérogène, d'un caractère si indomptable, si intraitable, si inexplicable, devait cependant recéler, dans quelque coin de son cœur, quelque hautaine qualité, puisque, susceptible d'être idéalisé, il s'est idéalisé lui-même, qu'il eut aussi des poèmes et des *chants* et que ceux-ci, réunis en un corps, pourraient peut-être former *l'Épopée* nationale des Bohémiens.

Epopée, disons-nous ; pourtant leurs poèmes et leurs chants ne renferment aucun récit, ils ne se rattachent

à aucun événement, ils ne rappellent aucun souvenir. Mais, ils répètent des sentimens qui sont propres à tous les individus de cette race, qui forment leur type intérieur, la physionomie de leur âme, l'expression de tout leur être sentant. Il n'y a pas un fragment, si long ou si court qu'il soit, de cette étrange œuvre collective qui dise une émotion personnelle, une émotion qui ne soit pas celle de tous; une impression assez subjective pour rester étrangère à quelqu'un des leurs. Chaque feuillet, chaque strophe détachée de leur poème, (qui sans cette unité d'inspiration n'aurait pas droit à ce titre,) ne dit que ce que tous sentent, ne chante et ne poétise que des impressions communes à tous, que pas un seul des leurs ignore, qui pénètre chacun d'eux jusqu'à la moëlle de ses os!

EPOPÉE NATIONALE.

I

Il n'est pas difficile de concevoir que, dans l'absence complète de toute culture intellectuelle, des doux loisirs d'un bien-être paisiblement savouré, d'une histoire religieusement conservée et embellie, d'un culte révéré, de mœurs épurées par la morale, d'usages consacrés par le temps et consacrant à leur tour la périodicité des révolutions domestiques et des événemens de la famille; en l'absence de tout attachement au sol, à la patrie, à la demeure, un peuple ne pût avoir de poète qui formulât en récits héroïques des sentimens actifs et agissans, puisqu'il les a reniés, éloignés, bannis de son âme; puisqu'il s'est renfermé dans la passive, mais invincible force d'inertie, qui le fait subsister et se perpétuer en étant et restant inaccessible à toutes les émotions des autres hommes.

Si des aspirations brûlantes, si des rêves passionnés, si des souvenirs impossibles à révéler, si des désespérances impossibles à exprimer, ont traversé son âme comme des visions de feu, lorsque le jour vint où il

voulut se chanter à lui-même sa propre poésie, ce peuple dut pour cela chercher un autre mode que celui de la parole. Il ne pouvait se raconter ses impressions les plus intimes que de manière à ne pas les préciser, à ne pas en trahir l'objet, à ne rien livrer à la lumière du jour des ténèbres de son cœur et de sa destinée, le silence qu'il garde sur lui-même,— qu'on peut dire être sa seule religion, son seul précepte, sa seule loi,— ne lui permettant pas de se complaire en des récits dont il serait le sujet. D'ailleurs, s'il l'eût tenté, eût-il été capable de rendre en images et faits symboliques, tels qu'un poème les eût nécessairement exigés, les vagues instincts, les vagues ressouvenances qui le hantent sans doute? Trop rapproché de l'existence, sans veille ni lendemain, propre aux hôtes des bois qu'il habite pour n'en pas adopter l'indépendance et l'incurie, toute tension d'esprit, toute opération spéculative de l'intelligence, lui sont aussi inconnues qu'elles lui seraient répugnantes s'il essayait de s'y soumettre, n'ayant de goût que pour cette ruse féline, cette feinte narquoise, dont certains animaux lui donnent l'exemple et dont il se sert, comme eux, pour tromper l'ennemi ou s'emparer d'une proie.

II

On trouve bien chez lui, çà et là, quelques ballades et romances. Mais, les rares chansons qu'il s'est gros-

sièrement forgées en sa langue ou qu'il emprunte à d'autres, ne sont que d'informes ébauches qu'on ne saurait placer parmi les œuvres d'art. Pour manier la parole, pour créer le vers, ne faut-il pas une culture intellectuelle quelconque? Pour chanter, l'inspiration suffit, alors surtout que le chant peut se passer de paroles. La musique instrumentale est précisément, d'entre tous les arts, celui qui exprime les sentimens sans leur donner d'application directe, sans les revêtir de l'allégorie des faits narrés par le poème, des conflits figurés sur le théâtre par les personnages du drame et leurs impulsions. Elle fait briller et chatoyer les passions dans leur essence même, sans s'astreindre à les représenter par des personnifications réelles ou imaginées. Elle les dépouille de la gangue des circonstances au sein desquelles elles se sont lentement formées, comme un diamant précieux et étincelant; au milieu desquelles elles ont éclaté soudainement, comme la flamme qui s'échappe de sa prison. La musique instrumentale abstrait les émotions qu'elle chante de toute donnée positive, en ne leur assignant pas de cause, pas d'effet; en ne les dépeignant que dans le flamboiement de leur force virtuelle, pouvant ainsi les faire parler sans qu'elles divulguent leur origine secrète, leur portée inconnue.

La musique instrumentale est aussi de tous les arts le plus apte à dégager les passions de leurs scories ignobles, de leurs funestes aberrations, pour n'en ex-

traire que la plus subtile quintessence, le mobile le plus élevé ; pour ne leur donner de manifestation que celle de leur éclat intrinsèque et les faire immédiatement couler du cœur, comme la sève la plus pure et la plus odorante des rares essences s'épanche par une large blessure faite au tronc.

Il fut tout simple qu'un peuple qui se traîne en des fanges ensanglantées ait choisi cet art, plutôt que tout autre, lorsqu'il voulut s'ennoblir à lui-même les primitifs instincts de son être, qu'il a si longtemps tenus ensevelis dans un taciturne mystère. De plus, ne trouvait-il pas sans le pénible effort d'un travail intellectuel fatigant, le langage que seul il pouvait employer alors, qu'en satisfaisant par la musique à un plaisir sensuel, il s'enivrait d'une volupté morale ? Pendant qu'il promenait l'archet sur les cordes d'un violon, l'inspiration lui enseignait d'elle-même, sans qu'il les cherche, des rhythmes, des cadences, des modulations, des chants, des parlers, des discours ! Il confia alors à cet art discret, il jeta dans ce moule énigmatique, la glorification du charme qui le tient éloigné de nos occupations, qui lui fait dédaigner nos préoccupations, qui le rend inaccessible à toutes nos tentations, qui le gouverne uniquement et despotiquement. Il révéla dans sa musique le rayon doré d'une lumière intérieure qui lui est propre et que, sans elle, jamais le monde n'eût connue, ni devinée. Il le fit jouer et miroiter dans la fascination d'une harmonie sauvage, fantasque, pleine

de dissonnances, mais sonore et vibrante, qu'il créa par un mélange de contours heurtés et de couleurs tranchées, de changemens subits et de metamorphoses imprévues, la rendant ainsi semblable aux aperceptions hallucinées que produit le hadchis.

III

En songeant que, les fragmens disséminés de la musique instrumentale des Bohémiens une fois rassemblés avec l'intelligence de leur signification, coordonnés avec quelque entente de la succession nécessaire pour qu'ils se fassent réciproquement valoir, offriraient aussi l'expression de ces sentimens collectifs qui, inhérens à un peuple entier, déterminent par leur caractère celui de ses mœurs, on se sent presqu'autorisé à donner le nom *d'Épopée nationale* à un pareil recueil! — Sans prétendre identifier deux choses essentiellement différentes, ni établir une comparaison minutieuse et obstinée entre une œuvre épique et un cycle musical, nous lui appliquerions néanmoins, pour notre compte, le titre *d'Épopée*, à cause de l'analogie d'inspiration qui se rencontre dans tous ses morceaux détachés. Elle est également une, héroïque, empreinte du génie propre à une race.

Le récit d'un certain nombre de faits, la description d'un certain nombre de sites, d'usages, d'objets em-

ployés à une certaine époque, ne constituent pas à eux seuls l'*Épos*. Ce genre de poème se distingue surtout des autres, par la nature des passions dont les personnages qu'il met en jeu se montrent animés. Celles-ci sont pour la plupart spontanées, absolues, impérieuses, sans quoi les actions qui en sont l'effet n'auraient point ce sceau de grandeur et ce charme de naturel, qui ne manquent jamais aux premiers élans poétiques de l'imagination des peuples. La musique des Bohémiens ne respire que passions et sentimens spontanés, absolus et impérieux; quoique présentés, il est vrai, sans la narration qui les prête à certains individus en particulier et les dévoile dans leurs résolutions, tout autant que dans leurs discours. Mais, ces passions et ces sentimens, en se manifestant dans un art où ils peuvent se formuler sans l'intermédiaire du récit et du mythe, n'en sont pas moins absolument de la même nature. Si leur peinture ainsi conçue ne fait pas appel à l'intérêt continu de la curiosité des auditeurs, elle les remplit néanmoins des mêmes enthousiasmes chers à la jeunesse des nations.

IV

Hegel n'a pas tort lorsqu'il donne au mot *Epos*, bien plus la signification du verbe *dire*, que du substantif *récit*; lorsque surtout, il range sous cette même

dénomination, d'abord et en manière de premiers essais poétiques, les inscriptions monumentales; ensuite, les sentences et vers gnomiques des anciens auteurs, si anciens qu'ils en sont inconnus, à peine dotés de noms traditionnels; les théogonies et les cosmogonies primitives, etc. Nous ne saurions mieux faire comprendre l'analogie intime d'inspiration qui existe, entre les œuvres poétiques de ce genre et l'ensemble d'une œuvre de musique éminemment nationale, qu'en citant les paroles de ce philosophe. Pourquoi chercherions-nous à dire en d'autres mots ce qu'il a parfaitement exprimé, la forme qu'il a donnée à sa pensée correspondant au sens de la nôtre?

« En tant qu'elle exprime toute une civilisation pri-
» mitive, une œuvre épique est la *Saga*, la bible, la tradi-
» tion d'un peuple ; — toute grande et importante nation
» a un pareil livre, vraiment national, dans lequel est
» exprimé ce qui constitue son génie. Sous ce rapport,
» de tels monumens ne sont rien moins que les sources
» profondes où un peuple puise la conscience de lui-
» même. Il serait intéressant de former la collection
» de pareilles bibles épiques; car la série des épopées,
» lorsqu'elles ne sont pas des œuvres artificielles d'une
» époque postérieure, serait pour nous une galerie où
» figurerait l'esprit de chaque peuple, comme dans un
» tableau fidèle. — Cependant, toutes les *Saga* n'ont
» pas la forme poétique de l'épopée... . Comme dans
» l'épopée proprement dite, la conscience naïve d'une

» nation s'exprime pour la première fois d'une manière
» poétique, le véritable poème épique apparaît à une
» époque intermédiaire où un peuple s'éveille de la stu-
» pidité, où son esprit est déjà assez fort pour mani-
» fester au dehors son propre monde et s'y sentir chez
» lui. Tout ce qui plus tard devient dogme fixe, loi
» morale et religieuse, reste encore à ce moment une
» pensée vivante et individuelle; la volonté et le senti-
» ment ne sont pas distingués l'un de l'autre..... Il ne
» faudrait cependant pas s'imaginer qu'un peuple, dans
» un âge héroïque, vrai berceau de son épopée, pos-
» sède déjà l'art de se peindre lui-même; car autre
» chose est une nationalité poétique en soi, dans son
» existence réelle, autre chose la poésie comme senti-
» ment et conception, comme représentant artistique
» d'un pareil état de civilisation. Le besoin d'exprimer
» ses conceptions, le développement de l'art, en un
» mot, est plus tardif que la vie poétique elle-même
» dans sa primitive naïveté... Malgré cette distance
» qui sépare le poète de son sujet, un lien étroit doit
» cependant subsister entre eux. Il est nécessaire que
» le poète vive encore dans des relations, dans des
» idées, des croyances semblables à celles qu'il veut
» peindre; qu'il sente simplement le besoin d'ajouter
» la forme de l'art à des choses qui sont encore la sub-
» stance intime de son époque et la sienne...«

Plus loin, Hegel ajoute: « Les rapports de la vie
» morale, l'organisation de la famille, celle de la société

» et de la nation tout entière, dans la guerre et dans » la paix, doivent être déjà parvenus à un certain de- » gré de développement, mais non à la forme générale » de principes, de devoirs et de lois, auxquels manquent » la particularité, la vie, l'individualité, et qui maintien- » nent leur autorité vis-à-vis de la volonté individuelle. » Il faut au contraire que ses principes paraissent émaner » du sens moral, de l'équité naturelle, des mœurs et » du caractère même des personnages; qu'aucune rai- » son abstraite, sous une forme positive et prosaïque, » n'érige ses droits en face de ceux du cœur, ne do- » mine la conscience individuelle et la passion pour les » soumettre à ses lois.... Le monde national offre deux » faces. Premièrement, le côté *matériel*, les usages et » les habitudes positives, relatives à la constitution phy- » sique, à la situation géographique et climatérique, à » la configuration du pays, à ses montagnes, à ses fo- » rêts, à toute la nature environnante. Secondement, » le côté *spirituel*, le fond de la pensée nationale, telle » qu'elle se trahit dans la religion, la famille, la société » civile. Or, maintenant, si une épopée primitive doit » être et rester, comme nous l'avons exigé, le livre vé- » ritable et immortel d'un peuple, sa *Saga*, sa tradition, » alors le côté positif de la réalité passée ne pourra » prétendre à un intérêt vivant et durable, qu'autant » que les traits extérieurs du caractère national seront » en harmonie intime avec le fond de la pensée, avec » les tendances morales et intellectuelles de la nation,

» car autrement ce côté matériel est entièrement acci-
» dentel et indifférent. [1] «

V

En ce sens, une épopée musicale peut devenir la *Saga*, le *Livre* d'un peuple, s'il forme la *source profonde où il puisa la conscience de lui-même:* s'il émane de cette *pensée vivante et nationale* qui caractérise les membres d'un peuple à leur propre insu, de cet état social où *la volonté et les sentimens ne sont pas encore distingués* par eux, où la *vie morale* ne s'est point encore moulée en *principes*, en *devoirs*, en *lois*, auxquels manquent la *particularité* et l'*individualité*, alors qu'aucune *raison* abstraite sous une forme positive et prosaïque ne les érige en face de ceux du cœur. Or, puisque toutes les *Saga* n'ont pas la forme poétique de l'épopée, quelle forme eût été plus appropriée que celle de la musique instrumentale, sans paroles, au *Livre* d'un peuple qui récuse tout le côté *positif* et *matériel* de la nationalité, le dogme, le culte, les lois, le sol, la patrie, la famille, la propriété de toute espèce, pour n'en garder que le côté *purement spirituel:* ses instincts séculaires et ineffaçables, ses passions excentriques, ses goûts étranges, ses répulsions persistantes à tout ce qui fait le charme des existences sociales?

[1] Cours d'Esthétique de Hegel, trad. de Ch. Benard.

Pourtant, comme les Bohémiens, qui ont repoussé tous les traits de caractère dont les mélanges divers constituent les ressemblances des autres races entre elles, n'en forment pas moins un peuple distinct, doué d'une prodigieuse vitalité, lorsqu'ils ont éprouvé le besoin d'avoir aussi *leur Livre*, quoiqu'ils ne pussent, ni ne sussent, se décrire eux-mêmes, moins encore se raconter à eux-mêmes, soit des faits consignés dans leur mémoire, soit des récits fictifs et symboliques, ils ont dû *chanter* pour *dire!* Leurs chants, dénués de récits, de faits, d'événemens, de personnages et de types nationaux, n'en constituent pas moins une *Epopée*, par ce qu'ils n'expriment que des passions, des émotions, des impressions à eux tous communes et si nationales, qu'appartenant exclusivement à ce peuple, elles n'appartiennent qu'à lui. Elles sont à lui et à nul autre. Bien à lui, rien qu'à lui!

VI

Quand, après l'examen attentif d'un monument d'art, l'on reconnaît dans sa structure une indubitable originalité et dans les sentimens qui l'ont dicté une affinité évidente avec des aspirations d'un ordre supérieur, on se demande aussitôt en quoi consiste cette originalité, quelle est la source et la dernière formule de ces sentimens? — Dans le cas présent, ces questions pour-

raient avoir d'autant plus d'intérêt, que leur réponse ne se présente pas immédiatement à l'esprit. L'on ne saurait même essayer d'en trouver une avant d'avoir préalablement recherché et poursuivi avec patience, la solution de quelques autres problèmes dont ces questions ne peuvent se détacher.

Par une bizarre anomalie, les *Rommy* [1] renferment en eux un principe de conservation et de vie d'une surprenante énergie, tout en se refusant en quelque sorte à faire partie du genre humain. Comment pourrait-on arriver à comprendre leur art, si l'on ne commence par tenter de découvrir les rapports qui ne peuvent manquer d'exister, (alors même qu'ils semblent d'abord échapper à toute investigation,) entre le caractère de leurs sentimens et celui de leurs chants? Si l'on ne cherche avant tout, où gît la secrète correspondance entre des individualités abjectes en apparence, des mœurs brutales jusqu'à la bestialité, et des chants remplis de fiers défis, de profonde douleur, d'une grâce qui ne se puise que dans l'appréciation de la beauté? Si l'on n'essaye de deviner par quelle association d'idées et d'instincts, ces membres détachés de notre grande famille restent aussi inaccessibles à toute fusion d'intérêts et de sentimens avec les nations policées, au milieu desquelles ils vivent depuis des siècles?

[1] C'est le nom que les Bohémiens se donnent à eux-mêmes, dans leur langue.

VII

Sans en donner de raison plausible, les Bohémiens se sont refusés avec une étonnante opiniâtreté, à la séduction de participer au bonheur des nations favorisées, comme à la faiblesse de recevoir parmi eux une goutte de sang étranger. Ce dernier fait se prouve suffisamment par la pureté de leur type, que les descriptions des premiers temps de leur venue parmi nous, font voir exactement semblable à celui d'aujourd'hui. [1] Si des Bohémiennes se sont contaminées avec d'autres nations, si elles ont volé des enfans pour les élever comme leurs, les rejetons d'une autre race ne durent jamais faire souche dans le camp et sous la tente du Bohémien. D'autre part, au milieu de leurs dénûmens, de leurs souffrances sans nom, des inhumaines persécutions qu'ils ont subies, ils n'ont jamais eu ni renégats illustres, ni apostats heureux; il ne s'en est jamais trouvé parmi eux qui aient renié les leurs avec éclat, qui aient abdiqué leur honte, repoussé leur mémoire, fui leurs camps, détesté leur nudité, maudit leur faim, pour jouir d'une prospérité vilement achetée, pour embrasser une foi que leurs ancêtres ne connaissaient

[1] Voir Borrow.

point, pour se laisser pénétrer par des croyances supérieures, pour s'identifier à un amour qui, planant au dessus des nationalités, étreint tout le genre humain dans son immense charité.

Afin de se rendre entièrement compte de tout ce qu'il y a d'extraordinaire dans l'existence étrange, si durable dans son étrangeté ! des Bohémiens, arrivés en Europe au quatorzième siècle, à petit bruit et à petits pas, si imperceptiblement qu'ils eurent l'air de sortir de dessous terre, (car on ne retrouve qu'avec une peine extrême les traces confuses de leurs premières apparitions et l'on ne peut guère préciser les pays qu'ils quittaient pour s'introduire dans les nôtres, du côté de la Hongrie,) il n'y a qu'à comparer leurs moyens de subsistance à ceux d'un autre peuple qui s'est également maintenu en Europe sans patrie, sans asile, sans hospitalité, mais dont la durée est considérée comme miraculeuse. On verra alors que les *Rommy* ont toujours vécu en des circonstances beaucoup plus défavorables, et, l'on s'étonnera davantage, si possible, qu'un peuple puisse avoir la vie si dure en de si misérables chances! Les Bohémiens se sont perpétués durant des siècles dans des conditions si dissolvantes, que nulle autre race n'y eût résisté pendant quelques générations; et cela, sans garder aucun souvenir, ni aucune espérance, de patrie. Pourtant, quoiqu'ils se soient toujours disséminés, éparpillés, émiettés, pour ainsi dire, jamais un des leurs n'adopta le croire, le

penser, le faire des chrétiens, comme on en a vu de fréquens exemples dans une autre famille de proscrits, dont plus d'un individu a formé souche et créé un nom brillant parmi leurs oppresseurs, en rougissant de sa naissance.

LES ISRAÉLITES.

I

Ces autres proscrits errent, eux aussi, de pays en pays, tantôt soufferts, tantôt chassés, tantôt tolérés, tantôt persécutés, toujours unis, plutôt fondus en une masse compacte, obstinément rebelles aux enseignements d'un autre dogme que le leur, aux bienfaits d'une autre loi que la leur, car ils possèdent le premier des dogmes et ils ont la première des lois! L'un est inflexible, l'autre inexorable!.. Combien le spectacle que nous présente la nation judaïque nous paraît simple, en comparaison du fait de l'existence des Bohémiens, presque incompréhensible quand on y réfléchit. — Comme il semble aisé d'expliquer les causes qui tiennent rassemblé en un faisceau si fortement lié, un peuple qui s'intitule le ***Peuple de Dieu***, en considérant qu'aucune de ces causes n'existe pour les Bohémiens!

Les Israélites ont été, il est vrai, traités depuis dix-neuf-cents ans comme une nation maudite: l'opprobre, l'injure, la diffamation, furent surabondamment

déversés sur eux. Mais, ils rendirent la haine pour l'ignominie, la rancune pour l'injure, le mal pour l'opprobre, la vengeance pour la diffamation. Ils acceptèrent la place que leur fit la civilisation chrétienne, mais en se réservant de changer son fumier méphitique en un foyer de malheurs et de calamités, d'en faire rayonner sur leurs oppresseurs la contagion d'une lèpre de misère innommée, introuvable, insaisissable, qui pourtant peut les ronger jusqu'aux fibres vives de leur constitution. Si trop tard on les délogea de leurs bouges infects, où ils amassèrent des trésors qu'ils surent empoisonner pour leurs persécuteurs et leurs dupes, ils les quittèrent en emportant chez d'autres nations les mêmes colères emmiellées, les mêmes détestations hypocrites, les mêmes desseins implacables.

Partout où ils s'implantèrent, ils ne se contentèrent pas de tirer leur nourriture du territoire même, aux dépens du peuple indigène. Ils semblèrent humer dans les souffles de leur air, trouver dans la saveur de leur pain, sucer dans le jus de leurs fruits, extraire de la force exhilarante de leurs boissons, la science d'obtenir une supériorité fatale sur ceux qui les avaient admis dans leurs frontières. Gardant avec un solennel courage, sous une apparente couardise, leur culte exécré, leurs rites calomniés, leurs prières objets de scandale, leurs usages objets de risée, leurs costumes objets d'insultes, tous leurs nombreux signes distinctifs, le bonnet pointu ou le lambeau de toile, imposés comme

des marques d'infamie; honnis, mais redoutés et implorés de leurs hôtes, ils compensèrent les stupides flagellations de l'outrage et de l'horreur, de la calomnie et de l'indignation, par l'orgueil de leur passé, glorieux patrimoine; par une espérance immense, multiforme et multicolore; par une foi raisonnée d'une sévère beauté, appuyée sur un code législatif, dont découle une organisation sociale étroite, mais d'autant plus conséquente, ferme et solide!

En obéissant aveuglément à des ordonnances absolues et sans élasticité, mais d'une si surprenante construction et d'une telle antiquité qu'elles semblent former comme le magnifique exemplaire d'une pétrification morale antédiluvienne, les Israélites demeurent, à travers la convoitise sans pareille de leurs passions altérées, un exemple de désintéressement millénaire; à travers la mobilité de leurs natures actives, un monument immobile, fouetté avec acharnement par les ouragans et les tempêtes d'une fureur inepte, battu par les amers flots de l'abomination populaire, souvent atteints par la foudre consumante des avidités royales, sans que tant d'élémens conjurés aient eu jamais prise sur lui, sans qu'ils aient pu affaiblir sa vitalité merveilleuse, déprimer sa nationalité incompressible. La force organique de cette étrange race sut guérir les plaies non pansées, fit reverdir les branches incendiées repousser les membres coupés; elle renouvela les énergies épuisées et referma les veines ouvertes.

II

Pourquoi les Israélites nieraient-ils avoir été abreuvés d'outrages et écrasés de grevances? Plus leur abaissement fut grand, plus il a duré, plus profondément se sont enfoncées en leurs chairs meurtries, les lanières avec lesquelles on les a pourchassés de rivage en rivage, et plus est étonnante la constance avec laquelle ils ont confessé leur Dieu, leur foi, — leur Messie, leur espérance, — et l'immortelle vérité de leur principe! Jamais leur moëlle n'a été atteinte de la débilité du scepticisme. Aux jours de leurs plus profondes humiliations, ils ont maudit l'apostat et anathématisé l'hérétique, comme si leur dogme régissait les Etats! Avec la même superbe, pour subsister en nuisant, pour nuire en s'enrichissant, ils ont inventé des ressources dont l'ingénieuse fertilité tient du prodige, car à leurs yeux affaiblir leurs ennemis, les diminuer et les amoindrir, c'est œuvre sainte, c'est œuvre glorieuse, puisqu'étant le *Peuple de Dieu*, leurs ennemis sont les ennemis de Dieu, de leur Dieu qui créa le ciel et la terre! Ils ont tellement aiguisé leur esprit pour nuire à ces ennemis, ennemis de Dieu, que leurs forces physiques s'en sont ressenties, sans qu'ils aient essayé de remédier à la chétiveté de leurs corps. Ces exclus de tous les avantages de la société chrétienne se sont prompte-

ment aperçus que, si même leurs bras avaient conservé les athlétiques puissances de Samson, ils n'en auraient lutté que plus vainement sur une terre qui n'était pas la leur et sur laquelle ils n'eussent pas daigné s'enraciner.

Les Juifs ont immédiatement renoncé à la vaillance dans le combat surhumain où ils ont pour auxiliaire le surnaturel, afin de dédaigner le courage des chrétiens au nom de leur intelligence, en méprisant les mépris qu'on déverse sur leur pusillanimité, comme sur leur cupidité : deux vices dont ils ont su faire deux vertus à leur usage. Ils ont accepté tous les inconvéniens de l'énervation matérielle ; ils se sont pliés et courbés, ils ont rampé, ils se sont laissé fouler aux pieds. Mais, plus ils ont été mal menés, plus ils ont été torturés comme des victimes, justement, équitablement et légalement vouées à la sauvage cruauté de la foule, et plus la conscience d'une supériorité morale méconnue a parlé haut en eux ; plus ils se sont crus en droit d'appeler sur leurs bourreaux impitoyables les malédictions du Dieu de *Sabaoth*, des phalanges célestes : le Dieu qui, en les faisant sortir de la terre d'esclavage, leur permit d'emporter les vases d'or et d'argent de leurs oppresseurs, qu'il noya dans la Mer-Rouge ! Plus on les railla, — jadis avec un fer rouge à la main, aujourd'hui avec un sourire indéfinissable sur les lèvres, — et plus ils ont savouré le sarcasme pour augmenter et fortifier leur droit à la haine et à l'exploitation du plus fort.

Le Juif polonais, qui de notre temps encore tend

son dos à la canne du noble emporté, en lui criant «Frappez, frappez,» et en ajoutant à part lui: «Tu me le payeras en beaux deniers comptans,» ne fait qu'obéir au principe traditionnel de son peuple, qui selon son exégèse, découlant de ses doctrines religieuses, permet et autorise la nuisance apprêtée à ses ennemis par tous les moyens, que ce soit de la ruse, que ce soit de la violence. En vertu de ce dogme, ceux qui les oppriment, ils les appauvrissent; ceux qui les avilissent, ils les jouent, car ils les regardent comme des *Gentils*! Ainsi avaient-ils considéré autrefois les Philistins, les Ammonites, les Madianites, les Amalécites, ces idolâtres, ces réprouvés du Seigneur, ces ennemis-nés, destinés à devenir tôt ou tard leur proie, qu'il leur était, non seulement loisible, mais louable, de tromper, d'écorcher, d'exsanguer. — *Dent pour dent*, avait dit Moïse; *haine pour haine*, répètent-ils encore au fond de leur cœur enaméré, en chiffrant la peine du talion au taux de leurs usures.

Les Juifs ont vite deviné qu'il suffisait de s'attacher à une société autonome par les mille fibres des plantes parasites, pour absorber ses sucs vitaux. Avec le génie de la passion, ils ont abandonné les exigences de la force, ils se sont armés de faiblesse, pour prendre pied sur le terrain flottant du commerce et de l'industrie. D'ailleurs, les *docteurs de la loi*, les interprètes de la Thora, ceux qui lisent et méditent les Prophètes, révélateurs énigmatiques de leurs mystérieux destins, ne les au-

torisèrent jamais de mettre la main à la charrue sur une terre étrangère. N'eût-il pas fallu pour cela renoncer à leur fantastique avenir d'un Messie, qui leur livrerait un jour toutes les nations à punir, tous les biens de la terre pour s'en rassasier, à condition qu'il n'aient jamais semé le froment ni vendangé la vigne sur une autre terre que leur *Terre Promise:* cette terre symbolique qui présage la céleste patrie! ... Or, il leur eut été cent fois plus aisé de renoncer à la vie que de renoncer à l'espoir de ce Messie, leurs *Rabbis*, leurs *Maîtres*, garantissant tous les pardons, même au transfuge, à l'apostat, à la courtisane, s'ils le conservent intact au fond du coeur, tandis qu'ils menacent de la géhenne éternelle celui qui le perd.

III

· Les chrétiens ont d'abord refusé partout la possession territoriale aux fils de la foule déicide. Quand pourtant l'heure sonna où, la charité chrétienne, enlevée comme une prêtresse mal gardée, travestie comme une vierge couverte du clinquant des filles de joie, changeant pour un moment de nom et d'allures, s'appela philosophie au XVIIIe siècle, démocratie au XIXe, les lois modernes offrirent aux Juifs la Liberté, l'Égalité, la Fraternité. Elles proposèrent à leur main blanche, molle et amaigrie, à leurs doigts crochus, électrisés par le cuivre et l'argent, de tenir le fer de la charrue sur

les plaines les plus fertiles, de manier la serpe du vendangeur sur les plus rians coteaux. Ils achetèrent le champ et la vigne, en se gardant comme du feu d'y mettre la main, d'y toucher de leurs doigts habitués à de plus délicates, à de plus subtiles tâches, pesant l'or et le diamant, soupesant de légers papiers qui valent des empires, tout en comptant les gros sous rognés de leurs pourcents usuraires. Si bien, que la légende populaire personnifia leur destinée dans le mythe du *Juif errant*, toujours chassé, toujours debout, toujours triste, toujours infatigable, toujours dépouillé, toujours fécond en ressources, jamais accueilli sur un seuil hospitalier et jamais à court de ce symbole monétaire qui achète l'hospitalité, même la puissance; car, tendant toujours à monopoliser l'argent, ils finissent par accaparer le pouvoir.

Pourtant, les Hébreux ont trop bien conservé les souvenirs de leur histoire millénaire, de leur patrie promise, donnée, conquise, de leur patrie perdue, pour n'avoir pas gardé une secrète prédilection en faveur de leurs anciennes habitudes agricoles. Ce peuple, éternel voyageur, toujours fuyant étant toujours poursuivi, préférant toujours l'émigration à la transformation, est cependant de nature sédentaire. Il ne dément pas son origine. Il se souvient d'avoir été pasteur aux temps d'Abraham et d'Isaac, d'être devenu laboureur aux temps de Jacob, d'avoir mangé le pain de ses propres semailles au pays de Mizraïm. Il n'oublie pas

que la Palestine, partagée entre les douze tribus qu'elle nourrissait du plus pur froment, qu'elle abreuvait du vin le plus doux, fut le plus beau des royaumes aux temps de David et de Salomon. Il n'oublie surtout pas qu'il doit y rentrer, car c'est à lui qu'il revient de lui rendre sa splendeur et d'en faire le jardin embaumé, le parterre fleuri, le lieu rafraîchissant, le souvenir paradisiaque, du globe entier. Ce n'est donc point fête pour le Juif, comme pour le Bohémien, de plier les pans effrangés de sa tente, de chercher ailleurs une infortune semblable, ce sort inévitable de tous deux. Il ne quitte pas de lui-même une contrée tant qu'il y reste un épi à acheter et à vendre, un rouge liard à ramasser, une goutte de sang à corrompre dans une goutte d'eau-de-vie, comme ces troupeaux qui ne désertent un pâturage que lorsque sur sa chauve surface il ne reste plus un brin d'herbe solitaire. Mais, ce qui dans les Israélites est admirable, c'est que, leur principe dominant leur instinct, ils ne cèdent à celui-ci que lorsqu'il s'accorde avec celui-là.

Une crainte, une horreur superstitieuse, les empêchera toujours de plonger le soc bienfaisant dans un champ qui n'est pas leur héritage. Ils redouteraient d'être pris au piège, de se sentir englués dans une terre noire et grasse, d'y pousser des racines impies, d'être ainsi à jamais attachés à une glèbe étrangère par un châtiment céleste qu'ils auraient appelé sur leurs têtes déjà si chargées, s'ils osaient se complaire à

cultiver une autre terre que la leur, à moissonner les fruits d'une autre zone, à arroser de leurs sueurs un sol impur, à jouir des fertilités d'un pays qu'il est de leur devoir de maudire. — Ce nonobstant, à peine leur octroyait-on la permission de posséder, qu'ils se hâtaient d'en profiter ; ils faisaient labourer à leur profit et leurs salariés fendaient le sillon bien choisi. Ce ne furent, en somme, que de rares et courtes velléités. La terre, cette richesse naturelle de l'humanité, ce don direct de Dieu, procure à l'homme qui la cultive et l'aime, la plus substantielle alimentation pour son sang, des breuvages vivificateurs pour ses membres robustes et las, un air sain pour ses poumons, un lin pur et une laine fine pour se vêtir, l'existence la plus douce à son cœur, le toit le plus heureux pour sa famille ; elle ne lui donne, ni les rapides gains de l'industrie, ni les énormes profits du commerce. Les Juifs voulant toujours du gain et toujours des profits, ne se sont nulle part contentés des chances de l'agriculture, lentes, pénibles, modérées. — Le $^{2}/_{0}$, le $^{3}/_{0}$! — Mais, c'est bon pour des enfans, pour des indigènes ! Il faut au peuple de Dieu, le $^{200}/_{0}$, le $^{400}/_{0}$, afin d'avoir de quoi parer à tous les désastres, rendre gorge à un moment de crise[1] . . . et, conserver encore assez de métal, monnaie de billon et vaisselle plate, pour duper leurs spoliateurs.

Les Juifs s'arrêtent volontiers aux lieux où ils ont déjà déchargé le bagage fétide de leur misère, toujours

apparente, souvent véritable, à condition de n'y être que comme des passagers dans une hôtellerie. S'il leur arrive de séjourner assez de temps dans un endroit pour se hasarder à y bâtir des palais, à y étaler un faste qui éclipsa plus d'une fois celui de nos souverains, ils n'oublient jamais que, pour eux, les toits les plus somptueux ne sont que des tentes, s'ils recouvrent un autre sol que celui promis par le Seigneur à Abraham et à sa postérité. Ils remémorent annuellement la sortie d'Égypte sous des tentes réelles et emblématiques à la fois, en gémissant périodiquement sur la nouvelle captivité, dont les splendeurs accidentelles ne sauraient les faire renoncer à cette patrie que Joseph n'abjura jamais quand au pays des Pharaons il fut aussi puissant que ses rois, remplaçant leur pouvoir et leur personne. Exemple que n'ont jamais oublié ses descendans, lorsqu'ils furent ministres d'État en France, lorsqu'ils devinrent chefs de cabinet en Angleterre, pas plus que ces archimillionnaires des étroites ruelles d'une ville d'Allemagne, dont une femme pouvait dire sur ses vieux jours, dans un mauvais jargon qu'on écoutait religieusement comme un oracle de pythonisse : «Il n'y aura pas guerre, car mon mari ne donnera d'argent à personne.»

Cette patrie que leur Dieu leur assigna pour propriété éternelle, il les y a jadis conduits en marquant chaque étape d'un miracle. Aussi, croient-ils fermement de retourner, et de ne retourner que par

un miracle, en cette Judée, autrefois féconde, débordante de lait et de miel, jaunissante de moissons superbes, verdoyante de vignes magnifiques, couronnée de cèdres orgueilleux, embaumée de voluptueuses tubéreuses: cette Judée, stérile maintenant, devenue pour ses conquérans une esclave rétive et muette, comme si, veuve fidèle, elle pleurait encore son légitime maître, *ne voulant pas être consolée!* [1]

IV

Quoi donc d'étonnant, si ces nobles dépossédés, ces disgraciés de leur Seigneur, — ces vaincus jamais

[1] Nous ne pouvons nous empêcher de citer ici le fameux *cantique de Sion*, qui date du douzième siècle. Écrit mille ans après la dispersion des Juifs, il est encore, comme alors, l'expression de leur sentiment le plus vif! Cette traduction en prose d'une traduction en vers, récemment publiée à l'usage des israélites d'Allemagne qui négligent l'hébreu, ne donne qu'une bien faible idée de l'original. On pourrait dire qu'elle ressemble à ces contre-épreuves que l'on fait subir parfois aux sanguines, n'offrant plus que les contours apâlis des traits les plus accentués; ce faible décalque suffit néanmoins pour faire reconnaître le génie qui les traça.

« Quoique ton malheur, ô Sion! soit semblable à ceux que les or-
» fraies et les chacals lamentent dans les ruines, durant les nuits som-
» bres, j'ai rêvé que ton jour était venu! Mon âme fut aussitôt envahie
» par les délices d'une musique divine.

» Mon âme qui soupire après les lieux où Jacob vit jadis l'ange face
» à face, sur lesquels reposent toujours l'amour et la prédilection du
» Seigneur!

» Car le Seigneur y a bâti les portes de la terre; là s'ouvrent les por-
» tes du ciel. Ce n'est point le soleil qui les éclaire: non; c'est la lu-
» mière incréée du visage de Dieu lui-même!

convaincus, — n'aient abjuré à aucun moment de leurs séculaires pérégrinations, leur amour pour cette Palestine sacrée! .. Avec une force de caractère qui n'a jamais démenti sa hauteur, ils ont fermé les yeux et les oreilles

» Ma félicité serait d'y répandre mon âme jusqu'à ce qu'elle se fonde » en larmes! De me traîner jusqu' à ce lieu, de me prosterner là, où les » prophètes virent les cieux ouverts!

» Les débris de mon cœur brisé s'attacheraient à jamais aux débris » de Sion humiliée, et, ô joie! je baiserais ses pierres, je me nourrirais » de la poussière de ses champs abandonnés.

» J'irais à Hébron où reposent les patriarches, pour y délecter mon » âme, et sur la montagne où sont couchés Moïse et Aaron, qui, comme » le soleil, ont réfléchi les rayons de l'esprit de Dieu.

» Tes brises, ô Sion! désaltèrent comme un vin précieux, ta pous- » sière est à mon palais comme une épice savoureuse. L'eau de tes » torrens est plus douce que le miel et le sorbet.

» Ce serait volupté d'aller nu, sans sandales, tête découverte, vers » les horizons sacrés qui virent jadis les Chérubins tenir sentinelle » devant l'Arche de l'Alliance, pour y dépouiller enfin nos vains sub- » terfuges.

» Ce serait une céleste volupté, d'y maudire enfin l'histoire et ses » cruelles dérisions, qui nous ont profanés, nous, lions valeureux cou- » ronnés de gloire, en nous livrant à des meutes de chiens infâmes.

» Puis-je être sain de corps et joyeux d'esprit, puis-je prendre plaisir » au boire et au manger, puis-je me réjouir lorsque le jour paraît, tant » que les vils corbeaux oppriment les aigles des montagnes?

» Mais tu es toujours belle, ô Sion! et tes fils te sont toujours fidèles: » ton salut seul peut les faire sourire, ton infortune seule leur arra- » cher des pleurs.

» Quand ils envoient leurs prières au Seigneur, ils se tournent vers » toi dans les murs des cachots les plus sombres; dispersés dans les » plaines et les vallées, ils ne souffrent que de ta misère!

» Chantez vos chansons frivoles, peuples profanes! Votre beauté illu- » soire s'éteindra comme un maléfice, car qu'est-ce qui peut égaler aux » yeux de tes serviteurs ton *urimm* et ton *thuminn*[1], ô Seigneur!

[1] Noms des deux pierres précieuses que le grand pontife portait sur sa poitrine; elles signifiaient *Lumière et Justice*.

à toutes les joies que pouvaient leur offrir des cieux, des paysages, une nature, qui n'étaient pas les leurs. Ils n'ont voulu ni admirer, ni comprendre, ni aimer, ni chanter, leurs beautés et leurs grâces. Ils ont tout méprisé, tout exécré, jusqu'aux mers et aux horizons qui les séparent de *leur* terre de Chanaan. Ils ont fermé leur âme, leurs paupières, leurs volets, aux rayons d'un soleil étranger; ils ont prié leur Dieu en tournant le dos à

» Les chants sacrés de tes lévites continuent toujours, les paroles de » tes sages ne cessent point de se faire entendre! Ce que les adorateurs » des faux dieux méditent, se dissipera comme l'ombre.

» Heureux donc l'homme qui attend, fort et fidèle, que ta gloire, » Seigneur, reparaisse, dans tout son éclat, sur ton peuple! Mille fois » heureux celui qui la verra et jouira de tes miracles, Seigneur! dans » Sion la bien-aimée, rajeunie et reverdie! »

Quelle énergie de sentiment, quelle vigueur d'expression, conservés sur la terre d'exil, loin de tous les souvenirs matériels de la patrie! Quand les Romains eurent conquis la Grèce, en la ménageant bien autrement que cette Syrie, désormais vouée à la consternation, (car le Parthénon ne fut point rasé comme le temple de Salomon, l'on ne plaça point l'image d'un animal immonde sur les portes d'Athènes comme sur celles de Jérusalem,) les Grecs ne s'occupèrent pourtant pas de la conservation des chefs-d'œuvre de leur littérature qui alla chercher un asile dans les bibliothèques d'Alexandrie. Les odes de Pindare eurent-elles des continuateurs, comme les psaumes de David? Et Hésiode, trouva-t-il dans son peuple, vingt-cinq, trente et quarante siècles après lui, des interprètes comme Moïse en eut? Un Maimonides et son fils, pour ne citer qu'un nom? Où voyons-nous une peuplade arabe qui ait soigneusement recueilli les poésies cultivées avec une telle profusion entre les murs de l'Alhambra, les ayant si richement enguirlandées? Où donc est le peuple vaincu qui n'ait jamais accepté le *vœ victis*, que comme une créance qui lui sera payée un jour? Nous sommes surpris de voir un noble vénitien inscrire dans ses livres de compte une offense reçue, pour ne la rayer que quand l'oppresseur l'eut soldé par la mort de son fils; quel étonnement ne nous faut-il pas réserver alors pour une nation entière, tout aussi mémorante des millénaires durant!

ces contrées abhorrées de l'Occident, embrunies d'ombres, pour chercher et entrevoir dans un lointain mirage, *leur* éclatant Orient, *leur* Terre-Sainte. Ils ont vécu dans la pauvreté rebutante et dans la saleté puante; ils n'ont point balayé les immondices devant leur porte, pour laisser aux chrétiens le soin de se débarrasser des ordures qui les infectaient. Ils ont aimé l'abstinence et le jeûne, ils ont émacié leur corps dans les privations, ils sont devenus débiles et malingres, ils n'ont plus eu qu'une voix aigrelette dans la poitrine, ils n'ont plus eu de force musculaire dans les jarrets, ils ont étiolé leur race dans le manque d'air et de lumière, même lorsqu'ils ont été riches, pour ne point être heureux loin de Sion!

Eux, les *Juifs charnels*, ils ont pratiqué la mortification et l'austérité avec une vraie rage de persévérance. Ils sont restés plongés dans la fange, ils ont demeuré en des lieux immondes, ils ont accepté le voisinage des gémonies, ils ont aimé le taudis, ils n'ont point lavé les pavés bourbeux de leurs rues, ils ont rétréci leurs habitations, ils ont respiré leurs propres exhalaisons, plutôt que de goûter par avance à la moindre parcelle des plaisirs dont ils comptent se délecter avec toutes les frénésies des ardeurs longtemps refrénées, des espérances longtemps comprimées, lorsque *leur* Dieu les aura ramenés dans *leur* patrie. Eux, les *Juifs charnels*, ils ont infamé le bien-être dans la proscription, ils ont trouvé indigne de leur haute origine de prendre part

aux sensualités de ceux qui les vilipendaient. Ils ont secrètement déclaré sacrilège et déshérité de tout partage, le jour de la revanche venu, celui qui se serait souillé en s'unissant à une fille des Gentils; ils ont répété avec Jérémie, que l'approche de tout étranger près d'une femme de leur sang était l'*abomination de la désolation*, en jetant l'anathème d'une prochaine stérilité sur leurs héritiers qui eussent introduit une race bâtarde dans les rangs sacrés, parcequ'il n'entrera certainement pas un seul rejeton illégitime dans Sion reconquise. Inspirés par une impérissable foi, une sublime espérance, une haine aussi sublime et une vengeance aussi impérissable, ils ont ramené tout l'intérêt de leur existence sur la recherche des moyens de satisfaire à ces illustres passions, et ils se sont jetés avec fureur, sans pardon ni rémission, dans les calculs de la duplicité et les traîtrises du lucre.

Si en certains momens de trèves dans la persécution, de répit dans la douleur, le repos amollit quelques caractères, alors surtout que les principes de *l'égalité* et de la *fraternité*, hautement proclamés par les sociétés modernes, firent négliger par beaucoup de tels sentimens et de tels engagemens, les vrais docteurs de la loi, les vrais maîtres en la synagogue, laissèrnet faire la corruption des âmes, comme ils eussent laissé faire la corruption des corps sous le souffle pestilentiel de quelque fléau épidémique. En comptant leurs pertes, ils se disaient que leur peuple avait diminué d'au-

tant; mais, ils se disaient aussi que les ventres bénis de eurs femmes sauraient réparer ces déchets momentanés, dussent-elles toutes, comme Rebecca, n'enfanter que des jumeaux. La descendance d'Abraham ne peut se perdre, la parole d'un Dieu leur en est garant. Ils ne cédèrent donc *rien*, *rien*, *rien*, dans le secret de leur conscience et de leurs enseignemens, ni de leurs croyances, ni de leurs souvenirs, ni de leurs rancunes, ni de leurs espérances!

V

Attendre, *attendre*, *attendre* encore, attendre toujours, c'est leur mot de passe! Attendre le Messie promis qui les ramènera à sa suite dans ce Temple de Salomon, à la fois mystique et palpable, sorti alors de sa cendre, de ses décombres et de sa poussière, en traînant après lui, enchaînés, humiliés et couverts de confusion, ces peuples sans pitié qui leur ont si longtemps donné, à eux, Peuple de Dieu, des pierres pour du pain, des serpens pour du poisson! Ils ont réservé la jouissance des dons de cette vie et de ce monde pour le moment de la venue de-Celui-qui devait les loger dans les plus magnifiques palais, les désaltérer avec les plus délicieux breuvages, les rassasier par les plus succulens banquets, les distraire par les plus brillans spectacles, les occuper par les transitions les plus variées, leur donner les plus

belles femmes, en les faisant regorger d'or, d'argent, de pierreries, de baumes et de parfums, de nectars et d'ambroisies, scellant le don de tous ces dons du plus grand de tous, l'immortalité. Ce qui n'avait pas été au commencement, — la Mort! — ne sera pas à la fin. Le patriarche vertueux, le juste saint, n'iront plus «dormir avec leurs pères». Ils vivront, ils vivront toujours, ils ne mourront jamais. A partir de l'arrivée du Messie, la mort, la hideuse mort, l'odieuse mort, la mort ignoble, la mort nauséabonde, aura disparu. C'est à ce signe qu'on renonnaîtra le fils de David, le prophétisé d'Isaïe, le promis de Daniel. Lui venu, la mort vaincue n'existera plus. Tant que les hommes naissent pour mourir, le Messie n'est point né et le cri de S. Paul: *Oh Mort, où est ta victoire? Oh Mort, où est ton aiguillon?* n'est qu'une vaine parole! L'exclamation d'un rêveur spiritualiste, qui prend pour des réalités ce que personne ne voit, ce que personne ne touche!

Ayant refusé de croire au Nazaréen promettant *un royaume qui n'était pas de ce monde*, les Juifs attendent, avec une ténacité qui frappe de respect, ce Messie qui doit les faire régner et jouir *dès ce monde;* leur donner les voluptés dont Salomon s'était repu, toutes les voluptés de la terre: celles de l'orgueil, de la pompe, de la gloire, de la nature éternellement souriante, des festins sans trève, des danses enivrantes, des vertiges lascifs, des cortèges imposans, au lieu de ces béati-

tudes impalpables que personne n'a vues, que personne ne connaît, où l'on n'entre que par les sombres et terrifiantes portes de la mort.

VI

Nous ne voulons point dire que chaque individu de cette race porte en lui-même la notion claire et explicite de tous les mobiles qui font son peuple ce qu'il est. Mais, le propre des sentimens nationaux est d'inspirer les actions de ceux mêmes qui ne sauraient en résumer les motifs, par suite d'une habitude si fortement inculquée depuis leur enfance la plus tendre, qu'elle a passé à l'état d'instinct impérieux quoique irraisonné. De nos jours surtout, cette nation dont le nom est encore une flétrissure, synonyme du plus entier mélange de mauvaise foi et d'intérêt sordide, se voit placée dans les grandes capitales en des conditions extérieures, presque diamétralement opposées aux haineuses dénégations de charité qu'elle y a subies durant des siècles. Cependant, dans les quelques contrées quasi séparées de l'Europe où elle conserve encore son caftan, ses alimens exclusifs, les dehors de l'abjection, ses mœurs de peuple proscrit par l'histoire et par les lois, elle garde, aussi intacte qu'une créance infaillible, la poésie de sa foi sincère et de son endurcissement, de son irréconciliable inimitié contre les ado-

rateurs du Crucifié! — Là, les Juifs sont à peu près ce qu'ils étaient au moyen-âge; ennemis dissimulés, astucieux, souples, fins et adroits de la société, dont ils stimulent les vices et décomposent les entrailles; dont ils pompent et absorbent les ressources en se réjouissant de ses faiblesses, comme si chacune d'elles était une victoire à inscrire sur leur actif.

Du reste, depuis que leurs nombreuses générations balayent la poudre de tous les grands chemins, les fidèles enfans de Juda et les schismatiques descendans de Jéroboam, n'ont pas toujours été également pressurés, même au moyen-âge. Ayant appris à s'imposer comme un mal utile, non seulement nécessaire, s'étant faits ressorts de pouvoir ou de richesse, ayant flatté ces deux sommités en en tirant profit, ils ont si bien su s'infiltrer dans les sociétés qu'ils en devenaient partie intégrante et inexpugnable, en attendant qu'un concours de circonstances néfastes mît fin à leur sécurité provisoire, en ravivant les indignations et les objurgations dont ils étaient l'objet. Ils ont eu ainsi entre-temps des momens de repos, des années moins douloureuses à traverser, tantôt en France, tantôt en Portugal, en Espagne ou en Hollande. Ils ont rendu ces années rapidement prospères et florissantes pour eux. Ils ont joui tantôt sous un roi, tantôt sous un autre, tantôt sous un ciel, tantôt sous un autre, d'une richesse inouïe, d'un luxe ostensible, quoique précaire. Cependant, il faut le redire, la fortune ne les a pas plus efféminés

que la persécution ne les avait abattus; elle n'a pas plus entamé les fibres vives de leur être, ni affadi la sève vénéneuse de leur esprit, que les époques où ils étaient décimés par le fer et le feu.

Pas plus que l'adversité, la prospérité ne vint à bout de leur fermeté d'âme. Lorsque la civilisation chrétienne ne se contenta plus de protéger les Israélites derrière les chaînes du *Ghetto* [1], par les édits de ses pontifes; lorsque les papes en firent tomber les portes; lorsque l'Europe entière les invita à s'asseoir à son banquet; lorsque, fraternisant avec eux, elle leur fit part de tous ses droits et privilèges; lorsqu'elle leur ouvrit ses sources de travail et ses sources de vie, ses arts et ses sciences, sa politique et ses législations; lorsqu'elle se complut à tout partager avec eux, sa table et son lit, ses modes et ses salons, ses travaux et ses dignités, n'ayant plus à leur offrir qu'une couronne royale ou une présidence de république, beaucoup de transfuges oublièrent leur origine. Dans le centre de l'Europe, les symptômes de leur caractère indélébile semblèrent s'éclipser. Les barrières élevées par le préjugé

[1] Ce mot, qui désigne, à Rome plus particulièrement qu'ailleurs, le quartier où, du temps de leurs persécutions, les Juifs pouvaient seulement demeurer, prend son étymologie du mot hébreu *divorce*; on appelle *ghet* la lettre par laquelle un mari déclare à sa femme sa répudiation. Nul doute alors que ce furent les Juifs qui donnèrent cette dénomination à leurs rues, en y attachant le sens secret d'une séparation éternelle entre eux et les idolâtres, en laissant de parti pris à leurs demeures une apparence repoussante, pour en éloigner les chrétiens par le dégoût, ne pouvant le faire par la force.

tombant une à une, cette population vivace ne fut plus obligée de dérober son opulence à des regards envieux, à des mains rapaces; la rancune parut l'abandonner et elle se donna l'air d'oublier la vengeance. Toutefois, lors même qu'on retrouverait difficilement dans ceux qui participent actuellement à tous les enchantemens de notre civilisation, qui sèment les bienfaits à pleines mains sur *tous* les pauvres, la trace des sentimens nourris dans les ghettos de Rome et de Francfort, l'on peut croire que les traditions sacrées sont si bien gardées par leur Rabbis, qu'au cas où quelque catastrophe fatale et imprévue viendrait les rejeter dans les mêmes disgrâces, ils auraient conservé assez de sang hébraïque dans les veines, de ce sang fermenté sous le soleil des déserts, que Jacob versa dans le cœur de ses douze fils, pour qu'encore une fois, comme à la sortie d'Égypte, ils se réjouissent en un festin sacré de la mort des premiers-nés de leurs iniques tyrans.

Le noyau de la nation n'a pas changé d'un atome, en plus ni en moins. Les vrais Israélites restent ce qu'ils étaient. On les retrouve toujours mornes sous leur loquacité de commande, toujours malveillans sous leur serviabilité factice, souvent cruels sous leur servilité trompeuse, conservant, en dépit de toutes les abjurations comme de toutes les feintes alliances, leur véritable caractère: sombre, hostile et attractif, comme le regard terne et exitial du fabuleux serpent. — C'est

ainsi que le judaïsme traversa les avanies et les tourmens dont le moyen-âge l'a accablé; c'est ainsi qu'il traverse les bienfaits dont les temps modernes le comblent!

VII

Par une inconcevable énergie d'organisation rédivive, au sortir des plus dures oppressions, aussitôt qu'une couple de générations eut assez de répit pour n'avoir plus à redouter chaque matin la faim ou la mort, ils ont produit de grands théologiens et de grands métaphysiciens, des philosophes et des savans, dont l'érudition ne cesse de nous étonner par sa masse colossale, comme par la minutie et la multiplicité de ses détails. Ils ont eu de grands noms dans les sciences les plus ardues, dans les branches les plus diverses des connaissances humaines; ils ont eu des écrivains remarquables et d'admirables poètes! Ils ont prisé si haut la science de la piété et la piété de la science, l'intelligence, le talent, toutes les supériorités de l'esprit, qu'en ceci ils font honte aux chrétiens. Leur respect pour ces dons *spirituels* qui relèvent le plus immédiatement de Dieu, portent ces Juifs *charnels* à honorer au-dessus de tous, ceux qui en sont favorisés par le ciel.

Par ainsi, ils recherchent soigneusement l'alliance de leurs savans et de leurs poètes, y attachant plus

d'estime qu'à toutes les richesses et à toutes les fortunes. Les premiers parmi eux, c'est-à-dire les plus riches, ceux dont la généalogie est la mieux connue, tenaient jadis pour le plus grand honneur de marier leurs filles à des hommes voués aux travaux spéculatifs, complètement en dehors de toutes les routines de la vie pratique, dont ils laissaient le soin à leurs femmes. Les plus puissans rivalisaient entre eux, à qui acquerrait dans sa famille les plus grandes célébrités. Il leur arrivait d'enlever, comme chez nous on enlève les demoiselles, les jeunes gens déjà renommés pour leur faire épouser leurs héritières et illustrer leur famille par leur alliance.

Encore à présent, quand l'un d'entre eux s'est voué à la science sacrée, qu'il étudie le Talmud, la Mischna, la Gamahra, qu'il scrute leurs significations, qu'il compare leurs versions, on lui donne un tuteur, afin qu'il n'ait à s'occuper de pourvoir ni à sa table, ni à son lit, ni à sa femme, ni à ses enfans. Le tuteur est pour le moins une fois millionnaire. Alors, quand le Rabbi érudit veut voyager pour ses études, il défraie ses voyages; quand le Rabbi veut acheter des livres rares et précieux, il paie ces livres, dussent-ils coûter la rançon d'un roi; quand le Rabbi veut imprimer ses propres ouvrages, en chaldéen ou en syriaque, il fournit à la fonte des caractères, à la fabrication du papier, à toutes les dépenses, dussent-elles englober une fortune immense! C'est son devoir! N'est-il pas tuteur d'un homme illustre? Il en est ainsi même là, où les Juifs

s'européisent; à Paris ou à Munich, en Angleterre ou en Italie. Les chrétiens n'ont pas réussi à corrompre cette incorruptible race, qui garde toujours quelque coin par lequel elle se conserve dans toute son intégrité, où on la retrouve aujourd'hui ce qu'elle était hier, ce qu'elle sera demain, au moment où on la croit convertie à nos vices, ambitieuse de nos mesquines ambitions, enivrée de nos vins frelatés.

Depuis près de deux-cents ans, les Juifs sont sortis du cercle exclusif de leurs sciences hébraïques, bibliques, talmudiques, kabbalistiques, philosophiques, thérapeutiques. Sans y renoncer dans la mesure naturellement bornée où ils les ont toujours exercées, en continuant les études sémitiques et philologiques, la médecine surtout, ils négligèrent les sciences qui perdaient leurs prestiges avec leurs forces occultes. Mais, quand l'homéopathie enleva à la médecine le grimoire mystérieux de ses recettes, quand il fallut beaucoup payer de sa personne et se contenter d'un gain médiocre dans les sciences naturelles, ils les désertèrent aussi, pour se jeter sur toutes les branches de la critique et de la productivité littéraire. Ils lancèrent une quantité incalculable de travailleurs sur le champ des belles-lettres et du journalisme, dont ils célébrèrent une sorte de prise de possession. Comme une nuée de sauterelles ils envahirent la presse, ils s'emparèrent des publications éphémères, ils saisirent la direction des idées et semblèrent avoir affermé le débit de l'opinion publique.

Les chrétiens finirent par s'apercevoir que dans leur propre pays, ils étaient évincés des deux principales sources de richesses et de pouvoir: — le commerce monétaire, la banque, — le commerce de la pensée, la presse, — par ceux qui, en s'appelant citoyens français, allemands, anglais, etc. restaient toujours des Israélites !

Le fait, produit de circonstances anormales, étant aussi anormal, pourrait provoquer un jour de violentes réactions. Aussi, la longue histoire des persécutions subies par les exilés de la Judée n'a peut-être pas encore dit son dernier mot. Rappelleront-elles une fois de plus par leur caractère absolu et véhément, les crimes que la force brutale perpétra au moyen-âge sur la faiblesse sans défense ? Espérons qu'il n'en sera pas ainsi. Espérons plutôt qu'une telle réaction portera avec elle quelque solution au terrible problème dont cette race est le dépositaire fatidique, le témoin invincible.

VIII

Les Juifs ont aussi cultivé l'art, jusqu'à l'envahir en dernier lieu. Mais, après avoir fait refluer tous leurs sentimens, durant vingt siècles environ, dans les plus profonds replis de leur être intérieur; après s'être sévèrement défendu à eux-mêmes d'en rien laisser percer à la surface pour mieux voiler, en rendant plus acute en même temps, leur perspicacité de

dol et de fraude, ils ont pu exercer et pratiquer l'art, comme ils ont exercé et pratiqué l'astrologie, grâce à l'étude, sans y croire et sans comprendre ce qu'en croyaient ceux qui y croyaient. Ils n'ont jamais su comment l'art *crée*, grâces à l'inspiration. Or, qui dit art, dit *création*! Puis vient la formation de l'idée, qui est le contenant de l'œuvre; ensuite arrive son exécution, qui en est la manifestation. Enfin, apparaissent sa multiplication et son imitation qui, du domaine de l'art, passent dans celui de l'industrie.

Faire de l'art, et même en bien faire, n'est cependant pas encore posséder le don suprême de créer. Créer, c'est tirer du néant; c'est donner une forme nouvelle à un sentiment nouveau, une expression nouvelle à un sentiment connu, un aspect encore inconnu à une expression fréquente. Faire de l'art, c'est varier la tonalité des sentimens déjà exprimés, la contexture des formes déjà existantes, la modulation des nuances déjà là. Le génie chante en vertu d'une inspiration personnelle, dans les modes qu'elle lui dicte et lui enseigne; le talent remanie ce que d'autres ont dit avant lui. Le talent peut être extraordinaire, il ne sera jamais initiateur. Entre créer et innover, il y a la différence du génie au talent: de Bach à Mendelssohn, de Beethoven à Meyerbeer.

Or, les Israélites n'ont pu inventer des modes nouveaux, car ils n'ont jamais chanté leurs propres sentimens. Ne pouvant plus jamais se désaccoutumer de

sceller d'un silence religieux, respectueux pour eux-mêmes, plein d'animadversion et de dédain pour autrui, tous les mouvemens de leur cœur, comment auraient-ils appris à les confier à l'art? Il leur eût fallu pour cela désapprendre à feindre devant les chrétiens; ils n'y songèrent seulement pas! Leur longue discrétion sur ce qu'ils possédaient de plus noble, de plus élevé et de meilleur en eux-mêmes, leur religion du silence, ne leur aurait jamais permis d'exprimer les élans de *leurs* âmes, de chanter les souffrances de *leurs* cœurs, de répéter les frémissemens de *leurs* passions, de *leurs* amours et de *leurs* haines, en cette langue de l'idéal. Ils n'ont point osé faire vibrer ces cordes mystérieuses, préservées par leurs pères de tout regard profane avec une si profonde défiance. Ils eussent tremblé de rien trahir de leurs traditions inextricables, des récits de leurs légendes talmudiques, du mysticisme de leur kabbale, des fantasmagories de leurs secrètes imaginations. Ils n'ont point voulu répéter devant un auditoire plein de dérision, ces paroles pleines de vertus qu'une voix humaine eût souillées en les proférant, ces mots magiques que les pontifes ne révélaient qu'aux plus initiés, ces images sublimes que l'œil de l'adolescent eût profanées, ces axiomes qui ne sortaient d'une bouche tremblante que pour s'engouffrer dans une oreille épouvantée, ces versets qui n'étaient prononcés que de ceux dont les lèvres se vouaient au mutisme.

Ils eussent redouté de rien laisser percer de leurs archives occultes, des faits enregistrés dans leurs annales inconnues, des drames dont la mémoire est ensevelie dans leurs comptes en partie double, des tragiques histoires qui leur ont valu des protections soudaines, des connivences en haut lieu. Ils eussent craint de révéler les exemples de représailles cruelles, dont ils enfouissent les terreurs dans le sein des faibles et des hésitans; des dangers courus par les chefs pour sauver les plus exposés; des jugemens prononcés par leurs Rabbis entre des plaideurs qui, récusant tout tribunal de Gentils, ne veulent jamais d'un gain sur un des leurs dû à une autre justice que la *leur*, à une autre foi que la *leur*.

Ils n'ont jamais voulu rien conter de leurs tribulations sans pareilles, de leurs misères innommables, de leurs inénarrables pâtimens, de leurs innombrables griefs, de leurs menaces concentrées, de leurs promesses sacrées, de leurs perspectives d'avenir, de leurs futures gloires, de leur confiance en Jéhovah, de leur certitude de revoir le mont Sinaï et le mont Horeb, de rentrer dans la terre des douze tribus, d'embrasser le sol béni, de mêler leurs larmes d'allégresse aux eaux du torrent de Cédron, leurs cris de joie aux cris des aigles du Liban, de reposséder Jérusalem, Jérusalem la grande, Jérusalem la sainte! Ils n'ont voulu trahir rien de tout cela dans un art quelconque, qui pût instruire les Gentils de ces mystères de leur foi, si jalousement soustraits à nos re-

gards moqueurs et sardoniques. Ils n'ont produit ni une architecture, ni une peinture, ni une musique, ni des chants, ni des poèmes, qui puissent être considérés comme *nationaux*, en nous décelant l'intime forme du sentir de ces hommes à foi de fer; à espérances prodigieuses, qui dorent leurs jours ténébreux d'une lueur invisible à d'autres vues.

Dira-t-on que Mendelssohn a composé l'oratorio d'*Élie*, que Halévy a mis en scène la *Juive*, que Bendemann a peint *les Juifs pleurant sur les bords de l'Euphrate*, qu'un quatrième a représenté sur le théâtre *Salomon* dans sa gloire? On pourra toujours se demander: Qu'y a-t-il là d'essentiellement Israélite? Ni le sentiment, ni la forme! Cet oratorio, cet opéra, cette peinture, cette pièce, n'auraient-ils pas été ainsi sentis et pensés par des chrétiens? Pourtant, qui voudra nier que les Israélites aient un sentiment essentiellement leur, qui ne peut s'incarner que dans une forme à lui, seulement à lui? Si donc ils ne se donnent pas eux-mêmes dans le monde de l'art, c'est qu'ils ne le veulent pas; c'est qu'ils ne le peuvent pas!

En faisant de l'art, les Juifs ne voulurent pas se chanter eux-mêmes, ni se chanter à eux-mêmes; ils voulurent devenir habiles à la façon des chrétiens. C'est-à-dire, plus habiles qu'eux, dans les arts qui convenaient à leurs capacités morales, intellectuelles, matérielles, car ils se gardèrent bien de les cultiver tous indistinctement. — L'architecture eût demandé une identification

trop complète avec les croyances des chrétiens, avec leurs idées, leurs mœurs! Ils eussent eu horreur de leur élever des églises, de leur édifier des hôtels-de-ville, de leur ériger des monumens d'aucune sorte; ils eussent même trouvé indigne d'eux et de leur haute descendance, de leur bâtir des maisons! Ils préférèrent demander aux chrétiens de leur fabriquer des synagogues qui ne sont à leur yeux que des réduits temporaires, des tentes de pierre, servant jusqu'au jour où le Peuple de Dieu revenu en Palestine relèvera les pierres de Sion! — La sculpture exige trop de forces physiques pour ces constitutions grêles, pour ces tempéramens nerveux, sans énergie musculaire, comme sont les êtres qui vivent en chambre et font sans cesse refluer à leur cerveau, le sang de leur cœur et le fiel de leurs entrailles.

Ils choisirent d'autres arts qui maniaient de moins rudes matières; qui exigeaient dans l'artiste moins d'originalité de conception, en lui offrant un métier où l'artifice pouvait se joindre à l'art, où une individualité industrieuse pouvait se faire valoir sans l'intervention des rudes manœuvres qu'appellent les arts de pierre; sans leur demander des forces corporelles qu'ils n'ont pas, comme la danse; sans en attendre des convictions politiques et autres qu'ils ont encore moins, comme l'éloquence! — Ils s'essayèrent dans la peinture et y firent, ça et là, de l'effet. — Ils se jetèrent sur le théâtre et y excellèrent, dans toutes ses branches! Ils furent dramaturges heureux, poètes populaires, artistes

fameux! Ils eurent une quantité de grands hommes à la rampe, une infinité de noms acclamés par les foules; ils eurent des tragédiens et des tragédiennes hors ligne, des actrices et des acteurs, distingués et médiocres, sans fin. — Mais, c'est surtout en exploitant la musique qu'ils réussirent avec éclat!

IX

En musique, les Juifs se sont emparés de tous les genres, tant dans l'exécution que dans la composition. Ils ont eu des réputations brillantes qu'on croyait sur le point de devenir grandioses, sans qu'elles se soient maintenues à la hauteur que le prestige du succès semblait leur assigner dans l'avenir, comme dans le présent. Ces succès ont pourtant été justes; comme virtuoses et comme compositeurs, ils ont merveilleusement manié la forme. Ils l'ont assouplie et agrandie par la tendance à la combinaison, qui est le propre du génie actuel de leur race. Ils ont eu dans le domaine de l'harmonie et de l'instrumentation des points de vue ingénieux, féconds; ils ont su trouver des ressources nouvelles, là comme ailleurs. Ils ont toujours su faire bien, souvent mieux, ce que d'autres avaient déjà fait. Sous ce rapport, leur invasion dans les sphères de l'art musical doit être considérée

comme fructueuse et utile. Ils l'ont autant servi par l'adroite manipulation de sa matière, qu'en contribuant à le propager et à le généraliser.

Qui sait où la musique en serait encore de notre temps, qui sait si l'on comprendrait plus qu'on ne l'a fait de leur vivant le génie de nos grands maîtres, qui sait si l'on saurait et si l'on pourrait exécuter leurs grandes œuvres, sans l'esprit insinuant, entreprenant, hardi et opiniâtre, des membres de cette nation? C'est en les interprétant sur leurs instrumens, avec un amour-propre bien placé, en les commentant dans leurs écrits, en en répercutant souvent les échos dans leurs productions, qu'ils ont répandu le goût et l'appréciation des chefs-d'œuvre. Se limitant à une copie intelligente, ils voulurent copier ce que nous avions de mieux et surent le reconnaître. — Qui pourrait affirmer que sans eux, la musique fût devenue un besoin aussi impérieux pour notre société qu'elle l'est maintenant? Plus que toute autre manifestation de la pensée humaine, elle demande des reviremens de fonds considérables pour ses grands deploiemens, les théâtres et les festivals. Si la verve commerciale des Juifs ne s'en était mêlée, est-ce parmi nous que le respect et l'enthousiasme de l'art sont assez répandus pour que nos Mécènes aient suppléé à leur absence? Nos richards eussent-ils eu assez foi dans l'art, assez d'amour de l'art, pour risquer leurs capitaux à son service? Nos bourgeois enrichis sont des *jouisseurs;* ils n'ont que faire de

l'art, dont toute intelligence peut épeler ou chanter quelque verset sublime, mais dont le vulgaire qui se vautre dans l'or ne comprend et ne recherche que les plus basses expressions.

Il est incontestable que les Juifs développèrent le mouvement et la vie dans cette sphère de la civilisation qui, dans ces derniers temps, gagna une importance si imprévue en devenant partie intégrante de l'éducation dans toutes les couches sociales, depuis les maisons régnantes où l'on a vu des princes héréditaires vouloir rivaliser avec des virtuoses de profession, jusqu'aux classes ouvrières enrôlées dans les sociétés chantantes. En outre, la musique fait aujourd'hui partie intégrante de toutes les phases de l'existence sociale, dont au XIXe siècle aucune ne peut se passer d'opéras et de concerts, de piano ou de chant, de musique de chambre (*Kammermusik*) ou de chœurs d'amateurs, ni dans les villes durant l'hiver, ni à la campagne durant l'été, ni aux fêtes solennelles et publiques, ni dans les joies de la vie de famille, ni parmi les habitudes de la vie quotidienne, ni pour la jeunesse qui danse et qui rit, ni pour les âmes sérieuses qui méditent sur les hauteurs, ni parmi les gens âgés qui se souviennent ou pressentent. Tous les rangs de la société ont désormais besoin de musique, comme on a besoin de jardins et de galeries; on ne saurait plus s'en passer, on en veut en quantité suffisante, souvent énorme: comme en qualité exquise, souvent extraordinaire.

A peine sur ce terrain, les Juifs ont *fait de l'agitation*, selon l'expression anglaise. Ils ont commandité la presse, ils ont exploité la coterie, la camaraderie; ils ont répété avec Molière: *Et nul n'aura de talent, hormis nous et nos amis!* Leur activité a fait tourner l'attention universelle sur ce sujet; elle a piqué au jeu les curiosités chrétiennes et, tout compte fait, notre art leur est hautement redevable. Si quelques abus s'y sont mêlés, on cesse de leur en faire un reproche en songeant combien une complète stagnation d'intérêts eût été plus funeste. Leur participation au mouvement de l'art musical l'a enrichi de talens supérieurs, de noms d'un grand retentissement et il est fort douteux que sans leur intervention dans ses *affaires*, la musique eût obtenu une floraison aussi abondante. Il n'y aurait donc ni bonne foi, ni dignité, à ne pas reconnaître tout ce que nous leur devons à cet égard.

Considérés en masse, leurs succès ne furent pas toujours mérités La presse a de beaucoup surfait la renommée de quelques compositeurs et d'infiniment de virtuoses. L'art n'en a pas moins gagné d'avoir un nombre énorme de virtuoses, dont chacun visait à être «hors ligne» et s'y acharnait, comme des compositeurs assez riches pour le prendre de haut et s'imposer à la célébrité, au lieu de mendier ses faveurs de hasard. D'ailleurs, n'advient-il point parmi les artistes de toutes les nations, que les moins sûrs de la postérité, sont les plus sûrs d'eux-mêmes et du présent!

Mais, dans aucune autre nation sans doute on n'eût trouvé des individus éminemment doués pour la musique, comme d'autres sont éminemment doués pour les finances, millionnaires du même coup, en mesure par conséquent d'offrir l'exemple du «génie heureux!» Ils ont les premiers montré au monde comment on peut avoir à la fois un grand talent et une grande fortune, comment on peut faire honneur à son art et à sa position sociale, être aussi bien à sa place dans un salon que devant un public, à l'orchestre qu'à la cour.

Ce fut un double progrès, pour l'art et pour les mœurs. Ce fut un double gain, dont on ne saurait encore dire lequel eut plus de portée: de l'art qui, par la voie de ses représentans, les artistes, entre ainsi plus avant dans la vie et l'esprit du siècle, s'identifie mieux aux battemens de son pouls, saisit sur le vif les aspirations les plus hautes de son cœur; ou de la société qui apprend par là à ennoblir ses propres impulsions, à poétiser ses propres sentimens, à élever son idéal, à épurer toutes ses impressions si fugitives qu'elles soient, à embellir ses émotions de toute nature, en s'accoutumant à aimer le Beau, *pour le Beau;* à considérer le beau de la musique comme un luxe indispensable aux nobles, aux riches, aux grands; comme un objet de consommation indispensable au monde, comme un article d'industrie indispensable au commerce.

X

Comme au théâtre et en peinture, l'art des Juifs est en musique aussi taillé sur le patron des chrétiens. Ils n'essaient seulement pas de s'affranchir de nos méthodes; ils ne tentent même pas de ne point copier nos maîtres, de faire parler d'autres sentimens, de faire vibrer d'autres cordes que les nôtres. Meyerbeer n'a pas songé à s'affranchir de l'école italienne qu'il imita d'abord, de l'école allemande qu'il étudia ensuite : il ne pensa qu'à les unir, à les juxtaposer. C'était là une combinaison neuve; elle ne s'était pas encore vue, et lui valut une popularité jusque-là sans exemple; mais ce n'était qu'une combinaison. Ne pouvant s'assimiler la prodigieuse verve mélodique de Rossini, n'ayant pas comme lui une inépuisable source d'inspiration dans son sentiment méridional italien; ne pouvant égaler Beethoven, n'ayant pas non plus comme lui l'intarissable fond du sentiment septentrional germanique à exprimer, il sut faire mieux que Mercadante et plus que Weber. Mendelssohn n'a pas fait autrement que Hændel, tout en l'éclipsant par ses moyens plus neufs, plus adaptés aux habitudes de nos auditoires et aux conquêtes de notre orchestration. Leur co-nationaux qui voulurent cueillir les mêmes lauriers, jouir de leur vivant d'une gloire semblable, firent

tous comme ces deux. Les Juifs ne se permettent pas autre chose que d'agencer, de combiner, de marier, les élémens que nous *créons*.

Ils ne parviendraient à s'assimiler assez complètement *notre* idéal pour produire des œuvres dûes à une inspiration vraiment originale, à un sentiment propre, qu'après avoir répudié de père en fils l'âcre ferment de leur sang; qu'après avoir renoncé à toute la chaleur, à toute l'énergie, à toute la verve de leurs instincts, à toute la grandeur de leur immuable protestation contre l'humanité entière, qui méconnaît leurs droits de suprématie et de priorité sur elle, au point que c'est *le plus clément* des empereurs qui mit à sac et à cendre avec la plus épouvantable des cruautés que l'histoire ait à citer, Jérusalem, Jérusalem la superbe, en défendant à ses enfans d'y revenir, ne fût-ce que pour y pleurer leur infortune! Tant que les Israélites persisteront à considérer comme irrémissible l'offense qui leur fut faite, en choyant leur orgueilleuse rancune, que d'autre part ils ne sauraient abdiquer sans se renier eux-mêmes, sans se rayer de leurs propres mains de la liste des peuples vivans de leur propre vie, que peuvent-ils comprendre à nos obligations de confraternité, à nos lois de grâce, à nos préceptes d'amour, à nos devoirs de pardon, à nos miséricordes et à nos pitiés, eux, dont l'héroïsme consiste à dédaigner toute confraternité avec le reste des hommes, à ignorer les douceurs du pardon, à toujours craindre

leur Dieu, à se préserver de tout autre amour que celui de leur pères, à ne se laisser atteindre par aucune miséricorde et aucune pitié!

Quelle estime peuvent avoir les Israélites de nos sentimens éphémères, de nos passions inconstantes et inconsistantes, sans veille et sans lendemain, infidèles sans cause, oublieuses sans scrupule, domptées sans peine, faciles à s'évanouir, promptes à s'évaporer, prêtes à mourir, eux, qui vivent si uniquement et si absolument absorbés dans l'immutabilité d'une croyance passionnée, qu'ils ne permettent à aucune velléité individuelle de varier leur préoccupation commune par un épisode personnel? Que sont nos exaltations pour la patrie, de vrais jeux d'enfans pour eux à qui Dieu lui-même départit une patrie qu'ils savent si bien chérir sans même la connaître? Qu'est-il notre mesquin orgueil d'individu, en face de leur incomparable orgueil de race? Que sont nos ambitions de quelques jours, en comparaison de celle qui les anime, patiente et infinie? Que sont nos querelles et nos vengeances de personne à personne, de famille à famille, pour eux qui sont en divorce avec tout le genre humain sur qui ils appellent les foudres célestes? Que sont nos stériles amours à leurs yeux, qui n'estiment la femme qu'à sa fécondité? Que sont nos langueurs et nos désirs impudiquement confessés, en comparaison des passions qui déterminent leurs unions et qu'ils enveloppent d'un voile si épais, que nul d'entre les chrétiens ne saurait

dire comment ils aiment, comment ils désirent, comment ils sont heureux?

Or, quand un héroïsme quelconque s'est infiltré durant trois-mille ans dans les veines d'un peuple, s'il y en a qui le répudient, séduits par la gloire, les prestiges, les entraînemens, les amours des autres peuples, ce n'est pas le premier apostat de son espèce qui peut assez se dépouiller d'une douleur héréditaire, assez oublier une haine et un espoir de vengeance transmis de père en fils et de mère en fille, comme un patrimoine, pour se pénétrer ausitôt d'un autre héroïsme puisé en des régions du cœur toutes différentes.

XII

On pourrait croire que les Israélites, ces hôtes fatidiques du monde entier, se sont aussi réservé d'avoir un art à eux, lorsqu'ils auraient des foyers à eux. Si jamais il s'en trouve entre eux qui consentent à faire parler au langage de l'art, leurs sentimens et leurs passions dans leur patrie, c'est alors que l'inspiration pourra arder dans leurs œuvres, tonner dans leurs accens, gémir dans leurs soupirs, éclater dans leurs imprécations, s'élancer sur la vaste envergure des ailes de leurs espérances, brûler de toute sa flamme bleuâtre et livide dans les strophes qui s'échapperont de leurs lèvres fanées par l'amertume, mais ardentes de colère!

Alors, ils feront tressaillir les cœurs de leurs coreligionnaires! Alors, les frères de l'artiste ne regarderont pas ses travaux comme une industrie de plus ravie aux chrétiens, une ironie de plus jetée à leurs essais malhabiles. Ils seront saisis d'effroi en apercevant *leurs* sentimens et *leurs* passions vivre dans le monde de l'art, d'une vie idéale; ils seront stupéfaits, comme pétrifiés, en voyant dès à présent, avant l'arrivée de leur Messie, leur abjection glorifiée, leur pauvreté honorée, leur sobriété vantée, leur misère chantée, leurs haillons respectés comme de précieuses reliques, leurs avarices prônées comme une sagesse conséquente, leurs servilités louées comme les tempéramens de la faiblesse, leurs saignantes blessures, dues à de barbares outrages, baisées et vénérées; les stigmates de leurs humiliations baignés de parfums!

L'art des chrétiens s'est parfois hasardé à une tâche analogue, si non semblable. Shakespeare a créé Shylock, Walter Scott a créé Abraham, d'autres en ont encore dessiné d'autres. Rembrandt a peint le Rabbin d'Amsterdam. Le poète, le romancier, le peintre européen, ont été frappés par la grandeur de ces types, par le caractère sémitique de ces physionomies, le tour oriental de ces costumes. Ils ont été séduits par la vue des femmes de cette race, si belles, si intelligentes et si dévouées; par les descriptions de leur luxe soigneusement dérobé à nos admirations envieuses, comme de leurs rites antiques et symboliques; par le spectacle

de leurs imperturbables croyances jointes à tant d'obséquieuse flagornerie, à tant d'impuissance affichée avec tant d'ostentation, doublée d'une force d'âme qui nargua si longtemps les bûchers et les tortures. — Mais, comment saurions-nous parler de ce qui se passe dans l'âme de ces inexterminables exilés, de ces fils du Midi, de ces filles du Levant, nous, fils de la veille; nous, enfans du Nord, nous, tempéramens froids et lymphatiques, plongés dans les pénombres du Couchant! Nous, dont l'âme est énervée par l'arrogance de la prospérité et de la domination, par le microscopique égoïsme de nos futiles poursuites, par l'action délétère de nos vanités assotées, par les constantes et décevantes illusions des faux respects et des fausses hontes, des fausses grandeurs et des fausses humilités, des fausses abnégations et des faux plaisirs: nous, en qui la conventionalité a en quelque sorte remplacé la nature, comme on voit une yeuse, longtemps taillée par les ciseaux d'un jardinier en une forme artificielle, perdre sa croissance naturelle et ne plus verdir que dans les limites du moule imposé? Ceux qui croient que la Palestine les attend comme ses libérateurs, sourient aux descriptions de nos amours et de nos haines et, nous, nous n'avons qu'à baisser le front devant ce sourire.

XII

Une seule fois il nous est arrivé comme d'entrevoir et d'entr'ouïr tout ce qu'un art judaïque pourrait devenir, si les Israélites faisaient resplendir dans des formes inventées par leur génie asïatique, toute la pompe de leur imagination et de leurs rêves, toute l'intensité des sentimens qui les animent et des passions qu'ils compriment, d'y révéler l'ardeur de leur feu, couvé avec tant de précaution sous des cendres si brûlantes, qu'ils nous font paraître si froides.

A Vienne, nous connaissions le célèbre ténor Sulzer qui, en sa qualité de chantre de synagogue, s'était fait une réputation d'autant plus distinguée qu'elle était restreinte dans un cercle de vrais connaisseurs. Dans cette organisation d'artiste, le masque ordonné pour couvrir l'être intérieur était moins épais ; par momens, l'on apercevait en lui la véritable empreinte apposée sur son âme par les secrets discours de l'enseignement paternel. Il lui arrivait de parler comme si, après avoir équarri des quartiers de roche pour la construction des pyramides, il avait vu les ténèbres d'Égypte et Pharaon l'impie englouti par ses eaux ; comme si la nuée de feu guidant le peuple élu, invisible à ses ennemis, luisait encore à ses regards attendris, comme s'il avait contemplé de ses yeux Coré, Dathan et Abiron,

les rebelles, engloutis par la terre béante ; comme s'il avait écouté les sistres et les psaltérions résonner en accords de joie dans Sion ; comme s'il avait saisi les sons de la harpe de David, comme s'il avait connu Hiram, visité Ophir et Sidon, contemplé la Reine de Saba gravissant les marches du trône légendaire de Salomon, « laissant après elle tant d'aromes que durant huit ans « l'air des rues en était encore imprégné ; » comme s'il avait écouté les chants des captifs sur les bords de l'Euphrate lors d'Ezéchiel, les paroles de Néhémie et les ordres d'Esdras quand on relevait le Temple de ses ruines, quand on rebâtissait le Saint-des-Saints ! — Ce fut pour l'entendre que nous allâmes à la synagogue dont il était le chef musical, y tenant la première partie.

Rarement il nous est arrivé d'être envahi par une émotion aussi vibrante, qui s'emparât aussi irrésistiblement de toutes les facultés compatissantes et adorantes de notre âme que ce soir où, à la lumière de mille bougies parsemées comme des étoiles sur un vaste plafond, un étrange chœur de voix sourdes et gutturales s'éleva en notre présence. Chaque poitrine semblait un cachot du fond duquel un être impalpable s'élançait, pour louer dans la misère et l'esclavage le Dieu de l'Arche d'Alliance, criant vers lui avec une foi résignée et inébranlable, sûr d'être délivré un jour de cette captivité sans terme, de quitter ce sol odieux, ces fleuves étrangers, d'échapper à cette nouvelle

Babylone, la grande prostituée, pour rentrer dans son royaume à la vue des nations terrifiées, avec un triomphe d'une magnificence sans exemple.

A mesure que les mots hébraïques étaient prononcés on eût dit que, sombres fleurs se détachant de leurs tiges, ils répandaient dans les airs leurs pétales vibrantes, leurs corolles sonores. Des sons âpres, des diphthongues chatoyantes, des désinences rêches, flottaient et voltigeaient en rasant l'oreille, comme de chatouillantes langues de feu. L'air était comme embrasé pour l'ouïe, qui percevait de brûlantes bouffées, des souffles ardens, des vapeurs enflammées, alors que tout restait calme et pacifique devant les regards, serein et tranquille dans l'atmosphère matérielle. — Nulle femme n'était admise dans l'enceinte consacrée, comme si là, l'œuvre de la prière était celle d'un mâle courage et d'une force virile; comme si les entretiens de cette nation choisie avec son Dieu courroucé et fidèle, prompt et long à punir, lent et tardif à récompenser, étaient au-dessus de la portée d'intelligences délicates et excitables; comme si, entre ces hommes et ce Dieu, il y avait un traité dont aucun tiers ne pouvait juger les conditions, accomplies ou non. Pourtant, ces femmes ont compté parmi elles des âmes fortes, comme celles de Déborah, de Judith, d'Abigaïl, de la mère des Machabées; des âmes pleines de grâce, comme celles de Rachel, de Ruth, de Bethsabé, de l'épouse du jeune Tobie; des âmes pleines de grandeur, comme celles

d'Agar, de Séphora, d'Esther, d'Anne la prophétesse! Force, grâce, grandeur, ne suffisent donc point pour entrer en colloque avec le Dieu d'Israël? Il faut pour cela avoir été marqué du signe mystérieux, le signe du sang!

Soudain, ces hommes, portant tous encore le sceau qu'Abraham légua à la descendance d'Isaac et d'Ismaël, furent pris de mouvemens courts, rapides et réguliers, comme pour rhythmer à l'œil leurs éloquentes apostrophes. Bientôt l'on crut voir les Psaumes planer au-dessus de nous, comme des esprits de flamme; nager dans l'espace, comme des nuées de chérubins ailés servant de marchepied au Très-Haut. Jubilantes d'enthousiasme, d'exultation, de céleste ivresse, les stances majestueuses déroulaient le tableau de toutes les puissances du Dieu d'Abel et de Noé, de Melchisédech et d'Isaïe. Il eût été impossible de ne pas s'associer avec toutes les sympathies de son âme à la grande acclamation de ce chœur de circoncis, portant sur ses épaules le fardeau de tant de traditions séculaires, de tant de bienfaits divins, de tant de rébellions, de tant d'infidélités adultères, de tant de pénitences, de si durs châtimens et de si inébranlables espoirs!

Tandis que l'imagination d'un chrétien se sentait accablée par la grandeur de ces ressouvenances, qui s'accumulaient devant l'autel sans victime et sans sacrifice; devant les parchemins sacrés roulés dans la soie et le brocart, comme aux temps de Caïphe; devant ces Livres-Saints qui semblaient dans leurs rouges

linceuls, entourés d'une profusion de lampes mystiques, comme un monceau de charbons ardens amassés un à un pour crouler au jour du céleste jugement sur des têtes coupables : ceux qui se faisaient victimes pour remplacer les holocaustes, sacrificateurs pour remplacer les pontifes, ceux qui signaient de leur vie entière, agonisée d'injures et lardée de déboires, leur foi en ces vengeances saintes appelées avec de telles ardeurs, ceux-là conservaient, par une impénétrable dissimulation, leurs visages impassibles, indéchiffrables, sans imploration ni extase, tout en faisant descendre dans leur sanctuaire provisoire, comme des évocations familières, la fulgurante et triple pensée, d'Adonaï ! Elohim ! Jéhova !

XIII

Involontairement, nous vîmes alors surgir devant nous un autre tableau ; le tableau de ce qui se passait à la même heure, loin, bien loin du lieu où nous étions. Nous vîmes en esprit Jérusalem, la *Cité de Paix!* Des récits souvent entendus nous firent assister en pensée à ce spectacle unique au monde qui, tous les vendredis se renouvelle en un lieu aride, couronné de quelques blocs de pierres, vestiges des fondemens du Temple où reposaient les Tables de la Loi, où resplendissait le symbolique candelabre à sept branches. En écoutant avec les forces mystiques de notre âme, nous saisîmes

tout d'un coup d'autres intonations, auprès desquelles les accens qui nous entouraient pâlissaient, comme le fer rouge pâlit devant le fer chauffé à blanc. Là, c'étaient de vrais sanglots, des sanglots sans art, arrachés aux entrailles des vieillards; là, c'étaient de vrais gémissemens, des gémissemens lamentables, poussés par des hommes dans la force de l'âge; là, c'étaient de vrais cris, des cris stridens, proférés par des femmes qui se tordaient les mains et baignaient de leurs larmes le granit du Liban; là, c'étaient de vrais hurlemens, des hurlemens échappés au désespoir expansif de l'enfance et de l'adolescence.

Là bas, personne n'avait honte de tels pleurs, de tels gémissemens; personne ne rougissait de s'arracher les cheveux, de s'enfoncer les ongles dans les joues, de frapper son front contre les pierres sacrées, de cacher son visage dans ses genoux, de déchirer ses vêtemens, de répandre la cendre sur sa tête, de manger la poussière du chemin, de se coucher sur cette terre bénie et de la baiser avec une fiévreuse volupté, comme le fiancé de la veille baise les lèvres sans vie, muettes et froides, de son épousée morte. — Pourquoi tous, tant qu'ils sont, voudraient-ils soustraire à la vue de tous, les accès périodiques qu'ils permettent à leur douleur sans nom? Pourquoi essaieraient-ils de cacher la violence de leur affliction et le délire de leur désespoir? Le monde entier n'est-il pas témoin des rigueurs de leur Dieu, des navremens de leur exil, des

humiliations de leur vie, des tourmens de leur dispersion? Qui donc sur la terre, si grande qu'elle soit, ignore leur dégradation? Que donc le monde entier, si grand qu'il soit, connaisse aussi leur fidélité, cette source vive, bouillonnante et intarissable de leur espoir, — que dis-je? — de leur certitude de retour en *leur* Terre-Promise.

Nous l'avouons, cette sorte de seconde-vue, qui ne dura qu'une minute, nous impressionna si vivement que, nous tournant incontinent, avec la distraction des fortes émotions, vers l'un de nos voisins, un savant hébraïsant, nous lui dîmes qu'il doit sembler bien dur aux Israélites de Jérusalem de voir une superbe mosquée s'élever sur le sanctuaire même du Temple, si bien qu'ils ne peuvent verser leurs larmes que dans l'enceinte de ses parvis, ne peuvent poser leurs lèvres que sur les pierres de son seuil. — «Cela ne nous fait aucun tort» — répondit-il froidement. — «Le Dieu d'Israël voulut écarter de ce lieu, désormais sacré, les pieds des hommes, pour qu'il ne soit foulé que par ceux des pontifes. Si la mosquée restait grande ouverte pour nous, jamais un Juif n'y entrerait. Le grand-pontife de la tribu de Lévi qui fait le service du Temple, ose seul marcher sans péché sur ce sol qui lui fut réservé par la loi du Seigneur. Le peuple juif pleure à Jérusalem sur les ruines qu'il lui est permis de regarder, de toucher, d'embrasser. Cela doit lui suffire et cela lui suffit.» — Devant cette réponse nous demeurâmes muets,

admirant plus encore que le chant de la synagogue, la foi de ses *fidèles*.

XIV

Certainement, on finit par s'en convaincre; si étrange que cela semble à dire, il y aurait faiblesse au peuple juif de consentir à formuler devant nous ces sentimens secrets, ses émotions intimes, dont jaillissent cette inspiration individuelle qui s'appelle génie, ce rayon lumineux qui se nomme originalité! . . Pourquoi les Israélites devraient-ils trahir les mystères de leur cœur, si longtemps consciemment dérobés à nos regards? Pourquoi cesseraient-ils d'avoir Dieu seul pour confident? Pourquoi donneraient-ils à leurs regrets, à leur constance, à leur idéal plus grand que nature, un vêtement quelconque, fut-ce la pourpre et l'hyacinthe des revêtissemens de l'art? Voudraient-ils des témoins de ce qui est d'autant plus grand qu'il n'a pas de témoins? — Pourquoi livreraient-ils l'héritage sacré de leurs déchiremens et de leurs malédictions, à la curieuse incompréhension d'un monde frivole ou brutal, comme l'est celui auquel l'artiste adresse ses divins secrets et ses célestes révélations, car ceux qui en comprendraient le sens n'entendent pas toujours le langage de l'art, pendant que ceux qui entendent le langage de l'art n'en comprennent souvent pas le sens? La poésie

de la race hébraïque est déjà là, elle est toute exhalée en ce livre qui est le *Livre* suprême. Qui peut leur donner tort de se sentir fidèlement satisfaits de la peinture inégalée et inégalable des passions que, selon eux, il a sanctifiées?

Que leur importe que le christianisme, ce produit de leur sang, s'agenouille, lui aussi, devant ces mêmes feuillets? — Que leur importe qu'il se rencontre parmi eux aujourd'hui, comme durant la traversée du désert, des indignes qui préfèrent les oignons et les poireaux d'Égypte, aux grappes fabuleuses que Caleb rapportait de la Terre de Chanaan? Que, reniant Moïse parcequ'ils le croient perdu, les lâches adorent le veau d'or, l'idole de leurs oppresseurs? Que leur importe que les dix tribus de Samarie se séparent de Juda, que les karaïtes s'éloignent des talmudistes? Qu'il y ait dans leur sein des hégéliens et des saints-simoniens, des naturalistes et des matérialistes? Les saducéens ne croyaient non plus, ni à l'immortalité de l'âme, ni à la resurrection des corps, ce qui ne les empêchait pas de faire partie du Peuple de Dieu. D'ailleurs, quand de tels hommes existent, parlent, écrivent, se démènent, n'est-ce pas toujours autant de mal fait aux chrétiens? Pas plus dans le présent que dans le passé, *leur* Dieu ne peut abandonner le peuple qu'il appela *sien*, les enfans des enfans d'Abraham avec lequel il conclut un pacte, parcequ'il s'y rencontre des hommes qui doutent de tout et des femmes qui se donnent à tous? Ils sont

certains qu'il restera toujours une foule suffisante de descendans des douze tribus, croyant et espérant en leur Messie, pour le recevoir de leurs acclamations enivrées, celles d'un peuple entier faisant garde autour du tabernacle antique, constituant le legs précieux des temps à travers les prospérités comme les adversités, dans la gloire comme dans les revers, dans la patrie comme dans le bannissement. Aussi chantent-ils dans un chœur d'un unisson sans exemple, les strophes d'un des grands poètes de leur exil [1], et chacun d'eux répète avec la même vérité :

« Je porte volontiers les péchés de tout mon peuple, et je présente avec joie mes épaules à leur fardeau. Je n'invoquerai point un autre Dieu que Toi, Seigneur ! et ne veux devoir mon salut qu'à Toi seul ! Dût la mort me surprendre, je n'en adorerai pas moins tes saintes rigueurs.

» Mon âme est pleine de zèle pour ta cause, Seigneur, car j'ai choisi les voies qui mènent à Toi ! Alors même que les flammes de tes fureurs me dévorent, je ne laisserai pas de suivre tes volontés et tes principes.

[1] Juda-Ha-Lévy, surnommé *le Castillan* (1080), a souvent un caractère de douceur qu'on retrouve peu chez d'autres gloires de la vaste littérature hébraïque moderne, dont l'austérité dogmatique (celle de Salomon de Gabirol, p. e.) ne se prête guère à la citation. La partie poétique de cette littérature rappelle dans son ensemble un de ces admirables grillages du temps de Quentin Metsys, dont le réseau présente les plus ingénieux entrelacemens, faits pour occuper et fasciner l'imagination ; mais, détachez-en un fragment et vous ne tiendrez qu'un morceau de fer.

Je continuerai ton alliance sainte, car je me complais dans ta loi et dans ta doctrine.

» Je n'ai mis ma force qu'en Toi, et ne donne à nul autre ma confiance! Je ne lèverai mes yeux avec amour que vers Toi et n'aurai d'espérance qu'en Toi, même quand la mort viendrait m'atteindre à ton service. Je supporterai avec courage les tempêtes de tes colères, en m'appuyant sur tes promesses pour me fier en ta clémence! »

XV

Si fortement qu'on croie au Dieu de l'Evangîle, à ce Dieu Créateur qui, ayant fait l'homme libre, lui promit, quand il eut péché, de le racheter de la coulpe d'Adam, de lui envoyer un Messie, un Sauveur, un Rédempteur Divin, qui enverrait à son tour, après que toute expiation serait achevée, le Consolateur, l'Illuminateur, le Sanctificateur, lequel amènerait le *règne de Dieu* sur la terre; si fortement que l'on croie au Dieu du Pentateuque, qui conclut un pacte avec Abraham et, lui ayant promis une postérité plus nombreuse que les étoiles du ciel, que les grains de sable de la mer, une terre à lui, où coule le lait et le miel, ne cessa jamais de veiller sur ses destins, marquant par des miracles toutes les phases de son histoire, — on ne saurait nier que ces miracles cessèrent depuis que le voile du Temple

se déchira de lui-même! A partir de mille-huit-cent-quatre-vingts ans, la providence n'agit plus sur son peuple élu que par des moyens humains, comme sur tous les autres.

Parmi ces moyens, l'attachement fanatiquement conservé par son peuple, pendant près de vingt siècles, à travers les plus élégiaques et les plus tragiques péripéties de l'exil, à sa foi, à sa loi, à sa patrie qu'on dirait fictive, est sans nul doute un des moyens naturels, qui servent aux vues providentielles, les plus surprenans. Que signifie-t-il, si non que cette espérance si tenace, si fermement greffée sur la foi que la main même du bourreau ne saurait l'en arracher, doit un jour être exaucée?

Quand, comment? C'est ce que sa foi défend à tout Israélite d'approfondir, afin que son espérance ne s'attache à aucune ancre de salut et que sa foi ne sombre dans aucune tempête. Lui, fils d'Isaac, l'enfant du miracle, sauvé par l'ange à l'instant où le fer paternel allait s'enfoncer dans son cœur; lui, rejeton sacré de Jacob, qui lutta avec l'ange sans en être vaincu; lui, né, choisi, grandi, châtié, pardonné si souvent, par l'intervention du miracle, il attend le miracle, trouvant trop mesquin vraiment un salut qui ne viendrait pas d'un miracle, d'une intervention directe de son Dieu dans les sort de son Peuple ! Il se sent sous sa verge, et il sent que la terre et l'enfer réunis ne sauraient la soulever de la hauteur d'un cheveu. Son peuple ne

dispute pas avec le Dieu des Dieux, le maître du ciel et de la terre. Il veut tout attendre de Lui, de Lui seul; il veut le fléchir par sa foi et sa fidélité, il veut obtenir son pardon par une confiance si entière qu'elle dédaigne la recherche de tout secours humain. Il sait et il sent qu'il est à Dieu, comme le Peuple que Dieu s'est choisi; s'il le châtie si durement, c'est qu'il lui pardonnera avec un éclat qui dépassera toutes les humaines prévisions. Quelle folie ne serait-ce donc pas à lui, de faire avorter l'œuvre de Dieu en anticipant sur elle par quelque misérable œuvre humaine!

On voit ainsi comment et pourquoi sa religion ne permet à aucun Israélite d'étendre la main vers aucun projet, qui paraîtrait devoir ramener sa race dans sa patrie. Les Juifs ont beau accumuler les millions par des reviremens d'argent qui font affluer les milliards dans leurs comptoirs, comme l'eau sur les roues d'un moulin, ils ne peuvent sans manquer à leur foi réaliser leur espérance, racheter la Palestine! Que Rothschild, Pereira, bien d'autres encore, réunissent leurs richesses, dont le chiffre pris ensemble dépasserait celui de toutes les fortunes que la terre ait vues jusques ici; qu'ils offrent au Sultan le rachat de toutes ses dettes et la libération de l'empire ottoman; que le Sultan leur vende la Palestine et que toutes les puissances européennes contresignent cette cession, — pas un Juif ne les suivrait à Jérusalem! — Ceux qui ne croient plus au sacrifice d'Abraham, aux promesses de son Dieu, au Messie des prophètes,

préféreront marier leur fils à quelque parisienne légitimiste, leur fille à quelque lord anglais ou à quelque ambassadeur prussien, plutôt que de quitter le centre de la civilisation et d'aller se créer un nouveau « chez soi » en ce pays ravagé, désert, assurément maudit de la Nature, si non de Dieu! — Les croyans estimeraient de commettre un acte sacrilège, en rentrant dans la Terre de Chanaan par suite de leurs propres efforts.

Pourtant, si aujourd'hui les Israélites, affranchis de toutes les persécutions du moyen-âge, trouvant leur situation au sein des sociétés chrétiennes, plus que tolérable, des plus favorables à leurs passions actives, à leurs goûts sédentaires, à leur rage de tout accaparer, à leur désir de dominer sur tout indirectement, il leur plaît de se refuser à toute tentative de rentrer en Palestine, attendant un miracle du Dieu des armées en leur faveur, miracle vainement attendu depuis dix-neuf siècles, est-ce une raison pour que les chrétiens attendent comme eux, ce miracle que leur foi ne défend pas de croire possible, mais qu'elle ne les oblige pas d'espérer?

Après avoir longtemps traité le peuple hébreu en peuple coupable de déicide, la civilisation chrétienne l'a subitement traité comme un peuple innocent. La philosophie s'imagina que devant cette *égalité* et cette *fraternité*, la haine du Juif désarmerait; que, cessant d'être Juif, il deviendrait français, allemand, italien! . .

Il n'en fut rien! La philanthropie philosophique a des naïvetés d'aveugle; la charité seule possède cette prudence qui est la *vertu des saints*, dit le Sage d'Israël. (Prov.). Les Hébreux qui comptent leurs ancêtres, non par siècles, mais par millénaires, n'ont pas condescendu à devenir français, allemands, italiens. Ils sont restés fils d'Israël, et ce fait est devenu un problème!

Les chrétiens avaient, il est vrai, longtemps et vivement pâti du malheur de porter dans les replis de leurs sociétés une nation qui n'est ni de leur sang, ni de leur climat, ni de leur tempérament, ni de leur foi; qui a d'autres souvenirs historiques et d'autres formes intellectuelles, une autre organisation sociale, d'autres besoins physiques, d'autres aspirations et d'autres répulsions morales! Une nation toujours prêt à exploiter les mauvaises passions des individus et des gouvernemens, de ceux qui obéissent et de ceux qui commandent, de ceux qui souffrent et de ceux qui font souffrir. Il sembla pour lors à des législateurs qui ne tiennent point la foi pour un fait psychologique avec lequel il faille compter, ne croyant guère eux-mêmes à l'Evangîle plus qu'au Pentateuque, que le Juif, devenu citoyen d'un Etat européen, devait cesser d'être l'usurier du moyen-âge, la peste des fils de famille, l'espion des camps ennemis, la sangsue du paysan toujours gorgée, le cabaretier du dimanche toujours achalandé, l'inventeur jaloux et hargneux de toutes les industries, le monopolisateur impérieux et invincible de tous les commerces, le levier invi-

sible de toutes les guerres et l'arbitre de la paix. Effectivement, le Juif ne fait plus tous ces vilains métiers. S'il continue l'usure, c'est sur un autre pied; l'espionnage militaire est devenu trop périlleux, le paysan et ses cabarets lui échappent, les industries ont pris leur élan au delà de ses influences, le commerce devenu mondial l'englobe au lieu d'en être englobé. On ne rencontre plus le Juif hostile, le Juif nuisible, sur aucun de ces terrains-là! Les nations chrétiennes se trouvent-elles mieux de sa présence dans leur giron? — Non! — Les intéressés du moins le prétendent ainsi.

Le Juif a continué de monopoliser l'argent; il s'est mis à même d'étrangler un pays à l'heure du danger, en serrant les cordons de sa bourse ou en l'ouvrant à bon escient, comme une boîte de Pandore. Les petites industries et les petits commerces qu'il faisait jadis, il les dédaigne désormais, les ayant remplacés par la grande industrie des banques, le grand commerce de la finance, dont ils est devenu, avec une rapidité étourdissante, le roi autocrate, le maître absolu. — Le Juif s'est targué de toutes les libertés modernes, pour attaquer toutes les vérités chrétiennes; il accapara toute l'activité de la presse, pour mieux ébranler tous les fondemens de la société. — Comme il hait le Dieu de Golgatha, il hait tout ce qui fait la puissance, la noblesse, la beauté des sociétés qui l'adorent. Il est donc l'adversaire-né de tout ce qui constitue leur stabilité et leur bien-être, leur floraison et leur gloire. Sous prétexte qu'il ren-

contre des chrétiens dans toutes les sociétés secrètes, il appartient par avance à toutes les escouades qui travaillent à miner l'ordre établi, n'importe sous quel régime, n'importe sous quel prétexte, pourvu qu'ils aident à renverser ce qui est; d'abord le trône, puis l'autel: ou bien, d'abord la loi religieuse, puis la loi politique. Il lui plaît de voir tout ce qui est bon et beau dans la civilisation chrétienne s'engouffrer dans le tourbillon de l'instabilité, dans l'abîme des révolutions. Les Juifs n'ont rien à perdre, eux, dût-on leur enlever quelques millions, leur brûler quelques palais! Ils sourieraient de joie à la vue des flammes qui consumeraient Paris, en consumant la rue Laffitte; le pétrole aurait pour leur odorat les senteurs du nard, la dynamite chatouillerait leurs oreilles comme une musique délicieuse! Qui leur prendra à eux leur Thora et leur Talmud? Ne sont-ils pas accoutumés à être dépouillés de tout, puis à tout reconquérir, richesses et pouvoir?

Aussi, sont-ils derrière toutes les secousses sociales, comme ils sont au fond de toutes les épidémies morales. Ici, ils se font simplement conspirateurs contre les plus forts, tout en étant les valets de leurs plaisirs, les pourvoyeurs de leurs vices, les fournisseurs de leurs ruines. Là, ils sont libéraux, plus loin républicains, ailleurs radicaux, socialistes, communistes. Non pas, qu'ils combattent de leur personne; mais ils baillent les fonds. Ils procurent le nerf de la guerre, ils versent l'huile sur le feu, sous forme d'encre. Ils

écrivent et ils payent les engins, les modernes catapultes, qui détruisent toutes les citadelles de la croyance et de la moralité évangéliques. Ils savent bien qu'aucune société ne saurait résister au dissolvant suprême de l'immoralité administrée à hautes doses, à l'énervement fatal d'une complète démoralisation intellectuelle.

Cela est indubitable : après s'être défendus, ils attaquent! C'est dans la nature des choses et dans les nécessités du destin. S'ils ne faisaient pas de mal aux chrétiens, les chrétiens auraient-ils un intérêt quelconque à leur rendre leur patrie? Mais, comme il est dans la nature des choses qu'il fassent du mal aux pays qui les hébergent, il est dans les nécessités du destin que, pour se libérer de ce mal, les chrétiens songent à leur donner une patrie. Or, comme ils n'accepteraient à aucun compte une autre patrie que la leur, il faudra bien qu' on leur rende leur Palestine, leur Jérusalem, leur Temple!

En défendant aux Juifs de hâter leur délivrance, de travailler à la fin de leur exil, leur foi les a désarmés; du même coup, elles les a préservés d'user leurs énergies et leurs ressources, en démarches intempestives. Mais, par cela même aussi, la force des choses oblige les chrétiens à faire ce que le Peuple de Dieu ne peut pas entreprendre. — Puisqu'il est contraire à la nature des choses que, comme un animalcule parasite, un peuple vive aux dépens d'un autre peuple, enfoncé dans les replis de ses entrailles, le destin veut

que ce soient les chrétiens qui arrachent cette race étrangère de leur sein qu'elle déchire, pour la reporter sur son vrai terrain, sa patrie, de leurs mains encore une fois sanglantes peut-être! — Ce qu'à Dieu ne plaise!

XVI

Pour sortir donc d'une impasse dans laquelle il deviendra peut-être bientôt impossible de rester, il appartient aux chrétiens d'accomplir ce que les Juifs n'ont pas la permission de faire! Il leur incombe de rendre à ses vrais possesseurs leur Palestine, à titre de pays neutre, garanti dans sa neutralité par les puissances dont les drapeaux flotteront au-dessus du Saint-Sépulcre, à mesure que les soldats chrétiens se relayeront pour monter la garde devant sa porte, comme devant tous les Lieux-Saints que la tradition illumine. Les chrétiens ne pourront s'en exempter, y étant forcés par le sentiment de sa propre conservation. Si bien, qu'au cas où les Israélites se refusent à accepter le bienfait offert, le moment viendrait où les Etats aux abois les contraindront à quitter leurs foyers pour habiter un territoire à eux, les chassant au besoin jusque à ses confins, comme jadis ils furent contraints à quitter ce territoire bien-aimé, chassés qu'ils étaient hors de ses confins vers les lugubres et sanglans horizons de l'embannissement!

Si fort qu'un pareil acte répugne au sens de la vie moderne ; si contraire qu'il soit aux nouveaux errement que les Etats-Unis inaugurent, en ne se contentant pas d'accorder à tout venant, à tout immigrant, n'importe d'où le vent l'amène, autant d'arpens de terre arable qu'il en veut prendre, autant de droits politiques qu'il lui plaît d'en exercer, il viendra un moment où toutes les nations chrétiennes, avec lesquelles le Juif cohabite aujourd'hui, reconnaîtront que, de le laisser ou de l'expulser, devient pour elles une question rapprochée de celles qu'on dit, de vie ou de mort : question de santé ou de maladie perpétuelle, de paix sociale ou de perpétuelles langueurs et de fièvres constantes.

Dira-t-on que les Juifs auront pour s'y réfugier les vastitudes des continens encore payens, l'Asie, l'Afrique, l'Australie ? Un tel échappatoire ne pourra être qu'un sursis ; car, n'ayant pas la force d'y pénétrer avant la civilisation chrétienne, ils n'y peuvent entrer qu'à sa suite. — Or, elle n'attendra pas longtemps pour se défaire d'eux dans ses colonies, après s'en être défait dans ses métropoles. Ce n'est donc en définitive qu'une question de temps. Plus tôt ou plus tard on les contraindra, l'épée dans les reins, à reprendre possession de leur patrie. — Les faibles, atteints par l'anémie du scepticisme, s'agenouilleront devant nos autels pour rester chez nous en s'abjurant eux-mêmes ; les croyans, eux, fuiront vers *leur Terre-Promise*, et, en y posant le

pied, ils croiront au miracle. Eh! Grand Dieu! Cela ne sera-t-il pas un miracle, un vrai miracle! de voir un peuple, resté assez vivace après vingt siècles d'exil sur les cinq continens du monde, posséder encore cinq millions d'hommes valides, capables de reprendre possession de leur Terre-Promise, dont les rejeta l'amant passionné d'une de leurs filles, la belle Bérénice, née trente ans après la mort de Christ, épouse d'un Hérode, dont le nom ombragea les sanglans souvenirs du berceau et de la croix de Jésus!

Et puis? — demanderont les mystiques. — A chaque jour suffit sa tâche! Il est évident que les nations européennes doivent, par un intérêt urgent, rendre la Palestine à qui elle appartient. Humainement parlant, c'est un acte de raison, autant que d'équité. La Palestine appartient aux Israélites, comme l'Italie aux italiens, la Pologne aux polonais, la France aux français, l'Angleterre aux anglais; etc. Il est donc juste que les Israélites recouvrent leur patrie, comme les italiens ont recouvert la leur. Cela est doublement juste, si la présence des Juifs parmi les nations européennes est pour elles une cause de maux nombreux et de graves périls. — Pourquoi se demander ce qui s'en suivra? Rebâtiront-ils ou ne rebâtiront-ils pas le Temple de Salomon? N'est ce pas le cas de répéter: l'avenir est le secret de Dieu!

Peu après les divulgations de l'Apocalypse, la croyance que la fin du monde était proche se répandit parmi les

chrétiens; surtout parmi ces nombreuses sectes dont beaucoup étaient encore étroitement unies au judaïsme. Il naquit alors une légende ; elle disait, que le Jugement-Dernier n'arriverait que lorsque tous les Juifs se seraient convertis. Quoique discréditée en l'an mille, lorsqu'on s'attendait à voir le soleil tomber sur la lune et les étoiles sur la terre, sans qu'aucun indice pronostiquât la conversion des Juifs, cette légende n'en continua pas moins à circuler parmi les mystiques et paraissait toujours un fait presque dogmatique aux yeux peu instruits en théologie, dont il y a beaucoup trop, hélas! La légende s'appuie bien sur quelques textes obscurs; mais elle ne fut jamais tenue pour une exégèse authentique. — Au concile du Vatican, un certain groupe de Juifs convertis présenta aux évêques une étude exégétique, dans laquelle on prétendait émettre une explication plus profonde de ces mêmes textes et de quelques autres encore. Selon cette interprétation, la conversion du Peuple de Dieu, déicide, mais toujours cher à son cœur fidèle au pacte conclu avec Abraham, devait suivre leur retour en Palestine et précéder cette ère de paix universelle et de félicité terrestre, que beaucoup de mystiques et d'exégètes ont appelé le «règne du Saint-Esprit». — Ne dirait-on pas que les socialistes le pressentaient aussi en affirmant que, «l'âge d'or n'est «point derrière le genre-humain, mais devant lui; que l'humanité marche vers lui et l'atteindra certainement»?

Que faut-il en conclure? — L'avenir est le secret

de Dieu. — La justice cependant est un devoir des hommes. Puisque les Juifs ne peuvent pas plus reconquérir la lointaine Palestine par leurs seuls efforts, que les italiens n'eussent pu reconquérir par eux-mêmes l'Italie qu'ils habitaient, les uns n'osant employer l'argent, leurs armes, comme les autres eussent vainement employé leurs trésors et leurs armées, la sécurité des peuples et la justice internationale exigent, que les puissances européennes obligent les Israélites de retourner dans leur Palestine, parcequ'elle est leur patrie et parceque, ayant regagné leur patrie sans avoir rien fait pour cela, leur religion le leur défendant, ils délivreront enfin les autres pays de leur présence en rentrant et restant chez eux, sans avoir enfreint les défenses basées sur les interprétations de leurs Rabbi!

Et les Bohémiens? Où est leur patrie? Où faut-il leur en chercher une? Comment la leur donner? Pourquoi les forcer à s'en créer une? Comment les y attirer? Par quels souvenirs d'un passé glorieux, par quelles raisons de justice et d'équité, par quels prestiges d'actualité, par quelles espérances d'avenir?

LES BOHEMIENS.

I

Au contraire de la nation judaïque qui obéit aveuglément à des ordonnances absolues, la race bohémienne rejette le despotisme de toute loi, ne veut rien de la terre que la vie, avec un dédain à la fois insensé et sublime de tout ce qui la borne en la fixant! Elle maintient son individualité par sa constante cohabitation avec la Nature, comme par sa profonde indifférence pour tous les hommes, qu'elle n'accoste qu'en tant qu'il lui faut se procurer parmi eux des moyens de subsistance. Elle se complaît aussi à les tromper, mais sans haine et sans malice systématique. Chez elle les rancunes et les vengeances ne sont qu'accidentelles, personnelles, nullement solidaires. Elle se rit de la supériorité de l'homme civilisé, comme le ferait un renard du fermier dont il aurait dévasté la basse-cour. Ses besoins une fois satisfaits, elle est inoffensive; du moins n'a-t-elle pas le dessein prémédité de nuire en masse, aux masses. Il ne lui importe que de garder sa liberté de cheval sauvage, car elle ne comprend

pas comment on peut préférer un toit, si beau qu'on le construise, à la voûte des forêts.

Autorité, loi, règle, principe, précepte, obligation, devoir, sont des notions et des choses insupportables à cette étrange race, tant parce que pour être admises elles veulent être réfléchies avec une application d'esprit qui lui est anthipathique, que parceque pour les ignorer elle se résigne à accepter les plus fatales conséquences d'une vie sans but et sans résultat, dont les oisifs vagabondages ne sont déterminés que par les incitations de l'imagination et du désir. — Cette recherche d'une liberté, sauvage à force d'être absolue, engendre naturellement une répulsion invincible pour le travail, aussi bien que pour le commerce, (cher aux Juifs industrieux), car ils enchaînent; pour le bien-être, car il asservit; pour l'habitation, car elle enlève aux grottes et aux montagnes. Afin de ne point laisser empiéter sur cette liberté frénétique et de n'en rien aliéner, les Bohémiens se décident sans peine à recourir à tous les procédés, à tous les expédiens, fussent-ils de l'ordre le plus répugnant à des natures moins incultes, afin de subvenir au petit nombre de leurs besoins sans rien perdre de leur incurie. — Combien différens en cela des Israélites, chez qui le sens du bien et du mal est raffiné, constamment tenu en éveil par leur obéissance à des préceptes méticuleux, par leur foi au Décalogue, qui leur enseigne à se faire scrupule du vol d'un écu au moment où ils en extorquent dix

mille par l'usure, parceque le vol est impermis et l'usure louable vis-à-vis du Gentil.

Ne possédant ni *Bible*, ni *Testament* aucun, les Bohémiens ne voient pas la nécessité de plier leur intelligence à la compréhension des idées abstraites; ils la laissent se rouiller dans le cercle de l'instinct. Ayant une vague conscience de leur innocuité, ils se contentent de se sentir vivre au soleil qui les ravit par sa chaleur étincelante, de se livrer à un petit nombre de passions primordiales et élémentaires, comme de ne permettre à aucune vertu conventionnelle de troubler ce sans-gêne de l'âme, ce laisser-aller des mœurs, qu'ils prisent au-dessus de tous les avantages que pourrait leur procurer la moindre répression de leurs appétences.

Ils puisent le besoin de cette indépendance sans bornes ni limites aucunes, qui est devenue le trait distinctif de leur caractère, dans une sorte de perpétuelle ivresse, tour à tour bruyante et morne, causée par leurs contacts incessans avec la Nature. Ne voulant jamais se soustraire à son action directe, l'exaltation qu'elle leur inspire et la surexcitation qu'elle produit en eux leur devient si habituelle, qu'ils ne sauraient plus exister privés de cette continuité de sensations vives et pénétrantes. Ils ne connaissent pas chose au monde qui puisse contre-balancer pour eux les plaisirs humés par tous les pores, avidement aspirés par tous leurs sens au sein de la Nature! On les dirait, toujours intoxiqués du lait de Cybèle, dont ils s'abreuvent avec une si folle

intempérance que son vertige trouble leur raison et déroute tous leurs sentimens.

Rien n'équivaut pour les Bohémiens à la liberté de satisfaire à tout instant, au moindre de leurs caprices. Ils s'affranchissent de tout joug moral, de toute dépendance sociale, de toute entrave intérieure, afin de pouvoir courir sans cesse après l'électrique étincelle d'une sensation. *Sentir* devient le résumé de tout leur être; ils veulent *sentir*, n'importe à quel prix. *Obéir* et *commander* leur est également odieux, comme un fardeau et un asservissement. *Avoir* leur est aussi étranger que *devoir*; ces deux verbes n'existent même pas dans leur langue [1]. La suite, la conséquence, la prévision, le lien du passé à l'avenir, leur sont par là non-seulement répugnans, mais impossibles. — Quelle antithèse avec les Israélites, qui font reposer la continuation de leur *être*, sur la constante augmentation de leur *avoir!*

II

Comme le seul but que les Bohémiens poursuivent est de délecter constamment leurs organes de toutes les jouissances qu'ils trouvent dans la possession de la Nature, leur grande Déesse, la seule qu'ils reconnaissent, la seule qu'ils adorent, ils y atteignent en parvenant à

[1] Voir Pott, *Les Bohémiens en Europe et en Asie.* Halle. Ouvrage philologique couronné par l'Institut de France.

l'absolue liberté de *l'être* par l'absolue indifférence de *l'avoir*. Or, la plupart des passions familières à toutes les civilisations dérivant de la nécessité et de la convoitise de *l'avoir*, lorsqu'un peuple y renonce, il devient invulnérable aux atteintes des séductions qui touchent à *l'être*. Aussi, le Bohémien parvient-il à s'affranchir aussi complètement de toutes les attaches mondaines, que nous comprenons sous la dénomination des *pompes de Satan*, que l'anachorète lui même. Mais, le motif de leur détachement étant diamétralement opposé, l'emploi de leur liberté l'est aussi. Tandis, que ce dernier se délivre de tous les liens terrestres, de toutes les chaînes qui soudaient son cœur au *monde*, par un amour suprême pour le principe dont la contemplation exclusive lui fait perdre le goût des joies auxquelles il renonce, le Bohémien brise tous les liens et rejette les chaînes de la *société*, pour se repaître de plaisirs immédiats.

L'anachorète repousse toutes les douceurs de la famille et de la patrie, de la sociabilité et de la civilisation, pour se renoncer lui-même par l'adoration d'un suprême moteur de tout ; le Bohémien les rejette par égoïsme. Admirable dans son terne mépris de nos ambitions, de nos despotismes, de nos frivolités, de nos illusions, de nos impuissances, de nos lâchetés et de nos servitudes, il s'avilit bientôt lui-même en répudiant, en même temps que les crimes, les vices et les bassesses qu'engendrent les sociétés, les vertus et les saintetés qui les cimentent et les maintiennent.

III

Egoïsme, avons-nous dit à propos de l'insatiable soif de liberté du Bohémien, de son désir effréné de jouir dans chaque minute de son existence, en ne se séparant jamais de la Nature, tantôt mère, tantôt marâtre; tantôt divine amante, tantôt reine cruelle, toujours inépuisable en ravissemens pour lui. — Nul ne l'ignore! L'égoïsme mène à la barbarie, soit qu'on entende ce mot dans le sens d'infinie cruauté ou de société inculte, comme la religion mène à une charité infinie, la société à une charité conditionnelle. Mais, quand la civilisation a limé les aspérités de l'égoïsme primitif, inné à l'homme, inhérent à sa nature, qu'il lui est conséquemment impossible d'abdiquer complètement, même en renonçant à être heureux ici-bas ou là-haut, elle n'efface que trop souvent dans les individus l'expression de cet égoïsme bohémien, naïf et poétique, pour mieux favoriser les germes d'un autre, hypocrite et prosaïque, que nous nommerions volontiers *égotisme*. Essentiellement différent, il est plus mesquin et non moins absolu.

L'égoïsme provient de l'aspiration à la félicité infinie du *sentir*, que jamais *rien* ne saurait arracher du cœur humain. Cette aspiration est si propre aux grandes

et belles âmes que pour la nourrir, ne pouvant l'étouffer, elles découvrent le secret de se créer un bonheur dans l'abnégation, lorsqu'il ne leur est pas donné de le rencontrer dans la possession ambitieuse d'un amour réel ou idéal, qu'il ait une cause divine, une patrie, un être, l'art ou la nature pour objet. Ces âmes ne se cherchent pas, Dieu le sait, mais elles se trouvent dans la joie de donner et de se donner, qui est leur égoïsme. Elles ne s'aiment point elles-mêmes en aimant leur Dieu, leur patrie, leur cause ou leur art; mais en les aimant, elles satisfont dans toute sa plénitude à leur besoin d'aimer, comme jamais elles ne pourraient le faire autrement; elles le savent bien!

L'égotisme, par contre, n'est que la préférence exclusive accordée à sa personne, aux besoins de son corps et de son âme, sur toute personne et toute chose au monde. C'est le culte de son être physique, périssable et borné; de son bien-être matériel, de ses jouissances sensuelles ou vaniteuses, de ses désirs petits et avides. — Le premier s'alimente d'émotions, même à travers ses sensations, le second tue l'émotion, pour édulcorer ses sensations, rapportant à celles-ci tous ses mobiles avec plus ou moins de cynisme ostensible. — De l'égoïsme naît l'orgueil, de l'orgueil la tyrannie et le blasphème; mais de l'égotisme naît la *suffisance*, de la suffisance la nullité, de la nullité la déchéance humaine. L'homme qui se suffit à lui-même, n'est-il pas de volonté, sinon de fait, *nul* pour le reste

de ses sembables, déchu par conséquent de sa dignité de co-opérateur de Dieu? Son utilité comme rouage dans la grande machine du monde continue, mais à son insu, involontaire, ignorée de ses intentions.

L'égoïsme, en tant que *sentiment de soi*, n'est point aussi stérile; il abonde même en principes féconds. Quelle que soit la sphère où il déploie son action, il est la source plus ou moins directe, plus ou moins aperçue et avouée, qui inspire à l'homme le courage de ses convictions, même celui de l'héroïsme. L'activité du génie, même celle de la bonté, n'existerait pas sans l'estime tacite ou explicite que l'on a de soi-même. N'est-ce pas elle qui fait naître et grandir le besoin de développer ses facultés, à quelque ordre qu'elles appartiennent, jusqu'à leur dernière limite, au delà par excès? D'agir et de jouir par elles? Cet égoïsme se reconnaît dans la fierté poussée à l'arrogance, dans l'énergie du mal comme dans la persévérance au bien, dans les saintes colères comme dans l'insubordination irréfléchie, dans la protection donnée au faible comme dans la révolte contre le fort: tantôt vertu, tantôt faute. Il finit trop souvent par se dissoudre dans l'atmosphère atrophiante des sociétés, dont la majorité se livre si entièrement, hélas! aux contentemens grossiers du matérialisme, dût-elle les acheter au plus haut des prix, celui de l'humaine noblesse! S'il résiste à cette influence, il est bientôt anathématisé, proscrit, déprimé et comprimé, par les convenances que le

monde lui impose en guise de mors et de bride, redoutant les dangers imminens qui l'accompagnent comme tout ce qui recèle une force vive.

De cet orgueilleux égoïsme primordial découle toute la *valeur* personnelle de l'homme, selon la double acception de ce terme; car, il fut créé pour le bonheur et la souffrance n'est point sa dernière fin. Quand il désire être heureux, il correspond à sa nature; il le sera l'éternité durant, pour peu qu'il sache y croire et l'espérer. La théologie catholique est beaucoup trop versée dans la science de l'âme humaine pour ne pas avoir fait une si grande part à ce sentiment, dont les plus riches et les plus belles natures ne sauraient s'exempter, qu'elle promet en récompense à ceux qui se seront renoncés eux-mêmes dans le temps, de *posséder* Dieu durant l'éternité! Affirmation, dont la sublime hardiesse dépasse tout ce que l'imagination avait jamais rêvé de gloire dans l'immortalité.

Outré, un grand et noble égoïsme, un sentiment excessif de son « meilleur moi », peut amener des explosions, des écarts épouvantables; mais absent, il laisse l'homme sans puissance, sans vouloir, sans nerf. — Mû par ce fort sentiment du soi, l'esclave Épictète se sentait plus libre que son maître, esclave des préjugés sociaux. Sans lui, les sociétés arrivent à se faire tellement mépriser, qu'un Caligula pouvait souhaiter que tous ses sujets n'eussent qu'une tête pour la faire rouler d'un coup: suprême expression d'un dé-

dain qui est autant l'éternel opprobre du peuple qui l'a inspiré que de l'autocrate qui l'a énoncé.

Cet égoïsme, susceptible d'être poétisé, constitue le principe vital des Israélites, aussi bien que des Bohémiens. Mais, en se manifestant sous des formes si différentes que le procédé de l'analyse peut seul démontrer l'identité de deux impulsions, dont les effets ne se ressemblent absolument en rien. — Les deux peuples sont également dominés par un même orgueil, qui inspire à l'un l'oubli total, à l'autre l'amour exclusif de la Nature. A l'un une malveillance systématique pour le reste des hommes, à l'autre un désir insurmontable de vivre loin d'eux, tout en commandant à l'un et à l'autre le même silence sur les mystères de leur nationalité. Seulement, — notons ceci, qui est le point sensible du parallèle fait ici, — le même orgueil porte celui-ci à exploiter l'art des Gentils, sans y verser les effusions de son âme; celui-là à se créer un art pour les y épancher, sans prendre modèle sur celui du Giorgio[1]. — Au rebours des Israélites, les Bohémiens n'ont chanté, originairement du moins, ni pour les chrétiens, ni dans le mode chrétien. Ils n'ont cultivé l'art, ni sur un modèle, ni pour un public quelconque. Ils ont chanté parcequ'ils en ont éprouvé le besoin; ils ont chanté pour eux-mêmes, ils se sont chantés eux-mêmes!

[1] Etranger, synonyme de *Gentil* dans la langue des Rommy.

IV

Si la Nature, en charmant nos sens, ne réveillait pas en nous des impressions d'un ordre supérieur à leur ébranlement, on pourrait peut-être croire que le Bohémien est en proie à l'égotisme, en sacrifiant tous les autres penchans de l'homme aux jouissances égoïstes que lui procure l'association de sa vie avec celle de la nature. Mais l'égotisme, en abjurant l'émotion par crainte de la faculté de souffrance qu'elle développe simultanément à celle du bonheur, devient inapte à produire de l'Art, comme à en saisir le sens intime. Tout au plus sait-il trouver, par un raffinement de corruption, des plaisirs sensuels dans la beauté de ses manifestations matérielles. Il ne peut créer, car pour créer il faut d'abord une expansivité de sentiment que l'égotisme tue; il faut ensuite une idée ou une forme en qui ce sentiment s'incarne, et l'égotisme fuit la peine et le travail qui les font chercher; il faut enfin, et c'est là surtout ce qui est impossible à l'égotisme, il faut aimer plus que soi, l'idée, la forme, l'objet que l'on crée: sa création! Force nous est donc d'admettre, que l'égoïsme des Bohémiens est plus pur et plus noble que l'égotisme des épicuriens de toutes les sociétés en décadence,

puisqu'ils ont eu la faculté de créer un Art, un Art éminemment national.

Si l'égoïsme sans voile ni déguisement, sans atténuement ni atermoiement, l'égoïsme franc et absolu, est l'unique moteur de la vie des Bohémiens, ils l'ont du moins fait remonter à sa plus pure source lorsqu'ils en ont fait redire les inspirations à l'art. L'orgueil de l'égoïsme respire dans leurs accens; mais il y apparaît comme la conscience qu'a l'homme de sa valeur intrinsèque, de son droit suprême d'individualité, de son droit inaliénable d'être par lui-même et pour lui-même, du prix de sa volonté en tant qu'émanation de son âme, de sa supériorité effective sur toute la création. Défi suprême lancé à tout despotisme, négation suprême, posée par la nature humaine dans son état de déchéance primitive, voudrait-on dire, si ce substantif et cet adjectif pouvaient s'accoupler dans une élipse hardie, contre tous les sophismes d'une demie-civilisation qui voudraient innocenter l'asservissement et l'exploitation de l'homme par l'homme: puis, la servilité et la bassesse, la vénalité et la lâcheté, leur ignoble progéniture.

Dans l'Art-Bohémien on retrouve l'orgueil de l'égoïsme porté à cette tonalité abstraite et aphoristique, où il se maintient inaltérable dans la totalité du genre humain; tel qu'on ne le voit guère comme trait prédominant du caractère d'un peuple ou d'un individu. Nous l'y trouvons dépouillé du funeste gui dû à

l'exubérance de sa sève, dans tout l'éclat de cette force qui fait sentir à l'homme qu'il est par droit de naissance, possesseur de lui-même avant tout; possesseur aussi, chef, roi, comme qui dirait amant épris et compréhensif de la Nature, qu'il faut, elle aussi, *aimer pour comprendre!* La Musique-Bohémienne est comme pénétrée d'outre en outre, par cette affirmation constante et superbe qui en est l'élément sympathique, car c'est à elle que remonte l'origine de plus d'un de nos plus beaux élans.

Lorsqu'un sentiment a de si profondes racines dans les meilleures régions du cœur humain et qu'il peut monter à de sublimes hauteurs, quelles que soient les erreurs et les déplorables dégradations auxquelles il fait descendre un individu ou un peuple, — du moment qu'il se manifeste dans l'art et s'incarne dans la forme du beau, il se détache de tous les désolans souvenirs de sa perversion, il brise sa larve repoussante, pour resplendir à cet instant, si court qu'il soit, dans sa première harmonie et son natif éclat. A quoi servirait de méconnaître les énergies primordiales de l'homme lorsqu'elles sont déraillées ou appliquées à faux, si dès qu'au moyen de l'art on les abstrait de leurs superfétations monstrueuses, elles réapparaissent dans leur pureté, plus brillantes que jamais?

Quelque improbable qu'il paraisse à première vue, de découvrir un germe de noblesse dans les épanchemens d'êtres tombés dans un décri aussi unanime et traditionnel que les Bohémiens, dont l'existence se

rapproche de celle menée par les bêtes silvaines, les révélations de l'art apportent des témoignages irrécusables à l'appui d'une pareille tentative.

V

Il est impossible de ne pas considérer comme un curieux phénomène psychologique, un attachement si vif à la présence ininterrompue de la Nature, qu'il amène une insensibilité complète pour tous les charmes d'une vie civilisée. Singulier problème que celui d'une race qui secoue toutes les disciplines, qui ne relève que du hasard, acceptant patiemment les intempéries de l'air et les incertitudes de chaque lendemain; — qui brave tous les jougs humains, affrontant les dénûmens et les humiliations, se laissant traquer de pays en pays à travers les océans et les chaînes de glaciers, — plutôt que de consentir à porter le harnais luxueux d'une législation quelconque!

Quelle force d'inertie, quelle absence de tout ce que nous nommons instinct social, ne faut-il pas supposer à un peuple qui tout entier devient, durant des siècles, semblable à cette plante des steppes privée de racines, dont la bise d'automne promène sur les chemins poudreux les tiges friables et anguleuses comme celles d'un corail grisâtre, portant avec elles fleurs et semences, germées sans sol, sur des branches diver-

gentes et flexueuses: plante si bien appelée par la métaphore populaire, *la Fiancée du vent!* Comme elle, les Bohémiens se laissent emporter; par des souffles capricieux de migrations en migrations, visitant le Nord et visitant le Midi, venus de l'Orient et explorant l'Occident, en restant toujours et partout inaccessibles aux attraits d'une existence fixe et réglée.

S'il y en a qui parfois ont essayé de s'accommoder à des habitudes casanières, tôt ou tard ils sont revenus à leur camp nécessiteux, à leurs vêtemens dépecés, à leurs rudes compagnons, à la brune beauté de leurs femmes, aux ombrages vierges des forêts sombres, aux murmures des ruisseaux inconnus, aux chœurs improvisées de leurs repas en plein vent, aux danses frénétiques de la clairière, aux ruses futées et goguenardes de leurs voleries, à l'ironie égayée de leurs tromperies, à l'excitation d'une existence dont les fréquens vertiges, dus à l'alcool, rendent plus fantastiques encore les instabilités et les péripéties continuelles. Le charme qui exerce une si irrésistible attraction ne se laisse guère disséquer, ni froidement expliquer; il ne se révèle dans toute son intensité qu'aux initiés. Il faut, pour apprécier les secrets de certains entraînemens, les avoir ressentis.

VI

La passion de la Nature passée à l'état de besoin, devient tyrannique comme toute autre. On remarque son empire, tant sur les peuplades que sur les individus qui vivent dans sa constante intimité. Le Lapon et le Samoïède, comme le chasseur des Alpes et des Pyrénées, comme le cosaque des steppes, comme le matelot breton, languissent et dépérissent si on les transplante loin des scènes au milieu desquelles ils ont grandi. Mais, ceux-ci se bornent à aimer avec passion une certaine nature, une certaine région de la terre et son caractère particulier. C'est la magnificence des boréales splendeurs ou bien la majesté de monts orgueilleux; c'est pour ceux-ci la quiète placidité des plaines sans bornes, pour ceux-là la tourmente redoutable lors des hennissemens de l'Océan, qui deviennent des spectacles si chers que la vue semble inutile lorsqu'elle ne doit plus les contempler et, qu'arrachée à leurs impressions, l'âme reste comme dépourvue de sensibilité.

De plus, les habitans de ces contrées sont soumis à un genre de vie approprié à ces climats, à un régime qui n'est celui d'aucun autre, et toujours en eux l'amour de la Nature ne sert qu'à consolider l'amour de la patrie, du sol, de la propriété, du culte, de leurs

institutions sociales. Ceux qui ont le *mal du pays*, ne regrettent pas seulement des sites; ils ne peuvent vivre loin de tout ce que ces sites renferment: mœurs, coutumes, habitudes, famille, domicile, souvenirs d'enfance, conquêtes de l'âge mûr, tombes vénérées, avenir et postérité semblables à ceux du passé, encadré dans les mêmes lieux et voués aux mêmes dieux! Il n'en est point ainsi des Bohémiens, qui répudient les notions de patrie autant que celles de propriété, d'institutions sociales surtout; qui se refusent à toute habitude, qui renient l'attrait des souvenirs d'enfance, qui ne veulent d'aucune conquête et, n'ayant aucun passé, récusent tout avenir. — La terre entière, ils l'ont prise pour patrie; tout sol qu'ils foulent est le leur; chaque climat leur plaît, pourvu qu'ils y errent libres et sans frein! Leur famille, c'est la tribu formée et rassemblée par le hasard; une toile étendue sur quelques branches, un ajoupa fragile, leur suffisent pour habitation. Tout ce qu'ils souhaitent pour en jouir un moment, ils le considèrent comme leur propriété!

SENTIMENT DE LA NATURE.

I

Il faudrait avoir souvent dormi sous les baldaquins des firmamens les plus distans; il faudrait avoir été souvent réveillé sur l'agail par les rayons d'un soleil levant, frappant tout d'un coup les paupières comme des baguettes de feu; il faudrait avoir laissé sans épouvante le serpent froid et glueux se couler sur les jambes nues, puis encercler le front rêveur de ses cambrures successives; il faudrait avoir souvent végété de longues journées, couché à la renverse sous un ciel bleu, submergé par les hautes vagues d'herbages que la faux ne connaît pas; il faudrait avoir souvent étudié les mélodies irrégulières de l'ouragan, la riche orchestration que leur prêtent les sapins aux mille aiguilles, les roseaux aux mille tuyaux; il faudrait avoir appris à comprendre les douces confidences que les euphonies du crépuscule chuchottent, tout bas, tout bas, à l'oreille de l'amant épris d'un site; il faudrait avoir appris à reconnaître chaque arbre à l'arome de sa sève, s'être initié au mystérieux langage des populations ailées,

comprendre le gai pinson et la cigale bavarde; il faudrait avoir souvent chevauché à la tombée de la nuit en rase campagne, alors que les gloires du couchant embrasent l'atmosphère, au point que l'on croit traverser et respirer un feu humide qui brûle les yeux et glace les os, jusqu'à ce qu'une pâle obscurité leur succédant, toutes les étoiles du ciel accourent en charmantes espiègles clignoter des yeux, toujours plus nombreuses, plus souriantes, plus amoureuses, plus coquettes et plus agaçantes; il faudrait dans une nuit noire avoir souvent vu une lune rouge, comme un disque de cuivre fourbi, se lever sur une plaine où toute vie semble morte, dont tout animal a fui, où seulement quelques épaisses broussailles dessinent à l'horizon d'informes contours, comme le dos voûté d'un énorme rhinocéros ou la massive silhouette d'un éléphant songeur; — il faudrait, en un mot, avoir vécu de la vie du Bohémien pour concevoir qu'après cela, on ne puisse plus exister privé des balsamiques effluves que les troncs épandent dans les airs; qu'on ne puisse plus dormir dans des cages de pierre; que sous les plafonds écrasés de nos demeures, l'haleine manque à une poitrine dilatée pour avoir toujours respiré *l'air libre* de l'infini azuré; que le regard pleure en ne rencontrant que des murs étroits lorsqu'il cherche l'éther diaphane ou le nuage nacré de l'aurore; que l'oreille se dessèche si elle n'entend plus les larges modulations des thrénodies symphoniques qu'improvise l'orage du soir!

Qu'est-ce qui remplacera pour des sens accoutumés à de telles impressions, les émouvantes scènes des tragédies qui se jouent dans les lieux dont l'homme est absent? Qu'est-ce qui leur rappellera les drames sanglans qui se déroulent autour d'un coucher de soleil, comme d'une mort de héros? Que peut-on comparer aux amoureuses douceurs des brouillards rosés, des lointains liliacés, des teintes bleuâtres, qui enveloppent d'une incertitude agitée les contours peu à peu éclairés par l'aube dorée d'un beau printemps? Quel bien-être procuré par l'industrie peut-il atteindre à ces contentemens heureux qui redoublent les forces vitales, lorsqu'on voit en plein champ une chaude pluie d'été laisser la terre rafraîchie, les plantes baignées, les cieux réconciliés et radieux? Qu'est-ce qui approchera jamais des écrasantes fureurs qui rugissent dans le tonnerre de Juillet et que les voix des forêts répètent, en chœur gigantesque et terrible? Qu'est-ce qui pourra rivaliser avec les élégiaques tristesses d'un bois que le vent d'automne déshabille de ses feuilles, pour rouler avec rage les restes flétris d'une si enchanteresse parure? La pompe de quelle sévère puissance approchera-t-elle des froides rigueurs de la gelée, dont l'apparition, comme celle d'un maître inhumain, arrête aussitôt le jacassement des eaux vives et enjouées, fait taire tous les chants, suspend le cours du sang des plantes et durcit le sein de la terre?

Celui-là trouve immanquablement fades et insipides

tous les plaisirs inventés par l'homme, qui s'est complu à boire à même dans la coupe sans fond que la Nature présente à ses lèvres, pour qu'il en savoure chaque gorgée, pour qu'il en déguste chaque goutte! Que sont tous les colifichets des villes à celui qui préfère braver l'hiver en sentant le feu de ses joues résister à son souffle cruel, rester seul et sans abri, les yeux frappés de sa verge tranchante, au milieu d'un désert d'une ironique splendeur! On devient insensible aux raffinemens d'un paresseux sybaritisme, quand on a connu le frisson assoupissant et le doux engourdissement du froid, qui fait d'autant moins pressentir la mort qu'elle approche de plus près. On est indifférent vraiment à l'étincellement du gaz et aux somptuosités éblouissantes de l'électricité, quand on a vu les ébats des tourbillons enlever brusquement aux collines leurs éclatans linceuls de neige diamantée, pour les faire jouer et frôler comme la soie des drapeaux que le vent fouette lorsqu'ils se précipitent les uns sur les autres! — Quels théâtres, quels éclairages artificiels ne dédaigne-t-il pas, celui qui s'était fait un théâtre de l'œuvre de Dieu, qui demandait sa lumière aux astres d'en haut ou aux flammes libres, joyeuses et fantasques, qu'alimentent les ramilles et les feuilles sèches! Quels spectacles, quelles décorations offrira-t-on à celui qui a souvent ravi ses yeux du terrifiant spectacle des cataractes, des précipices, des roches aux flancs éventrés, des fleuves dans le débordement de leurs courroux?

Aussi, pour ces cœurs si avides des ineffables embrassemens de la créature et de la création, comment pourrait-il exister des passions factices, des vanités puériles, de creuses ambitions? . . . En comprendraient-ils les jeux mesquins? Comment enseigner les futilités des relations convenues, à des hommes qui ne redoutent pas une existence où il leur faut se mesurer sans cesse avec le danger, qui ne connaissent d'habitude que celle du danger? Eux, qui se sont souvent vus vis-à-vis du loup affamé, des bonds impétueux d'un torrent spumeux, démesurément gonflé; eux, qui ont été surpris par la course acharnée des autans furieux, qu'on dirait fous de désespoir; eux qui savent ce que peuvent et ne peuvent pas les forces de l'homme en face des forces de la nature, et qui, entre ces épisodes émouvans, laissent couler le temps, jour après jour, dans un isolement songeur, sans parler à des hommes ou à des femmes, aimant mieux suivre les ondulations du lac autour des cailloux qu'on y jette un à un qu'échanger des paroles vaines, sans but et sans résultat! — Vrai Dieu! De telles gens sont impropres à partager les mesquineries lilliputiennes de l'égotisme, qui ne tend à étouffer les grandes passions qu'au profit des petites, à dessécher les aspirations élevées au profit des basses convoitises, à guérir de la folie pour enseigner la méchanceté, à prêcher les périls de la liberté pour faire endosser la livrée de la servitude, cherchant à dégoûter de la nature pour peupler avec moins de peine des prisons dorées.

Après avoir toujours enchanté ses yeux et ses oreilles des plaisirs sans cesse variés qui l'inondaient abruptement, sans la participation de ses vouloirs, de sa prévoyance, de son travail; dont il reçoit les caresses délicieuses sans songer à en arrêter l'ombre par le souvenir, le Bohémien ne saurait rencontrer parmi les productions de la vie civilisée des objets qui puissent rivaliser avec le charme de cette multiplicité de sensations émues, comme prismatiques.

II

La Nature demeure lettre tout-à-fait close pour le citadin et l'industriel qui ne l'envisagent que comme une *matière première*, que de nombreuses manufactures doivent exploiter en divers ateliers. Elle murmure à peine quelques mots incohérens, parfois terrible dans sa colère, parfois souriante dans sa bonté, à l'oreille du savant qui veut lui arracher ses secrets, le fer et le feu à la main. Elle émeut doucement et énigmatiquement, leur laissant un secret à deviner, les âmes tendres qui l'aperçoivent en passant du fond d'un coupé de touriste, comme un décor regardé du fond d'une loge. Elle augmente par ses reflets et l'association de ses images concordantes ou dissonantes, l'intensité des joies et des peines auxquelles elle sert de cadre dans les destinées qui en sont plus rapprochées. Elle chante au cœur

du poète, elle lui révèle ses plus sublimes arcanes, en des entretiens d'une ineffable douceur. — Mais, elle s'empare comme une magie des êtres qui se livrent tout entiers à son incessante influence, ne vivant plus que par elle et en elle. On dirait que, femme altière, fée bienfaisante, souveraine affolée de sa puissance, elle change d'aspect sitôt qu'elle change d'interlocuteur ou d'adorateur.

Parmi les brigands, les contrebandiers, les braconniers, les pirates, on rencontre des exemples du charme dominateur que la Nature exerce; exceptionnellement toutefois, accessoirement, puisque c'est un intérêt sordide ou le bannissement dont un coupable est atteint qui les jettent et les retiennent dans une vie aventureuse, saisie par les serres électriques de la mystérieuse Géa! On rencontre dans les peuplades sauvages quelque chose d'analogue à l'amour forcené qu'ont pour elle les Bohémiens. On n'en connaît pourtant pas qui, vivant des siècles au sein de toutes les civilisations, aient résisté à leurs attraits comme à leurs bienfaits, pour rester toujours en face de leur impérieuse maîtresse, en constant tête-à-tête avec cette gigantesque et dure amante!

La race des Rommy serait-elle plus susceptible que d'autres d'éprouver des sensations aussi intenses qu'exquises, en face des merveilles que présente la Nature? On est tenté de l'admettre, puisque d'entre toutes, elle est la seule à repousser avec une telle perti-

nacité tout ce qui l'enlèverait à l'assouvissement de cette passion excessive.

III

La grandiose harmonie de la Création se déploie dans des proportions si colossales et si variées, que les facultés de l'homme s'épuisent avant de les embrasser dans leur synthétique ensemble. Celui qui veut ne jamais quitter sa présence, qui veut subir l'influence immédiate de toutes ses manifestations, s'identifier à toutes les exultations de l'éternelle et glorieuse ode qu'elle chante à son créateur, dont il nous est à peine permis d'épeler quelques syllabes; celui qui veut assister à tous les bouleversemens du drame continuel qu'elle déroule sans fin devant nous, aussi rempli de chants d'amour que de cris aigus arrachés par ses catastrophes; celui qui ne veut jamais réfléchir à elle loin d'elle, embrasser dans une méditation soutenue le sens et la cause de ses phénomènes inopinés; qui ne veut jamais quitter cette scène mouvante et sans bornes, échapper à ses impressions continues; celui qui s'absorbe sans réserve en cette poésie du monde matériel, terrible et beau; celui qui s'adonne entièrement à l'inhalation du souffle vivificateur de l'univers, — celui-là court un grand risque.

Lorsque, une fois égaré dans des perspectives à perte de vue, il essaye d'en explorer les sinuosités, sa

raison se trouble comme par l'effet d'un divin nectar dont ses lèvres mortelles auraient approché avec une profane audace. Ne pouvant concentrer dans son esprit ébloui la conception des innombrables évolutions de la Nature, le dessin de son plan général devient à ses yeux confus, oscillant, rempli de brisures. Ses retours périodiques, ses nombreuses analogies, ses adorables constances, ses infatigables monotonies, ses symboliques conjonctions, l'uniformité si bien déguisée de ses lois, deviennent insaisissables pour lui, par la multiplicité de leurs détails, l'abondance de leurs variétés, la richesse de leurs formes.

Chaque feuille différant d'une autre, l'heure ne ressemblant pas à l'heure écoulée, ni le jour au jour évanoui; les oiseaux s'égosillant à une multitude de concerts qui ne sont jamais les mêmes; la lumière ayant pour chaque minute une autre teinte et le paysage à chaque matin un autre aspect, à chaque soir une autre expression; l'arbre secouant son plumage avec des intonations douces ou solennelles, selon l'humeur de l'instant; la rarescence de l'air étant agitée par des vagues de parfums qui donnent à son repos le plus calme de palpitantes et changeantes haleines; l'herbe des pelouses se dentelant diversement sur chaque motte de terre et la mousse des rochers se colorant autrement sur chaque fente; la terre elle-même prenant des nuances particulières à chaque journée de marche, — l'homme reste ahuri par ce chaos de beautés si dissemblables! Son

imagination se fait pareille à ces colonnes d'eau qui s'élancent en masses pleines de force, mais qui, ne rencontrant ni obstacles, ni bornes, montent à une hauteur où elles perdent toute consistance et se répandent en fine poussière de gouttelettes diaprées.

Sa pensée se disperse, se dissémine, s'éparpille; elle ne parvient plus à resserrer dans son étroit miroir la savante ordonnance de ce qu'elle perçoit. Elle parcourt trop fréquemment en sa perpétuelle contemplation, pour ne point s'affaisser par le jeu continuel de tant de ressorts, tout le clavier des émotions, depuis l'enchantement de la grâce la plus suave jusqu'à l'écrasement de terreurs horripilantes, depuis le plus moëlleux abandon, jusqu'à la plus précautionneuse défiance, depuis la douce moquerie qu'expriment certains gazouillis jusqu'à la douleur exaspérée des victimes qui luttent avec l'aigle et le chacal, depuis la sérénité des beaux jours, jusqu'aux agitations anxiètes du danger. — L'homme devient alors farouche avec la bête fauve, amoureux avec la colombe; il s'assoupit entre les fleurs et les baumes odorans, il bondit ardent et lascif comme la panthère; son orgueil n'a plus de bornes lorsqu'il s'enivre de soleil, sa colère est inflexible lorsqu'il vient d'échapper à l'âpre trémeur du péril, son courage s'exalte lorsqu'il affronte les escarpemens des pics et des glaciers, pour s'évanouir aussitôt dans les faciles séjours des collines et des vignobles. Par ainsi, il passe sans cesse de l'énervement à la véhémence, de l'expansion à la peur.

IV

Cette rapide succession de mouvemens contradictoires troublant l'esprit, un obscurcissement s'étend peu à peu sur la raison. On dirait que dans ce va-et-vient perpétuel d'émotions discordantes, les idées se figent, le foyer réverbérateur de la pensée se ternit, il ne reflète plus qu'avec désordre le dessin de l'univers. La faculté comparative s'engourdit et le jugement, cette veine lumineuse qui doit circuler dans toutes les parties du cerveau, s'éteint. Les qualités réflectives s'émoussent, pendant que la sympathie magnétique, l'instinct, le flair augmentent. L'entendement devient plus obtus à mesure que les sens deviennent plus acuts, à l'exemple de ceux des animaux. L'homme ainsi désorienté et haletant, s'élance, comme eux, après chaque proie qui s'offre à ses désirs; il rumine dans l'immobilité, se chauffe langoureusement et passivement à chaque rayon de bien-être, hurle sous chaque morsure de la souffrance et, pour échapper à ses rets, se débat avec l'insanité de cette violence irréfléchie et fugace qui est le propre des exaspérations de la fièvre.

Il se fait semblable à un amant dont la passion irascible prend un caractère maladif quand il s'absorbe dans la déification de son objet, jusqu'à perdre tout empire sur lui et sur soi-même; jusqu'à laisser tomber

en désuétude sa supériorité virile, jusqu'à devenir le jouet de ses versatilités. Se croyant inaimé à chaque sévérité, il se sent toujours plus esclave après chaque orage, comme après chaque sourire; se voyant toujours plus fasciné par des enchantemens divers et plus orgueilleux de son amour haut placé, il n'est plus capable d'en mesurer l'idéal, d'en saisir la portée. Il ne conserve qu'une vague conscience de sa sublimité, un attachement voluptueux et brutal à la fois, qui par ses effets extérieurs se rapproche de la monomanie. — Dans sa possession insensée de la Nature, dans son assimilation continuelle aux affections incohérentes qu'elle réveille, le Bohémien abdique sa suprématie humaine et cette royauté de l'intelligence qui est son attribut suprême. Il se fait dans son esprit une interversion par laquelle, au lieu de concentrer en lui-même les émotions recueillies dans la Nature, comme le foyer de cristal fait des rayons de la lumière, et allumer ainsi en lui une flamme céleste, celle de la poésie, il se laisse dévorer par elle et permet à sa raison de s'évaporer, telle que l'eau scintillante d'un vif ruisseau jaseur que dessèchent les brûlantes bouffées de la canicule.

En désapprenant les recueillemens et les élèvemens poétiques par lesquels les signifiances de la Nature, (comme celles de l'Art,) nous convient à des émotions qui font préluder en nous des sentimens d'une application plus positive, dont la liberté et la grandeur permettent à l'homme de croire qu'il fut créé à l'image d'un

Dieu; en supposant que ses impressions momentanées sont leur propre fin à elles-mêmes; en ne sentant pas que dans l'ordre des choses elles n'ont qu'un sens préparatoire, qu'elles ne lui sont données que pour frayer à travers les endurcissemens de son âme une voie aux résolutions qui décident les belles actions; en plongeant fixement ses regards dans le séduisant et périlleux gouffre de la Nature, le Bohémien y est bientôt écharpé par elle. — Stupéfié, ébahi, abasourdi, par les mille bruits, les mille teintes, les mille senteurs, les mille courbes, qui nagent en se croisant autour de lui et le ballottent dans un roulis sans intermittence, il ne coordonne plus ses vastes accords. Il oublie qu'au milieu de cet amas de dissonances apparentes et de différences réelles, la Nature conserve une solennelle unité, une intime cohérence, une cohésion étroite entre les parties de son vaste Tout; il ne voit plus que les contours multiformes qui vacillent à ses regards en diversités infinies, se fondent ou s'entre-treillisent avec ordre dans son règlement colossal, d'un agencement suprêmement harmonieux!

V

Si la lumière d'aucun jour ne ressemble à celle de la veille et ne prédit celle du lendemain, le jour revient fidèlement et tout aussi fidèlement les saisons. Les

astres qui ne luisent jamais pour nous du même éclat, n'en reviennent pas moins strictement aux places qui leur sont désignées dans l'espace. Si le miroitement irisé des torrens, depuis qu'ils roulent leur liquide chevelure du haut de la tête des monts, n'a jamais reproduit le même papillotage, la pierre s'amollit sous la monotone persistance de la goutte d'eau qui tombe de minute en minute. Si la floraison de chaque plante diffère sur chacune de ses tiges, en grâce, en luxe, en épanouissement, chaque semence ne produit chastement que le fruit qu'elle est destinée à faire naître. La végétation ne redoute pas la consomption de la terre qui la porte, la rivière coule toujours dans le même lit sans le fatiguer. Le lion revient à son antre, aussi bien que la fauvette à son nid; la grue voyageuse retourne aux mêmes climats, y chercher une moite chaleur.

La Nature ne manque point de cette continuité de retours, de cette permanence de renouvellemens, qui produit le charme de *l'habitude*. Mais, la vastité de ses mouvemens dépassant les perceptions physiques de l'homme, il tombe bientôt essoufflé entre des termes ainsi distancés dans l'infini des temps et des lieux, s'il entreprend de se vouer uniquement à suivre leurs parcours. En voulant toujours s'identifier à chacun de ses changemens, il perd, sinon la mémoire, du moins *le souvenir*; il devient stupidement oublieux des réflexions qui ont pu entre-luire dans son esprit. Il ne sait plus lier ses émotions l'une à l'autre, par la constance

de la volonté; il ne sait plus les reprendre à la même heure, les recueillir au même point. Son âme s'exhale, comme la vapeur brûlante d'une liqueur en ébullition; elle s'enfuit, comme un fluide qui s'échappe à travers les doigts de la main si bien qu'on l'ait fermée.

Le moment qui vient, s'il rappelle le moment écoulé, au lieu d'amener l'anniversaire fêté de la même joie, de la même tendresse, de la même sollicitude, de la même méditation, n'est plus que l'importun retour d'une impression usée, flétrie, décolorée. Il ne remarque plus que ces impressions se ressemblent entr'elles, sans cesser de différer l'une de l'autre, comme les diverses intonations d'une même voix. —Les sens, l'organisation morale, le milieu dans lequel l'homme est posé, ne lui permettant d'atteindre qu'à la conception du bien-être sans interruption, que toutes les croyances ont placé dans une vie future, car elles ne pouvaient en adapter l'image aux conditions qui régissent celle-ci, — «l'habitude» douce et chère, est la seule anticipation de cet état qu'il lui soit donné de connaître ici-bas! — Seule, elle procure la présence aussi continue que ses organes le souffrent, d'émotions dont la plénitude permanente serait la félicité; par elle seule il aspire et respire le bonheur. Seule, elle le simule aussi à un tel degré, que ni le plaisir, ni la passion, ne sauraient rivaliser avec l'empire que peut prendre sur l'âme cette unique vainqueresse de la satiété.

Dans l'absence de toute tangente, l'homme perd la

force de faire converger tous ses sentimens vers un foyer central ; en même temps la chance de connaître ce sapide avant-goût d'un bonheur immuable, que donne seulement l'habitude. En divorçant pour toujours avec elle, il devient sujet à une vague instabilité, dont les oscillations rappellent les agitations inquiètes de la boussole qui, ne connaissant plus son pôle, est dite folle par les marins, lorsque d'une minute à l'autre elle visite, éperdue, toutes les pointes de la rose des vents. Aussi l'homme ne peut-il se libérer complètement du lien de l'habitude, si plein de charme dans sa souplesse et son élasticité, ni se soustraire à ce principe de gravitation qui le retient dans une orbite déterminée, comme les planètes de la mécanique céleste, sans tomber dans un état morbide. En s'inoculant le besoin du changement, en irradiant perpétuellement vers les points d'attraction les plus divergens, son âme ne perd pas seulement le goût de l'habitude ; elle gagne pour tout ce qui la rappelle une répugnance qui, de plus en plus vive, finit par toucher à l'horreur. A force de prétendre toujours vivre dans un excitement fébrile, qu'elle ne peut supporter qu'exceptionnellement en gardant sa santé morale et l'équilibre de ses facultés, elle arrive à une espèce de somnambulisme intellectuel dans lequel elle devient inaccessible à toutes les influences sociales, pour ne suivre que les impulsions instinctives de l'organisme.

VI

L'imagination une fois montée à un tel diapason, l'intelligence une fois désaccoutumée de toute symétrie, les sens troublés entre des proportions contrastantes qui les font passer, sans cesse ni trève, de l'incommensurable à l'infinitésimal, rendent inaptes à saisir les liaisons plus rapprochées et d'une plus étroite harmonie que présente la vie sociale. Ignorant comment on rallie l'une à l'autre ses impressions pour en doubler l'intensité, ceux qui les ont toujours dispersées dans un cercle d'une incalculable étendue, ne peuvent non plus s'appliquer à suivre la pensée recélée dans les œuvres d'art qui ne parlent qu'à l'esprit ou par l'esprit, tout en exigeant que la vue ou l'ouïe soient spécialement stylées pour comprendre ce qu'elles disent : pour saisîr les beautés sculpturales, pour entendre ce qui se dégage des tonalités de la peinture, pour sentir la signification du mètre, jouir de la rime, se complaire dans l'assonnance, ces délicates sensations qui ne réveillent des émotions que lorsqu'on a pénétré leur langage, qu'on l'a analysé, qu'on a étudié sa syntaxe et ses formes.

Les jouissances intellectuelles que procurent les arts plastiques et littéraires devaient par conséquent rester aussi incompréhensibles au Bohémien, que les agrémens matériels du luxe et de l'élégance lui sont

incommodes et malvenus. La musique, qui éveille immédiatement l'émotion par la sensation, sans l'intermédiaire de l'idée, fut le seul art accessible pour lui; le seul dont l'exercice s'associait aux formes de son sentir, pouvant exprimer un sentiment sans le revêtir d'une pensée quelconque, que le Bohémien n'eût pas été en état de formuler. Aussi, est-ce seulement à la musique, qui seule peut, à la rigueur, se passer de tout enseignement, qu'il doit d'avoir pu faire valoir sa fraternité psychique avec le reste des humains.

L'homme ne pouvant se borner à la réceptivité, un penchant involontaire le porte à communiquer à son tour les impressions qui l'ont charmé en l'envahissant à l'improviste; à incarner dans des actes dont il est l'auteur, ces émanations morales qui l'ont pénétré par des causes indépendantes de lui, ces émotions qu'il a recherchées et trouvées, soit dans les spectacles de la Nature, soit dans la contemplation de l'Art. Comme celle-là, celui-ci réveille les palpitations de son cœur sans sujet, appelle ses larmes sans que l'infortune l'ait atteint, le fait sourire sans qu'aucune joie lui soit survenue. Une tendance généreuse l'incline à faire renaître les impressions qu'il a puisées, d'une manière vague et sans application directe, à ses deux sources divines, dans les évènemens de la vie active; à chercher leur retour dans les scènes où se jouent des destinées, non plus fictives, mais véritables; à les reéprouver dans les épisodes qui amènent et provoquent le développement de ses pas-

sions individuelles et de ses sentimens personnels, sur le terrain de l'existence réelle. Inciter l'homme à reporter les nobles et beaux sentimens que font éclore en nous les manifestations de la Nature et de l'Art, dans l'ordre des volontés et des faits qui déterminent de son sort, du malheur ou du bonheur de son semblable, est précisément ce qui constitue le côté sublime, le sens moral, de l'influence que l'œuvre du Dieu et les œuvres de l'homme exercent sur les âmes et les sociétés.

Un grand artiste exprimait un jour cette pensée en disant de l'Art, ce qui peut s'appliquer également à la Nature: «Que peut-il de plus, sinon *stimuler*?» Stimuler au *bien par le beau*, selon l'antique prière des Doriens! Car, qu'est le Bien monté à sa dernière puissance, sinon le Beau, transporté de la forme sensible au sentiment impalpable, pour passer ensuite de la région des sentimens dans le domaine des actes? D'où viendrait, sinon de là, le don ennoblissant de l'Art et de la Nature, le caractère élevé des goûts qu'ils inspirent, de l'amour qu'on leur consacre?

Malheureusement, l'homme est si faible, si fragile, si borné dans ses facultés, qu'il ne peut s'absorber en rien. La lumière, première condition de son bonheur, l'aveugle par son excès; la chaleur, son premier principe de vie, le dévore bientôt. Si pourtant la lumière lui manque, il est le plus malheureux des êtres; si la chaleur lui fait entièrement défaut, il meurt. Il ne saurait non plus s'abîmer tout entier dans la Nature, ni dans l'Art, la

vue de l'intelligence, comme celle du corps, risquant de s'affaiblir en se fixant toujours dans la même direction. Pourtant, il ne sait en aucune condition se passer de la Nature sans souffrir; il ne peut se passer de l'Art en aucune société civilisée sans qu'elle meure. Mais, quels que soient les désordres partiels qui résultent pour l'esprit d'une préoccupation trop exclusive de l'un de ces deux objets, — la Nature ou l'Art, — jamais toutes les cordes délicates des cœurs qui s'y dévouent ne se brisent et ne sont réduites au mutisme, parceque la Nature inspire et l'Art exprime des sentimens qui *transportent* toujours l'âme au-dessus des plus basses régions auxquelles elle puisse descendre; qui la mettent *hors d'elle*, en l'élevant aux plus hautes sphères qu'elle puisse atteindre.

Le Bohémien qui s'inspire dans les violens enivremens de la Nature, a instinctivement trouvé le secret de rendre le mode et l'intensité de ses enivremens dans l'Art. Mais il s'arrête là; et, en s'arrêtant là, il se condamne à une éternelle infériorité. Le destin le fait homme, mais il ne sait point être homme; il ne sait point se recréer lui-même, devenir idéal lui-même, se former et se modeler selon sa propre volonté, en transportant dans le domaine de l'action les inspirations qu'il a puisées dans la Nature, qu'il a exprimées dans l'Art. Elles l'ont ému, elles l'ont bouleversé, elles ne l'ont point *stimulé*. — Combien, hélas! n'y en a-t-il point parmi nous de semblables à lui?

LA NATURE POUR LES BOHÉMIENS.

I

Il est impossible d'imaginer une assimilation plus complète avec la Nature que celle du Bohémien. Aussi sa raison succombe-t-elle sous cette constante variété d'aspects et de sensations. Son cœur y apprend l'ennui et le dégoût de toutes les émotions calmes, paisibles, de demi-jour et de demi-teintes, de demi-tons et de demi-sons, pour ainsi dire. En même temps, son être s'y laisse initier au goût forcené des émotions excessives, à la prédilection exclusive pour ces momens de l'âme qui mettent en jeu toutes les facultés sentantes, n'en laissant en repos aucune, maintenant ainsi l'esprit dans un état de fièvre homotone. L'extrême devient son élément habituel; il ne se plaît que dans les mouvemens intérieurs poussés à leur dernière intensité.

Il veut la jouissance de ses passions, entière et complète, toujours et à chaque fois. Les calmer, les modérer, les mitiger, les faire attendre, les assouplir et les assoupir, les combattre et les vaincre, lui sont des efforts inconnus, car son existence voyageuse lui donne une

excitabilité qui, en faisant de l'inconstance son constant plaisir, ne lui laisse que trop peu de temps à la fermentation du désir. Il aspire toujours, ses aspirations étant aussi indéfinies que des espérances sans autre objet que des sensations. Ses désirs précis, il les assouvit brutalement, sans connaître de crainte ou de considération qui l'en arrête. S'il lui est impossible d'atteindre à leur satisfaction instantanée, il passe outre: l'oubli, ce sommeil éternel de la mémoire, les engloutit aussi bien que le ferait le sommeil éternel de la mort.

Insensible aux nombreuses et complexes passions dont est agité l'homme né et grandi dans une société, qui ne fonctionne que par une multitude de ressorts d'un engrenage compliqué, le Bohémien reste indifférent aux haletantes péripéties auxquelles exposent l'ambition, l'avarice, l'envie, la vanité, l'intrigue, toutes les passions microscopiques et viles de la vie sociale, qu'on pourrait appeler l'entomologie de la vie psychologique. Il ne comprend que des contentemens d'une nature plus simple et plus primitive. L'amour de la gaieté, de la danse, de la musique, de la femme, de l'ivresse, des orgies qui les réunissent, et entretemps, celui du vol, de la ruse, du godan, de la mystification, du mensonge, comme faisant partie de sa jovialité et en alimentant la veine, — telles sont ses joies et ses entraînemens.

II

Le Bohémien aime la vie lorsqu'il s'endort dans un bois de bouleaux, comme au milieu d'un groupe de blanches jeunes filles aux longues et flottantes chevelures, parsemées d'émeraudes tremblottantes, coquettement ondulées par des gestes gracieux, frémissantes sous des baisers invisibles; il entend leur harmonieux *mordante*, auquel l'arbre semble vouloir pudiquement échapper: telle une femme s'incline vitement pour fuir des lèvres aimées. Le Bohémien aime la vie lorsqu'il peut suivre des heures durant, les figures géométriques tracées au haut des airs par les évolutions stratégiques des régimens de corbeaux; lorsqu'il lutte d'astuce et de soudaineté avec l'outarde, aussi gloutonne que méfiante; lorsqu'il joûte de vitesse avec la truite agile, en remontant le courant des rivières et en mettant la main sur un butin squammeux. Il aime la vie lorsque, secouant l'arbre sauvage, il en fait tomber les fruits comme une grêle inoffensive et savoureuse; lorsqu'il mange, à peine arrachées aux arbrisseaux, les baies rouges et acidulées et jonche de leur écorce le sol devenu pareil à un sable teint de sang; lorsqu'il trempe ses lèvres repues dans l'eau froide d'une source qui balbutie des mots sonores, dont son oreille se grise, pendant que son gosier laisse imprégner ses arrière-

goûts poivrés par l'onde rafraîchissante; lorsqu'il écoute le pivert picoter un tronc ou le ronflement d'un lointain moulin; lorsqu'il contemple la surface glauque et grésillée d'un lac saisi d'un pressentiment hiémal, qu'il y fait voguer sa pensée comme une barquette qui va à la dérive; lorsqu'il s'étend sur de hautes branches qui le balancent comme des hamacs, alors que chaque feuille semble rossignoler autour de lui!

Il aime la vie lorsqu'il peut tressauter d'aise en voyant le soleil levant rosir toute la nature; lorsque, apercevant les jeunes saules couverts d'un givre qui les fait ressembler à de gigantesques marabouts, il les secoue en les raillant et les rend à leur laide nudité; lorsqu'il peut, tantôt se conjouir avec la vache apathiquement heureuse dans un gras pâturage, tantôt se démener avec la chèvre, tantôt épier ironiquement la tortue, tantôt défier et éreinter l'écureuil; lorsqu'il cherche une amoureuse parmi les étoiles qui dansent éternellement dans les vastitudes d'en haut; lorsqu'il s'énamoure un jour d'une fleur de sureau au large disque et au parfum asphyxiant, un autre jour d'une svelte branche d'aubépine ou d'églantier, en attendant qu'il leur préfère une plume de paon merveilleusement miraillée, dont il orne bravement sa tête comme d'un glorieux panache; lorsqu'il suit les lueurs incohérentes du foyer entre les vieux chênes et les vieux ormeaux; lorsqu'il entend la nuit les cerfs bramer, les biches réer, les colombes plausonner, lorsqu'il s'amuse, soit à

guerroyer, soit à faire amitié avec les êtres vivans qui peuplent les solitudes, à les taquiner, à les fâcher et à les amadouer, à leur ravir et à leur rendre la liberté, comme font les petits princes avec les compagnons de leurs jeux; lorsqu'il use ou abuse de quelque façon que ce soit des prodigalités de la végétation, comme ces enfans qui défrangent les riches atours de leur mère sans avoir conscience des beautés qu'ils détruisent, sachant que tous leurs dégâts ne les épuiseront pas!

Pour lui, vivre, c'est humer les émanations de la nature par tous les pores; c'est rassasier ses yeux avec friandise de toutes ses formes et de toutes ses couleurs; c'est écouter de ses oreilles affamées toutes ses sonorités et tous ses accords; c'est respirer à pleine poitrine quand il survente, se tapir sous les arbustes pour inhaler les bouffées d'air saturées d'odeurs qui donnent des éblouissemens, s'étendre sur les mousses où serpente l'agame ou sur les gazons semés de nivéoles, de glaïeuls et de livèches! C'est centupler la possession de tous ces objets par la multipliante fantasmagorie de l'eau-de-vie! Puis rire, danser, chanter et musiquer, jusqu'à l'épuisement de toutes ses forces.

Après quoi, viennent des réactions tout aussi vives, car il n'est plus susceptible que d'émotions violentes et passagères; état que, dans sa merveilleuse divination, l'antiquité symbolisait peut-être en punissant d'une démence toute particulière ceux qui avaient découvert la mandragore qui chante: comme qui dirait, ceux qui

ont surpris à la Nature plus de ses poétiques secrets, aperçu plus de ses beautés cachées, qu'il n'est profitable d'en connaître à la faiblesse de l'humaine tempérance.

III

On peut se figurer que, bien des fois, après s'être joué comme un faon sur le pré de ses domaines, dont il prend possession par cela seul qu'il les contemple dans les obscurités enchantées des bois, qui pour lui sont des jardins de délices; — après avoir joui à satiété de ses langueurs et de ses égoïstes rêveries; après s'être fatigué de ses somnolentes ivresses, un Bohémien s'est soudain réveillé de sa muette extase, s'est détourné des paysages qui venaient de l'enchanter et, entrevoyant à travers la dentelure du feuillage de *ses* arbres, ou à l'horizon de *ses* steppes, des existences différant tellement de la sienne, remplies de bien-êtres si doux, de sécurités si paisibles, de raffinemens si séducteurs, de tant de béatilles, il s'y est transporté en pensée. Ce loup à flair de renard, couché là dans ses hautes herbes, transi par l'humidité ou brûlé par le soleil, a dû maintes fois se demander s'il pourrait vivre dans l'étroitesse étouffante d'une destinée qui abdique les libertés nomades, les plaisirs des hommes primitifs; s'il pourrait se résigner jamais à dresser sa tente si solidement, qu'il ne puisse plus la plier vers un autre

climat, pour courir au premier appel de ce Dieu que l'Edda donne pour maître à tous ses Dieux et dont le Bohémien fit son Dieu unique, le Dieu du Souhait?

Alors, sans doute, ont dû passer dans son esprit, comme des visions incohérentes et charmantes, les tableaux d'autres joies que les siennes, d'autres fiertés, d'autres activités, d'autres tendresses, d'autres destinées en un mot. De quelque nom que dans son esprit ennuagé elle se soit appelée pour lui, brahmane ou musulmane, africaine ou européenne, la civilisation dut lui apparaître comme le lointain et confus mirage d'un Eden perdu, dont la porte est là tout près, mais à jamais scellée pour lui. En voyant combien était infranchissable le profond, sinon large gouffre qui l'en sépare, il a dû remémorer tous ses transports au sein des forêts aromatiques, en présence du vague de l'éther bleu, pour ironiser toutes les conventionalités qui pourraient restreindre la plénitude de ses plaisirs, efféminer la virile témérité avec laquelle il les arrache aux élémens pour s'en ébaucher un éclatant semblant de bonheur! — Ensuite, réfléchissant, pour si peu que ce soit, aux fatales dissonnances de ce mot avec les conditions de la vie humaine, dont il perçoit de loin les drapeaux noirs sur les donjons, les linceuls rouges sur les champs de bataille, les pleurs amers sur des mouchoirs de dentelles, il dut se dire et se répéter avec un triomphe goguenard, qu'à cette grande misère il n'y avait vraiment de palliatif que la satisfaction de tous ses ca-

prices: satisfaction irréfléchie, désespérée, immédiate, surajoutant ainsi, par la coïncidence de son instinct avec une apparence de logique, l'empire d'une détermination préfixée aux inclinations de son tempérament impétueux et animalesque.

Or, dans toutes les âmes énergiques, fussent-elles ignorantes, grossières, abruties presque, comme celle du Bohémien; ou bien, raffinées et ornées comme celles de bien des poètes, de tels dilemmes, quand ils reviennent souvent dans l'âme comme le tic-tac d'une pendule qui aurait ses rouages dans le cerveau, y font naître des inquiétations, des désespérances passionnées, des négations et des affirmations enfiévrées, des ardures constantes et des adaimonies incessantes, qui jettent une lueur lugubre pareille à celle des flambeaux de festins qui seraient devenus des flambeaux funèbres. Leur lumière est acclamée tant que mousse la joie et que le rire coule à grands flots, tant que l'étourdissement entraîne les sens altérés dans un tourbillon de danse, tant que des chants bachiques obscurcissent la vue; mais, à peine la lassitude a-t-elle détendu les membres fatigués, à peine l'exhaustion de l'esprit le fait-elle rentrer en lui-même, à peine la voix enrouée s'est-elle tue et le regard mélancoliquement alourdi a-t-il rencontré ces torches de deuil, que des fantômes blafards se dressent devant les yeux et que la chanson, commencée avec de si joyeux refrains, devient *triste jusqu'à la mort.*

IV

L'implacable orgueil d'un égoïsme sans mesure, car sans connaissance de lui-même, uni à une folle liberté livrée à elle-même, une fois réduits à leurs ressources isolées, sont bientôt amenés à sentir leur impuissance en face des conditions si précaires de la nature et de l'existence humaine. Aux heures froides de la faim, de l'infirmité, de l'ennui, d'une fainéante lassitude, l'orgueil se replie dans une rêverie torve, la liberté s'abdique dans une immobilité morose. Si l'âme recueille alors les sentimens qui passent en elle, comme les grandes ombres que les nuages jettent en courant sur les moissons mûres et les prés humides, la violence d'un tel effort fera certainement surgir en elle, à son insu peut-être, le grand spectre qui hante et ronge les insomnies de chaque humain : — la Douleur !

Tous les sentimens humains ont été tour à tour exaltés et anathématisés. Nos inspirations les plus pures et les plus hautes ont été l'une après l'autre contestées et raillées. On a discuté une à une toutes les vertus, on a bafoué avec passion toutes les passions. Dans cette mêlée d'apothéoses et de malédictions dont chacun de nos élans a été l'objet, un seul moment, un seul état de l'âme, a toujours imposé le respect, arrêté

tous les sarcasmes et fait taire les outrages d'une sacrilège dérision : la Douleur ! Lors même qu'on l'a étouffée avec barbarie, éliminée comme un embarras, tuée comme un obstacle, on n'a pu lui refuser le silencieux tribut d'une sympathie qui se mesurait à son intensité, d'une d'admiration qui se mesurait à sa durée. Aussi, n'est-ce point sans raison que l'orgueil s'attache à la douleur, chez des êtres incultes aussi bien que chez ceux qui ont le plus conscience de leur élévation, car la douleur est un gage de notre grandeur. Tous le sentent instinctivement ; la réflexion confirme l'instinct. C'est elle qui, en jetant la sonde dans la profondeur de nos aspirations, en révèle toute la portée ; c'est elle qui représente l'horreur de la discordance, d'autant plus sentie qu'elle provient d'un plus vif besoin d'harmonie. A l'intensité de la souffrance se mesure la soif de l'idéal ! Plus la douleur est inconsolable, et plus elle s'élève au-dessus de la vulgarité qu'un insipide bien-être peut contenter.

Le spectacle et l'expression de la douleur imposent un involontaire recueillement, car nul ne peut lui dire : *Je ne te connais pas*, et nul ne peut s'écrier : *Tu me resteras étrangère !* L'homme blasphème, et Dieu, et l'amour ; mais il lui répugne de blasphémer la douleur, même alors qu'il la découvre chez des monstres cruels qui l'ont semée à pleines mains. L'imposer lui est aisé ; la honnir lui est impossible. Il se trouve des bourreaux et des applaudissemens pour toutes les inventions de

la cruauté, cette lascive démence de la haine; il ne se trouvera pas d'auditoire pour consacrer l'insulte qui lui serait faite ou le mépris dont elle serait l'objet.

V

De quelque source qu'elle provienne, quelque égarement qu'elle inspire, dès qu'elle se montre, la grande délaissée, elle fait reculer, loin derrière elle, tout autre intérêt. Elle prend aussitôt à tous les yeux la première place, comme une reine exilée qui réapparaît inopinément, dans tous les courroux, les rigueurs, les majestés de sa lugubre souveraineté. Se fût-elle souillée par tous les excès; fût-elle descendue, puissante et insatiable Phryné, au niveau de toutes les débauches de la matière et de toutes les insanités de l'esprit, dès que, rejetant son voile ou son masque, elle se présente dans son caractère indélébile d'auguste origine, elle reprend tous les droits de sa royale hauteur. Elle aurait beau s'être revêtue d'impurs haillons ou de brillantes paillettes, elles tombent au premier sursaut de son moindre réveil sitôt qu'elle se drape de son crêpe de deuil. Couronnée de guirlandes flétries comme Ophélia, jouant avec une marotte en guise de sceptre comme Brutus, demandant froidement un suprême remède à son glaive comme Caton, d'un souffle elle fait disparaître

les traces de la folie, du crime, de la lâcheté, dès qu'elle se lève dans sa sévère nudité et sa cruelle austérité.

Réduite à l'impuissance, elle sait encore se servir du fin stylet de l'épigramme qui tue et qu'elle lance de loin, comme un javelot doré, mais mortel; elle peut aussi manier si dextrement le fouet de la satire, qu'en faisant siffler ses lanières elle les teint du sang corrompu d'un cœur qui se croyait atrophié. Méconnue, elle se venge par le plus juste des mépris, en reléguant dans une race inférieure ceux qui osent nier sa suprême grandeur, sa sombre beauté. Elle inspire un orgueil immense à ceux dont elle a choisi le sein pour demeure, à ceux qu'elle visite en de secrètes entrevues, en des nuits soustraites au sommeil, en des heures dérobées à tous les regards. Elle leur enseigne les plus profonds dédains pour tous les pouvoirs, toutes les lois, tous les respects, tous les plaisirs, tous les prestiges. Elle ne s'informe pas si les élus de son choix sont grands ou petits, riches ou pauvres, persécuteurs ou persécutés, savans ou humbles d'esprit, bons ou méchans; elle possède, pour venir à eux tous, des déguisemens qui la font monter sur le trône des rois, des formes qui la font descendre dans la hutte du fossoyeur, des mots de passe qui lui permettent de s'asseoir aux chevets des heureux du siècle, d'entrer dans l'atelier de l'artisan, de se glisser dans le cabinet du philosophe, d'accompagner la femme miséricordieuse dans ses missions bienfaisantes, de déchirer de ses ongles saignans

le sein de l'homme offensé le lendemain de sa vengeance, d'assister au repas du juste opprimé, debout et silencieuse, invisible aux regards profanes, rayonnante des gloires du pardon aux yeux des anges, qui lui font escorte comme à un hôte de plus haute race qu'eux-mêmes!

Refoulée par la vie civilisée dans les profondeurs de la nuit, dans les obscurités d'un mutisme forcé, dans le secret des confidences stériles, dans le mystère des tombes qui ne livreront leur dépôt qu'au jour où elles s'ouvriront pour laisser passer la colère de Dieu, la Douleur se crée une si merveilleuse variété de travestissemens, qu'il n'est donné qu'à ceux qu'elle a courbés sous ses plus exténuantes désolations, qu'à ceux qu'elle a accablés de ses plus funèbres désastres, qu'à ceux dont elle a énaméré les lèvres de son plus âcre fiel, de la reconnaître, cette passion sauvage et sublime, sous toutes ses métastases, sous tous les fards, tous les mensonges, toutes les résignations simulées, tous les fiers silences, tous les rires convulsifs, tous les cris de fausse volupté, toutes les grimaces de feintes joies, tous les implacables rancœurs, toutes les dérisions acérées, toutes les rages assumées, toutes les malédictions incomprises, toutes les sinistres prophéties subtilement enveloppées de couleurs chatoyantes, derrière lesquels elle se cache, après avoir pénétré, armée de son dard mystérieux et empoisonné, dans la fente

qu'elle trouve ouverte sous toutes les guimpes et le défaut qu'elle découvre à toutes les cuirasses.

Une fois qu'elle est maîtresse d'une âme, une fois qu'elle l'a contagiée de son ulcère à jamais saignant, elle la jette en haut ou en bas, selon sa fantaisie à elle; aussi selon la qualité de son jouet. Elle enlève quelques-unes aux mystiques splendeurs des radiances transmondaines et les épure jusqu'à ce qu'elles deviennent translucides, éclatantes et éblouissantes, comme des esprits de diamant; elle ballotte les autres entre les rocheuses aspérités des hauts sommets ou les poussières des vallées. Elle en jette dans des gouffres vides, où, haletantes et affamées, elles sont roulées comme des choses inertes: elle en plonge dans des fanges où se voient des taches de sang; elle en transporte d'autres de fureurs et de lubricités démoniaques. Mais toujours, elle, la reine d'auguste origine et de royale hauteur, se réserve le droit de dépouiller ces formes d'emprunt et d'apparaître subitement dans sa terrifiante simplicité, dans sa sublime horreur, sûre de faire ployer alors tous les genoux devant son blême visage, où toutes les tortures ont laissé leur trace, dont aucune pourtant n'a pu altérer le sceau divin apposé sur son front pâle: sur ce galbe, toujours indeviné, qui imprime son reflet dans l'esprit épouvanté de l'oppresseur, du vainqueur, du fort et de l'inique, en une silhouette de feu, qu'on nomme: remords!

Qui pourrait sonder le profond abîme de toutes les

douleurs qui ont été ressenties à travers les générations, par les Bohémiens, ces *out-casts*, dont pas un seul qui, à sa naissance, ait eu d'autre avenir et d'autre horoscope que l'infortune, la dégradation, le hasard et le besoin?

VI

Dès que la Douleur fait son entrée dans l'art, qu'elle soit furtive ou solennelle, simple et insinuante ou soudaine et stridente, l'empire qu'elle exerce sur les cœurs change de caractère, pour devenir plus imposant et plus calme, en les remplissant à son approche d'une trépidation, d'une imagination, d'une onction irrésistibles! Là, elle est instantanément délivrée des oripeaux qui parfois la défigurent et la salissent dans la réalité. Elle se montre dans sa vérité, immobile ou véhémente, à l'état d'exaspération ou de passivité, mais immanquablement douée d'une vertu communicative. L'expression des sentimens élevés, des hautes aspirations, des nobles vouloirs, ne trouve d'ordinaire qu'un tardif écho dans les masses; celle de la souffrance en réveille d'immédiats et de nombreux. Tous ne portent-ils pas, sous les loques de la pauvreté ou sous les joyaux de l'opulence, quelque meurtrissure irritée, quelque plaie béante, quelque cicatrice mal fermée, qui se rouvre et saigne voluptueusement au contact

magnétique de cette sœur d'une monstrueuse beauté, dont chaque humain a engendré la pareille en sa vie, une fois au moins : la Douleur !

Toute œuvre d'art dont s'exhale à un haut degré cet élément fermentatif, qui remue jusqu'au fond des entrailles les meilleurs d'entre les hommes et ce qu'il y a de meilleur dans chaque homme, ne saurait manquer de trouver des échos soudains, partis quelquefois de poitrines qu'on eût crues les moins susceptibles de les contenir et qui se rencontrent dans tous les rangs de la société : parmi les plus puissans et les plus dédaigneux, parmi les plus infimes et les plus dedaignés, la Douleur prenant quelquefois, par une étrange ironie, ses modulations les plus vulgaires chez les premiers d'entre tous, comme elle déroule souvent chez les derniers de tous l'entière série de ses plus sublimes accords ! ..

Aussi, lorsque le vagabond immortel, le rebut des sociétés, son banni, cet enfant qu'aucune mère-patrie ne réclame, cet orphelin-né de toute tendresse, ce fils de la Nature veuf de toute compassion, fait vibrer à nos oreilles des chants dont la tonique plonge dans la douleur, dont la tierce est empreinte de douleur, dont la dominante monte jusqu'aux accens les plus aigus de la douleur, ces chants ne restent pas incompris. On écoute avidement, pour se demander où gît la note enharmonique de cet accord ? Nul ne doute que la douleur qui se chante elle-même, ne repose sur un sentiment qui

aurait la vertu de racheter tous les torts et toutes les erreurs, car il se rattache enharmoniquement à une céleste aspiration, à un pressentiment du divin.

Pour peu que le Bohémien sente son imagination, unie au mystérieux don de l'artiste, prise tout d'un coup du désir de reproduire les impressions de sa douleur dans un chant qui les lui embellisse et les lui sublimise à lui-même, alors cette organisation vigoureuse, recélant sous un aspect taciturne, des tressaillemens et des soubresauts intérieurs d'une violence passionnée, parlera un langage inconnu aux prétentieuses tristesses, aux pâles et nébuleuses mélancolies de nos cœurs, dépéris par la satiété, affadis par les illusions superficielles, flétris par les désirs factices.

OISIVETÉ DES BOHÉMIENS.

I

En abjurant le Travail, réservé à l'homme dès sa création afin que, parachevant la beauté de la terre laissée encore à l'état inculte, il en fasse un *jardin de délices*, comme ce Paradis où il fut d'abord posé et qui devait lui servir de type et de modèle, le Bohémien a cru fuir la Douleur, parceque depuis que le Mal s'est introduit en ce monde la douleur devint la compagne du travail! Grand Dieu! Qu'il s'est cruellement trompé! La majestueuse s'est enveloppée de ses plus noires draperies et, sans se faire reconnaître, prenant d'autres noms, parfois de gais atours pour le dérouter, elle l'a guetté au milieu de son indolence et de son impéritie. Appliquant un jour ou l'autre sa bouche à son oreille, elle lui chuchota des secrets d'autant plus poignans qu'il avait pensé la renier, l'expulser de sa vie, s'affranchir de son empire, en récusant les nécessités qu'impose le labeur, son faux Sosie.

Le Bohémien en refusant de *manger son pain à la sueur de son front*, de solliciter la terre par ses

semailles, de garder des troupeaux qui se multiplient sans fin, de tisser leur laine, d'échanger leurs toisons contre la soie, de s'atteler à aucun joug si fleuri et si brillanté qu'il fût, avait cru se soustraire à toute douleur, attribuant toute douleur à un enrôlement social. Vain et fol espoir ! La Douleur n'en est accourue que plus rapide, plus impérieuse, plus morne et plus inexorable, sur des ailes qui volent de jour et de nuit ! Elle l'a atteint au fond de ses vallons et de ses bois, gardant des larmes plus brûlantes et des serremens de cœur plus oppressifs, pour ceux qui avaient essayé de ne point pleurer et de toujours rire au soleil. En même temps, son funèbre signe de ralliement réunissait à l'humanité entière, à la confraternité de notre commune race, l'infortunée famille qui, en répudiant tout Travail physique ou intellectuel destiné à faire de la créature le coopérateur de son créateur, semblait vouloir s'exclure de toute parenté avec le reste des humains pour s'assimiler aux populations silvestres.

Devant cet audacieux défi, la création eut le dernier mot. L'*ordre* des choses, qui s'identifie avec la *force* des choses, conserva son impassible suprématie. Loin d'avoir fui la Douleur en fuyant le Travail, le Bohémien vit la Douleur grandir de tout le vide que l'absence du Travail laissait dans son âme ! Mais, par une miséricordieuse compensation, elle, la cruelle, fut aussi pour lui la compatissante, en formant le lien toujours vivant entre des frères-ennemis aussi insupportables l'un à l'autre que

l'homme qui ne travaille jamais et l'homme qui travaille toujours. La Douleur resta le seul point de contact, de compréhension, de reconnaissance indéniable, de sympathie forcée, mutuelle et éternelle, entre le Bohémien sans patrie et le chrétien chérissant sa patrie. Elle fut la seule affection de l'âme en laquelle l'un et l'autre s'entendent sans effort, pour faire taire pendant qu'elle parle leurs mépris réciproques, profondément enracinés.

II

Nulle part on n'est plus tenté de séparer la misère physique de toute souffrance morale, que chez les malheureux dont nous parlons. Qui peut dire si ce ne fut point à tort originairement, il y a de longs siècles de cela? Sans doute, il serait fort difficile à présent de reconnaître les traces d'une noblesse native dans les individus qui composent ce peuple, en les prenant isolément. Mais, qui les cherchera? Et, plus que cela, qui les reconnaîtra? Combien ne serait-il pas difficile pour un Européen de s'entretenir avec un Bohémien sur un sujet quelconque, de manière à ce que l'un des deux interlocuteurs puisse se mettre au point de vue de l'autre; de manière que l'un puisse épancher le secret de son mal intérieur et que l'autre puisse saisir cet épanchement?

Comment effacer entre eux, pour un si court instant que ce soit, le contraste écrasant des mœurs, des idées, des préjugés de ceux-ci, et des mœurs, des idées, des défiances, des sourdes répulsions de ceux-là? Comment l'Européen saurait-il interroger, comment le Bohémien pourrait-il répondre, quand le premier ne considère qu'avec incompassion et dégoût le second, tandis que celui-là ne l'envie point, tout en le craignant? Comment l'homme civilisé remonterait-il le courant des syllogismes tacites de l'homme sauvage, qui brûle ce que celui-ci adore et aime avec passion ce qu'il redoute avec terreur? Le premier, part de ce principe que la sécurité est la condition fondamentale du bonheur, la paix son principal élément, l'habitude son plus doux présent, le bien-être matériel son fruit le plus précieux, la stabilité son plus indispensable corollaire. Le second, se rit de la sécurité, car elle ne lui manque jamais dans les cavernes inaccessibles; il est indifférent à la paix, car il aime le combat et échappe à la guerre; il ignore ce qu'est l'habitude, mais en le pressentant, il abhorre jusqu'à son nom; il ne se soucie nullement du bien-être matériel et nargue la stabilité, en exaltant les plaisirs de sa vie mouvante, incertaine, périlleuse et joyeuse!

Dès les premiers mots échangés entre eux, ils pourraient mesurer la distance qui sépare leurs pôles et reconnaître l'impossibilité de souder, par un côté quelconque, leurs conceptions si dissemblables des choses. L'un frémirait en apprenant ce qui fait le charme de

l'autre ; celui-ci verrait le plus horrible résultat dans ce que celui-là pose comme prémisses de ses espérances. L'homme civilisé parlerait de notions morales; l'homme sauvage n'en admettrait et, ce qui pis est, n'en comprendrait aucune. Comment donc arriveraient-ils jamais à «s'expliquer» l'un à l'autre le point de départ de leurs sentimens?

Il n'est qu'un moment qui porte directement d'une âme à l'autre, l'intussusception d'un sentiment sans le secours et le détour de «l'explication»: c'est le soupir; car l'animal aussi gémit, l'homme seul soupire! Mais, le soupir reste énigmatique, lui aussi, dans sa première et informe expression. Il ne devient intelligible, éloquent, narratif, que lorsqu'il demande à l'art une forme qui lui prête un langage, le plus sublime de tous. De tous les arts la musique est le seul capable de filtrer, en quelque sorte, les émotions qui traversent son éblouissant tamis, pour les faire perler, résonner et luire, dans leur pureté originelle, lavées de tous leurs excès répulsifs aux nobles accoutumances de l'esprit et du cœur. D'entre tous les langages qu'il est donné à l'homme de connaître et de parler, le Bohémien n'a aimé que la musique; d'entre tous les sentimens que le Bohémien sut dévoiler dans la musique, la douleur est le plus vivace, l'orgueil le plus saillant.

III

Cet orgueil tacite, qui surprend en des gens ainsi infamés et que leur hautaine résignation traduit avec tant d'arrogance, leur est inspiré par la conquête journalière de la difficultueuse liberté, comme pleine et à outrance, qu'il leur faut posséder pour ne jamais rien devoir à personne, ni impôt payé, ni bienfait reçu ; de cette liberté dont la nécessité découle naturellement d'un amour fou pour la Nature, de l'effrènement avec lequel le Zingaro poursuit les jouissances qu'il a apprises près d'elle, de la victoire constamment remportée sur les dangers constamment renaissans, terribles et fascinans, que lui suscite cette Nature qu'il idolâtre. Une si farouche volonté de résister à toute autorité sociale, spirituelle ou temporelle ; — une résolution soutenue avec un telle fermeté, de se maintenir à un état quasi sauvage en tous les pays de la terre, au foyer même d'une civilisation éclairée et réchauffée par la plus miséricordieuse de toutes les religions, sont certainement déplorables et regrettables dans leur rigoureuse conséquence. Cependant, il ne faut pas oublier que l'orgueil qui les dicte prend sa source dans les plus hautes régions de l'âme humaine, qu'il en traverse même plus d'une où il peut briller d'un lustre poétique.

Pour que ce peuple abruti, avili, comme chassé de la communauté des races humaines, ait, malgré cette flétrissure, toujours parlé à l'imagination des autres peuples, il faut que l'illumination intérieure, la trace embaumée d'un sentiment élevé, se soit conservée intacte, soit restée inaltérée chez lui. Pour qu'il soit venu un moment où il eut à confier quelque chose à l'art, où l'art obéissant ait été l'interprète fidèle de ses effusions, il faut que l'exagération de ce sentiment n'ait point vicié sa légitimité originelle.

L'orgueil s'est rarement uni à la douleur sans qu'ils aient enfanté la haine. — Néanmoins, par un fait vraiment digne de remarque, il n'en a pas été ainsi chez les Bohémiens. L'on a cru voir en eux une abomination systématique des chrétiens : mais on a eu tort de les comparer en cela aux Israélites. Ils ne haïssent ni le chrétien, ni le musulman, ni le bouddhiste ; ils prennent aussi facilement, avec la même absence de répugnance, comme aussi avec la même absence de foi quelconque, de réflexion quelconque, de compréhension quelconque, les apparences extérieures de tous ces cultes. Ils ne détestent qu'une chose : la civilisation ! Ils n'en veulent pas, qu'elle soit brahmane ou chrétienne, chinoise ou turque. Ils ne fuient, ils ne rejettent qu'elle, car elle amène à sa suite tous les esclavages de la vie sociale. Ils ne la haïssent sous aucune de ses formes religieuses, mais ils préfèrent la mort à toute loi civile, quelle qu'elle soit, de quelques formes bénignes et protectrices ou

menaçantes et féroces qu'elle se revête. Au milieu des plus déplorables écarts ils ont résisté aux violentes incitations des rancunes, si vite envenimées dans les êtres qui se croient exclus du nombre des heureux de ce monde ; à la condition pourtant, (pouvait-il en être autrement ?) qu'une sorte de mépris, amical mais invincible, remplace par l'infranchissable distance de ses teintes grises, les rouges flammes de la haine et leurs consumantes étreintes.

IV

Ce que nous nommerions le *sentiment bohémien*, a échappé aux modulations heurtées et métalliques de l'animosité, pour garder son caractère d'aspiration vague, indéfinie, imprémeditée, irraisonnée ; son amour pour la liberté insouciante et insoucieuse, sans but ni propos déterminé, sans levain de vengeance ni recherche de sympathie. Enfance de l'âme, qui ne conçoit rien de durable, rien de coordonné, qui, craignant tout ce qui serait fixe et prédéterminé, accepte tous les outrages déversés sur une vie sans frein et sans *devoir*, non pas avec l'emphase du stoïque ou l'enthousiasme du martyr, mais avec la puérile légèreté d'une imagination trop absorbée en elle-même pour tenir le moindre compte de ce qui ne se rapporte pas à sa fantaisie, à ses jouets de prédilection. Enfance, dont ces êtres ne sortent jamais, et qui, comme toute enfance, est inconsciente

des causes et ne voit que les effets. Comme toutes les enfances, celle des Bohémiens est oisive, se refusant au travail et sans souci de mérite.

Uniquement et exclusivement préoccupés d'eux-mêmes, ces grands enfans, comme les petits, ne s'identifient jamais à autrui, encore moins sont-ils capables de s'associer à une idée. Or, nul n'ignore que l'enfance est essentiellement indocile et souvent cruelle dans ses jeux les plus innocens; que la contradiction ne provoque point en elle la réflexion, mais l'affermit par le dépit dans ses engouemens; qu'elle est indifférente au sort de tous les êtres et de tous les objets qui ne se lient point à ses plaisirs du moment; qu'avide de satisfaire à chaque désir dans chaque minute, elle s'approprie aussi aisément le bien d'autrui qu'elle livre le sien.

Les plus simples notions du cœur humain nous enseignent qu'une telle légèreté engendre l'égoïsme; qu'on ne saurait poursuivre les instigations d'une fantaisie capricieuse et courir après la réalisation de chaque envie, qu'en ne tenant nul compte de ceux qui auraient à en pâtir. Mais, en présence de ce peuple nomade errant à travers les pays civilisés, ceux-ci ont-ils jamais consenti à supporter ces allures d'enfant livré à lui-même, sans réagir contre lui, sans châtier d'une présomption aussi insensée le malheureux Bohémien? — Hélas! — Il fut si châtié, que loin de se corriger il en devint incorrigible. Comme un enfant maltraité, trop châtié, châtié avec

emportement, haine et mépris, il a perdu toute déférence, tout respect, tout égard, envers une société qu'il n'envisage que comme une marâtre. De ce point de vue, il ne se fait aucun scrupule de léser un des membres d'une famille dont il ne veut faire partie à aucun prix.

V

L'homme ne pouvant impunément changer l'équilibre imposé à sa nature, ne pouvant impunément détruire aucune de ses facultés, s'affranchir des lois de la raison, laisser rouiller les ressorts de la constance, cesser de se dominer lui-même, renverser les données de son existence et les conditions de son séjour ici-bas, — s'il le tente avec un égoïsme enfantin, les inévitables suites en sont : l'absence de tout raisonnement, une incroyable versatilité, les faillances de la vertu, la douleur innommée, innommable, inégalée, inégalable peut-être, qui croit et s'étale dans une âme qu'aucun but ne remplit. Aussi, est-il impossible au Bohémien de comprendre la distinction que l'homme cultivé établit entre la jouissance et le bonheur; car pour la faire, il faut admettre la nécessité d'attendre et de s'abstenir, de renoncer et de choisir, de persévérer surtout, choses insupportables à sa mobile et fébrile imagination.

Dépourvu de toute religion, il semble avoir instinctivement deviné le Dieu scandinave rêvé entre les vol-

cans et les glaces de l'Islande, le dieu plus adoré qu'Odin lui-même, le Dieu du *Souhait*, pour lui vouer un culte inné et unique en son empire absolu. Or, ne le méconnaissons pas : le *Souhait* inassouvissable est un des plus précieux trésors du cœur humain. Il est le levain salutaire qui rend cette pâte sapide ; il est le ferment et l'arome qui le préservent d'un dessèchement, d'une corruption, d'une putréfaction cadavéreuse. Il est pour l'esprit ce ressort inconnu, cet élément intangible et impondérable, que nous appelons *vie* pour les corps. Il lui donne le mouvement, la respiration, le développement, l'activité, la sensibilité, tous les signes caractéristiques de ce qui n'est pas la *mort*, la mort inerte, passive et dissolvante.

Sans une aspiration qui *souhaite* toujours et sans repos, l'homme végéterait, plante bipède, animal sociable, moins industrieux que la fourmi, moins intelligent que l'abeille, moins discipliné que le castor, sans connaître ni l'amélioration, ni le progrès, sans imaginer et espérer ici-bas un ciel là-haut. Le *Souhait* jamais satisfait, comme une soif jamais étranchée, est le gage infaillible des grandeurs auxquelles l'homme est prédestiné ; il est comme une arrhe, comme un à-compte de son futur héritage. Les larmes qui lui sont arrachées à chaque mécompte, à chaque désillusion, à chaque déception, à chaque frustration d'espérance, forment l'onction sainte qui le sacre pour la première des royautés : celle qui l'élève au-dessus de la nature, celle

qui le proclame souverain de la terre par le don du *Souhait*, qui dépasse la terre, déborde la nature ; que les beautés de l'une ne sauraient contenter, que les magnificences et les ivresses de l'autre ne sauraient éteindre.

VI

La permanente illégalité des souhaits sans contrôle, sans brides, sans direction positive, heurtant d'autres facultés également précieuses et chères à l'homme, révolte, non sans raison, notre sentiment moral. Si cependant, reportant nos regards vers la société dont les Bohémiens ramassent les restes de comestibles et les débris de vêtemens usés, sans lui porter jamais de dommage essentiel, sans la gêner en rien de ce qui contribue à la faire fleurir et s'enrichir, ne s'attachant point à la juguler comme cette autre nation qui, par cela même, est plus considérée ; ne menaçant pas sa sécurité alors même que, dans le pire des cas, ils lui enlèvent quelques parcelles de ses biens, interrompent momentanément ses communications, se jouent de la crédulité de ses passions, — nous la voyons, cette société prônée et morgueuse, — embourbée dans les bas-fonds de l'égotisme prosaïque, non moins dure et dépourvue de pitié, de justice, de charité et de conscience, que les Bohémiens le sont dans leur égoïsme poétique, turbulent et fougueux.

La rapine, le pillage, le vol, l'effraction, le meurtre, l'empoisonnement lent ou instantané, le mensonge hypocrite ou effronté, la calomnie sanglante comme un stylet ou bourbeuse comme une vipère fétide, l'adultère, la débauche, la prostitution, la promiscuité, y existent latens et tacites, sous d'autres formes seulement, comme des reptiles pollués, dormant, grouillant, s'ébattant dans un prurit libidineux, au fond d'une vase puante que recouvre un réseau de fleurettes aquatiques, pâles et atrophiées, comme blêmes d'horreur! Pour n'être pas dévalisés sur les grands chemins et détroussés au coin d'un bois, les honnêtes gens n'y sont pas plus assurés de ne pas voir leur patrimoine, fruit d'un travail long et probe, leur honneur, leur bonne renommée, leurs affections les plus chères, arrachées par une main brutale, quand ils ne sont point emportés et engouffrés dans les impénétrables antres de la chicane, où la fraude crache du haut de son insolence sur la vérité humiliée, où la violence sourit mielleusement à la justice en lui empruntant ses formules, où la cupidité, la force de la duplicité ou la duplicité de la force, jettent des regards ironiques sur le droit dépouillé, comme pour lui demander avec une pitié derisoire : T'en portes-tu mieux pour avoir raison?

Dans les foyers de la civilisation, les fibres du cœur que la culture de l'intelligence tend à atténérir, ne sont pas moins exposées à être, ou froissées, ou brisées, par les menées détournées que font sourdre l'envie, l'in-

trigue, la duplicité, le faux témoignage, la rivalité, le libertinage, la jalousie et la vengeance. L'égotisme le plus implacable dans son inclémence, le plus inexorable dans sa férocité, le plus dissimulé dans son effronterie, règne et gouverne dans cette société, dont les verges, pour avoir des manches d'or, n'en font pas moins couler le plus pur du sang des bons et des faibles. L'homme infirme et la femme riche, l'adolescent inexpérimenté, la veuve esseulée, le vieillard abandonné, le savant naïf, le poète rêveur, l'homme de bien sans défiance, y rencontrent rarement un sort que le Bohémien aurait à envier, s'il en connaissait tous les secrets, toutes les afflictions, les tribulations, les humiliations et les navremens! Son immoralité n'aurait pas à beaucoup rougir devant celle des forts et des habiles de notre civilisation.

Il serait donc réellement autorisé à demander aux nations qui le regardent de si haut, si c'est bien la pure morale, si c'est la sainteté évangélique, qui dictent les profonds mépris dont elles l'accablent? Les funestes effets de son égoïsme poétique ne retombent du moins que sur lui-même; tandis que l'égotisme cafard des civilisations s'impose avec audace, aux victimes diffamées en même temps que perdues? — L'égoïsme poétique du Bohémien livre évidemment, sans médiation, le faible au fort; mais en tant que moins tenace, moins calculé, moins prémédité, moins systématisé et moins déguisé, que l'égotisme prosaïque des sociétés qui enlace le

faible d'esprit dans les bandelettes de la ruse et fait tomber la force elle-même dans les pièges de l'astuce, nous ne voyons pas que pour son ignorance de tout bien-être et sa paresse intellectuelle, il soit passible d'une condamnation beaucoup plus lourde. L'aiguillon qui pousse le Bohémien avec une sorte de fureur à la poursuite instantanée de tous ses souhaits, se racine dans de nobles régions de la nature humaine quoiqu'il y ait pris un caractère maladif. C'est ce que les chrétiens surtout ne devraient pas méconnaître quels que soient ses désastreux effets, en envisageant la souffrance et la douleur de ceux qui se trompent pour trop sentir et trop peu penser, trop rêver et trop peu calculer, trop imaginer et trop peu juger.

INDUSTRIE DES BOHÉMIENS.

I

Chez les Bohémiens, la passion de la Nature est trop palpitante, trop véhémente, trop liée aux facultés imaginatives, au goût du clinquant, du spectacle, de l'imprévu, de la diversité, pour qu'il s'y glisse la moindre teinte de ce sentiment placide et idyllique qui établit entre elle et les peuples pasteurs un lien si doux, si intime, si calme, qu'à sa vue on songe à certaines unions conjugales où la tendresse mutuelle est extrême, mais privée des langueurs du désir, des ravissemens de la possession, des extases adorantes, des agitations inquiètes, des souffrances jalouses, des impétuosités amoureuses, des recrudescences soudaines, des ardeurs extravagantes, des rêves enchanteurs, embellissant la réalité et embellis par elle ! Toutes ces choses sont le propre de la *passion*, qui veut en souffrant et souffre en voulant ! Elles sont ignorées des tranquilles, quoique complets attachemens, auxquels ressemble la familiarité attendrie qui règne entre les bergers et la nature.

On pourrait comparer l'amour qu'ont les ménages,

exemplairement raisonnables, pour les poupards et les poupardeaux, pour les *babies* et les jeux charmans des enfans, comme l'intérêt qu'ils prennent aux développemens de leurs forces physiques et aux balbutiemens de leur intelligence, — à l'amour qu'éprouvent les pâtres primitifs pour les animaux qu'ils élèvent, à l'intérêt qu'ont pour eux les événemens de leur croissance. Le continuel rapprochement de l'innocence, la protection exercée envers des êtres si gracieux et si faibles, les rapports affectueux qu'ils établissent avec eux en les imprégnant d'une douceur aisée et d'une bienveillance mutuelle, charment également ces populations et ces époux dont la vue ne dépasse point l'étroit horizon de leurs sollicitudes domestiques.

Ni ces familles patriarcales, ni ces familles pastorales, ne sauraient comprendre les âmes qui se nourrissent d'émotions plus fortes ; ces âmes qui, demandant des objets d'amour qu'on puisse embrasser et étreindre avec plus d'ivresse, trouvent fades et insipides les soins que réclame la première enfance, ceux qu'exigent les troupeaux de génisses et de brebis, les agnelets, les tourterelles et autres volatiles. Le Bohémien est trop épris de la Nature à la manière des amans poètes, pour prêter grande attention à ses fonctions de mère nourricière. Le laitage, qui serait tellement à sa portée, tient peu de place parmi ses alimens, où règnent les plus violentes saveurs : la soupe pimentée, la pomme de terre poivrée, la viande lardée d'ail, le pain beurré

d'oignons, la pâte farcie de menthe crue, assaisonnemens qui préparent la soif à tous les excitans vineux et alcooliques.

Le Bohémien n'a aucune cure de la blonde Cérès, qui nourrit l'honnête laboureur, qui fait couler le lait et le miel pour le paisible campagnard. Il refuse de l'invoquer, de lui offrir des proarosies, sacrifices composés de la plus fine farine, de gâteaux cuits sous la cendre, de fromages doux et de beurre jauni par les primes-vères, sentant les jeunes-herbes et les jeunes pousses. Son amour fiévreux semble passer par dessus le front couronné d'épis de la calme et placide Déesse, pour chercher d'ardentes jouissances, des syncopes de volupté, au delà de son empire, en d'invisibles régions aux mystères de flammes, auxquelles préside la belle Proserpine, (cette fille du maître de l'Olympe, du Jupiter tonnant et foudroyant, le fécondateur des moissons,) depuis que le Dieu redouté des hommes eut enlevé la vierge siculéenne aux plaisirs des champs, pour l'initier à un plus âcre bonheur ! ...

II

Indocile à tout conseil, même à celui de l'intérêt bien entendu, le Bohémien ne veut point payer le gain le plus considérable par l'abdication la plus mo-

mentanée de ses capricieux vagabondages, par l'emploi de quelques instans de sa journée ou de sa vie régulièrement employés. La nécessité de se procurer un morceau de pain, car il ne sème, ni ne récolte; un lambeau de toile, car il ne file, ni ne tisse, n'a pu lui mettre aux mains que les outils du forgeron. Le soc de la charrue lui semblerait enraciner son pied à la terre dont il ouvrirait le sein, le métier du tisserand lui semblerait efféminer son cœur en l'asseyant devant un métier la navette entre les doigts. Il serait aussi honteux de se croire attaché à une glèbe, lui l'enfant sans patrie, l'homme sans foyer, que de se voir condamné à démêler des écheveaux, comme les femmes en jupon.

Manier le fer et le feu, au soleil et à la belle étoile, au bord de l'eau, où d'ordinaire sont bâties les huttes qui servent de forges dans les villages, lui est agréable. Le bruit du soufflet l'amuse, le danger l'occupe, une cadence rhythmée charme son oreille. Ferrer les chevaux lui plaît; aux prises avec un être vivant, il voit sa tâche s'animer de mille incidens imprévus qui en éloignent la monotonie et l'ennui. Cette occupation d'ailleurs ne l'astreint à aucun domicile, ne le condamne à posséder que les plus pauvres instrumens. Et encore, n'en fait-il qu'un passe-temps momentané! . . Il pousse rarement l'industrie jusqu'à en savoir plus qu'il ne faut pour ferrer les bêtes, forger des clous, réparer les charrues et les herses. Borrow dépeint avec beaucoup de bonheur les groupes formés par les forge-

rons bohémiens, lorsqu'il cite une charmante métaphore tirée d'une de leurs chansons appropriée à ce travail. Elle est appelée: *les Etincelles*: « Comme une cen-« taine de délicieuses filles, elles apparaissent roses, « empourprées; mais après avoir dessiné les rondes les « plus gracieuses, au même instant, elles expirent! » Ne dirait-on pas toute l'âme du Bohémien imagée dans cette *étincelle* du désir? Elle brille, elle le charme, elle l'enflamme, en éblouissant ses regards par ses rondes capricieuses . . . et, *au même instant*, *elle expire!* . . Elle a disparu, elle n'est plus!

Sûr de trouver dans chaque hameau un brasier et un peu de fer lorsqu'il sera à bout de ressources, le Bohémien ne recourt même à ce peu de *travail*, qu'on pourrait appeler un semblant de travail, que dans ses plus embarrassantes extrémités. Pour en finir plus tôt de ce léger assujettissement à un lieu donné, il s'en sert surtout comme prétexte au maquignonnage, au vol, à la tricherie, à la camaraderie avec le paysan débonnaire, dont la crédulité facilement engluée par sa faconde, lui assure l'impunité et dont il ne redoute guère la rancune, la vengeance, le talion. Après l'avoir berné et filouté, il fuyasse, se confond bientôt avec les siens et va chercher fortune ailleurs. Aussi longtemps qu'il peut se suffire, il ne quitte pas ce qui est son royaume: le grand air de la solitude et les lieux pénibles à atteindre, qu'il fortifie encore d'une rangée de chariots poudreux, placés en manière de retranchement

à l'entour des bivouacs, pour les préserver des incursions dangereuses ou incommodes. Il ne va guère dans les villes et les villages que pressé et chassé par le besoin, préférant à tout cette Egypte fictive, dont la dénomination est un hiéroglyphe mal déchiffré encore qu'il garde soigneusement, comme les enfans abandonnés conservent quelque signe mystérieux attaché à leur berceau ; souvenir, espérance peut-être ?

Outre le fer, le Bohémien se résigne à manier l'or ; mais dans son état brut. On le voit arpageur dans plusieurs contrées et notamment en Hongrie, où il est presque exclusivement employé à laver ce métal dans les rivières aurifères. Cette occupation en plein vent, qui le maintient en face de la nature, qui le met en contact avec l'eau, élément aussi animé que le feu, lui est assez sympathique pour qu'il la remplisse sagement. Le gouvernement n'ayant pas trop à se plaindre de lui, lui laisse ce gagne-pain, le plus paisible de tous ceux qu'il ait acceptés. On dirait qu'il prend plaisir à jouer niche à la société, dont il est l'exilé, en l'infectant de ce minerai si haut prisé, qu'il sait devoir ensuite nourrir tous ses vices, solder toutes ses bassesses, stipendier tous ses crimes.

III

Entre les animaux, le Bohémien n'a pris à gré que deux expèces; ce choix est trop significatif pour n'être pas remarqué. Dans son goût pour les chevaux, il trahit sa sympathie pour l'instinct héroïque, dirions-nous, qui caractérise le coursier, dont la fidélité ne s'arrête pas, comme celle du chien, à la garde de l'homme et à celle de sa propriété, comme s'il était au-dessus de ces préoccupations de sécurités bourgeoises. Ce n'est pas la main inerte et grossière qui lui apporte sa nourriture que le cheval aime; il baise et chérit avec une gratitude d'esclave la main fine, moite et intelligente, qui en passant sur son cou lui fait éprouver un frisson de joie quand son mouvement lui dit: « Je suis contente de toi, mon bel ami! » Il ne comprend que la main qui tient la bride, il n'obéit qu'à celle qui sait faire usage de ses forces, mettre en relief ses grâces, jouir avec lui de ses nobles facultés en les stimulant. Ce n'est point au palefrenier, mais au cavalier, que le cheval s'attache *à la vie à la mort*, car il sait sacrifier sa vie avec un élan de passion dans un suprême effort, pour faire litière de son cadavre aux projets de celui dont il a épousé les sentimens avec un dévouement presque humain: plus qu'humain, disent les misanthropes! La voix qui flatte son oreille n'est

pas celle des plébéiens qui l'entourent, tandis qu'il est au repos ; c'est la voix vibrante et pure, mâle et ferme, de l'être supérieur qui, s'élançant légèrement sur sa croupe, l'appelle de son nom! Il sait alors qu'elle signifie : fendons l'espace, tournoyons comme une jeune fille qui danse ; ou bien, marchons au combat où nous attend la gloire, peut-être la mort!

D'entre tous nos associés quadrupèdes, seul le cheval, qui ne sert que les besoins les moins matériels, les plus nobles de l'homme, s'élève jusqu'à la divination de ses passions morales, de ses besoins immatériels, ceux qui ne sont pas dictés par le soin de sa conservation, mais par l'activité de son âme. Seul, il comprend et partage les impatiences douloureuses de son cœur, les terreurs de ses amours, les âpres vouloirs de ses haines, les illusions ambitieuses de son courage, lorsque son galop passionné émule avec la pensée pour dévorer le temps et lui faire atteindre le but au prix de sa vie. Seul, le cheval sait vivre et combattre avec son maître ; quand il devient son ami, il sait mourir pour lui, afin de le porter le premier dans les rangs de la victoire, de lui faire devancer l'ennemi perfide, de l'amener une minute plus tôt dans les bras de la femme aimée! Il se met de moitié dans les émotions de l'amour ou du patriotisme, de l'espoir que réveille le clairon ou du désespoir qui succombe valeureusement!

Objectera-t-on que le Bohémien maquignonne, mais

qu'il n'est pas bon cavalier? Cela n'importe. Son genre de vie ne lui permet pas le luxe et ne nécessite pas la possession du cheval de race, du cheval de grande lignée, traité dès sa naissance en son pays, parmi les siens, en ami et compagnon de l'homme. L'Arabe abandonne à l'ennemi vainqueur son *daour* et son harem, mais avant de mourir il brûle la cervelle à son cheval pour ne pas le savoir à un autre! Toutefois, le Bohémien à qui il n'est pas donné d'approcher de ces aristocratiques coursiers qui représentent une amitié, non un capital; le Bohémien pressent confusément la vie psychologique, la supériorité morale de cet individu sur les autres animaux domestiques, en voyant le secours éventuel, qu'entre tous, il peut seul lui prêter pour faciliter ses fuites et ses courses. Aussi, le Cygan se plaît-il dans sa société. Comment ne serait-il pas sensible à la sensation toute particulière qui semble accroître les forces, grandir et multiplier les membres de l'homme, lorsqu'il dispose de ceux du cheval comme des siens et qu'en l'enfourchant il fait un avec lui, centaure momentané!

D'ailleurs, qui sait si le goût du cheval ne correspond point en lui à quelque secret plaidoyer qu'il se fait à lui-même, sur lui-même? Ne se chante-t-il pas sa propre palinodie en présence de cet animal souvent meilleur que l'homme, comme lui l'animal humain se sent souvent meilleur que le civilisé inhumain? Il ne faudrait même pas jurer que le Bohémien n'est

point persuadé, qu'il y a dans le cheval d'autres instincts encore que ceux du boire et du manger; qu'il peut être héros, poète, *à sa manière* ! Et lui, qui en l'étant *à la sienne*, se voit si incompris de ceux qui paraissent ses semblables, il fraternise et fait volontiers compagnie avec ce camarade intelligent, quoique muet.

IV

Par un tout autre motif le Bohémien aime aussi l'ours, qu'il se plaît à apprivoiser suffisamment pour se faire une rente transitoire par l'exhibition de ses danses grotesques. Il le recherche et lui fait la chasse, dans les Karpathes surtout où il est de nature moins féroce. Quand il a pris un jeune ourson, il le pose sur une tôle fortement chauffée, pendant qu'une musique bruyante joue un rhythme très-accentué. La bête lève aussitôt ses pattes de devant et se tient debout, soulevant l'une après l'autre ses pattes de derrière pour les ôter de dessus ce sol ardent, en cadençant ces mouvemens aux sons de l'air qui lui vrille les oreilles. Quand l'ourson a bien appris à faire concorder ses attitudes avec la chanson, il lui suffit de l'entendre pour exécuter de bonne grâce sa valse de lourdaud, dans la crainte de voir, s'il tarde à gambader, la tôle brûlante glissée sous ses pattes.

La comédie que donnent au Bohémien ces bêtes savantes correspond à son goût pour la jonglerie, la

farce, la nique, la trivelinade, tout ce qui entretient le rire et la gaieté, tout ce qui peut les pousser à des paroxysmes convulsifs, dont on ne le soupçonnerait guère capable à le voir parfois si grave dans l'orgueil de quelque caftan nouveau, si apathique dans un accès de fainéance ou si sombre dans un moment de douleur. — Avec le cheval, le Bohémien se sent supérieur aux sociétés, qui le fouleraient aux pieds s'il ne leur échappait. Avec l'ours, il se sent supérieur aux animaux auxquels on veut l'assimiler, l'égal de tous les mortels, de ceux aussi qui se vantent de posséder une langue pour parler mieux que lui, un violon pour chanter mieux que lui. Le cheval le confirme dans son orgueil par l'héroïsme qu'il met à son service; l'ours l'égaudit et donne libre cours à tous ses instincts facétieux!

Quand le Cygan promène son ours, il s'amuse tout autant que son public à regarder les attitudes pesantes, les sauts disgracieux, les hâtes comiques, de sa maladroite bête, assez sotte pour s'être laissée museler et devoir danser selon qu'un autre bat la mesure. Le Bohémien a autant d'estime pour le cheval que de mépris pour l'ours; lorsqu'il écoute les hourras de la foule rassemblée autour de son *exhibition*, cela ne lui est pas une mince satisfaction de songer que nul n'a pu le museler, lui, ni le faire tourner à sa guise! Joindre à ce plaisir l'occasion de gagner un pauvre sou vaillant, est naturellement une des plus heureuses aubaines de sa vie remplie d'une si stérile mobilité.

V

Quand il naît parmi les Bohémiens des organisations faibles, ténues, délicates, elles sont promptement usées jusqu'à la mort par le fréquent retour des spasmes de joie et de douleur, des exinanitions suivies de crampes nerveuses, des impressions toujours brûlantes, dans lesquelles les maintient une vie si constamment exposée à tous les élémens dévorans de l'ordre physique et moral. Les plus énergiques, tout en les supportant plus longtemps, n'en éprouvent pas moins une déperdition latente de forces et voient la paralysie atteindre l'une ou l'autre des fibres les plus vives, des fibrilles les plus tendres, de leur âme. Mais ce violent roulis d'émotions manque rarement de revêtir ceux dont la force vitale y résiste, d'une puissance magnétiquement divinatrice, qui influe jusque sur la portée de leurs sens et les fonctions de leurs organes. La passion s'irradiant alors d'un foyer de plus en plus intense, — qui devient bientôt l'unique foyer de vie et absorbe en lui toutes les activités morales et intellectuelles, — elle dote d'une singulière magie les volitions, en aiguisant merveilleusement toutes les perceptions.

Les femmes surtout, en qui le contre-poids des facultés réflectives, des opérations comparatives de l'esprit, est toujours beaucoup plus faible, gagnent dans

ce climat tropical de la passion une voyance surnaturelle, une tuition extraordinaire, qui leur permet de connaître par pressentiment et prescience des secrets qu'aucun *fait* ne révèle, mais que des déductions pathogénésiques d'une vélocité prodigieuse leur font instantanément découvrir. De plus, la vivacité de leurs impressions se communique comme une conflagration; elle s'inocule infailliblement, comme un germe morbide; elle contagie par l'attouchement, elle fait tressaillir comme par un contre-coup électrique. Quelques expressions semées dans les discours, quelques interjections simples en apparence, mais ressemblant à ces fraxinelles entourées d'un gaz inflammable qui s'allument à la moindre occasion; quelques rimes, quelques strophes, dont les accens sont frappés par la passion comme les reliefs d'une médaille par un lourd balancier, suffisent pour donner l'éveil à tout ce qu'un auditoire peut renfermer de rebellions endormies, de rancunes cachées, de caractères pliés par les étaux qui les enserrent, mais non encore brisés par eux.

La Bohémienne familiarisée avec les symptômes de la passion distingue *a prima vista*, la joue maigrie et l'œil ardent d'une femme; elle sait aussitôt si c'est avec un mouvement d'espérance hâtive ou de crainte douloureuse qu'elle lui présente une main, sur laquelle elle voudrait lire ce qui lui reste à redouter ou ce qu'elle peut encore rêver. Elle voit sans peine au pli dédaigneux de la lèvre ou aux plis creusés entre les sour-

cils, si le jeune homme que l'anxiété agite au point de l'adresser à elle, médite une vengeance, s'ennuie de l'uniformité, s'indigne d'une contrainte, désire l'amour ou jalouse déjà l'amant heureux. Elle reconnaît aussi les folles sécurités de la beauté et de la jeunesse, cette présomption et cette infatuation de la prospérité qui semblent braver le malheur; elle connaît trop bien les foudroyantes trahisons du sort et la vulnérabilité de nos cœurs, pour ne pas se défier des sourires de la fortune et ne pas prédire des dangers inconnus à ceux qui ne veulent rien prévoir ou qui croient avoir tout prévu. Aussi, a-t-elle fiance en sa diagnose. Pensant, sans doute, que nous portons en nous-mêmes le principe générateur de notre destinée, elle se persuade aisément que ses pronostics s'accompliront tôt ou tard, de manière ou d'autre; elle n'a cure que de les revêtir d'une forme palpable à l'imagination, se gravant dans la mémoire pour y ressurgir avec son image, lorsque ces voulances internes de l'âme qu'elle a su découvrir dans leurs replis les plus cachés, auront amené, en parvenant à leur apogée, le succès ou la catastrophe qu'elle prédit à l'inspection d'une main et d'un cœur!

Comment s'étonner qu'on aille demander les secrets de l'avenir à celles qui devinent si bien les secrets de l'âme, des passions qu'on y tient enchaînées, pareilles à des lions pris au piège ou endormies comme de dangereux reptiles enivrés d'astoar? Toute passion a l'intuition

de la présence d'une autre passion, surtout quand elle s'est appliquée à interpréter les indices laissés par le passage de sa consanguine dans toutes les habitudes du corps, les accens imprimés à la voix et aux gestes; quand elle a appris à déchiffrer le grimoire qu'elle a écrit sur le palimpseste d'une physionomie, d'autant plus inquiète et curieuse que le cœur fut plus remué, d'autant plus expressive qu'il fut plus ravagé. La Bohémienne sait bien qu'une nature de madrépore ne s'adresse pas à elle.

Le don de prédire l'avenir qu'elle s'est toujours et partout adjugé, qu'on lui a si unanimement reconnu, tout en n'étant dans la pratique qu'un grossier empirisme et un plus grossier leurre, se fonde pourtant sur une croyance trop enracinée dans le peuple pour ne pas être inspirée par l'instinct rarement trompeur qu'il a de certaines vérités, dont il ne sait pas définir exactement la portée et le sens. L'on a dû trop souvent se convaincre pour en douter, de la justesse des révélations prophétiques de ces sibylles errantes.

Peu-à-peu, et si récalcitrant qu'il fût, chacun demeura convaincu que l'avenir n'était pas plus caché pour elles que le passé, qu'elles connaissent à volonté les mystères du futur comme ceux du présent, qu'elles plongent leur *seconde vue* indifféremment dans toutes les directions du temps et de l'espace. Ne sachant autrement expliquer la vision qu'elles ont de ce qui se blottit au fond de l'âme de celui qu'elles transpercent de leurs

regards, des jours qu'il a traversés, des sueurs qui ont perlé sur son front, du sort qui l'attend, de la félicité ou de la mort prochaine qui va lui apparaître, on leur attribua des relations surhumaines, que confirme leur persistance à préférer aux comforts du toit, aux tendresses de la famille, les dangers que récèlent les voûtes ombreuses des forêts.

Mais, ce tact si fin, si subtil, si rapide des sentimens et ressentimens d'autrui, qu'enseignent seulement les fréquens soubresauts des passions senties et ressenties soi-même, n'est-il pas effectivement une puissance occulte, une divination subite, qui donne une prompte intuition de ce qui sera, par le très-rapide dévoilement de ce qui est? Ne permet-il pas de prédire les fruits à venir, en apprenant à reconnaître leurs germes actuels? — Ce n'est donc pas sans raison que les populations lui supposent une origine non vulgaire. Ce n'est pas tout-à-fait sans raison qu'on aura vu des milliers de fois, des grandes dames et de simples pastours, des villageoises et de hauts seigneurs, demander à tour de rôle ou gît le secret du nœud de leur existence à ces femmes olivâtres et belles, dont la tête ressemble à une buste coulé en bronze, aux yeux de blanche agathe; dont la chevelure reflète le bleu du fer bruni; dont les lèvres rouges comme une fleur de grenade prononcent des mots sonores et mystérieux; dont la sveltesse cambrée se dessine si hardiment, dont les paupières s'abaissent avec une si enchanteresse volupté, dont le sein

se soulève avec une charmante apparence de commisération, pendant qu'elles font tinter à des oreilles frémissantes d'impatience, les tentations de promesses imprévues ou le glas de lointaines terreurs.

Ce n'est pas sans raison que depuis des siècles ces scènes se sont si constamment reproduites, au moment où la foule grossit autour d'un orchestre, dont les rauques cymbales cadencent les modulations d'un artiste qui, après avoir fait étinceler sur son violon des notes brillantes comme les fanfares d'une marche féerique, change soudain de mode et se replie dans un *lamentoso* devenu sous peu d'une navrante amertume. Ces femmes n'auraient pas si souvent retenu autour d'elles tant de personnes et tant de personnages de tant de nations diverses, venus de toutes les sphères sociales, si quelque étincelle de sympathie méritée n'alimentait l'attraction, surplombée de crainte, qui plane autour de ces créatures enguenillées de riches couleurs.

VI

On a vainement cherché à rattacher aux rites d'une croyance quelconque, les amulettes, les incantations, les principes de chiromancie, etc. etc. de la jeune et vieille Bohémienne. C'est tout au plus si ces pratiques, qui ne sont nullement liées entre elles, relèvent parfois de l'idée et de l'espoir de conjurer le *mal*, en détournant les coups funestes de quelque pouvoir supérieur et

hostile à l'homme. L'effroi que répandent les forces matérielles de la nature a pu conserver parmi ces femmes quelques invocations aux dieux apotropéens, débris d'un culte dont le sens précis s'est perdu, mais dont les rites, fragmentairement conservés, servent encore de prétexte aux enchantemens qu'elles promettent, aux sortilèges qu'on redoute de leur part, comme ils forment l'origine de leurs soi-disant maléfices et connivences avec le diable.

Pourtant elles semblent parfois avoir bien positivement hérité de quelques coutumes qui, ayant eu jadis une portée véritablement magique, les mettaient en contact réel avec des esprits, dont les uns peuvent être inoffensifs, les autres non; dont les uns appartiennent sans doute à la catégorie de ceux qui emplissent les élémens, s'intéressent aux humains, affectent pour eux une fausse amitié sans beaucoup se soucier de ce qui s'en suivra, trouvant leur propre plaisir à leurs espiègleries taquines ou à leurs agaceries amoureuses; tels les habitans de la terre, de l'eau, de l'air, connus sous toutes les latitudes sous le nom de sylphes ou de péris, de gnomes ou de satires, de naïades ou de tritons, de fées ou de génies; — dont d'autres, plus sombres et plus avides, ne contentent les convoitises de l'homme que pour perdre son âme!

RAPPORTS PERSONNELS AVEC LES BOHÉMIENS.

I

Plus d'un genre de sympathie personnelle nous a depuis longtemps rapproché des Bohémiens, conduisant notre esprit à s'occuper plus particulièrement d'eux, surtout de ce qui pouvait servir comme de glose explicative au texte de leur art, à qui nous avons consacré beaucoup d'attention, d'études et de soins.

Le souvenir des Zigeuner se lie à ceux de notre enfance, il s'identifie à quelques-unes des plus vives impressions de notre vie. Plus tard, nous devînmes aussi virtuose errant, comme ils le sont dans notre patrie. Ils ont planté les pieux de leur tente dans tous les pays de l'Europe, employant des siècles à les traverser; nous, résumant en quelque sorte leurs séculaires destinées, nous les avons parcourus dans l'espace de quelques années, plus commodément et moins pittoresquement. Mais tout en cherchant, autant qu'il fut en notre pouvoir, à donner aux malheureux de ce monde au lieu de profiter des heureux du siècle, nous sommes souvent resté

étranger, comme eux, aux populations que nous visitions ; comme eux aussi, nous avons cherché l'idéal en une incessante absorption dans l'art, sinon dans la nature.

Peu de choses ont frappé davantage notre imagination dès notre première jeunesse, que l'énigme hardiment posée par les Bohémiens devant chaque palais et chaque chaumière, où ils viennent demander une chétive obole en échange de quelques mots murmurés tout bas à l'oreille, de quelques airs de danse qu'aucun ménétrier ne saurait imiter, de quelques chansons qui électrisent les amoureux et que les amoureux n'inventent pourtant pas ! Qui n'avons-nous pas questionné, quand nous étions tout petit, pour surprendre l'explication de ce charme subi par tous, défini par aucun? Ce fut inutilement ; on le sentait, on ne se l'expliquait pas. Frêle apprenti d'un maître austère, nous ne connaissions encore d'autre échappée vers le monde de la fantaisie, que celle qu'on aperçoit à travers l'échafaudage architectural de sons savamment ajustés. Cela nous rendait d'autant plus curieux de comprendre d'où venait l'attrait exercé par ces mains calleuses, lorsqu'elles faisaient glisser le crin sur leurs mauvais instrumens ou résonner l'airain avec une si impérieuse brusquerie?

En même temps, nous étions poursuivi dans nos rêves éveillés par ces visages cuivrés sur lesquels le hâle n'a plus de prise, flétris de bonne heure par l'in-

tempérie des saisons et les émotions déréglées, comme qui dirait galvanisantes, de leur vie désordonnée. Nous nous demandions d'où venaient leurs sourires si contempteurs? Pourquoi une sardonique incrédulité rit dans leurs yeux fauves, à côté d'éclairs qui brillent et n'illuminent pas? Nous étions charmés par leurs danses molles et élastiques, rebondissantes et provoquantes, saccadées et impétueuses; nous étions intrigués par leurs arrivées soudaines et leurs fuites hâtives vers leurs retraites forestières; par la vue de leurs camps et de leurs ébannois, aperçus de loin autour des feux alimentés de fagots résineux, qui semblaient former à leurs pythonisses des trépieds entourés de nuages d'encens. Nous entrevîmes vaguement alors qu'au lieu de la longue succession de jours brumeux et ternes, formant le fond incolore de nos existences, sur lesquelles ne se détachent que çà et là quelques points brillantés par le plaisir ou incendiés par la douleur, les Bohémiens tissent une trame forte et serrée de plaisirs et de souffrances qui se suivent immédiatement, sans un instant d'intervalle ou de repos, étant aussitôt causées et consolées tour à tour, par l'amour, le chant, la danse, la boisson! Quatre élémens de volupté et de vertige, quatre abîmes de perdition, quatre étoiles scintillantes, quatre sources d'une saveur enamérée, dont la seule approche excite la soif, où les lèvres se trempent avec délices et qui, à peine goûtées, font aimer l'anéantissement.

II

A notre premier retour en Hongrie nous voulûmes ressaisir nos souvenirs enfantins, revoir ces hordes dont le tohu-bohu pittoresque nous avait si vivement frappé, re-entendre ces rhythmes, ces harmonies qu'on eût dit descendues d'une autre planète, tant elles différaient de ce que l'art européen permet ou défend à la musique. Pourtant, c'était de la musique, car elle disait, elle parlait, elle chantait même! Et, comme elle chantait! . . Quels accens de chœurs exilés, d'oiseaux emprisonnés, d'âmes orphelines, de tendresse veuve, — elle faisait entendre! Nous la comprenions bien, cette musique; elle nous semblait même une langue natale! Nous n'étions pas les seuls d'ailleurs à en être subjugués; tous subissaient son empire.

Plutôt que de retrouver le Cygan vagabond dans les murs étroits d'une chambre écrasée par d'autres chambres, d'une maison étouffée par d'autres maisons, dans les rues étroites et méphitiques des villes dont il secoue la poussière de ses pieds, plus gaiement déchirés aux épines des broussailles et des ajoncs qui parsèment les landes arides que sur les pavés de nos cités inhospitalières, nous avions préféré aller le chercher dans ses bois et ses champs, au milieu de ses camps et du pêle-mêle tumultueux de ses marches et de ses haltes,

le retrouvant là, avec tous les contrastes que présentent la réunion des âges, des passions, des humeurs diverses, sans aucun masque et sans aucun badigeon conventionnel! Nous sommes allés à eux tous, au milieu d'eux tous, pour dormir comme eux à la belle étoile, foller avec leurs enfans, faire des présens à leurs jeunes filles, aparoler leurs ducs et chefs, les écouter jouant pour leur propre public, à la lueur de leurs propres feux dont le hasard décide l'âtre, prêts à nier à notre retour la soi-disant bestialisation dont on les accuse.

Là, couchés sur les poils épais de leurs *bunda* [1], avec lesquels ils bâtissaient un siège d'honneur dont le socle était composé de plantes, qui, à peine séparées de leurs racines, conservaient encore leurs haleines odoriférantes; au milieu d'une colonnade de hauts frênes dont les bras allongés semblaient soutenir le bleu satin du ciel, tendu en vaste pavillon qu'ornaient quelques draperies de nuages vaporeux comme de la mousseline; ayant sous nos pieds une mousse égayée des plus vives fleurettes, rappelant ces tapis du Mexique où les rois foulent des tissus tramés avec le plumage des colibris, chatoyans, flambans, mordorés, comme de molles pierreries, — nous avons passé des heures à écouter les meilleurs orchestres des Bohémiens jouant avec une animation indescriptible. Elle était de bon aloi, car puisée dans la beauté du jour, les danses de leurs

[1] Pelisses de peaux de moutons.

femmes accompagnant leurs tambourins de petits cris et de mimiques diverses, l'eau-de-vie versée à pleins bords, le métal des petites monnaies reluisant entre tous les doigts.

Dans les intervalles de repos, on entendait le grincement exaspérant des essieux en bois mal graissés de chariots qu'on reculait pour donner plus d'espace aux danseuses; mêlé aux cris frénétiques que les gamins poussaient en leur langue, que les musiciens traduisaient courtoisement par des *Éljen Liszt Ferencz!* A tout moment on était étourdi par les interjections de surprise poussées à la vue d'un repas, où se trouvaient de la viande succulente et du miel de haut-goût; par les craquemens pétarriques des noisettes que les enfans brisaient avec des rires sauvages, des guirlandes de culbutes, des cabrioles et une turbulence effrayantes. De vraies batailles se livraient à l'entour de quelques sacs de pois, et de vieilles mégères, les cheveux hérissés, le front haut, l'œil injecté, les narines ouvertes, les mâchoires dégarnies, le cou veineux, les mains tremblantes comme des feuilles qui ne peuvent résister à un fort courant d'air, dansaient des sarabandes échevelées autour de ces festins qui offraient une telle ripaille à leur faim, de tels assaisonnemens à leur gourmandise.

Les hommes, après avoir examiné quelques chevaux qui venaient de leur être donnés, souriaient comme des bienheureux, montraient leurs dents d'une blancheur de neige dûe à leur pain noir et rassis, faisaient

craquer comme des castagnettes les articulations de leurs doigts toujours longs et chargés d'électricité, jetaient tout rebaudis leurs bonnets en l'air, se promenaient pavonesquement, examinaient leurs bêtes; puis, saisis d'une subite gratitude qui les piquait au cœur comme un taon et paraissait ne pouvoir se manifester à une oreille compréhensive, ni par des actions-de-grâces mal articulées, ni par des cris assourdissans, bien moins encore par des discours gauchement balbutiés, cherchait et trouvait un plus noble langage. Ils jetaient là toutes choses, pour se précipiter vers leurs violons et leurs cymbales, pour recommencer avec une vraie furie d'entraînement les rhythmes éperonnés de leurs *Frischka*, qui bientôt montaient à la frénésie de l'exaltation, arrivaient au délire, semblaient enfin reproduire ce tournoiement vertigineux, convulsif, anhéleux, qui est le point culminant de l'extase du derviche.

III

Nous avons aussi essayé de faire deviser les vieillards de la horde; nous leur avons demandé de nous conter quelque épisode romanesque de leurs souvenirs. Leurs chroniques ne dépassent guère la génération contemporaine, et encore, faut-il les aider à remonter le cours des faits pour les leur faire relier et rattacher ensemble; on est réduit à leur arracher question par question chaque

détail, pour en former un tout. Mais, lorsqu'on a réussi à leur faire recomposer peu à peu le fil d'une aventure, ils en éprouvent une joie incroyable et retrouvent soudain dans leur intensité première, d'anciennes émotions depuis longtemps ensevelies sous des impressions subséquentes. Ils reprennent avec d'autant plus de vivacité le diapason de leurs sentimens d'autrefois, qu'ils connaissent moins ce genre de plaisir. Pour lors, ils dépeignent avec intérêt, souvent avec une bizarre poésie, avec des images de plus en plus orientales à mesure qu'ils causent d'avantage, les scènes qu'on leur fait évoquer.

En général, ils se bornent au récit des choses qu'ils ont vues, les événemens dont ils deviennent les acteurs ou les témoins n'étant pour eux que la manifestation de passions accidentelles, non l'enchaînement de causes auxquelles donnent naissance des projets suivis et des desseins persévérans. Les passions étant chez eux d'une excessive véhémence, sans règle, sans contrainte, sans nécessité d'hypocrisie, les drames où ils jouent un rôle se nouent et se dénouent en peu de temps. Leur originalité consiste dans la forme revêtue par l'impulsion momentanée du héros de l'histoire ; forme plus ou moins énergique, fantasque, mélancolique, presque toujours accompagnée d'une courbe, d'une modulation ou d'une appogiature imprévue. La lente gradation des faits, les changemens insensibles, presque imperceptibles, quoique essentiels opérés par des circonstances

qui se superposent les unes sur les autres, comme des couches de formations diverses; ces incidens et accidens, insignifians en apparence, que nous prenons à amour-propre de considérer avec sang-froid, parceque ce sont eux qui jettent des semences fomentatives dans les âmes et y font germer petit à petit des sentimens dont l'explosion amène les péripéties de nos destinées, — tout cela n'existe point parmi eux, vu l'extrême simplicité de leurs rapports mutuels. Trop volontaires, trop près du cynisme pour la patience ou l'attente, ils s'emparent promptement de l'objet de leurs désirs ou tout aussi promptement se vengent de toute résistance. A moins que, comme un animal blessé, l'un d'eux ne garde parfois sans l'arracher, le trait qui l'a frappé. Dans ce cas, il s'en va dérobant sa plaie, quitte sa tribu et s'attache à une autre; cela se voit après une querelle, une jalousie d'amour, un acte de violence.

Du reste, il est fort difficile de recueillir de leur bouche autre chose que des fragmens d'histoires, des anecdotes décousues, attribuées tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là. La biographie de l'un d'eux serait à peu près impossible à faire. Leur mémoire ne s'attache qu'à quelques points culminans, à quelques instans saillans, qui leur ont fait ressentir quelque commotion vibrante encore; leurs souvenirs voltigent autour, comme des flocons de laine restés suspendus aux épines des broussailles. Rarement peut-on obtenir de l'individu lui-même le récit d'un fait où il fut acteur prin-

cipal, quoique l'on puisse découvrir chez quelques-uns, à travers les allures de la supercherie que leur enseigne l'obligation de se procurer quelque pauvre subside à la faveur de mille subterfuges, un sens très-poétique des scènes qui se sont passées sous leurs yeux. Mais, ils gardent volontiers sur leurs propres passions un silence mêlé de fierté et de honte, qu'on pourrait appeler une *mâle pudeur*. Quand ils parlent de leurs compagnons, on n'en apprend quelque chose que sur les morts ou sur ceux qui les ont abandonnés ; à leur sujet aussi, ils croient qu'un mot, un signe de tête, une allusion, quelques apostrophes entrecoupées, quelques exclamations sans liaison apparente, suffisent pour tout dire. Elles se laissent en effet engrainer sur le même fil, comme des perles d'une même couleur. D'ailleurs, nul ne sait si le compagnon dont il parle n'aurait point maille à partir avec la police, à propos d'un fait tout-à-fait innocent en apparence, raconté légèrement et sans précaution.

IV

Une seconde fois nous sommes retournés en Hongrie, sur ces mêmes plateaux, dans ce même comitat d'Oedenbourg, dont les plaines grises et uniformes, mais placides et heureuses, avaient formé nos premiers horizons. Calmes et plats paysages, pâles lumières

bistrées, encadrées de simples lignes circulaires, sans découpures ni entailles aucunes, comme les horizons de l'Océan: à les regarder, on croit voir décroître les plans fuyans du globe arrondi.

Nous n'avions pas oublié nos anciens hôtes. Eux aussi, ils s'étaient souvenus de nous! Au sortir de l'humble et pauvre église; où nous avions plié avec tant de ferveur nos genoux d'enfant, au sortir de la grand'messe chantée, et très-chantée, par la totalité des assistans, en l'honneur de ce même enfant auquel les bonnes-femmes du village avaient jadis prédit, lorsqu'il les quittait dans un de ces légers véhicules qui servent à faire la tournée des champs et des bergeries, qu'il reviendrait un jour en *voiture vitrée*, nous fûmes assaillis et fêtés par une foule de Bohémiens plus égaudis et plus tapageurs que jamais. Notre ancien maître d'école n'était pas étranger à cette surprise, comme il nous le dit à la fin de sa belle harangue dont il nous remit le manuscrit, où nous découvrîmes aussitôt, à notre mutuelle hilarité, que désormais en fait d'orthographe l'élève pouvait en remontrer à son magister. Apprenant par celui-ci que nous étions attendus dans notre village natal, une troupe ambulante des plus célèbres musiciens bohémiens voulut nous y fêter.

Leur orchestre s'établit bientôt dans un bois de chênes avoisinant. Des tonnes renversées et couvertes de planches servirent de table; à l'entour l'on forma

des lits à la romaine avec des tas de foin, dont l'un, spécialement composé de thym aromatique, de fougères en guipures, de folles avoines dont chaque épi ressemble à une marotte, de papillonnacées violettes à sarmens tordus, de fleurs de lin en demi-deuil élégant, d'anémones en tunique candide, de mauves sauvages aux pâles couleurs, de bluets peints du plus vif cobalt, de blé de sarrasin en crucifères petitissimes aux tiges sanguinolentes, de glaivanes et de graminées, de trèfles roses, de houppes blanches, de corolles zinzolinées, de panaches pourpres et de clochettes d'or, formaient un trône pastoral, tout à fait digne qu'une Titania, en montant ses dégrés, fasse ployer sous son pied mignon les mignonnes herbettes. Des branches de cette plante solanée aux larges feuilles en bouclier ou en ombrelle chinoise, que le moyen-âge croyait un antidote contre la peste, furent disposées en un immense éventail pour donner de l'ombre au rustique festin.

Le bourdonnement des phalanges d'abeilles attirées par les exhalaisons de la récente fenaison et dont les ruches éparses se rencontraient au fond des vieux troncs environnans, le fredonnement du grillon et de la cigale dans les fromens et les seigles du voisinage, les sifflemens en contralto des guêpes et des frelons bouffis de leur fausse importance, le frissement du vol des *demoiselles* aux écharpes bruissantes comme des robes de taffetas, le chant de la caille et de la girole, le frétillement d'ailes des flavéoles et passerelles effarouchées,

le doux flottement d'un ruisseau adjacent, le coassement aigu de quelques jeunes grenouilles sautillant comme de vivantes émeraudes, le ialame monotone d'insectes désorientés par la coupe de l'herbe qui les avait abrités comme une forêt, formaient dans leur symphonique harmonie, une musique éthérée pleine de piquans diastèmes et d'un *smorzando*, que Berlioz écoutait sans doute lorsqu'il écrivait sa *Danse de Sylphes.*

La nuit vint plus tôt que la lassitude. Pour éclairer l'obscurité, on alluma autour de notre clairière une douzaine de barils de poix; les flammes montèrent droites comme des cylindres de fer rouge, aucun vent ne faisant mouvoir l'air alourdi par la chaleur du jour et par les parfums que versait, comme un sang invisible, chaque herbe décapitée au matin. Ces torches étaient disposées avec symétrie; on eût dit, à les regarder les paupières demi-closes, douze pilastres de feu soutenant la voûte d'un temple. La fumée ondoyant dans les airs, comme une tenture agitée, cachait et découvrait des archipels d'étoiles. Les ténèbres ceignaient cet édifice aérien et nous encerclaient de leurs noires murailles, où ressortaient comme des sculptures mal entrevues, quelques troncs noueux, quelques branches bizarrement tordues. Les enfans soubresautaient comme des gnomes monstrueux, défeuillant complètement les buissons. Plus la scène gagnait en aspect fantastique, en apparences incohérentes, en vagues trémeurs, et plus les femmes qui surgissaient de quelque

angle plus sombre que la bouche de l'Erèbe, avec des yeux luisans comme des charbons, des sourires indéfinissablement étranges, des mains d'une avidité amoureuse ou d'une adresse exercée, faisaient l'effet d'un fantasme, lorsqu'elles accostaient inopinément pour dire la *bonne* aventure. Ce jour-là, nous trouvâmes que l'épithète n'était point menteuse.

V

Le lendemain, les hommes de la bande ne voulurent pas entendre parler d'une séparation immédiate; ils tinrent à honneur de nous accompagner jusqu'au prochain village, qui en cavalcadant, qui en courant. Beaucoup se placèrent sur des charrettes longues et étroites, dont chacune contenait une vingtaine d'individus debout, serrés entre deux planches. Une pluie battante avait succédé à la chaleur de la veille et à un orage de nuit. L'escorte bohémienne se mit en marche; tous alertes, déjà lestés par le coup de l'étrier, ils furibondaient d'impatience, s'épouffaient de plaisir, s'éjouissaient du clapotement de l'eau, paradant dans leurs pelisses qu'ils endossaient le poil en dehors, ce qui donnait à certains cavaliers, les plus distingués de la bande, l'air grotesque de grands ours accroupis sur des haridelles enragées, car les éperons jouaient de manière à les faire sauter comme des carpes. Les cochers menaient

les voitures bride abattue; pendant que leur ferraille sonnait avec un bruit d'enfer, les fouets claquaient à percer le tympan, les jumens qu'on avait attelées hennissaient, les poulains éperdus s'acharnant après leurs mères s'embarrassaient dans les guides, les roues heurtaient les pierres en faisant chanceler le char comme un homme ivre. A chaque fois, les crieries, les éclats de rire, les égaudissemens, reprenaient de plus belle, sur une gamme dont la gigantesque octave embrassait toutes les perceptions acoustiques.

On allait bientôt ne plus pouvoir refréner les gaietés de cette race que rien ne saurait assagir. L'influence rafraîchissante de l'atmosphère, traversée par une pluie devenue fine et monotone et pénétrant jusqu'à la moëlle des os, nous permit d'arriver sans autre épisode extravagant que les vociférations de ces camarades improvisés, hurlés le long de la route en signe de festivité, de bon vouloir, de bénédictions profanes, pouvant faire tressaillir et fuir au loin toutes les bêtes bipèdes et quadrupèdes des environs. Nous atteignîmes dans un galop presque continuel un cabaret peu éloigné, qui devait servir de halte d'adieu et où nous devions recevoir une dernière aubade. A peine entrés sous un grand hangar où l'on fit semblant de croire qu'il ne pleuvait pas, la troupe équestre, composant l'aristocratie musicale de cette compagnie, très-égalitaire du reste, se mit en devoir de nous régaler les oreilles. On déballa les instrumens, on se posa en manière de demi-cercle et la symphonie

commença, *con estro poetico*. L'eau-de-vie qui circula, le vin qui avait circulé depuis la veille, amenèrent très-promptement un *rinforzando con rabbia*. Bientôt, le tonnerre se mit à gronder au loin, comme une basse continue ; la charpente de la toiture étant très-haute, les murs de bois délabrés très-minces, il s'y trouva tant d'échos que toutes les notes résonnèrent avec une double vigueur et se répercutèrent avec la plus chaotique confusion. Les passages passionnés, les fioritures, les virtuosités, les tours de force, continuèrent néanmoins à se suivre et roulèrent pèle-mêle dans un *tutti* formidable ; le mugissement musical qui croissait de plus en plus, se sillonnait de sons toujours plus acuts et perçans, pendant que de larges et tranquilles éclairs venaient jeter de temps à autre sur cette scène si violente pour l'oreille, tantôt la lueur blafarde et verdâtre d'une électricité surajoutant son excitant à ceux qui déjà saturaient l'air, tantôt l'éclat fulgurant d'une transparence plus rosée que rougeâtre, enveloppant tous ces personnages dans une apothéose comme les feux de Bengale en procurent sur le théâtre aux groupes de demis-dieux.

Enfin, on eût dit que durant le *finale* tempétueux, tous les sons et tous les tons croulaient en masse, comme ces crêtes de montagnes qui s'éboulent avec un fracas épouvantable en nappes de sable, entremêlé de roches et de pierres. On ne savait vraiment plus si tout l'édifice, qui semblait chanceler sous ces subits

déplacemens de courans et de vibrations sonores, ne tomberait pas sur nos têtes, tant était écrasante l'instrumentation de ce *concerto*, qui certes eût encouru les anathèmes de tous les conservatoires du monde et que, pour le coup, nous trouvions aussi quelque peu *osé !*

LES BOHÉMIENNES DE MOSCOU.

I

Outre quelques ballades écourtées et quelques mesures de chant à peu près martial, nous n'avons découvert chez les Bohémiens de Hongrie aucun indice d'une musique vocale digne de fixer l'attention. Peu de femmes y ont la voix belle. Trop exposées aux changemens atmosphériques, trop coutumières de la boisson, trop tôt fatiguées par leurs danses dégingandées et les cris dont elles les épicent, trop épuisées par le poids de leurs enfans qu'elles portent des journées entières sur le dos, comme les sauvagesses de l'Amérique, la fraîcheur de leur timbre se perd rapidement et une complète aphonie y succède avant que leur jeunesse soit tout à fait passée. L'habitude des diphtongues de leur langue y ajoute aussi une teinte gutturale, presque désagréable.

II

On n'a pas su nous dire au juste d'où et comment sont d'abord arrivées à Moscou, celles qui y produisent depuis tant d'années une sensation qui ne s'émousse pas encore, ni de quelle manière elles se recrutent. Mais, qui peut avoir été à Moscou sans se souvenir de ses prestigieuses Bohémiennes? On a beaucoup parlé des bayadères et des almées de l'Inde, des voluptueux enivremens de leur beauté ; pourtant, lorsqu'il en est venu à Paris, elles en sont reparties sans que Paris fût en émoi pour cela. Les Bohémiennes ne quitteraient pas impunément Moscou. Elles s'y sont fait une place dans les archives des premières familles de l'empire, place marquée en rouge et en noir, en plaisirs sans pareils et en pertes irréparables. Elles sont devenues la terreur des mères et des tuteurs; si l'on écoute parler ceux-ci, on les entendra conter avec effroi et horreur l'histoire de tel prince qui aura dévoré avec elles, au bout de quelques étés, en fêtes et festins, danses et punchs, joies et délices, tout son patrimoine de millions; de tel comte qui se sera tué de rage de ne pouvoir concourir avec lui; de plus d'un jeune seigneur qui aura puisé auprès d'elles le dégoût de la vie et de tous ses biens. De moins jeunes, de moins forts, y trouvent une douce stupidité et se complaisent

à les posséder par les yeux, toujours et toutes à la fois, comme un theriaki. Qui pourrait compter et énumérer leurs moins brillantes, moins illustres, plus nombreuses victimes encore? On en comprend la foule en voyant ces magiciennes qui sont belles, en effet, et dont les chants peuvent porter l'ivresse même dans les cerveaux que leurs poses séductrices ne troubleraient pas.

Sceptiques comme nous le sommes sur la valeur réelle de la plupart des productions d'art adoptées par la mode et dont la *high-fashion* s'engoue, nous fûmes peut-être trop peu enchanté par elles, tout en considérant les soirées que nous passions à les écouter comme moins oiseuses que celles où il nous fallait entendre dans les salons élégans, roucouler la romance ou se produire un *jeune* talent. Nous faisions donc souvent visite aux fameuses Bohémiennes, imaginant facilement, sans les partager, les fascinations de ceux qui s'efforçaient de faire tomber sur eux les gouttes de feu distillées par ces regards de jais. On pouvait vraiment emporter des rêves de houris dans son sommeil, après avoir soutenu les rapides et vertigineux défis de ces tailles aux courbes rebondies, molles et fuyantes, comme des ressorts du plus pur acien; les dédaigneuses agaceries de ces pieds étroits, que tend et retire, donne et refuse, une coquetterie raffinée dans sa sauvagerie.

En somme, nous les avons trouvées, en ce qui

regarde la musique, au-dessous de leur renommée, fort inférieures dans leur genre aux réputations secondaires des virtuoses de Hongrie dans le leur. — La troupe de Moscou n'a que quelques hommes qui restent dans l'ombre, à l'exception du chef qui dirige et enseigne à chacun sa partie, qu'il est souvent obligé de seriner à son personnel féminin, note par note, en les gravant dans la mémoire à l'aide d'un système mnémonique et pénitentiaire, où les jeûnes viennent au secours des verges. Celui qui remplissait de notre temps ces fonctions, avait un sentiment vigoureux du rhythme et l'accentuait d'une façon tout à fait nationale; il possédait aussi la déclamation musicale emphatique de sa race. Son orchestre était fort peu de chose; il ne s'y rencontrait ni violon, ni cymbale, car il ne servait évidemment qu'à accompagner et guider les voix. Sur le premier plan se dessinaient les belles des belles, si pleines d'enchanteurs attraits, Armides armées de tant de lacs, fées dominatrices, d'une tyrannie qui paraît impossible à secouer. A côté d'elles quelques vieilles, d'une laideur caractéristique, leur servaient de *repoussoir*.

IV

Les Bohémiennes de Moscou chantent souvent en russe et se sont approprié une quantité de mélodies du

pays. Une de leurs meilleures exécutions d'alors, était la romance de *la Faux*; la plus connue, celle de *la Gardeuse d'oies*. Toutes se terminent en refrains avec chœurs. Nous en citons ici quelques couplets pour indiquer leur sentiment, qui est assez bien mélangé d'un coloris d'églogue et d'une amertume bohémienne.

La faux.

« J'irai faucher les roseaux, non loin d'elle. Oh! ma faux bien » aiguisée, sois sans peine, je te trouverai une herbe tendre!

» Ne t'éprends point, pauvre cœur; tu ruisselleras d'amertume comme ma faux du suc des herbes.

» Les belles filles sont changeantes; leurs promesses sont comme » les alouettes, elles saluent le printemps et s'en vont! etc., etc. »

La gardeuse d'oies.

« Un soir, la belle fille s'en revient avec ses oies. La fille, aux yeux » noirs et aux joues rondes, chantait ainsi à ses oies: Tega, tega, » tega, etc., etc.

» Ne me recherche pas, toi que je n'aime point; tu ne plais pas à » mon âme. Que me font les pavillons de soie? Avec mon bien-aimé, » je trouve un paradis sous une tente en lambeaux! Tega, tega, etc.

» Avec lui, il y a assez d'amour pour être heureux durant l'éternité; » mais le cœur répugne à pleurer sur des brocarts d'or. Tega, tega, etc.»

On rencontre dans d'autres chansons quelques vers pleins de grâce et de fraîcheur, qui témoignent d'un sentiment intense: tels ceux-ci:

» Avec elle, le soleil semble plus radieux et la terre plus verte; l'au- » tomne se change en mai, le désert en lieu de délices! »

V

Ces romances commencent par bercer l'âme. A écouter les longues notes de leur mélopée, on se croirait d'abord doucement balancé dans un hamac. Ce n'est qu'au second ou troisième refrain que le chœur donne de la voix, avec entrain et animation. Les convives sont alors rassemblés pour la plupart; le punch est allumé, le froid des premiers momens de la soirée commence à céder. La flamme bleuâtre contraste avec les nappes lumineuses des nombreuses lampes suspendues au plafond, avec les ternes étincelles des bougies posées sur les consoles; mais, lampes et bougies sont peu à peu éteintes, pour laisser flotter le tableau dans la lueur indécise que produisent les immenses bols allumés. Les hommes boivent d'ordinaire en silence, jusqu'à ce que le parfum de l'ananas et du citron ait affriandé les femmes. C'est après qu'elles en ont goûté que l'orgie devient bruyante.

La danse recommence avec un caractère très-distinct et, cela s'entend de soi, beaucoup plus libre. Les vieilles qui, au premier branle, n'osaient point y prendre part, se mettent de la partie une fois que la veille, la musique, le mouvement des danseuses et le goût du rhum les ont suffissamment excitées. Alors, plus démonstratives, plus énergiques que les jeunes, elles donnent bien à la ronde

l'apparence d'une *buffera inferna.* Rien ne les arrête; les rhythmes se précipitent; les chœurs prennent des intonations plus hautes et gagnent en vibration dans un *crescendo* qui surprend l'oreille par ses intervalles, ses reprises, ses vigueurs, ses ralentissemens, ses explosions inattendues et inaccoutumées dans nos habitudes musicales. En attendant, les saltarelles continuent à l'unisson de cette extravagante exubérance de sonorité. Elles décrivent des tournoiemens, des rotations, des cercles plus rapides, des tourbillons plus vertigineux les uns que les autres, jusqu'à ce que les danseuses se réunissent en un groupe compact où chacune empruntant des forces à sa voisine, elles usent leur reste d'haleine dans un dernier mouvement giratoire qui ne finit que lorsque, étourdies, épuisées et haletantes, elle tombent par terre toutes ensemble, comme une masse inerte. A ce moment, chanteuses et auditeurs, danseuses et spectateurs, sont également enfiévrés; l'on conçoit durant une minute que pour acheter des sensations de si haut-goût, des épices lascives si brûlantes, on dévore les héritages.

Toutefois, dans ces salles, étincelantes d'une splendeur toute parisienne, exhaussée de l'ostentation des boyards russes; couchés sur ces divans de velours cramoisi aux crépines d'or, merveilleusement capitonnés; au dessous de girandoles aux cent bras garnis de cristaux taillés en stalactite et foulant les plus coûteux tapis de Perse; en présence des raretés les plus rui-

neuses de la gastronomie, servies dans une vaisselle plate ornée des plus glorieux écussons, flanquées des vins les plus extraordinaires et les plus capiteux, négligés cependant en faveur du cognac ; entourés des plantes de serre-chaude les plus violentées pour fleurir là, sous nos yeux, c'est-à-dire les plus chères, — tout nous y semblait méplacé, renversé, forcé, artificiel, factice, hors-nature, contre-nature, et nous n'y retrouvions guère les impressions bohémiennes éprouvées dans les forêts que bornent au loin la Damitz ou la Theisse.

VI

On ne saurait dire du reste qu'on ait à faire là, à une impudicité grossière, comme elle se trouve en d'autres lieux, ni à une obscénité révoltante comme chez d'autres danseuses que la police surveille. Ces Bohémiennes ne sont réellement pas de communes filles de joie. Leurs appels à la sensualité ne sont pas tout-à-fait dépourvus de poésie et nous n'avons jamais rien vu chez elles, qui ressemble aux effronteries du libertinage. Elles ne sont pas directement attaquantes, se contentant de parler aux sens par l'intermédiaire de l'imagination, par le seul effet de leur personnalité enivrante, par là qu'elles sont ce qu'elles sont ! Loin d'elles on peut rêver d'elles, car, si elles se livrent, elles ne se donnent pas. Elles n'abdiquent jamais cette

supériorité de mépris et d'indifférence absolue propre à leur race, que l'on peut apparier à un désintéressement altier. C'est ce mépris si mal déguisé qui stimule la fantaisie, enflamme les soupirs de leurs adorateurs, énervés et saturés de fadeurs. Elles ont beau être incultes, elles renferment en elles un élément qui fait chatoyer l'inconnu aux yeux de l'amour, qui fait toujours vaciller, comme une flamme souterraine, l'inexplicable entre les amans! Il sert d'infaillible excitatif aux intelligences peu vigoureuses, aux passions impuissantes de bonne heure, aux désirs dévirilisés, de ces luxueux et luxurieux oisifs qui ne trouvent pas de plus mâle aliment à leurs destinées, que de se prendre *sérieusement* d'amour pour des êtres incapables de faire de l'amour avec un Giorgio une chose *sérieuse* pour elles! L'une d'elles serait-elle épousée, comme cela est arrivé, qu'elle se rierait avec les siens de celui qui aurait eu la naïveté de la gratifier d'un titre, de lui octroyer une légitimité dont elle n'a aucun souci, comme si elle pouvait jamais cesser d'être pour elle-même ce qu'elle est!

Mais, ce *sentiment bohémien* dont ces femmes ne sauraient encore se défaire, en réalité, ne se traduit plus que faiblement dans leur musique ; — celle-ci est très-a bâtardie par ses contacts incessans avec l'art européen. Cependant, il lui reste toujours assez d'originalité vraie dans le rhythme, assez de traces de cette énergie furieuse qui lui est particulière, des modulations assez piquantes, pour ravir des sens qui, en fait d'art, ne connaissent

que l'à-peu-près; qui sont trop primitifs dans leurs impressions subjectives, pour juger objectivement, en en comprenant le sens psychologique, des tonalités où s'expriment des émotions plus profondément bouleversantes, plus terriblement bouleversées, sans succomber et perdre la raison devant ces fantasmagories musicales.

LES BOHÉMIENNES AILLEURS.

I

Kiow, la Byzantine, étendue sur une colline comme une femme accoudée sur de moëlleux coussins, regardant dans les calmes eaux du Dnieper qui déroule à ses pieds son large miroir pour qu'elle y baigne ses regards paresseux, est peut-être de toutes les villes celle qui sert le plus pittoresquement de cadre aux errantes apparitions des Bohémiens.

Il faut revoir en pensée les coupoles basses et renflées de Sainte-Sophie, leur fond vert prairie parsemé d'étoiles, comme si une constellation s'était abattue sur les gazons de la terre, surmontée d'un globe d'or qui semble un soleil resplendissant, rayonnant au-dessus du phénomène surnaturel; — il faut revoir en souvenir le groupe nombreux des dômes de toutes les grandeurs, croissant symétriquement comme une plate-bande de topazes gigantesques, fleurissantes sur les toits de la cathédrale, dite la *Lawra*; — il faut avoir présente devant soi toute la multitude de clochers et

de clochetons, coiffés du chaperon byzantin, s'élevant comme des têtes de pavots sur les trois-cents églises de la ville sainte, l'antique métropole de l'Église russe, qu'on croirait possédée tout entière par les moines de Saint-Basile, (unique ordre des Grecs), lesquels y sont si nombreux qu'on les rencontre à chaque pas, parcourant les rues à toute heure et en tout sens, les mains jointes sur leurs rosaires à gros grains, les regards pénétrans et rusés, revêtus de leurs amples tuniques noires aux larges manches, enveloppés de longs crêpes flottans en sombres draperies du haut de leurs tiares rondes, souvenir rembruni de la mitre des Persans ; — il faut se rappeler les longues files de pélerins, hommes, femmes et enfans, entassés en foules innombrables autour des portails, soit à Sainte-Barbe, (dont les reliques sont également visitées par les catholiques, la sainte ayant vécu avant la scission des deux Églises) ; soit à la Ławra, où l'on voit des milliers de squelettes vénérés recouverts de précieuses étoffes, que l'adoration populaire a bientôt encrassées par ses attouchemens ; à l'entrée des fameuses catacombes qu'on assure s'étendre sous le lit du Dnieper et déboucher sur son autre rive ; soit à Saint-André, petite construction pleine de grâce, bijou d'architecture du style renaissance, perché sur une haute roche, comme un aigle qui transpercerait de son regard les flots du grand fleuve, pour contempler les trésors que la crédulité et les traditions cosaques prétendent être récélés au fond ; — il

faut, disons-nous, se rappeler ces milliers de pélerins, pieds nus, le bourdon à la main, maigris par les jeûnes scrupuleusement observés pendant de longues routes pédestres, heureux de contempler tant de béatitudes, quoique succombant souvent à l'évanouissement, produit par la fatigue autant que par les aromatiques senteurs du binjoin, encens dont le culte grec fait exclusivement et très-abondamment usage; — il faut encore entendre en imagination le tintement des cloches de Kiow, d'un airain si harmonieusement retentissant, qu'elles répandent sur toute la ville comme un drapeau musical, dont le vent roule et déroule les plis sonores aux heures de la prière; — il faut se ressouvenir de ces rues dont les maisons sont isolées par des massifs d'arbres qui découvrent au voyageur étonné, tantôt une élégante construction moderne, tantôt des bicoques comme celles de Constantinople, construites en simples planches badigeonnées de gris et couvertes d'un petit toit de bois à hauteur d'homme; — il faut ne pas avoir oublié les rideaux de peupliers qui, parfois partagent les quartiers comme des charmilles naturelles, parfois ornent les places comme des rangées d'obélisques; les petites boutiques de Czerkess où se rencontrent toujours les plus beaux hommes, portant le bonnet pointu d'Ispahan, étalant sur leurs vestes de soie jaune rayée leurs ceintures de cachemire, dans lesquelles repose toujours un petit poignard en croissant d'argent, incrusté d'acier; les marchands russes peuplant de leur commerce la partie basse de la ville,

appelée Padol, costumés de leurs longs caftans de drap bleu, encadrant leur visage d'une gravité courtoise et d'une bonhomie enjouée dans une large barbe et des cheveux coupés symétriquement sur le front; les magasins de Pétersbourg si bien assortis de nouveautés, où l'on n'a qu'a choisir entre les dernières modes de Paris, les derniers romans de Londres, les dernières valses de Vienne; — il faut avoir en mémoire toute cette bizarre affluence de choses hétérogènes, toute cette agglomération d'élémens riches et confus, venant d'Orient ou arrivés d'Occident, ce mélange d'habitudes grecques et de lointaines réminiscences du Bas-Empire, avec les importations françaises et les goûts anglais, se faisant jour dans la toilette, dans les équipages, dans les habitudes, comme dans les salons et les causeries de la haute société; — il faut voir encore cette grandiosité fanée et pimpante, diffuse et solennelle, d'une ville à grands souvenirs de guerre, de conquêtes, de religion, de richesses: d'une ville aux *Portes d'or*, sur laquelle un roi de Pologne, surnommé le Valeureux, ébrécha son sabre avant de la franchir en vainqueur; — il faut penser à elle comme à une reine déchue, mais insuperbe et riante, ne gardant aujourd'hui de ses anciennes magnificences que les charmes d'un site admirable, d'une végétation exquise, d'un de ces climats que les savans nomment extrêmes, car ils font succéder aux rigides beautés des hivers septentrionaux, les balsamiques effluves et les transparences adorables

des atmosphères méridionales; — il faut se représenter vivement tous ces contrastes, posés au milieu d'une nature opulente et déserte, d'un peuple à moitié sauvage, ignorant, superstitieux, mais plein de douleurs refoulées et d'énergies dormantes, esclave toujours prêt à la révolte, — pour comprendre que là seulement des individus d'une race étrange, peuvent ne pas sembler étrangers.

II

Tout concourt à donner à Kiow capitale religieuse de la Russie, car elle vit baptiser ses premiers souverains dans les eaux devenues sacrées de son large fleuve, un aspect si dissemblable de tout autre, que la rencontre fréquente des Bohémiennes qui s'y promènent constamment, familièrement, insouciamment, offrant des amulettes et demandant des kopecks à chaque fenêtre, ne surprend aucunement. Aussi n'y a-t-il pas d'époques dans l'année où cette partie de la population diurne disparaisse; elle ne craint pas les froids glacials et aime les chaleurs torrides. Kiow en est toujours plein le jour, mais comme il est défendu aux Bohémiens d'y séjourner la nuit, ils se retirent vers le soir dans un camp assez considérable, qu'une horde lègue à l'autre, et qui reste ainsi en permanence, non loin de la ville, dans un site éminemment pittoresque et comme imaginé pour faire ressortir l'effet romantique et frappant de leurs

tentes triangulaires, (*Szatra*), de leurs feux qui apparaissent au loin dans le crépuscule comme de grandes lucioles rouges; de leurs groupes toujours si bien posés qu'un peintre n'aurait qu'à les transporter sur sa toile, tout composés qu'il sont déjà par l'étrange instinct artistique de cette race vagabonde, qu'à certains momens on croirait abjecte, à d'autres spécialement favorisée par la nature. Serait-elle condamnée à cacher sa noblesse native sous ses vils haillons, par l'effet de quelque enchantement comme ceux de Circé, de quelque malédiction comme celle de Noé?

Le camp des Bohémiens forme à Kiow un but de promenade pour le monde élégant; les Cygany y sont accoutumés et assaillent peu les visiteurs par des demandes d'aumônes importunes. Ils gardent vis-à-vis d'eux une réserve indifférente, les voyant passer tantôt avec un sourire grimaçant l'orgueil, tantôt en essayant d'attirer la compassion sur quelque blessé ou quelque malade; la plupart ne remarquent même pas leur présence. C'est tout au plus si quelque enfant malade tend la main pour demander des secours qu'il ne peut aller chercher plus loin, si quelque femme en apercevant un beau couple dont les regards se croisent, s'approche rapidement de la calèche avec une prédiction et un bon augure. On dirait que l'une et l'autre sont conventionnels; pas toujours pourtant. Les premiers mots peuvent bien n'être qu'une vaine formule; mais lorsque la jeune femme se dégante et présente sa jolie

paume rose, la Bohémienne, jeune ou vieille, lui dira toujours ce qu'elle voit; c'est tout au plus si en manière de consolation elle fait précéder ses mauvais présages de quelques exclamations: — « Oh Sainte Vierge, ayez pitié de nous! — Oh bonne Vierge, gardez-nous donc dans les mauvais jours! » — On s'est longtemps souvenu dans son pays d'une de ces femmes, très-jeune et très-belle qui, à un beau jeune homme millionaire lui demandant de quelle mort il mourrait, répondit en soupirant: « Ah pauvre ramier, que tu souffriras, car tu mourras de faim! » La chose parut si invraisemblable que tout le monde se mit à rire, ce qui sembla satisfaire la devineresse à qui il arrivait quelque fois d'attrapper des horions pour un triste horoscope. Mais, trente ans plus tard, chacun se souvint d'elle, lorsque le richard gagna une maladie qui le fit littéralement mourir de faim.

On est presque toujours sûr de rencontrer quelques individus de cette race mystérieuse, sur les rives solitaires et sauvages du grand fleuve, le Dnieper. On croirait qu'ils ont une préférence inexplicable pour son autre bord, sablonneux et plat, formant un contraste si tranché avec la végétation richement feuillue et colorée du monticule posé en face, nommé le Petczersk, sur la tête duquel s'étend la partie haute de la ville, le quartier noble, habité par les autorités et les familles qui résident toute l'année à Kiow. Là, domine un grand et beau jardin public, dont la pente

descendante jusqu'au Dnieper est laissée inculte, offrant de fréquens accidens de terrains et des vergers sauvages, parmi lesquels les pêcheurs bâtissent leurs huttes d'été. On prétend que là, les *Rusalki* (ondines) viennent visiter les beaux jeunes hommes s'ils se hasardent à y demeurer seuls; elles leur parlent de ces temps de gloire où les Cosaques s'embarquaient à ce même endroit, lorsqu'ils allaient prendre Constantinople en un coup de main, où le grand Mazeppa faisait parler de lui toute l'Europe, où vivait Wernyhora, ce Nostradamus de l'Ukraine, dont les prédictions circulent encore en désapprenant toute soumission à sa race. Bien d'autres secrets, en outre, entretenant la haine contre les seigneurs, sont chuchottés tout bas à l'oreille du jeune téméraire qui n'a pas craint l'amour d'une Rusalka, quoiqu'on sache qu'elle donne à jamais le dégoût des femmes à quiconque a baigné ses lèvres aux fraiches moiteurs des leurs.

Là, sur ce coteau, il arrive souvent de rencontrer, caché par quelque creux de rocher ou quelque arbuste touffu, un Bohémien ou une Bohémienne accroupie par terre, le menton sur les genoux que retiennent ses mains entrelacées, contemplant dans cette attitude immobile, avec une tristesse rêveuse, la rive opposée du Dnieper, les plages jaunâtres et désolées du gouvernement de Tchernigoff. — Pourquoi? . .

III

Une fois en Podolie, il nous fut donné une fête dans les bois; nous y retrouvâmes quelques Bohémiens, qui par leur extérieur nous rappelèrent leurs frères de Hongrie. C'était en octobre; le soleil dardait encore, ses rayons répandaient un chaud coloris. Un grand banquet avait été servi à des centaines de paysans, réunis de plusieurs villages appartenant au même propriétaire, lequel avait choisi ce jour pour leur faire présent d'une année d'impôts; aussi les jeunes gens dansaient-ils de bon cœur la cosaque qui nous rappelait les danses hongraises. L'orchestre était établi sous les branches d'un énorme chêne, sur des chariots dont les bœufs dételés paissaient à l'entour. Deux *szlachcice* (de la classe noble) râclaient du violon, entre deux Bohémiens et un paysan aveugle de l'Ukraine. Pendant les repos de la danse, celui-ci entonnait, avec l'accompagnement de sa *lira*, (espèce de vielle,) quelque complainte nasillarde, quelque ballade en l'honneur de Saint-Nicolas ou un hymne à la Vierge, tristes à fendre les pierres par la monotonie de leur sentiment déprimé et abattu. Les Bohémiens avaient, l'un des timbales, l'autre une *balalaika*, remplaçant la cymbale de la Hongrie. Ils appelaient leurs airs de danse des *szumki*, des *tropaki*; c'étaient des rhythmes vifs, carrés et très-simples. Le lieu de la scène était entouré des débris de fortifications datant

de la guerre de Chmielnicki, cet arrogant Ataman des cosaques qui semblait tenir à amour-propre de faire pencher par son poids, selon son caprice, la balance où s'équilibraient encore la Pologne et la Russie.

Nous vîmes là une des plus belles Bohémiennes que nous ayons jamais rencontrées. La carnation foncée répandue mollement sur son pur et long ovale, d'un jaune sombre comme l'acajou mat, ses prunelles languissantes nageant dans un émail d'azur, sa chevelure qui collait à son cou comme un plumage noir, la poésie énergique des métaphores dont elle se servait pour ses horoscopes, la fixèrent dans notre souvenir. Elle était connue sous le nom d'Agriffina. Sa figure était grave et presque sévère, son sourire inconsolablement navré. Quand silencieuse, ses lèvres se plissaient par une contraction pénible, elle paraissait grande et formidable; alors son regard tombait froid comme celui d'un serpent dressé de toute sa hauteur. D'autres fois elle écoutait avec une simulation de simplesse pleine de grâce, la tête penchée d'une façon moitié dédaigneuse, moitié appitoyée, les questions qu'on lui adressait, pendant que ses yeux erraient vaguement, comme distraits par la vue des esprits de l'air. Le mouchoir rouge enroulé autour de sa tête eût convenu à une prêtresse antique, ainsi que la chemise blanche qui s'entr'ouvrait sur la poitrine et la *burka*, (sorte de manteau sans manches) de couleur brune qui la drapait. Elle fit des prédictions bizarres à plusieurs des assistans de cette

fête populaire ; elle parla aussi de l'*esprit du temps*, disant entre autres que « l'avenir allait ouvrir ses grandes écluses ! » On était en 1847 ; est-ce seulement par l'effet du hasard que les événemens politiques justifièrent cette prophétie? Prononcée à quelqu'un de ces momens tout chargés d'électricité où les mots agissent comme des éclairs, elle eût pris un caractère apocalyptique. Comme une sibylle, elle s'avança vers nous d'un pas ferme et assuré, et comme sibylle nous la reçûmes.

Les Bohémiens de la Petite-Russie ont subi la contagion de la profonde tristesse des serfs ukrainiens, qui se manifeste chez ceux-ci par une grande dépression d'espérances et déperdition d'orgueil. Leur voix vibre plaintivement, leur prononciation est traînante comme une déclamation funèbre, leur chant d'un caractère poigné. Un des plus attendrissans symptômes d'une résignation aussi complète de fait, qu'impossible de cœur, se remarque dans l'habitude qu'ils ont de ne désigner qu'en diminutif tout objet qui leur appartient, comme pour faire échapper à l'attention cupide de leurs maîtres la valeur de leur propriété. Ainsi ne disent-ils que *petite chaumière*, *petit champ*, *petit arbre*, etc. etc. Les femmes ont transporté ce soin de rapetisser, en les nommant, les choses qui leur appartiennent, aux êtres même qui leur sont chers, comme si l'oppression exercée sur leur race l'avait tellement oblitérée que l'amour féminin pouvait s'arroger une sorte de protection sur la faiblesse masculine. Dans leurs chants d'amour et leurs expressions

de tendresse, elles ajoutent l'épithète de *pauvre* à tous les termes d'affection, révélant par là que la compassion en est le principal mouvement. Elles disent sans cesse, d'amante à amant, de mère à fils ou à fille: Oh! toi, *mon pauvre petit cœur* . . toi, *pauvre petite âme* . . *pauvre petite colombe* . . . *pauvre petit faucon*, etc.

Chez les Bohémiennes de ces parages, cette nuance mélancolique s'est prononcée plus encore en s'alliant aux tournures allégoriques, aux amplifications si fortement empreintes dans le génie de tous les peuples venus d'Orient. Celles-ci se perdent au sein des races slaves moins vite et moins entièrement qu'en Europe; particulièrement dans les provinces où les contacts avec la nation polonaise sont fréquens. De toutes les branches de cette nombreuse famille, celle-ci a conservé le plus de sens et de goût pour l'emphase et les métaphores des pays du Levant. Aussi, en Ukraine, où les Bohémiens ont souvent occasion d'approcher les propriétaires terriens, presque tous des *Lachi*, des Polonais, ils ont naturellement conservé dans leur parler l'emploi incessant des images et des hyperboles. Il leur y est aussi plus facile de s'identifier à la tonalité des sentimens populaires. Là, mieux qu'ailleurs, l'on voit ces vagabonds si misérables, comme s'ils n'en avaient pas trop de leurs propres souffrances, assez âpres pourtant, toujours prêts à s'inoculer celles des peuples dont ils mangent le pain: seule forme de leur gratitude. Inutile et poétique, comme le Bohémien lui-même!

IV

A Bucharest et à Jassy on nous amena plusieurs bandes de ces virtuoses errans, dans le genre de ceux de Hongrie. Nous avons retrouvé chez eux un beau filon de la grande veine musicale. Ils ont des mélodies très-heureuses, dont nous avons formé un recueil intéressant durant de longues soirées écoulées dans leur compagnie. Elles diffèrent assez sensiblement de caractère et de nuances de celles des Bohémiens hongrais, dont le principe spiritueux et stimulant est comprimé chez ceux de la Moldo-Walachie par l'accompagnement d'une basse en pédale continue, bornée invariablement à la tonique, ce qui retient l'harmonie dans un constant servage ; elle y est comme péniblement attachée à la glèbe.

Presque tous leurs airs, à peu de chants près, sont destinés à la danse, sans que sous l'archet du virtuose ils outre-passent, comme chez nous, leur primitive destination, pour se prêter aux caprices de la fantaisie et aux bonds étourdissans dansés par l'imagination du violoniste qui s'amuse à les reproduire sur son instrument. L'allure en est aussi bien moins développée, moins véhémente, moins fringante, moins pomponnée. L'on observe en général une sensible déteinte de la mollesse des mœurs du pays, sur ces hôtes des pro-

vinces danubiennes. Plus lents dans leur démarche et leur élocution, plus calmes dans leur maintien, moins gestés, moins fiers et moins perçans dans leurs regards, moins étranges dans leurs sourires, moins abruptes dans leurs mouvemens, ils ont adopté une partie du costume indigène et portent, avec une gravité musulmane, la longue robe des begs. La fureur d'entraînement, les crispations de gaieté nerveuse, qu'amènent chez leurs autres confrères les fêtes et les festoiemens, leur sont moins connus ; ou bien, ils les dissimulent mieux. On retrouve plutôt dans leurs coquetteries artistiques, les lentes ondulations et les légers frétillemens qui caractérisent la danse des femmes d'un harem. Pour faire comprendre combien leur art est amolli et affadi, il suffit de dire que la flûte y joue un rôle principal. Ils se servent beaucoup aussi d'un instrument à nombreux tuyaux étagés, semblable à celui dont l'antiquité attribua l'invention au dieu Pan ; ses sons doux, comme emmiellés, communiquent à leur orchestre un véritable énervement. Une espèce de mandoline en fait également partie intégrante, remplaçant la zymbala d'une manière grêle et aiguë qui contribue à efféminer l'harmonie.

V

Attirés comme nous l'avons toujours été par les navremens et les hardiesses de la musique bohémienne,

nous n'avons pas manqué de nous informer dans tous nos voyages des Cygany artistes qui auraient pu se rencontrer sur notre route. Comme ils sont dispersés dans tous les pays, nous en avons trouvé presque partout; le récit de ces entrevues ne serait assurément pas monotone, car pour détruire l'uniformité il suffit de la seule présence de ces êtres qui ne se croient pas nos frères et que nous avons tant de peine à accepter pour tels. Mais, nous n'eûmes pas toujours également bonne chance.

En Espagne, par exemple, nous avons été mal servis par le hasard, au point de n'avoir pu recueillir parmi eux d'impressions précises. S'ils y cultivent la musique, comme on l'assure, ce sera peu et mal, à en juger par les bribes qui nous furent exhibées en qualité de perles dans leur écrin. Ils n'ont que quelques fragmens décousus de chansons plus andalouses que bohémiennes, qu'ils accompagnent d'une mauvaise guitare, sans originalité aucune. C'est la vue qu'ils frappent le plus vivement, lorsqu'on les voit errer à la tombée de la nuit entre les colonnettes brisées, les cypes mauresques de Grenade, aux alentours de cette merveille féerique qu'on nomme l'Alhambra; près des mosquées christianisées de Cordoue ou dans les gorges de la Sierra-Morena.

Du reste, les différences qu'on croirait découvrir entre les tribus bohémiennes des divers pays du monde, ne seraient que très-superficielles. Rien d'essentiel ne modifie leur genre d'existence; où conque

on les rencontre, on ne saurait constater de différences notables entre les branches de leur race les plus éloignées, les moins connues les unes des autres. Quelle que soit la latitude où s'est abattue une troupe de ces pélerins sans terme et sans autel, elle y reste fidèle à elle-même. Il n'existe au fond de distinction entre leurs diverses familles disséminées sur tous les continens, que dans les divers degrés de leurs mêmes dispositions. Si les détails matériels de leurs industries hasardeuses varient quelque peu, selon les circonstances extérieures et les coutumes des pays qui les contiennent momentanément, leur misère est toujours plus ou moins démoralisante ; leur aptitude à ébaucher à leur façon, dans une langue qui n'a pas de mots, l'expression des sentimens meilleurs qu'ils gardent en dépit de cette influence pernicieuse, reste la même, quoique très-accentuée en certaines contrées et presque méconnaissable en d'autres. Cette faculté qui atteint chez eux des profondeurs qu'on ne soupçonnerait guère en une gente si basse, sur laquelle pourtant ils seront jugés au jour de la rémunération générale, car elle constitue leur état intérieur, quoiqu'elle ne parvienne pas à dicter leurs actes extérieurs, appartenant au domaine du sentir et restant loin de tout jugement, — cette faculté musicale est chez eux plus ou moins prononcée selon qu'elle a, ou non, l'occasion de se faire souvent jour.

JOZY LE BOHÉMIEN.

I

Après nous être appliqué avec passion à pénétrer *l'art bohémien* en écoutant ses premiers virtuoses, ses meilleurs interprètes, en comparant ses innombrables manifestations, diverses de forme selon les lieux, mais identiques dans leurs élans; — après nous être assimilé cet art en cherchant à en reproduire les inspirations les plus belles et les plus frappantes, dans le domaine du grand art et du grand monde européen, sur un instrument qui simule l'orchestre, avantageusement parfois, lorsqu'une seule pensée, une seule volonté anime toutes les notes; — après avoir cherché à réunir, à coordonner les fragmens dispersés d'un idiome musical bizarre et sublime, à transplanter sur un terrain plus fertile cette plante luxuriante en la naturalisant sur le sol de l'art commun, — nous nous sommes demandé si l'on ne pourrait pas doter *l'artiste bohémien* de tous les avantages que l'étude ajouterait à sa verve si étincelante dans son premier jet?

Ayant vu le *type bohémien* être une apparition frap-

pante dans le roman et un ressort puissant dans le drame ; ayant aperçu *le sentiment bohémien* s'infiltrer en la majeure partie de ceux qui représentaient le mouvement littéraire de notre époque, nous avions pensé qu'en entourant de soins un de ces êtres exotiques dans le climat de nos sociétés, il pourrait peut-être y atteindre à un bel épanouissement. Nous espérions que la greffe de la réflexion pourrait, entée sur un de ces sauvageons, adoucir l'âpreté de son suc, parfumer d'un arrière-goût plus suave la saveur de ses fruits. Nous aimions à croire que la continuité des rapports affectueux finirait par vaincre la légèreté inhérente à ces caractères indomptables jusques ici, rebelles à toute action civilisante et christianisante.

A Paris, à une époque où nous ne pensions guère à tous les Bohémiens que nous avions rencontrés, vus, entendus, connus et rêvés, le comte Sandor Teleky entra un matin chez nous, escorté d'un garçon de douze ans environ, portant une veste à la hussarde, des pantalons chamarrés sur toutes les coutures, ayant le teint basané, les cheveux d'une indépendance tout-à-fait vierge, le regard hardi, la contenance arrogante de qui a de quoi se passer des plus grands rois de la terre, et tenant un violon à la main. — « Voyez, » dit le comte, en le poussant par les épaules vers nous, « voici un cadeau que je vous apporte. » — Grand fut l'ébahissement de ceux qui, se trouvant chez nous alors, assistèrent à cet épisode très-étrange

au point de vue des mœurs françaises. Thalberg, entre autres, ne cessait de nous questionner sur ce que nous pouvions vouloir faire de pareilles étrennes.

Notre surprise n'était pas moindre, car depuis longtemps nous ne songions plus au souhait que nous avions souvent exprimé en Hongrie, de trouver un jeune bohémien doué de talent pour le violon et susceptible encore de recevoir de l'éducation. Pourtant, à l'aspect de ce petit être grêle, nerveux, précoce, évidemment hargneux et insolent déjà, il nous fut aisé de deviner sur-le-champ un jeune Cygan de notre patrie, amené exprès pour satisfaire à notre désir. En effet, le comte en quittant avec nous son pays, avait eu l'attention de laisser des ordres dans ses terres pour que, si dans la suite on pouvait se procurer un jouvenceau tel que nous en avions vainement cherché durant notre séjour en Hongrie, on le lui envoyât directement à Paris. Là dessus, la malicieuse créature qu'il venait nous présenter, découverte sous peu dans ses terres, lui était expédiée, après avoir été achetée à ses parens pour devenir l'objet d'un aimable présent d'ami à ami.

II

Nous gardâmes l'enfant chez nous, trouvant d'abord un certain plaisir de curiosité à suivre l'exubérance de ses humeurs et de ses instincts dans un centre si nou-

veau pour lui. Tout son petit naturel était dominé par l'orgueil qui pointait à chaque instant sous toutes les formes; par mille vanités surtout, naïves et puériles. Voler par gourmandise, vouloir embrasser toutes les femmes, briser tous les objets dont il ne connaissait pas le mécanisme, étaient des défauts fort incommodes, mais assez naturels; ils paraissaient devoir se corriger d'eux-mêmes. Il ne fut cependant pas aisé d'en venir à bout; car, une fois réprimés, ils ne firent que prendre d'autres allures, moins spontanées. Jozy devint bientôt un petit lion dans le cercle de nos connaissances, dont la bourse fit honneur à ses concerts privés. Ayant ainsi passablement d'argent, il apprit de suite à le dépenser avec une indifférence et une désinvolture de la meilleure qualité.

Le premier sujet de son intérêt fut l'élégance de sa personne. Sa coquetterie était incroyable; elle allait jusqu'à l'afféterie et à la préciosité. Les cannes, les belles épingles, les chaînes de montre, ne lui manquaient pas; cravates et gilets ne lui semblaient jamais assez voyans. Aucun coiffeur ne lui était trop bon pour le friser et le bichonner; s'adoniser était sa grande affaire. Mais à cet égard un chagrin le rongeait et empoisonnait tous ses plaisirs: c'était de voir sa peau si brune et si jaune, en comparaison des visages qui l'entouraient. Il s'imagina que l'usage fréquent du savon et des parfumeries qu'employaient ceux qui lui paraissaient avoir des avantages de coloris sur lui, ferait disparaître cet inconvé-

nient et ne fit qu'en acheter. Il ne décessait pas de courir les magasins les plus à la mode, demandant tout ce qu'il croyait le mieux répondre à son but et déposant sur le comptoir ses pièces de cinq francs, trop grand-seigneur pour jamais en recevoir la monnaie.

III

Il nous fut bientôt impossible d'exercer la moindre surveillance sur lui, tant il s'était bien lancé en *dandy artiste* parmi tous nos amis. Devant d'ailleurs partir pour l'Espagne, nous le confiâmes à M. Massart, professeur de violon au Conservatoire, qui nous promit de consacrer des soins sérieux à développer ses dispositiens musicales qui étaient étonnantes, pendant que le maître de la pension où il fut placé se chargea « de cultiver son esprit et son cœur.» Lorsque nous fûmes parti, les nouvelles qu'on nous en donna ne firent que confirmer de plus en plus les craintes que nous emportions déjà sur la non-réussite du plan d'adoption dont il était l'objet. En dehors de la musique, il fut impossible de l'occuper sérieusement, ni d'astreindre son intelligence à une application quelconque. Rempli du plus insurmontable dédain pour tout ce qu'il ignorait, il était au fond persuadé, sans oser l'avouer, de sa supériorité sur tout ce qui l'entourait. Il ne prenait goût à rien et, en vrai sauvage, n'aimait rien, n'attachait d'importance qu'à *ses* plaisirs, à *son* violon, à *sa* musique.

Lorsque le comte Telcky nous l'avait remis, vêtu de son costume magyar-bohémien, il était muni de son violon primitif. Sur des planchettes tant bien que mal collées et garnies de cordes plus propres à pendre qu'à réjouir les gens, il exécutait avec un aplomb merveilleux et une verve intarissable les Frischka les plus sonores. Ce n'était pas la facilité qui lui faisait défaut; aussi jouait-il volontiers et passait-il des heures à râcler, moitié de souvenir, moitié d'improvisation, n'entremêlant à ses rapsodies que très à contre-cœur des motifs entendus parmi nous. Ceux-ci lui paraissaient pour la plupart insipides ou malsonnans; cependant, il avait fini par se prendre de fantaisie pour un air que nous jouions parfois sur le piano et il en régalait son public, en le pimprelochant à sa manière d'une façon si cocasse qu'il ne lui faisait jamais manquer le plus complet succès d'hilarité. Lorsqu'il commença à étudier il se montra d'une indocilité dont, au dire de ceux qui le préceptorisaient, les méfaits les plus mal famés des enfans les plus rétifs étaient loin d'approcher. Rien ne put jamais lui prouver que ce qu'il faisait ne valût infiniment mieux que tout ce qu'on lui enseignait, ni lui ôter la conviction qu'il était victime d'une barbare violence toutes les fois qu'il n'en remontrait pas à son maître.

On ne tarda pas à nous assurer formellement que Jozy grandissait, mais ne changeait pas; que ses progrès étaient nuls et qu'il n'y avait pas moyen d'en faire

façon. Un peu partial en sa faveur, nous trouvions une preuve d'application dans les quelques lettres en zigzag, très-empreintes de l'ampoule orientale, que nous avions reçues de lui. Pour le voir plus tôt, nous le fîmes venir à notre rencontre à Strasbourg. Toutefois, au moment où nous arrivions dans cette ville, nous avions oublié qu'il devait nous y attendre; aussi, lorsqu'en sortant du débarcadère nous nous sentîmes vigoureusement empoigné, presque étouffé par l'embrassement d'un inconnu, il nous fallut du temps pour reconnaître le petit Cygan, le jeune sauvageon des steppes, dans un grand et joli jeune homme habillé à la parisienne, un vrai beau-fils! Mais, le nez crochu, les yeux asiatiques et le teint sombre de Jozy, (qui avait résisté à toutes les huiles et tous les cosmétiques de France,) étaient restés les mêmes. Son esprit aussi, car en entendant cette première exclamation de notre surprise : « Eh bien! te voilà comme un monsieur maintenant! » il répondit, sans se déconcerter, avec le grand air d'un hidalgo : « C'est que j'en suis un! » Il conservait, sous ses nouveaux habits, son parler pompeux et la grandezza de sa gesticulation. Bientôt il devint difficile de nous faire illusion sur l'impossibilité de retenir dans les limites de la vie sociale et d'une voie déterminée, cette nature incompressible.

IV

Mais, qui a beaucoup désiré le succès n'en perd que lentement l'espoir. Nous imaginâmes que peut-être, dans un endroit plus rapproché des champs et des bois, il serait moins malaisé d'exercer quelque influence sur lui. Nous le plaçâmes donc en Allemagne, sur la lisière de la Forêt-Noire, chez un excellent musicien, M. Stern, actuellement violon de la chapelle de S. A. le prince de Hohenzollern, à Lœwenberg. Il ne pouvait être en meilleures mains, ni dans un milieu plus salutaire. Aussi envisagions-nous comme une dernière ressource ce séjour, qui pouvait encore permettre d'en faire quelque chose en le remettant en présence de la nature, en l'éloignant des miasmes d'une grande ville et du danger de surajouter des corruptions nouvelles à ses penchans naturellement peu vertueux.

A quelque temps de là nous étions à Vienne. On nous parla d'une nouvelle bande de virtuoses bohémiens qui venait d'y arriver; nous allâmes donc un jour avec quelques amis à l'auberge du *Zeisig*, pour voir un peu s'ils valaient la peine qu'on les cultive. Nul d'entre nous ne rêvait d'y rencontrer la moindre figure de connaissance; on fut donc fort étonné du mouvement d'agitation visible qui, à notre entrée, s'était fait parmi eux. Tout d'un coup un jeune gars, bien

découplé, se détacha du groupe et vint se précipiter à nos genoux en les embrassant avec une pantomime passionnée. En un clin d'œil toute la troupe nous eut entouré et, sans autre préambule, nous accabla de baise-mains, de remercîmens, de mille effusions de reconnaissance auxquelles nous ne comprenions rien. Ce fut à grand'peine qu'on arriva enfin à démêler que le premier qui s'était jeté à nos pieds, en criant: *Eljen, Eljen Liszt Ferencz!* était le frère aîné de Jozy, qui avait déjà été aux informations chez nos gens et se sentait si touché des soins que nous avions eu du pauvre enfant vendu, qu'il en sanglotait tout haut en les énumérant.

Cette vive émotion ne l'empêcha pourtant pas de faire immédiatement allusion, quoique avec quelque timidité, au désir de le revoir et de le ravoir. N'ayant nullement lieu d'être satisfait des renseignemens que nous donnait sur lui son nouveau professeur, désespérant d'en faire jamais un artiste *réfléchi*, il nous répugna de violenter une organisation qui ne supportait pas la température de nos sociétés. Nous nous fîmes scrupule et comme cas de conscience, de contraindre une volonté rebelle, de séparer de sa branche une ramille, si frêle qu'elle fût. Pouvions-nous répondre que ce monde européen, qui se dit chrétien, lui donnerait mieux que les joies de la nature et de la liberté auxquelles il l'eût peut-être rendu insensible?

Nous le fîmes donc venir à Vienne pour qu'il pût, s'il en conservait le désir, y rejoindre les siens. Lors-

qu'il les revit, son ravissement n'eut pas de bornes; il en devenait fou de joie. Si la coquetterie lui avait fait souhaiter un autre teint que celui de sa race, il prouvait bien alors que ce n'était pas elle qu'il reniait. A peine réunis, Jozy et la bande disparurent ensemble; ils quittèrent la ville pour montrer l'enfant perdu au père de la tribu. A son retour, Jozy fut plus intolérable que jamais et finit par nous demander, avec les plus bruyantes démonstrations de gratitude, la permission de retourner à sa horde sans délai et pour toujours. Nous nous séparâmes donc, après que sa bourse eut été encore une fois remplie d'un petit pécule, entamé tout abord par une orgie monstre qu'il donna à ses confrères, indépendamment de la fête d'adieu que nous lui fîmes apprêter.

Nous ne sûmes plus ce que devint cet écolier intraitable. Le rencontrerons-nous un jour, au coin de quelque bois, son violon à la main, fumant ou dormant? . .

DES BOHÉMIENS DANS L'ART EUROPÉEN.

I

Si le *type bohémien*, si dénué de tout frein extérieur, de toute conventionalité arbitraire; si l'*art bohémien*, en exprimant la révolte de l'âme contre toute compression et le bouillonnement torrentiel de ses désirs infinis, ont puissamment préoccupé les artisteset les poètes, au point de devenir aussi admirés que populaires dans notre haute société chrétienne et européenne, qui, poltronne effarée, fuit le moindre attouchement avec le Gypsy maudit, — c'est qu'il faut que le *sentiment bohémien*, les propensions régissant son existence et traduites dans son art, lui soient moins exclusivement propres qu'il ne semblerait au premier coup d'œil.

Ne se rencontre-t-il pas dans toute société, — quelque civilisée et prosaïque qu'elle soit, quelqu'occupée qu'elle semble de ses devoirs positifs et de ses profits mercantiles, — des individus exceptionnels qui tendent à secouer toute réglementation de leurs désirs ardens et

véloces, de leurs souhaits éversifs? Seulement, de telles organisations y sont rare-semées; car, par ses exhalaisons détériorantes, l'atmosphère des civilisations froidit et étiole dès leur enfance celles qui seraient d'une indépendance ingouvernable, si de bonne heure on ne les soumettait au régime de la conventionalité. Toutefois, sous forme d'excentricité, elles surgissent au milieu de nous plus fréquemment que nous ne nous en apercevons. Nous les traitons de malsaines, incapables qu'elles sont de fournir leur tâche de travail machinal et réglé dans le grand atelier social; mais elles, elles se glorifient de leur inaptitude, appelant avec orgueil le mal qui les ronge «la maladie sacrée,» dont jamais elles ne consentiraient à guérir. La pathologie poétique n'a pas laissé cette douloureuse anomalie sans descriptions admirables; elles ont été faites, refaites et parfaites, sous divers titres, divers noms, en divers temps et diverses langues.

On en a les plus beaux exemples illustrés à fresque, encolorés à l'aquarelle, ennuagés à l'estompe, par des chefs d'école, des princes de la poésie. Nous ne les citerons pas, car chacun retrouvera plus agréablement dans sa mémoire des types immortels, bien connus parmi les chefs-d'œuvre littéraires de telle ou telle langue d'Europe qu'il s'est le plus intimement assimilés. D'ailleurs, l'identité du sentiment, la ressemblance des impressions, la conformité des émotions, des soupirs, des allanguissemens, des voluptés et des déchiremens inté-

rieurs, ne constituant ni l'identité, ni la ressemblance extérieure des portraits, ces héros drapés des plis d'un brun manteau, dont Byron donna le premier la coupe et la mode, narguant une société qu'ils ont contemplée de haut en naissant sur ses sommets, différeraient trop par leur costume et leur langage du Bohémien, à demi-nu, à demi-affamé, à demi-engourdi, à demi aux aguets, tout en étant comme lui à demi-tristes, à demi-heureux, à demi-cruels, à demi-bons, à demi-insolens et à demi-respectueux, pour que nous hasardions des comparaisons qui échappent à un parallèle continu, tout en étant frappantes lorsqu'on en a une claire-vue intuitive. Il est donc certain que plus d'une figure idéale, très-dissemblable du Bohémien dans son port, ses manières, sa constitution, son parler, son éducation, ne fut admirée de nous que parce qu'elle nous présenta sous d'autres formes les sentimens que celui-ci révèle et réveille par son chant et son violon.

II

L'orgueil et le dédain des castes ne s'est pas borné à l'Inde qui, du moins, pour rationaliser le *væ victis* éternellement répété par les vainqueurs aux vaincus, par les forts aux faibles, a supposé des origines plus et moins nobles aux diverses classes qui se répartissent les divers travaux de la société, tenus en si inégal hon-

neur, quelque égalité de peine et de courage qu'ils exigent en réalité. Le christianisme chercha à déraciner, il tenta d'anéantir cet orgueil; il y parvint tout-à-fait dans les grandes âmes, pas du tout dans les petites. L'esprit philosophique contribua beaucoup à faire dissimuler les formes de ce dédain en inspirant à la démocratie naissante, si mal orientée à son début dans les sociétés chrétiennes, une envie rageuse contre les plus grands, les plus forts, les plus sciens, les plus heureux. Mais, tout en forçant ceux-ci à la feintise devant le jeune monstre rugissant et sanguinaire, ni la religion, ni la philosophie, n'ont encore ébranlé le principe d'une présomption invétérée chez les grands, n'ont sapé à sa base l'orgueil du fort envers le petit et le faible, la morgue hautaine des enfans de race conquérante, la timide, quoique haineuse soumission des fils de vaincus. Aussi, l'étrange fierté qui ressort de la tacite protestation des Bohémiens contre un état social qui s'arroge sur eux une supériorité native, a-t-elle excité, au foyer même de la civilisation, d'autres sympathies encore que celle des poètes qu'un amour prédominant pour la liberté et le besoin de jouir de toutes ses prérogatives, inclinent à préconiser la vie indépendante et errante des Zingari.

Naguère, bon nombre d'hommes jeunes, enthousiastes, doués, pleins de verve et de passion, dont le grand-monde regardait avec surprise et scandale les généreuses ivresses, les élans irréfléchis, les nobles

instincts, les rêves désordonnés, les courageuses privations, les plaisanteries piquantes, les entraînemens inconsidérés, gagnèrent à la longue une amertume mal déguisée contre les heureux du siècle qui ne tiennent compte du talent, de l'inspiration, de l'habilité dont font preuve les productions d'art élaborées au milieu d'une existence pauvre, incertaine et excitante, que comme de jouets bons pour amuser leur oisiveté épicurienne. Pareillement au Bohémien, ces jeunes-gens, pauvres et doués, finirent par rendre méprispour mépris à cette société qui ne savait pas être juste pour ce qu'il y avait d'aspirations élevées en eux, tandis qu'elle les eût infiniment estimés du jour où ils seraient devenus, qui soldat, qui fermier, qui épicier, qui marchand de bonnets de coton. De jeunes littérateurs et de jeunes artistes, en qui le dithyrambe que tant de voix ont chanté à la liberté avait développé l'exaltation la plus vive, jointe à l'antipathie de toutes les lois et de toutes les règles: de jeunes talens, des imaginations brillantes et négligemment gouvernées, se sont tellement imbues des impressions qu'un esprit poétique pourrait supposer à une tribu de Bohémiens éclairés et instruits ès-sciences, lettres et arts, qu'ils en ont pris le nom en adoptant une lointaine ressemblance avec leurs mœurs.

Ils ont appelé *Bohème* leur réunion fortuite et intime, leur genre de vie précaire. Au lieu de se créer une espèce de patron idéal en incarnant dans un personnage typique, fictif et mythique, dépouillé de ses

atroces réalités et moralement grandi à toute la hauteur de leur intelligence, les impulsions qu'ils voulaient glorifier, ils se sont inféodés eux-mêmes à ce symbole et à ce type. Ils se sont désignés tous comme *Bohémiens*, sans préliminaire aucun, et ont chanté la *Bohème* des poètes et des artistes en vrais poètes et en grands artistes. Il a été écrit des pages attrayantes, d'une verve éblouissante et d'une éloquence sentie, à l'honneur de cette patrie de la passion, de l'imagination, de la fantaisie. On y a effeuillé les plus fières pensées que puisse dicter un beau dédain pour tout ce que, à l'ombre de ses hypocrisies, la civilisation cache de perversité et permet d'accommodemens avec le vil et l'ignoble ; pour tous les avantages dont elle récompense les apostasies des colères sublimes et des saintes indignations ! On a semé sur ces sentiers abruptes de belles lignes, inspirées par les ambitieux appels des natures d'élite vers cette félicité infinie et libre qu'invoquent toutes les grandes âmes.

Malheureusement, les aspirations désintéressées, généreuses, héroïques même, qui pouvaient excuser l'extravagance d'une conduite sans frein et sans boussole, se perdirent nécessairement dans ce milieu factice qui, en recrutant beaucoup de dupes, eut encore plus de fripons. Si bien, qu'avec les années, ce qui d'abord avait eu un vernis de poésie, ne garda plus qu'une couche de grossièreté, ne recouvrit plus qu'un fond de sottes passions appuyées sur de sottes raisons. Aujourd'hui, le mot de *Bohème parisienne* ne signifie plus

qu'un assemblage d'hommes sans foi ni loi, de femmes de mauvaise vie, dont la société ne peut que rougir, la vertu s'indigner, la religion s'affliger!

III

D'autre part, les imaginations sensibles au « pittoresque », n'ont pas manqué d'être frappées par ce qu'il y a de contraste et de surprise dans le genre de vie du Bohémien, dans ses subites disparitions et ses réapparitions inattendues, dans ses rapports multiples avec les rangs élevés et sa gouailleuse supériorité sur eux, non moins que sur les classes laborieuses, en dépit de ses haillons, de sa nourriture si misérable qu'elle en fut atrocement calomniée quand on les accusa de manger ses bêtes mortes; en dépit de son ignorance crasse et de ses accointances supposées avec les démons et les démones; en dépit des plus odieux métiers qu'il exerce! Tous les conteurs se sont emparés de ce motif, semblable à une étoffe souple, maniable, riche et vaporeuse à la fois, faite pour les plus fantastiques broderies.

Les poètes, les romanciers, les auteurs dramatiques, à l'affût des ressorts qui intriguent la curiosité du lecteur et tiennent son intérêt en suspens, ne pouvaient négliger tant d'oppositions saillantes produites par le rapprochement d'une créature aussi insaisissable que

le Bohémien, avec les paisibles banalités des destinées solidement fixées. Il leur fut aisé de faire ressortir les avantages qu'avaient sur elles des êtres non asservis à nos usages sociaux, plus nombreux qu'une discipline de caserne, plus enchaînans que les réglementations de la police, en tirant parti de la fascination fantastique exercée par la spontanéité des résolutions et des actes dans des destinées absolument libres, que ne régissent ni convenances, ni préjugés aucuns. Ils ont facilement découvert des effets saisissans produits par le pouvoir que peuvent s'adjuger sur des hommes coutumiers de quotidiennes tâches, ceux qui, ne connaissant ni *devoir*, ni tâches, ni missions, étant prêts à braver toutes les craintes, à affronter tous les risques, ne sont serfs d'aucune glèbe, se mettent au-dessus de toutes les considérations de la vie sociale, de la famille, de la position personnelle, ne se laissent en outre arrêter par aucune des puériles terreurs et des fâcheuses débilités de l'homme civilisé vis-à-vis des obscurités et des grondemens de la Nature. Le génie et le talent ont tiré parti avec un remarquable bonheur de ces circonstances, toujours pittoresques, parfois poétiques, pour créer plus d'un personnage de poème, de roman et de théâtre, à jamais incrusté dans tous les souvenirs.

La veine a été fouillée et exploitée ; épuisée, pourrait-on dire, si elle n'était rédivive. Chaque pays a eu son auteur qui supposa, sous l'extérieur brutal du

Zingaro, un principe de noblesse suffisant pour lui faire accomplir des actes de bonté et de pitié, difficiles ou impossibles aux individualités enserrées dans les considérations d'une existence rivée à un foyer domestique, héritière d'une passé historique et responsable de l'avenir des générations, impuissante d'ailleurs et désarmée, sans défense et sans résistance devant les obstacles et les défis dont la Nature entoure implacablement les moindres velléités de l'âme humaine. Tous se sont plus à prêter une intervention, tenant du prodige, dans les catastrophes de nos guerres, dans les péripéties de nos intrigues, dans les vicissitudes et les adversités de nos fortunes, à ces êtres sans bagage de passé ou perplexité d'avenir capables de suspendre leurs beaux vouloirs et de glacer leurs nobles intentions, familiarisés d'ailleurs avec toutes les rudesses de la Nature au point de pouvoir braver ses fureurs et se jouer de ses menaces.

Imaginer le Bohémien tel qu'il pourrait être si, aux conditions de son existence indépendante, il joignait assez de culture de cœur et d'esprit pour intervenir intelligemment, comme un génie ami des bons, contraire aux méchans, compatissant à l'innocence injustement attaquée, sympathique aux affections des jeunes cœurs contrariés par de vieilles rancunes, dans la complication de nos aventures à fils si enchevêtrés et si frangibles, était une donnée trop favorable aux incidens embrouillés d'une fable romanesque pour ne pas être souvent employée et habilement maniée. Les femmes de cette race,

belles, brunes, électriquement ardentes, revêtues d'un costume qui garde son cachet oriental, ne perd jamais la pompe des hautes couleurs et le luxe des scintillemens du métal, se détachèrent sur le fond inconnu de leurs mystérieuses existences comme les vives et onduleuses palmes d'un tapis de Bagdad saillissent sur un fond noir, en paraissant ne reposer sur rien! L'effet que pouvait produire la mise en scène de cette race asiatique a été si bien compris, qu'on s'en est servi jusqu'à le rendre presque fastidieux.

IV

Si nous ne nous trompons, l'Espagne fut la première, à acclimater cet élément romantique dans ses ouvrages d'imagination. Le grand Cervantes l'a fait passer dans sa nouvelle, *la Jitanilla*, du rang éposodique à l'importance d'un sujet principal. Son génie eut une pénétrante intuition, que d'autres poètes qui mirent en scène les Bohémiens n'eurent pas, lorsqu'il nous dévoile le vrai mobile de la vie qu'ils préfèrent avec toutes ses peines, à celle que nous leur offrons avec tous nos plaisirs, en faisant éloquemment parler leur enthousiasme pour la Nature, par la bouche d'un de leurs vieillards auquel il prête les mots suivans:

« Nous sommes rois des champs et des prairies,

» des forêts, des montagnes, des sources et des fleuves.
» Les bois nous fournissent leurs branches, les ar-
» bres leurs fruits, les vignes leurs grappes, les jardins
» leurs légumes, les torrens leurs eaux, les rivières
» leurs poissons, les buissons leur gibier. Nous trouvons
» de l'ombre sous les rochers, un air frais dans les
» grottes, des demeures dans les cavernes. Pour nous,
» les tempêtes ne sont que de douces brises; la neige
» nous rafraîchit; la pluie nous baigne; le tonnerre
» est notre musique; l'éclair allume ses feux pour nous
» servir de flambeaux! Pour nos membres aguer-
» ris, le sein durci de la terre est doux comme un édre-
» don; notre rude peau nous sert d'arme défensive,
» comme une cotte de maille; notre adresse n'est en-
» travée par aucune chaîne, n'est rebutée par aucune
» difficulté, ni arrêtée par les hautes murailles. Notre
» courage n'est étranglé sous aucune potence, n'est
» abattu par aucune hache, n'est fatigué par aucune
» torture.

« Nous ne mettons pas de différence entre le *oui* et
» le *non*. Si l'un des deux nous convient mieux, nous
» le prenons, et nous attachons plus de prix à être mar-
» tyrs que confesseurs..... Il n'est ni aigle, ni oiseau de
» proie, qui se jette plus promptement que nous sur un
» butin aperçu..... Nous chantons dans la prison, nous
» nous taisons sur le chevalet, nous maraudons le jour,
» nous volons la nuit; pour mieux dire, nous faisons
» souvenir les gens de ne pas oublier où ils cachent leur

» propriété. Nous ne sommes pas inquiétés par la crainte » de perdre notre honneur ou l'ambition de le grandir. » Nous ne flattons aucune connaissance et ne raccour- » cissons point notre sommeil pour présenter des pla- » cets, pour accompagner des grands seigneurs, pour » mendier des grâces. Nous préférons nos tentes déchi- » rées à des lambris dorés, à des palais de marbre, à » des tableaux de l'école flamande; les paysages de » celle-ci nous paraissent moins beaux que les aspects » de la nature, parmi ses hautes et arides roches, ses » sommets de glaces ou ses vastes prairies, ses forêts » touffues qui nous appartiennent dès que nous y met- » tons le pied, qui nous sourient dès qu'elles frappent » nos regards.....»

V

En Allemagne, on trouve dans le beau roman historique de Spindler, *le Juif*, la peinture la plus vivement coloriée des campemens que durent présenter au moyen-âge, (que l'on rencontre également aujourd'hui dans quelques contrées lointaines,) ces hordes traînant après elles le bruit des enfans les plus criards, des vieilles les plus braillardes et les plus bataillardes, des sonneries de mulets enchabraqués, du tintamarre des cuivres et des ferrailles, des plus retentissens tambours, des fifres les plus aigus, accompagnés des hennissemens, des grincemens, des crissemens, des miaule-

mens, des crépitations les plus incompréhensibles, le tout rehaussé par l'éclat des souquenilles les plus écarlates, des manteaux arlequinés du jaune et du vert le plus vif, offrant le spectacle des saltimbanqueries les plus drôlatiques.

Les pages de *Notre Dame de Paris*, si vigoureusement enluminées, firent paraître comparativement terne et fade tout ce que les auteurs avaient inventé jusques-là de plus accentué. Victor Hugo a rendu difficile d'ajouter une touche ou un trait à ses évocations, qu'on dirait sculptées en ronde-bosse quand on examine de près la hideur des larves tenant sabbat dans la *cour des miracles;* qu'on croirait peintes du plus savant pinceau lorsqu'on considère tout ce qu'il y a de perspective, de rayons artistement filtrés, de jours ménagés, de tons mitigés, de ce que les peintres nomment *de l'air sur la toile*, entre ces masses de têtes agglomérées en un monceau de hidosités. — Mainte anecdote crayonnée par Borrow nous présente des physionomies analogues, des scènes semblables; mais à travers on ne sait quelle vitre, qu'on dirait lactée par la miséricorde pour en atténuer les reflets trop crus. Pourtant, on sent plus de réalité dans la chaste sobriété de son dessin, que dans le luxurieux réalisme et les couleurs violentes plaquées par le héros de la prose française.

En citant le *Zingaro* des Espagnols, la *Meg Merrilies* de l'Angleterre, l'*Esmeralda* de Paris, la *Zemphira* de Russie, la *Préciosa* de Weber, la *Vielka* de Meyerbeer,

on énumère des créations connues de tous, dont les traits sont peut-être plus familiers à nos souvenirs que ceux des personnages bibliques ne l'étaient aux puritains d'Écosse. Ce sont les types les plus glorieux des Bohémiens et des Bohémiennes poétiques, tels qu'ils hantent la littérature, entourés d'un prestige attractif et indéfinissable, tantôt sombre et farouche, tantôt plein de grâce et de séduction. Combien d'autres ne manquent ni de piquant, ni de charme, quoique moins célèbres.

VI

Outre les auteurs qui ont animé de sentimens conformes à ceux que l'art bohémien exprime, des personnages qui n'ont aucun rapport extérieur avec cette race, qui ne sont apparentés à elle que par leurs indomptables instincts d'orgueil et de liberté infinie, par les mélancolies navrantes qui les poignent, lorsqu'ils ne se livrent pas à des joies exubérantes devant les moindres feux-follets de la vie ; outre les auteurs qui ont pris le Bohémien en qualité de ressort dramatique et de figure étrange, à placer dans un milieu dont il relève le caractère monotone, par trop simple et naturel, il y eut plusieurs poètes qui, se transportant en idée dans l'un de ces individus, essayèrent de surprendre les battemens du cœur, les pulsations du sang, provoqués par une existence comme la leur, afin de nous les redire

du seul point de vue dont ils les saisissaient : leur tonalité d'âme relativement aux sentimens humains qui se développent envers des humains.

Pouschkine intercale dans le poème qu'il leur consacre, dont la structure est pareille à ceux que Byron nommait *a Tale*, une chanson recueillie par lui de la bouche des Bohémiens de la Russie méridionale, laquelle se chante encore parmi eux. La langue russe donne à ces vers une singulière énergie par la richesse de ses assonances, par son rhythme rapide et saccadé comme la respiration haletante qui précède le crime.

1

Vieux époux, barbare époux,
Egorge-moi, brûle-moi !
Je suis endurante ; je ne crains
Ni le fer, ni le feu.

2

Je te hais !
Je te méprise !
C'est un autre que j'aime.
Et je me meurs en l'aimant !

3

Egorge-moi, brûle-moi,
Vieux époux, barbare époux !
Je saurai me taire,
Et tu ne le connaîtras pas !

4

Il est plus doux que le printemps,
Plus brûlant qu'un jour d'été ;
Il est jeune, il est beau ;
Et combien il m'aime !

5

Combien je l'ai embrassé,
Dans le silence de la nuit!
Et comme nous nous sommes ri alors
De ta vieille barbe grise.

Ceux qui partagent sur la chasteté corporelle des Bohémiennes l'opinion de Borrow, appuyée sur la judicieuse remarque que sans elle la race n'aurait jamais pu se conserver aussi pure; ceux qui connaissent toute l'influence que peut exercer sur la femme le respect de cette vertu qu'on ne perd qu'une fois, retrouveront dans ces strophes la sauvage passion qui allume des feux empoisonnés dans un sein adultère. Colère, ironie, vengeance, volupté, haine, ressentiment arrogant, tous ces dards à pointe rutilante s'y trouvent réunis et courageusement brandis!

VII

Tegner a pris pour épigraphe de son livre sur les Bohémiens un couplet d'un *lied* de Gœthe, très-connu:

Vanitas.

Je mets mon enjeu sur un rien!
Juhhe!
Et quiconque veut être mon camarade,
Qu'il trinque avec moi, qu'il fasse comme moi,
En vidant ce broc de vin!
Juhhe!

Nous ferons observer, uniquement pour faciliter la compréhension des nuances qui à notre avis constituent le *sentiment bohémien*, que ces vers n'y correspondent pas du tout. Cette poésie exprime parfaitement la frivolité et le cynisme avec lesquels le mot de Salomon, qui lui sert de titre, peut être exclamé et vulgarisé; mais l'auteur qui voulut adapter cette chanson d'étudiant dans la débine, d'aventurier en déveine, à ces fils de la tente, qui savent aussi bien être fiers et taciturnes qu'expansifs et bons-enfans, connaissait peu la nature du Bohémien, puisqu'il oublia que le cynisme n'est que très-accidentel dans son esprit; on ne le rencontre presque jamais sur ses lèvres, si on fait la différence d'un terme et d'un sentiment cynique. Les Bohémiens savent aimer. Si on leur demande ce qu'ils aiment, chacun d'eux répondra autrement; mais tous aiment, d'un même amour profond, véritable, inassouvissable, la Nature. Or, quiconque aime, quiconque sait aimer, aimer avec sacrifice, n'est jamais cynique. Le cynisme est l'apanage des âmes qui se rapprochent, de près ou de loin, du grand ingrat dont S[e] Thérèse disait: « Le malheureux, il n'aime pas! » Si jamais quelqu'un rencontra une expression cynique chez un Bohémien, ce ne fut certainement que comme une amère écorce qu'on mâche dans son impatience à dévorer un fruit savoureux, mais dont on rejette avec dégoût les restes.

L'homme blasé qui a flétri toutes ses émotions, met avec un ignoble désespoir son dernier *enjeu*

sur un *rien*; le Bohémien n'a pas *d'enjeu*, et il est fort éloigné de croire que la liberté de sa vie et ses jouissances passionnées entre tous les excitatifs de la Nature, ne soient *rien*. Il faut avoir connu et évalué haut les avantages de la société pour allier l'idée de l'annihilation, à la vocation de la vie nomade; le nomade tient le contraire pour vrai, car à ses yeux c'est l'existence à laquelle on doit tous les biens *positifs* et les destinées casanières des sociétés stables, qui constitue la *négation* des plus précieuses joies de la terre. Le vrai type du Bohémien n'est rien moins que celui d'un nihiliste. Loin de là! C'est le type d'un amant éperdu, qui adore, qui possède, qui connaît l'impossibilité de maîtriser l'objet de ses inextinguibles feux, sans pouvoir jamais cesser d'en être ivre, d'en être esclave, au point de devenir un jour ou l'autre son jouet haletant et agonisant.

N'est pas non plus qui veut le *camarade* du Bohémien, orgueilleux et insolent jusque sous la potence. Sous sa facilité apparente, son exclusivité n'en est pas moins réelle; il socie avec tous, mais il ne s'associe qu'avec les siens. Hommes et femmes n'ont pour toute religion, toute patrie, toute législation sociale, que le sens de la race: mais telle ils l'ont, telle ils la gardent. Ils ne veulent la mélanger avec aucune autre, en y admettant des étrangers ou en se fourvoyant chez eux. — Il importe donc beaucoup pour embrasser d'un coup d'œil toute la portée de *l'art bohémien*, de ne point

prendre le *sentiment bohémien* pour une simple négation, un privatif pailleté de quelques éclats lumineux ; ni de se méprendre sur le *type bohémien* en ne voyant en lui qu'une simple rebellion, une dénégation de certains biens par pur entêtement à les refuser. Rien ne serait plus faux et plus invraisemblable. Le type du Bohémien, qui incarne le sentiment bohémien, exprimé dans l'art bohémien, est essentiellement affirmatif, éminemment positif. Sans cet élément affirmatif, qui est son élément constitutif, jamais il n'eût pu se maintenir aussi intégralement chez tout un peuple, durant des siècles. Il n'est pas dans la nature humaine de repousser résolument un bien, si ce n'est par une préférence décidée pour un autre qu'elle lui croit supérieur ou qui lui est plus cher. Il en est ainsi pour l'individu ; combien plus pour un peuple.

Si celui-ci avait été privé de cette force de cohésion positive, il se serait trop facilement, et depuis longtemps, fondu goutte à goutte, en perdant un à un ceux qui le composent, à mesure qu'il avoisinait tantôt telle civilisation, tantôt telle autre ! Peu à peu ses fils eussent tous quitté leurs tentes, pour accepter les croyances, les lois, les demeures, les sécurités que toutes elles offrent, avant autres choses, contre les terreurs et les malfaisances de la belle Nature. Mais, c'est là précisément ce que le Bohémien ne veut pas. Il ne nie point, en le refusant, le bien-être si doux des sociétés ; il n'est point aveugle pour ne pas le voir, ni

idiot pour ne pas le comprendre, ni insensible pour ne pas le sentir; mais il affirme, en s'y plongeant, sa préférence pour son intimité avec la Nature, que la civilisation enlève forcément à l'homme. Elle lui en dérobe les plus tendres secrets et les plus chères voluptés, lorsqu'elle le met à l'abri de ses continuels dangers; lorsqu'elle l'éloigne de leur contact quotidien, qui seul le rapproche de cette incommensurabilité au point de lui permettre de s'éprendre de ses charmes secrets, avec une obstination maladive, souvent pareille à une pure folie, parfois dégénérée en vraie folie.

L'épigraphe de Tegner forme donc bien la devise d'un bohémien de la *Bohème* de Paris; mais, ceux-ci sont des pseudo-bohémiens, de faux bohémiens. On ne peut les appeler qu'une mauvaise contre-façon, déjà démonétisée, d'un original inimitable; une reproduction galvanoplastique, vide à l'intérieur.

VIII

Une fois que l'on s'est pénétré du véritable *sentiment bohémien* dans le *type bohémien*, sentiment toujours éminemment affirmatif, type essentiellement positif, actif même à ses jours, à ses heures, il serait impossible de rendre plus admirablement le genre de dédain rêveur, paresseux et insoucieux, de la philosophie particulière au Cygan, que Lenau ne l'a fait dans son petit poème

des *Trois Bohémiens!* Il s'est gardé de les faire parler, de leur faire faire fi! des avantages sociaux, qu'ils prisent fort haut, ne connaissant que de loin leurs prestiges, ne sachant pas au juste l'étroite connexion existante entre la richesse et les peines, entre le luxe et la satiété, entre le bonheur et l'ennui, entre les honneurs et les déboires, entre la gloire et les larmes, entre la puissance et le sang; ils ne les ont jamais possédés, ils n'en ont point usé! Comment sauraient-ils que nos pourpres et nos hermines sont doublées de deuils, que nos couronnes d'or et de fer, de lauriers ou de fleurs, de blancs orangers ou de diamans bleus, sont pointées d'épines également saignantes? Les avantages de la civilisation paraissent d'un prix infini au Bohémien, qui souffre, si cruellement quelquefois, de n'en pas posséder les plus primitifs bienfaits. Mais, ne voulant vendre sa liberté à aucun prix, ni perdre la possession de la Nature en échange d'aucune félicité, il passe à côté, trop absorbé par le *far niente* durant lequel il rumine la folie d'amour que lui inspire la grande Déesse, la bonne Déesse, pour analyser et approfondir tout ce qu'il y a de creux dans nos plaisirs, tout ce qu'il y a de douloureux dans nos joies, d'empoisonné dans nos contentemens.

Lenau a merveilleusement bien silhouetté les Bohémiens au repos. On retrouve dans le groupe qu'il en retrace toute l'éloquence d'une poésie surprise sur le fait, dévoilant involontairement les dispositions de l'âme, par l'attitude et l'expression.

« Je rencontrai un jour trois Bohémiens couchés au bord d'une haie, alors qu'avec une peine extrême mon chariot traçait son ornière à travers une plaine sablonneuse.

» L'un d'eux tenait dans ses mains un violon sur lequel il se jouait à lui-même un air flamboyant, entouré de la pourpre auréole du couchant.

« L'autre tenait nonchalamment une pipe dans sa bouche et ses yeux suivaient les contours de la fumée : insouciant, comme si le globe entier n'avait plus rien à ajouter à son bonheur !

» Le troisième dormait profondément, sa cymbale pendait aux branches ; sur les cordes passaient les souffles du vent, sur son cœur flottait un rêve.

» Tous trois avaient des vêtemens composés de diverses couleurs éclatantes, traversés de nombreuses déchirures ; tous trois défiaient, avec le dédain provoquant de la liberté, tous les destins de la terre.

» Ils m'ont ainsi triplement démontré comment, lorsque la vie n'est qu'une nuit, on peut, en dormant, en fumant, en jouant, la triplement mépriser !

» Longtemps, en poursuivant mon chemin, j'ai contemplé ces Bohémiens aux visages olivâtres, aux bruns cheveux ! »

Hélas ! . . . Pour Lenau, la vie était devenue une nuit ! Il se garda de croire qu'elle le fût pour ces trois hommes, dont l'un jouait un air flamboyant, « entouré de la pourpre auréole du couchant », glorifiant ainsi son amour ; dont l'autre fumait, rêvant aux étreintes passées et futures de sa terrible maîtresse, « comme si le globe entier n'avait plus rien à ajouter à son bonheur ; » dont le troisième dormait, prenant des forces pour aimer à tous les instans, vaincre à toutes les heures, puis un jour sacrifier sa vie à cette Nature, dont l'image « flottait en rêve » sur son sommeil.

IX

Quel que soit le nombre des Bohémiens qui ont déjà figuré dans les romans, les drames, les poèmes, de nos auteurs, la veine est si peu tarie, que de nouvelles figures viennent tous les jours augmenter, dans le monde de la poésie et de la littérature, le groupe de ces Bohémiens «inventés», qu'on pourrait appeler des Bohémiens artificiels, ne ressemblant parfois que de fort loin aux Bohémiens en nature. Il n'est pourtant pas dit qu'on ne puisse donner plus de vérité sur le théâtre ou dans le roman à la réapparition de ces personnages, nouvelle espèce de *Deus ex machina*. Pour cela, il faudrait cesser de les considérer de notre point de vue, ainsi qu'on l'a fait jusques à présent, pour se placer au leur quand on les regarde et qu'on les fait agir, ce qui ne fut point encore réellement fait. Ce procédé pourrait inaugurer une nouvelle poétique à leur égard; mais, il ne serait peut-être pas aisé de définir ses points de départ. Il importerait de ne plus faire agir le Bohémien, même comme personnage accessoire, selon nos idées et les besoins de nos combinaisons dramatiques, quand son intervention est nécessaire pour en dénouer les liens vivement serrés; il faudrait désormais faire mouvoir ces hommes, ces vieillards, ces jeunes filles, ces

femmes, selon les impulsions de leur âme, de leurs passions, de leur idéal de bonheur ou de malheur, selon leur conception du désirable, du préférable, du délectable, de l'adorable inénarrable. Or, qui n'est pas Bohémien peut-il le faire?

Il ne saurait le faire, même en musique! Vainement le musicien le plus familiarisé depuis son enfance avec leur art, avec son sens ésotérique, non moins qu'avec ses formes exotériques, essaierait-il de chanter, lui aussi, dans ce mode unique au monde, venu des Indes, saturé des effluves de toutes les végétations tropicales, des miasmes endémiques de ces pays où la volupté joue avec la mort, des exhalaisons marines de tous les océans qu'il traversa, des souffles sahariens ou des parfums exhilarans qu'apportaient avec lui, tantôt les autans, tantôt les zéphyrs; — le musicien qui a conquis son initiation aux mystères de l'*art bohémien*, sans appartenir lui-même par son sang à la race bohémienne, par sa vie au *type bohémien*, ne sera jamais assez maître du *sentiment bohémien* pour le formuler avec des accens à lui, pour le chanter selon sa propre inspiration. Il ne peut que reproduire celle de ces asiates; la rendre compréhensible et sensible à nous autres civilisés du continent européen, en rapprochant leur art, — sans le mutiler, sans le défigurer, sans l'efféminer, sans le banaliser, sans le dénaturer, — des exigences inévitables de nos sens, de notre acoustique, de nos instrumens, de notre orchestration.

Le don de virtuosité contribue naturellement, plus que tout, à une reproduction vraie, vivante, entièrement imprégnée de l'âme de cette race. L'artiste qui s'est assimilé par l'imagination le sentiment bohémien peut dérober à son art les merveilles de son coloris, les tonalités brusques et suaves, les diapasons inattendus, les fioritures surpleines de microscopiques luxuriances, les intervalles exotiques qui stupéfient notre ouïe, les retours multiples de la dominante ou la présence irrémissible de la tonique, de manière à croire, dans un instant extraordinaire de verve entraînante, enlevante, transportante, émuler avec eux, les surpasser peut-être! Illusion! Si notre orchestre avec toutes ses ressources, que les siècles précédens eussent traitées de fabuleuses, ne peut en aucune manière rendre le jet primitif de l'orchestre bohémien, — tout en élevant cet art, nous ne le contestons pas, à une plus haute puissance, — le virtuose européen, fût-il un Paganini, ne sera jamais pour le véritable auditoire de cette musique encore hindoue, auditoire aussi primitif que son orchestre hongro-bohémien, ce qu'est un virtuose Rommy de naissance. Nous en appelons aux mânes de Bihary! Ils nous donneraient raison.

Mais, si le musicien, si le virtuose européen ne peuvent jamais espérer d'atteindre, même après trente ans d'études sincères, à toute la verve du *sentiment bohémien* dans l'*art bohémien*, qu'en sera-t-il de l'écrivain qui ne saurait se contenter, comme lui, de saisir

le coloris des impressions, de peindre les lentes ou rapides dégradations de leurs teintes, de rendre leur profondeur, leur fulgurante intensité? Il est obligé de les modeler, pour ainsi dire; il est forcé, par les conditions de son art, de leur donner une sorte de plastiticité, en les analysant, en les motivant, en suivant leur première étincelle, son développement fatal ou sa conflagration subite. Ne doit-il pas narrer les procédés psychologiques, saisir au vol les transformations du sentiment? En outre, toutes les intuitions que l'écrivain peut avoir de ces momens qui n'ont jamais été dits, jamais révélés, jamais trahis par ceux dont ils forment les pulsations vitales, dont ils remplissent l'existence de leur succession, il doit les porter dans cette sphère sans pénombres, où la parole jette sur les mystères de l'âme un jour plat, une lumière crue, une clarté dure, dans lesquelles le contour sec des motivations se dessine aigu, comme des lignes enfoncées dans la pierre par le ciseau qu'aucun demi-jour ne vient ombrer, qu'aucune demi-teinte ne vient entourer d'une incertitude palpitante. — Son œuvre risque de rappeler le burin du graveur quand il essaie de reproduire un de ces tableaux à la Rubens, où les contours sont à peine saisissables, tout son poème se résumant en chatoiemens indescriptibles ou en flamboyemens indicibles.

Or, quelque esprités que soient les bohémiens de la *Bohème* européenne, nommément parisienne, tout leur esprit ne les fera point arriver à la divination de ce

que l'esprit ne saurait deviner, de ce que l'étude elle-même ne saurait pénétrer. C'est bien le cas d'appliquer le mot si connu: «L'esprit qui sert à tout, ne suffit à rien.» Pour comprendre le Rommy au point de chanter ce qu'il a chanté, au point de rendre au dehors quelque chose de ce qu'il nous à dit renfermer au dedans de lui, de peindre ses traits en leur faisant exprimer à l'extérieur quelque chose de ce qu'il cache à l'intérieur, il suffit de l'avoir fréquenté, de l'avoir interrogé, de l'avoir vu heureux, gai, au pouvoir du Bacchus inspirateur, (car il est moins familier de Sylène que les civilisés, ce qui est fort à noter en son honneur); il suffit d'avoir quelque peu deviné sa vie ou d'avoir quelque peu vécu *avec* lui. Mais, pour ajouter un chant aux chants des Rommy, pour sentir comme le Rommy sent, pour penser comme le Rommy pense, pour parler comme le Rommy se parle à lui-même, il faut avoir partagé ses passions, ses terreurs et ses joies, ses périls surtout, en ne vivant pas seulemeut avec lui; en vivant *comme* lui. Qu'on se le demande maintenant! De tous ceux qui ont cru imiter le Bohémien, dont ils imaginaient un *type* idéal; de tous ceux qui ont voulu rendre à leur façon le *sentiment* qu'on appelle de son nom; de tous ceux qui ont cru imiter *l'art* qu'il créa, en est-il un seul qui ait consenti à partager sa passion pour la Nature, à vivre de sa vie, en se contagiant des émotions multiples et diverses qu'elle lui apporte? Nul, on peut bien le dire; nul n'a éprouvé

au plus faible degré, encore moins a-t-il ressenti avec une même frénésie, la passion où il trouve la gamme de son âme modulée à l'infini sur des notes enharmoniques, en des augmentations ou des diminutions, comme qui dirait en des émotions génératrices que nous concevons à peine, le faisant passer sans transitions conventionelles aucunes, d'un mineur sombre comme la nuit à un majeur éclatant comme l'aurore!

De plus, nul n'a encore su chercher dans cette passion le mot de l'énigme bohémienne; nul n'a compris quelle était la passion culminante, la seule vraie, la seule survivante à toutes, dans le cœur du Rommy? Cependant, qui ne tient pas compte d'une telle cause, ne saurait en apprécier les effets psychologiques. Un écrivain espagnol de génie sut démêler et entrevoir le secret de cette race, qu'elle ne cache pourtant pas: cet amour sans nom et sans bornes pour la création, qui éclipse tous les autres, momentanés et brûlans, comme les étincelles d'un brasier. Un artiste français a voulu vivre quelque temps de leur vie, s'immerger dans leurs joies de salamandres, nager dans leurs plaisirs de feu. Ni l'un, ni l'autre ne se laissèrent inoculer leur soif anhélante, ni gagner par leur vertige. Quiconque a tenté de décrire, d'imiter, de chanter, de glorifier le Bohémien, n'a jamais réussi à s'identifier ce vrai mobile, ce seul mobile de tout son être, n'ayant jamais éprouvé rien de semblable au besoin de toujours vivre sous le regard, dans les

bras, au sein de la Nature, entre ses constantes étreintes, sous son unique et continuel empire!

Il semble évident qu'aucun artiste de l'archet, du pinceau, de la plume, s'il n'a le sang des Rommy dans les veines, ne saurait aller jusqu'à vivre *comme* eux, pour arriver à penser et à sentir *comme* eux; tout au plus peut-il vivre *avec* eux, pour une courte période de temps, durant laquelle l'observation tuant l'émotion, s'aveugle elle-même. On le reconnaît dans les pages de Borrow, si sympathiques, si affectionnées même, si désireuses de pénétrer au fin fond de ces âmes, qui semblent récéler un élément, on dirait presque un sens spirituel, manquant aux nôtres, pendant qu'on les croirait privées de tout un groupe de facultés innées chez nous. C'est que, il faut s'en persuader, ce n'est point en soumettant le Rommy à des expériences préméditées, à une sorte de cours d'anatomie comparée psychique, qu'on saisira la structure intérieure, le mouvement interne, de son être moral. Pour connaître le Rommy comme il ne se connaît pas lui-même, pour le portraire sur le vif, il faudrait devenir un Rommy sans cesser d'être un Européen. Qui oserait, qui saurait s'y résoudre?

Est-ce à dire que l'art de la plume doive à jamais désespérer de s'emparer de ce thème que la peinture a plus d'une fois conquis avec bonheur, que la musique déjà s'est appropriée si largement? — Il y aurait une sorte de pusillanimité artistique à le craindre.

L'artiste ne se défie jamais des puissances d'expression de l'art. Ce qui fut longtemps impossible, faute de certains moyens, devient souvent possible à l'aide de moyens nouvellement découverts qu'il ne nous est pas donné de prévoir. Qui dont avant le XIXe siècle, eût pressenti les mondes nouveaux contenus dans notre orchestre? La bonne providence n'a point voulu imposer au poète la torture d'éprouver des sentimens qu'il n'a pas les moyens d'exprimer; tant que ces moyens manquent, son imagination ne formule pas ces sentimens. Mais, il apprend à les connaître, sitôt qu'il gagne la possibilité de les manifester! Si donc aujourd'hui l'écrivain peut difficilement espérer de retracer véridiquement, telles qu'elles sont en réalité, les émotions d'un Rommy, cela ne prouve nullement que la même difficulté doive toujours subsister au même degré; que plus tard il ne surviendra pas, avec le progrès des temps, des conditions nouvelles qui rendent l'impossible d'hier possible demain, sans que nous en ayons à l'avance la moindre idée, la plus vague notion; puisque, de les avoir entrevues serait déjà les avoir découvertes! En cela, comme en autres choses. Qui donc avait la moindre idée du spectroscope avant qu'il fût là, nous divulguant le secret de la composition des astres? Qui avait la moindre notion du photophone avant qu'il ait agi, nous permettant peut-être de correspondre un jour à travers l'immensité des espaces avec leurs habitans, s'il est des âmes qui attendent dans leurs ténébreuses froidures ou les incandescences

de leurs photosphères, le glorieux instant qui les fera entrer dans les célestes parvis !

X

Peut-on parler des Bohémiens sans rappeler celui qui, d'entre tous les poètes qui les illustrèrent dans un art quelconque, comprit le mieux peut-être leur sentiment en partageant leur vie? Celui qui s'associa à eux par amour comme eux de la liberté, de la variété, du caprice; celui qui emporta de chez eux un secret éloignement pour nos institutions, dont il stigmatisa les barbaries en dépeignant toute l'horreur des *Maux de la Guerre*, mis en regard dans son esprit avec les maux de la vie semi-sauvage des Bohémiens, qu'il trouva probablement moins cruels, moins irrémédiables, moins inhumains surtout? Comment oublier Jacques Callot, l'enfant amoureux, recueilli, nourri, choyé par les Zingarelli, jamais ingrat envers ces hommes dont il avait accompagné les gais braconnages, envers ces femmes dont il adorait la savoureuse beauté? Il fut porté sur leurs épaules, il voyagea sur leurs chariots; il fut joyeux de leurs joies, il s'éprit avec eux d'une existence délivrée des sermons grondeurs de la sévérité paternelle, pleine de charmantes folies, toujours ivre de lumière, toujours verte d'espérance, toujours chantante et toujours épanouie.

Telle ils la lui firent, ces protecteurs inopinés auprès desquels il vint fuir les rigueurs exagérées d'une éducation pédante, qui s'imaginait pouvoir toujours retenir à l'état de chrysalide un papillon aux ailes mignonnes, découpées en une infinité de formes, dont les petitesses minuscules étaient toutes chargées de l'éloquente et foudroyante électricité du génie! Le jeune fugitif lorrain ne connut du sort des Bohémiens que ses plus attrayans côtés, ceux de l'éternel printemps d'Italie. Si, parmi eux, il eut un peu faim, s'il eut un peu froid, s'il coucha sur la dure et la terre nue, ce dut être *con tanta allegria*, qu'il préféra leur faim aux sages abstinences, leur froid aux remontrances glaciales, leur sommeil à la belle-étoile aux alcôves d'un renfermé nauséabond, dont on le gratifiait dans sa famille de rigoristes. Mais, comme après tout son inspiration fuyait seulement un de nos genres de vie trop étroit pour en chercher un plus large, si tôt qu'il l'eut trouvé, il abandonna la tente des Bohémiens qui lui avait été si hospitalière. Il ne songea plus jamais à leur hautaine et fantasque Déesse, à son temple, à son culte, à celle pour qui seule ils vivent, et vivent comme ils vivent: la Nature! Mais, il n'oublia pas ses gais et fringans compagnons.

Lorsqu'il les quitta, ce ne fut pas sans les emmener avec lui dans le monde idéal de l'artiste. Là, libre et maître, le poète accueille à son gré tous ceux qu'il revêt d'une mystique noblesse. Sa reconnaissance, plus

glorieuse que celle des rois de la terre, dispense l'immortalité, car:

Son œil rend éternels les objets qu'il regarde !

Il fait ses créanciers hôtes dans son empire, où ils retrouvent en célébrité ce qu'ils ont donné en bonté. Jacques Callot étant devenu pour quelque temps bohémien avec les Bohémiens, les dessina sur nature avec les prédilections d'un *faible* ; son crayon s'inspira d'une verve, d'une vie, d'une vérité, qui peignirent leur âme en même temps que leurs traits.

ORIGINE DES BOHÉMIENS.

I

Plus on songe à ce peuple singulier, et plus on se demande d'où peut originairement procéder cet attachement si immotivé et si puissant, si peu réfléchi et si profondément senti pour la Nature, engendrant chez lui ces étranges bizarreries qui nous choquent et nous indignent si vivement; d'où peut provenir cette complète absence de toute inclination religieuse, cette invincible horreur pour tout ce qui tendrait à lui faire faire alliance avec une civilisation ou une autre; cette renonciation si absolue à toute fraternité avec le reste des hommes, qu'en supposant un appel nominal de toutes les nations devant la face du Seigneur, leur créateur et leur maître, il serait à croire, qu'ayant en quelque sorte adiré leur titre d'homme, les Bohémiens n'y comparaîtraient pas???

Nous disons bien, il est vrai, que le vivre perpétuel au sein de la Nature, l'enivrement constant des émotions toujours changeantes qu'elle provoque, ont fini par devenir un besoin aussi impérieux pour l'âme du Bohé-

mien, que celui de l'opium l'est pour les malheureux qui ont souvent éprouvé les délicieux ébranlemens, les vertiges voluptueux, les désirs fantastiques qu'il occasionne. On peut en inférer, à la rigueur, que ce besoin a fait naturellement naître celui d'une indépendance et d'une liberté illimitées. Une indifférence entière pour toutes les considérations morales et les besoins intellectuels des sociétés établies, un éloignement invincible pour tout travail qui pourrait arrêter, borner ou entre-couper les effusions de cette passion, *sui generis*, devaient fatalement résulter de cette soif insatiable d'excitations continues. Mais, il reste toujours à savoir, ce qui a primitivement occasionné cette vie exclusivement rejetée au sein de la Nature, si contraire aux instincts sociaux de l'humanité entière qu'elle ne peut même être comparée à l'état sauvage? Il reste à savoir depuis quand les Bohémiens se sont ainsi définitivement relégués dans un milieu auquel ils ne demandaient qu'une condition, celle d'être inhabité, pour les tenir toujours en présence des sourires et des sévérités de cette *Alma Mater*, qui nourrit tous ses enfans, mais que ceux-ci sembleraient devoir d'autant plus chérir qu'ils ne rechercheraient que ses sourires, en se tenant à l'abri de ses sévérités, changées parfois, par la rigueur des saisons, en vraies cruautés?

Comment ne pas se demander d'où vient, (mystérieuse énigme,) cette conformité de langage, de constitution, de mœurs et d'allures; d'où vient cette conservation

séculaire d'un même type national, d'une même physionomie, qui tranche sur celles de toutes les autres races; d'un même caractère moral, de mêmes habitudes, millénaires peut-être, entre leurs tribus dispersées dans des contrées et des continens si éloignés, entre des civilisations, des religions si opposées? D'où vient cet amour de la Nature si également obstiné chez tous, si déraisonnable, si chèrement payé, qu'il en devient incompréhensible pour nous? D'où vient que le Zingali de l'Himalaya est si semblable à celui de l'Égypte et de la Turquie, celui de la Perse à celui de la Russie et de l'Angleterre, celui de l'Espagne à celui de l'Allemagne et du Brésil? — Ce problème a occupé les savans, comme un des faits les plus curieux de l'histoire du genre humain.

Quand il se rencontre des peuplades sauvages qui paraissent faire preuve d'une aversion égale à celle des Bohémiens, pour toutes les notions que des conquérans ou des colons chrétiens apportent avec eux, le germe de ces notions ne leur est cependant pas étranger. Ils ne refusent d'accepter que les formes qu'elles ont prises chez les peuples civilisés, plus compliquées, plus développées, plus élevées que les leurs. Quelque vague que soit leur croyance au Grand-Esprit, ils en ont une; quelque élémentaire que soit leur culte pour les tombeaux de leurs pères, les rites de leur sacerdoce aux grands momens de la vie et de la mort, des dangers et des besoins communs, ils ont un culte, un sacerdoce, des rites; quelque lâche que soit le tissu de leur organisation

sociale, c'en est toujours une; quelque faible que soit l'autorité des caciques, c'en est déjà une; quelque informe que soit leur idée de patrie, ils possèdent une terre dont ils sont maîtres selon *notre* définition de la propriété, libres d'en user et d'en abuser. Lorsqu'elle est envahie, ils la défendent avec un courage héroïque, quoique féroce; s'ils sont vaincus, ils s'en retirent pour la remplacer par une autre, qu'ils s'assimilent, qu'ils se remettent à aimer, qu'ils conservent et défendent avec une égale vénération.

Quels que soient les excès étranges ou révoltans pour nous qui règnent dans leurs mœurs, ils ont une idée du bien et du mal. Le courage est une vertu chez eux comme chez nous; ils pratiquent et honorent, comme nous, la discipline, le dévouement, la chasteté, la piété, le respect des choses sacrées. La défaite des ennemis, qui représente le sentiment de la nationalité et la protection de la famille, est une gloire pour eux, comme pour nous; ils la célèbrent avec pompe et en conservent les trophées. Quand ils sont cernés et pressés par une nation armée de poudre et de dynamite, ils se font exterminer plutôt que de renoncer à la foi de leurs pères, à leur culte, à leur organisation sociale. Si en de rares endroits, ils se laissent englober et absorber par les vainqueurs, c'est dans des proportions tellement réduites, qu'elles ne servent qu'à dissimuler quelque temps la disparition de la race, graduelle, mais réelle. Elle s'est accomplie plus souvent que les statistiques de notre histoire

moderne ne nous l'apprennent, par dédain d'un incident d'aussi peu d'importance pour les nations civilisées que l'extinction d'un peuple, qui ne voulait pas abdiquer ses coutumes et son genre de vie traditionnel pour accepter des lumières, dont il était incapable de saisir la portée.

Leur sort ne surprend pas quand on songe que les peuples naissent, vivent et meurent, comme les familles, comme les individus, ayant aussi bien qu'eux, plus qu'eux encore, une mission à remplir. Si la providence destina les familles humaines tombées dans l'état sauvage à peupler les immenses espaces qui, inhabités, fussent demeurés indomptables peut-être dans la suite à tous les efforts des sociétés civilisées : déserts et glaces inaccessibles, montagnes farouches ou archipels perfides semés sur les vastes mers, continens pierreux comme l'intérieur de l'Asie, paludéens comme l'intérieur de l'Afrique, forestiers comme l'intérieur des deux Amériques, où, privée de ces tribus, la terre eût ignoré l'existence de l'homme, — il est dans l'ordre des choses qu'ayant achevé leur mission, ces races cèdent, une à une, la place qu'elles ont occupée sur le globe et disparaissent de sa surface à mesure que les nations christianisées, régénérées par le sang du Rédempteur et l'eau du Baptême, s'avancent aussi une à une, vers les contrées que leur civilisation n'a point encore assainies, enrichies, embellies. Elles sont destinées à prendre possession de toute cette planète, donnée en demeure au genre humain,

afin qu'obéissant au commandement qu'il reçut à sa création, — *Benedixitque illis Deus et ait: Crescite et multiplicamini, et replete terram, et subjicite eam!* . . (Gen.) il la degrossisse, il la cultive, il l'orne, il la pare, il en fasse un chef-d'œuvre d'art, comme elle est le chef-d'œuvre de l'univers.

Les sauvages ont été inconsciemment fidèles à leur mission. Tant qu'une région restait inabordable à la prise de possession des hommes civilisés, ils y vivaient, ils l'animaient de leur souffle, ils l'apprivoisaient par leur présence, pour ainsi dire; ils en faisaient une habitation domestique, empêchant les animaux vénimeux, terribles, formidables, les végetations inextricables, suffocantes, mortelles, de se multiplier sans mesure, d'envahir le sol, de séquestrer la vie à leur unique profit. — Quand une nation plus forte qu'eux vient achever ce qu'ils avaient ébauché jusques-là, ne se sentant pas appelés à en faire partie, ils succombent et périssent vaillemment, plutôt que de friser de loin la civilisation et de courir après ses moyens de subsistance, gagnés ou volés, obtenus ou prodigués.

Ils veulent rester ce qu'ils sont, où ils sont, parce qu'ils se regardent comme enracinés à leur patrie, comme partie intégrante de son tout, croyant de leur devoir et de leur honneur de vivre et de mourir sur son cœur maternel. Même cette petite poignée qui se laissa christianiser, ça et là, n'abandonne point ses pénates, ne voulant pas de la civilisation par un instinct irraisonné,

plus fort que la mort. Toutefois, en la repoussant, ne pouvant en comprendre les bienfaits, ils refusent aussi d'en connaître les ressorts, le bien et le mal, de tirer avantage de ses vertus et de ses vices, quoiqu'ils se laissent séduire par le clinquant et démoraliser par l'eau-de-vie. Mais, ces aberrations tiennent à leur ignorance et à leur inexpérience, non à leur absence de patriotisme; ils ignorent que l'ivresse abrutit. Ni à jeun, ni grisé, nul d'eux ne consent à quitter son lieu natal. Aussi, le chef Zoulou qui, après avoir appris l'usage d'une mitrailleuse, expliqué par un géneral anglais au parlementaire envoyé dans son camp, rentra dans sa tente pour se brûler la cervelle, ne fut ni aussi illogique, ni aussi effrayé, qu'il nous semble de prime-abord. Il comprit du coup que son peuple était voué à l'extermination s'il n'acceptait l'étranger chez lui et, pour ne point propager involontairement parmi les siens le désespoir qui l'avait saisi, il préféra sans doute ne pas survivre à l'instant néfaste où il acquit une si lugubre certitude! Cette tragique destinée explique toute l'intensité de l'instinct avec lequel le sauvage sent, qu'il doit succomber à un carnage plutôt que de laisser la civilisation s'emparer de sa patrie.

Qu'il en est autrement des Bohémiens! Quand les sauvages repoussent la civilisation, ce n'est point sciemment; ils la redoutent, ne la comprenant pas, la considérant comme une injuste invasion de leur territoire, comme une infraction à leur *droit*, et, tout sauvages

qu'ils sont, ils n'admettent pas le principe moderne: «la force prime la droit.» Les Bohémiens, tout au contraire, ne redoutent nullement la civilisation; ils la recherchent, puisqu'ils veulent vivre côte-à-côte avec elle. Pourtant, ils refusent aussi de l'accepter, tout en la comprenant, tout en ayant plaisir à suivre ses traces, à s'arrêter près de ses foyers, à exploiter, tantôt ses vices, tantôt ses vertus. Les Bohémiens craignent si peu d'être détruits ou absorbés par une civilisation quelconque, d'être noyés dans son sang ou transformés par l'ivresse de ses parfums, de cesser d'être eux-mêmes en s'approchant de ses banquets et en trempant leurs lèvres à ses coupes d'or, qu'ils aiment à la fréquenter au point de ne pouvoir se passer de son voisinage! Ils veulent vivre près d'elle; ils ne peuvent même vivre qu'à son ombre et sous ses reflets, saisissant quelques unes de ses plus délicates nuances quand ils pénètrent dans ses régions, dédaignant cependant de s'infondre en elle. Qui peut dire que ce n'est point pour l'avoir trop vite connue sous son aspect humain et infernal, son aspect divin et béni ne leur ayant jamais été montré?

Mais, quand semblablement aux sauvages, les Rommy ne donnent à la civilisation aucune prise sur eux, c'est par un tout autre motif. Ils ne défendent pas leur patrimoine, l'héritage paternel qui leur fut légué; ils n'en ont pas. Comme l'oiseau sur la branche, ils se posent montanément sur toute terre qu'ils rencontrent dans leur existence, fluide comme celle d'un courant

qui cache plus souvent ses flots dans les sentiers souterrains, qu'il ne les laisse apercevoir en leurs bonds irréguliers et leurs constantes fuites. Quelque soit le sol qu'ils foulent, jamais les Bohémiens ne songent à le revendiquer ; ils seraient les plus malheureux du monde de devoir l'adopter.

Pareils aux pariétaires qui croissent au milieu des pierres disjointes, ils végètent dans les interstices laissées entre les agglomérations des peuples civilisés, non point provisoirement, non point avec l'espérance de conquérir ou de reconquérir quelque jour une région qu'ils considéreraient comme *leur* propriété sur ce globe, le don fait en commun aux nations ; mais par volonté déterminée de ne jamais posséder une patrie, de ne jamais avoir leur sol, de ne jamais pousser de racines qui les fixent sur une terre quelconque. Toute terre leur est bonne, pourvu que le ciel y soit chaud, car ces natures tropicales ne redoutent qu'un froid éternel, n'évitent que les zones septentrionales ; elles périraient dans les régions qu'éclairent les lueurs rosées des aurores-boréales. Du reste, ils n'ont de préférence ni pour les montagnes escarpées, ni pour les grèves unies, ni pour les coteaux et les vallons, ni pour les plaines à perte de vue, ni pour les larges fleuves, ni pour les contrées arides. Tout leur est égal, pourvu qu'ils soient dans le voisinage des sociétés, de ces sociétés dont ils ne veulent à aucun prix partager les sécurités, pour n'en pas assumer les devoirs.

Quoiqu'immémorans de toute patrie antérieure à leur existence nomade actuelle, ils n'ont jamais cherché durant leurs pérégrinations sans terme quelque steppe, quelqu'île, quelque plage, quelque versant de montagne, sans possesseurs, qu'ils eussent pu appeler leur, pour y naître, y vivre, y prier et s'y ensevelir, selon leurs traditions, leurs rites, leurs lois et leurs usages. Il y a plus. Il est probable que si on leur donnait une portion de terre quelconque, arable, poissonneuse, giboyeuse, propre aux pâturages et aux mines, en leur disant: — « Ceci est à vous ; cultivez-le, *subjuguez-le*, faites en votre patrie ! » — ils ne sauraient comment s'y prendre pour en tirer parti, car ils ne consentiraient jamais ni à pêcher systématiquement, ni à chasser avec une régularité capable d'élever le niveau de leur bien-être ; ni à se faire laboureurs, ni à devenir pasteurs, ni à manufacturer, ni à commercer, à l'exemple des peuples qu'ils visitent. Ils ne veulent ni former une nation auprès d'autres nations, ni s'incorporer à aucune d'entre elles.

II

Comme cependant la ressemblance indélébile des tribus bohémiennes les plus éloignées témoigne d'une communauté de principe vital, qui démontre, non seulement une communauté de race, mais aussi une communauté d'origine nationale, car elle implique celle de cer-

taines impressions primordiales communes; comme alors les Bohémiens ont nécessairement dû être aborigènes quelque part, qu'ils n'auront irradié sur la terre entière qu'en partant d'un point central, — ne faut-il pas que d'étranges vicissitudes, une incompréhensible infortune, aient amené une manière d'être si contraire aux premiers instincts des autres familles humaines? Ne faut-il pas aussi qu'ils l'aient longtemps pratiquée, pendant qu'ils formaient encore une masse compacte? Ne faut-il pas qu'ils aient été des siècles au même pays en l'état où nous les voyons aujourd'hui dans leur dispersion, pour que les sentimens qui les caractérisent se soient infiltrés dans leur sang, infusés dans leur âme, invétérés dans leur esprit, imprégnés dans leur mémoire, au point de créer en eux une nature qui ne se dément plus chez aucun d'eux, dans aucune de leurs branches, si disséminées quelles soient du Nord au Midi, de l'Orient à l'Occident: nature si étrange, qu'on la dirait d'abord n'appartenir que de loin à l'humaine espèce!

Une nécessité fatale a dû peser, elle a dû même se continuer durant de longs siècles, sur une population assez vivace pour ne pas dépérir dans des conditions d'existence affreusement anormales, assez accablée pour les «accepter.» Ce n'est point au hasard que ce mot se place ici. On n'accepte point ce que le destin seul impose; on ile subit: telle la vie sauvage des populations, dont les facultés intellectuelles sont trop oblitérées pour qu'elles puissent en sortir. On n'accepte que ce qui nous

vient d'autres hommes, ce que l'on pourrait encore refuser, ce contre quoi l'on pourrait encore se révolter, jusqu'au suicide ou à l'égorgement. En disant qu'un peuple «accepte», — n'importe quoi, — c'est présupposer le contact d'autres peuples, vivant sur d'autres données. Or, l'exceptionnalité des moyens de subsistance propres aux Bohémiens ne permet pas de conjecturer un seul instant, qu'ils n'en aient pas connus d'autres à l'état autochthone. Pour avoir pris l'incorrigible habitude de ne vivre qu'aux dépens d'autrui, dans une orgueilleuse oisiveté et une gaieté adolorée, il faut avoir longtemps vécu à portée de gens qui se procuraient et avaient de quoi donner et de quoi se laisser prendre: c'est-à-dire, à portée de gens civilisés. Cette évidence morale oblige d'admettre que leur état primitif, qui ne pouvait reposer sur l'aumône, la filouterie, les industries interlopes et le vol, dût être totalement bouleversé par l'invasion d'une autre race, dont le voisinage abhorré leur fit contracter les accoutumances qu'ils n'ont plus su, ni voulu perdre. Un peuple chez qui l'improductivité est principielle, qui se blottit, comme un animal ou une plante parasite, dans les scissures et les fentes laissées entre les propriétés des hommes qui en ont, pour grapiller des vivres, par ci par là, en se déchargeant sur eux du soin de les rassembler péniblement, n'a pu présenter cette anomalie, (devenue si persistante qu'elle a résisté à l'influence de tous les climats, de toutes les religions, de tous les temps,) qu'à partir de l'époque où

il a été enclavé par des races supérieures, qui l'ont peut-être forcé de recourir à cette extrémité pour éviter de se sentir étouffé, en étant comprimé de toutes parts.

Cette nécessité a dû être supportée avec un sentiment unanime, un sentiment identique, d'une grande intensité, par un très-grand nombre d'individus, pour avoir laissé de telles traces dans leurs descendans les plus éloignés; pour avoir contagié chaque individu de leur sang d'une couleur nationale, dont le caractère n'a pu devenir aussi ineffaçable que par la vue d'exemples multipliés à l'infini. L'imagination d'un peuple n'est si fortement frappée, elle ne garde si fidèlement une empreinte typique, que par une succession de faits fatalement subis, irrémissiblement acceptés, durant des époques de longue durée, *avant* que ses groupes se soient partagés. Un entêtement aussi constant à rejeter les avantages de la vie sociale que celui dont les Bohémiens ont fait preuve sur tous les continens, en présence de tous les cultes, de toutes les législations du monde, face-à-face avec les races et les civilisations les plus dissemblables, dût être précédé d'une persistance antérieure, qui certainement ne fut point passagère. L'homme n'est pas aussi revêche à toutes les douceurs d'une croyance et d'une patrie, de la famille et du domicile, quand cette abstention volontaire et ce dédain préconçu pour toute existence réglée ne s'est point transmis durant maintes et maintes générations, *avant* l'instant où celles qui difflùèrent sur tous les pays s'exposaient à de si fortes ten-

tations d'y renoncer. Sans un endurcissement antécédent séculaire, si leur individualité collective peut être qualifiée de ce triste nom, leur nationalité n'eût sûrement pu résister aux conditions dissolvantes de l'émiettement en une quantité de parcelles, qui ignorent réciproquement leur existence.

III

Entre les érudits qui s'occupent de cet étrange phénomène, la plupart s'accordent à croire les *Rommy* originaires de l'Inde, vu certaines ressemblances de leur idiome avec le sanscrit, la similitude du type, de la physionomie, de certains traits de leur race, avec celles qui peuplent encore quelques endroits de ces vastes contrées. Ils les considèrent nommément comme des rejetons de cette partie de l'antique population de l'Indoustan, qui fut appelée : *Parias.* Cette hypothèse est si généralement adoptée par ceux qui ont voix au chapitre dans ces matières, qu'on la peut dire universellement admise. Elle nous semble, pour notre part, la plus probable aussi du point de vue psychologique et poétique.

Les Parias furent placés dans la hiérarchie sacrosainte des Hindous au-dessous des quatre castes qui composaient leur nation et que la légende, (élevée plus tard par le législateur Manou à la hauteur d'un

dogme,) disait être d'inégale origine, attribuant la création du *Brahmane*, (la caste sacerdotale et scientifique) au souffle de la bouche du grand Brahm créateur, celle du *Khyattryas*, (la caste des nobles guerriers) au travail de ses mains, celle des *Waïschias*, (la caste des agriculteurs et des commerçans) au mouvement de ses cuisses, celle des *Soudras*, (la caste des artisans et ouvriers) à l'ombre de ses pieds. D'après le dogme du commencement des choses et d'après cette classification, les Parias, qui n'appartenaient pas du tout à la race des Aryas, furent regardés comme en dehors de l'humanité, n'ayant pas été tirés de la même manière d'une même substance divine. — Les Parias étaient sans doute un peuple indigène, habitant ce continent antérieurement aux Aryas qui, l'ayant envahi de trois à quatre mille ans avant notre ère, décidèrent si péremptoirement de s'y établir à perpétuité, qu'ils déclarèrent déchu de tous les droits que possèdent les bons de leur race privilégiée à l'éternité bienheureuse dans le sein du Brahm, celui de leurs fils qui oserait quitter cette terre dont ils prenaient solennellement possession pour les siècles des siècles.

Si les Parias n'avaient pas existé, on eût pu penser qu'en passant l'Indus, les Aryas ne trouvèrent devant eux que des sites inhabités. Mais, il faut qu'ils aient rencontré un peuple indigène dont ils firent un peuple de vaincus, car une nation ne décrète point un ostracisme pareil à celui dont les Parias furent atteints contre

une moitié d'elle-même; elle n'excommunie point une partie quelleconque de son propre corps; elle ne la voue point à une éternelle exécration, lui refusant l'eau et le feu en qualité d'élémens sociaux, — pas plus que l'homme ne saurait excommunier, maudire, mettre hors la loi de sa propre constitution une partie de ses entrailles! Si basses que soient les fonctions d'un de ses viscères, il lui est sacré, le moindre de ses organes intérieurs recélant en lui quelque chose de son principe de vie et, s'il est malsain, absorbant ses forces vitales. L'existence des Parias fait péremptoirement penser, que les Aryas durent rencontrer dans les pays dont ils s'emparaient des premiers occupans, impossibles à exterminer à cause de leur nombre, à soumettre à cause de leur indocile fierté, à employer utilement à cause de leur peu de capacités intellectuelles. Alors, ce peuple dépossédé, méprisé, assujetti, fut traité, à la suite de causes inconnues, — soit la vengeance et l'exaspération provoquées par une résistance acharnée, soit en vertu de la simple et écrasante logique du *væ victis*, — avec une dureté sans autre exemple dans les fastes des conquérans.

Ces vaincus furent décrétés impurs; leur contact et leur approche, leur haleine, même leur vue, furent déclarés une souillure pour tout être de la race sainte et aimée des dieux, par une religion dardée de si inflexibles et minutieux préceptes qu'on la dirait forgée avec le fer, coulée comme du bronze, sculptée dans le

granit, plutôt qu'écrite sur les longues et élégantes feuilles de palmier, dans la belle et suave langue qui adorait Brahma. Les Parias furent, on le sait, hélas! privés de toute propriété territoriale, de tout champ, de tout jardin, de toute habitation fixe, comme s'ils n'en eussent pas eu plus besoin que des animaux. Ils ne leur fut loisible de rien posséder, ni un coin de terre, ni un arbre, ni une demeure bâtie de main d'hommes; on les rejeta des villes et des villages, où leur présence momentanée ne fût soufferte que pour leur faire remplir les plus vulgaires, les plus ignobles, les plus écœurantes fonctions. On les considéra comme des bêtes de somme, bêtes immondes, dont la vie avait moins de valeur que celle des autres bêtes. On leur défendit d'exercer leur culte, de consacrer par des rites divins ces actes de l'existence que toutes les populations purifient et sanctifient par des cérémonies spéciales, qui rattachent l'homme à la Divinité, le lui consacrent, le lui recommandent. On voulut que dans les tannières qu'on leur abandonnait pour tout refuge, ils naissent comme des chiens, s'unissent comme des étalons, crèvent comme des chacals [1].

[1] Borrow traduit le mot de *Romma*, dont ils se désignent eux-mêmes, par celui de *husband, mâle*. S'il a réellemeut cette signification dans la langue des *Rommany*, on pourrait y reconnaître aussi une trace de leur ancien état de Paria. Les vainqueurs ayant partagé entre eux les quatre castes humaines, (prêtres, guerriers, laboureurs et artisans), émanées des quatre parties du corps du Brahm, il ne resta plus de place pour les vaincus dans les rangs de l'humanité; on les appela simplement des *mâles*, afin d'indiquer qu'ils n'avaient qu'à se procréer, ne pouvant appartenir à aucune des classes sociales entre lesquelles était réparti le

On leur refusa une loi, un droit quelconque ; on les empêcha de se gouverner eux-mêmes, d'être régis entre eux par des principes fixes, par n'importe quel code.

Rien ne dénote plus visiblement dans les Bohémiens actuels leur descendance des Parias, de tout un peuple foulé aux pieds par une nation plus civilisée, qui, dans sa hautaine supériorité, aura intentionnellement anéanti jusqu'aux derniers vestiges de son culte et de son organisation intérieure, sans les remplacer par d'autres afin de le laisser dans un état quasi bestial, que l'absence parmi eux de toute autorité religieuse, morale, paternelle. On ne peut certes qualifier du titre d'Autorité le fantôme de chef qu'ils élisent dans chaque tribu, sans lui confier d'autre droit véritable que de flairer le butin, de choisir les campemens, de décider la direction à prendre par les bandes voyageuses, comme fait le chef des troupes de cavales et d'oiseaux émigrans. Or, cela est certain, et les Aryas, (sans être, comme les sémites, disposés au goût de la servitude

travail social, honorable et *honoré*, quoiqu'à différens degrés : travail d'esprit ou travail de corps. Les Parias durent s'habituer à ce nom, l'adopter ensuite, pour en changer le sens dérisoire en un terme d'orgueil, reportant sur les *Giorgio* le mépris qu'inspire l'effémination.

« Dans leur langue, qui n'est pas un jargon, mais un dialecte hindou, » les Cygans s'appellent *Rommischels* ou *fils de la femme*. Réduits à la » dernière misère, n'ayant le plus souvent d'autre abri que le ciel, d'autre » nourriture que des alimens volés, ils se regardent comme les seuls » maîtres de la création... Leur orgueil les console du dédain qu'ils in- « spirent. » Cette variante ne contredirait pas notre hypothèse sur l'origine de leur propre dénomination. *La Hongrie et la Valachie*, par Ed. Thouvenel, 1846.

qui créa le despotisme oriental,) devaient bien le savoir : la plus sûre manière de réduire une population, déjà inférieure par son absence de culture et d'organisation, à un état qui s'élève peu au-dessus de celui des animaux domestiques, est de lui enlever toute Autorité religieuse et sociale en ne lui laissant que la Liberté, sans autre contre-poids que le châtiment physique à ses incursions sur un domaine prohibé; car, les hommes ne peuvent pas plus établir une société sans lui donner pour fondement une autorité divine et pour base des autorités terrestres, qu'ils ne peuvent établir une cité sur l'élément liquide des eaux ou sur le sable mouvant du désert. Toute société humaine a besoin pour se fixer, se développer, fleurir et prospérer, d'une stabilité assurée sur un terrain solide, au physique et au moral; comme aussi elle doit avoir, au physique et au moral, un mouvement de fluctuation, de balancement et d'équilibre, produit par les élémens fluides du libre-arbitre. Elle trouve la stabilité de son existence dans le principe d'autorité, la mouvementation de sa vie dans le principe de liberté. Sans liberté, ses forces vitales s'immobilisent, se paralysent, elles se pétrifient ou s'asphyxient. Mais sans autorité, le principe agglomératif des sociétés, celui auquel elles doivent leur consistance, s'évapore, et elles demeurent sans cohésion. N'ayant, ni l'*autorité* qui donne à un peuple sa tête, sa pensée, ni le *travail* qui règle et dirige sa liberté, les Bohémiens doivent provenir de

ces Parias, auxquels on arracha violemment ces deux conditions premières de tout organisme social: l'autorité qui la constitue, le travail qui la vivifie.

IV

A la vue de l'effroyable cruauté dont les Parias ont été victimes, un intérêt compatissant inspire le désir de savoir quel était ce peuple aborigène, si opiniâtrement attaché à son indépendance, clair-semé sans doute, (car s'il avait été dense on ne l'eût pas ainsi subjugué,) rencontré néanmoins sur toutes les parties de l'Indoustan, (car s'il avait été réuni et ramassé dans un seul parage, on l'eût cerné, bloqué, interné, affamé,) que les Aryas trouvèrent quand, arrivant des plaines Mésopotamiques ou des montagnes Caucasiennes, ils immigrèrent dans l'immense péninsule en traversant l'Indus, pour longer les plis de l'Himalaya et atteindre le Gange? Aux yeux de ces Aryas si fiers d'eux-mêmes, et à juste titre; porteurs d'une civilisation si raffinée dans ses sciences spéculatives, sa religion pleine encore de vérités tratidionnelles et de vertus austères et mystiques, sa poésie sublime d'un idéal héroïque et tendre, — la race aborigène qui, pour avoir été maltraitée par le sort n'avait probablement ni pontifes vraiment initiés, ni traditions augustes nettement définies, ni culte élaboré, ni organisation politique, ni législation antique, ni

sciences, ni poésie, ni arts, ni littérature, ni industries, ni secrets professionnels etc., dut sembler un simple bipède, placé sur un échelon à peine plus élevé que celui du plus intelligent des quadrupèdes de la zone hindoustanique. Mais, encore un coup, qu'était-elle, comment se trouvait-elle là, cette race qui parut aux Aryas au-dessous du niveau de l'humanité? Le savaient-ils? Ne le savaient-ils pas? Peut-être le devinaient-ils? Peut-être le savaient-ils! . . .

Pour ceux qui admettent que l'homme est un perfectionnement du singe et que ce perfectionnement a pu éclore sur diverses parties de la terre, les Parias, considérés comme la race indigène de l'Indoustan, ne sont qu'une branche moins perfectionnée de l'humaine espèce, provenant sans doute des singes de l'Himalaya, comme les Aryas sont une branche plus perfectionnée de cette espèce, provenant des singes plus avancés de quelqu'autre pays. Après quoi, il ne reste rien à dire, aucune autre conjecture à faire. — Mais, il existe des penseurs « arriérés », qui tiennent à l'unité de l'espèce humaine, parceque sans elle on ne pourrait, ni vociférer, ni proclamer, ni murmurer *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité*, puisqu'évidemment les races inférieures n'auraient alors aucun droit, ni à une Liberté égale, ni à une Egalité réelle, ni à une Fraternité véritable. Leur juste sort consisterait à obéir à la race supérieure, *comme le cheval et le mulet!* (Ps.) Si, dans un accès d'outre-cuidance impie et de force matérielle excédente, une de ces

races se révoltait contre la tutelle légale prononcée sur son éternelle puérilité, il serait équitable, conforme, aux lois de la nature, de la réduire au plus dur servage, de lui faire la chasse, de l'exterminer au besoin, comme une engeance bestiale et malfaisante! Une pareille théorie donnerait evidemment raison aux Hindous, d'avoir infligé à la population indigène des latitudes qu'ils voulaient conquérir le traitement qu'ils lui ont réservé, en dégradant les Parias comme ils l'ont fait.

Cette conclusion peut satisfaire les partisans de la traite des noirs et de l'esclavage des nègres, comme les soi-disant vengeurs de certaines défaites qui, en Angleterre par exemple, veulent prendre la revanche des Celtes contre les Bretons, des Bretons contre les Saxons, des Saxons contre les Normands; en d'autre pays de même! De tels aboutissans ne contentent pourtant pas ces savans «arriérés», justement mentionnés, ces savans chrétiens, pour lesquels le problème des races aborigènes trouvées dans l'Indoustan lorsque les Aryas y vinrent, pourrait se résoudre autrement encore que par une descendance de singes différens. Ils donnent bien aussi hypothèse pour hypothèse; mais alors que tant de vrais savans, tant d'auteurs peu savans, font des hypothèses infinies sans autre base que leur fantaisie, pourquoi n'en feraient-ils point une, sur une base exclusivement biblique?

V

Pourquoi ne prendraient-ils pas comme point de départ, que ce n'est pas seulement pour avoir tué une infinité de tigres et d'éléphans que Nemrod mérita d'être à jamais marqué du titre de *grand chasseur devant Dieu?* (Gen.) Pourquoi ne considéreraient-ils pas cette épithète de *grand chasseur*, comme relative aux explorations que Nemrod put faire, durant bien des lustres peut-être, en se dirigeant toujours vers l'orient, à travers toute l'Asie, jusqu'à l'embouchure des grands fleuves de la Chine? Ces explorations durent être originairement accompagnées d'une grande multitude d'hommes, de femmes, d'enfans; le genre humain se multipliant par une si prodigieuse progression en ces premiers siècles, leur nombre augmenta sûrement avec une rapidité que nos statistiques trouveraient fabuleuse. A mesure que l'audacieux explorateur avançait, avançait encore, nourrissant son monde par la chasse, la pêche, les plantes légumineuses, de nombreux groupes durent rester en chemin et former de vraies peuplades, semées petit-à-petit sur tout le parcours du vaste continent, entre l'Euphrate et les larges artères appelées Jaune et Bleue. Ces peuplades en s'attardant, devinrent des nations autonomes, tout en attendant toujours les envoyés ou le retour des leurs; retour qui n'arriva

jamais si le *grand chasseur*, perdant sa route, ne retrouva plus les établissemens qu'il avait fondés et prit d'autres chemins pour revenir sur ses pas. En se propageant, en se raméfiant, en se fractionnant par la suite, ces nations auront peuplé peu-à-peu tous les pays de l'Asie centrale, de la terre ferme, la Sibérie au nord, la Cochinchine au midi, la Birmanie et les autres presqu'îles; pendant que les plus avancées, populations riveraines et maritimes, atteignirent sans doute d'étapes en étapes, de générations en générations, le Japon d'abord, puis toutes les îles de l'Océanie, jusqu'à ce que les plus téméraires aient débarqué dans l'Amérique du Nord et du Sud, dans l'Australie, la Nouvelle-Zélande, etc., en traversant les flots sur des pirogues ou autres navires, trop frêles pour les ramener aux lieux qu'ils avaient une fois quittés.

Lorsque le grand courant Nemrodien marcha, marcha toujours vers l'Extrême-Orient, tant qu'il ne fut point arrêté par les horizons sans rive et les tempêtes furieuses du Grand-Océan, le *grand chasseur devant Dieu* en touchant à ces limites extrêmes de sa course audacieuse, (qu'imitèrent plus tard les Gengis-khan et les Tamerlan issus de sa race,) dut implanter là ses plus importantes colonies, comme des postes avancés reliés avec ses Etats par des colonies intermédiaires. C'est à celles qui occupaient les derniers rebords du continent qu'il dut laisser le plus de pontifes, de sages, d'hommes versés dans ces sciences, ces arts, ces in-

dustries, que toute la descendance de Cham cultivait avec soin et ardeur. Il n'aura donné aux colonies intermédiaires que peu de chefs sacerdotaux, législateurs, civilisateurs de la multitude, les choisissant en moindre quantité et de moindre qualité, dans la pensée qu'ils renouvelleraient toujours leur fonds en tirant de nouveaux renforts de quelque foyer central d'occident ou d'orient.

D'autres diront pourquoi et comment ces nombreuses colonies perdirent leur religion et leur législation, ne laissant qu'en Chine, (le siège le plus considérable probablement des établissemens Nemrodiens,) une trace bien fruste de leur origine chamite : ce *dualisme* que révèle le culte primitif du Ciel et de la Terre, dont nous voyons encore debout les traces matérielles dans les temples, les traces morales dans les rites qui s'y accomplissent annuellement, mais dont toute trace intellectuelle a disparu dans les esprits; car, depuis Con-fu-tsé déjà, on ne conservait aucune souvenance de la signification de ces rites, de ce culte, de leur sens métaphysique et théologique. Aujourd'hui que, grâces aux innombrables hiéroglyphes, on a pu pénétrer le sens métaphysique et théologique de la religion que Mizraïm, frère de Cham, donna à son peuple qu'il établit sur les bords du Nil, on peut bien croire que Nemrod et Mizraïm pratiquaient une même croyance, reçue en héritage de Cham, laquelle n'était point celle de Noé, de Sem et de Japhet. On est frappé de l'ana-

logie qui se trouve entre l'antique dualisme des Chinois et celui des Egyptiens, en retrouvant dans l'adoration suprême et adéquate du Ciel et de la Terre, symboles de l'Esprit et de la Matière également divins et co-éternels, l'équivalent du Kneph et de la Nepté des Egyptiens, leurs divinités suprêmes, à peine connues du vulgaire, adorées dans les sanctuaires les plus secrets de Thèbes et de Phylé, ou les plus reculés de la Lybie, comme l'Esprit et la Matière également divins et co-éternels. Ces croyances constituaient une négation positive du monothéisme de Noé et de ses fils aînés. Cham fut peut-être instruit par les Caïnites en cette religion, si opposée à celle des *enfans de Dieu ;* (Gen.) ceci expliquerait son mépris et ses faciles dérisions envers son père, dont le fait raconté par Moïse ne dut être que la dernière et plus sacrilège formule.

Dans l'hypothèse que nous venons d'énoncer, les deux plus illustres rejetons du troisième fils de Noé, (Nemrod étant aussi bien fils de Cham que Mizraïm) auraient donné aux continens, dont les sémites et japètes ne prirent que les bords, les deux plus vieilles et plus tenaces civilisations du globe, dont l'origine remonte jusqu'à eux ; l'une à l'orient de l'Afrique, l'autre à l'orient de l'Asie : celle de l'Égypte et celle de la Chine. En même temps, par des procédés fort divers probablement, leur descendance, jointe à celle de quelques autres fils de Cham, dotait les vastitudes de ces deux continens d'une population, noire en Afrique, jaune

en Asie, basanée dans les deux Amériques et les îles intermédiaires. Ces populations semblent n'avoir eu d'autre but dans l'histoire que de faire prendre possession par le genre humain de la terre entière, afin de la pénétrer du souffle de l'âme humaine, de son influence mystérieuse et magnétique sur la nature brute. Cham ayant été maudit, les races de Cham condamnées à cette mission, la plus infime de toutes, expièrent la faute qui mérita cette malédiction. Ces races demeurèrent, dans leur immense majorité, sur un niveau fort inférieur à la civilisation qu'atteignirent les enfans de Sem et de Japhet, dont elles devinrent souvent esclaves, retombant sous le joug quand elles l'avaient secoué, conformément à la prophétie de Noé: *Maledictus Chanaan, servus servorum erit fratribus suis.* (Gen.) Et cela, malgré la grandeur intellectuelle et politique que quelques-unes ont atteinte: en Chine, en Egypte surtout, ce pays immédiatement façonné par le génie éminemment métaphysique et essentiellement législateur de Mizraïm.

D'autres diront aussi, quelles furent les circonstances extérieures, les penchans ou les nécessités psychologiques, qui imprimèrent sa physionomie particulière et son caractère propre à chacune des colonies Nemrodiennes, à mesure que les sciences, les arts, les industries de la grande famille chamite s'effaçaient de leur mémoire, faute de pontifes suffisamment instruits succédant aux premiers, faute d'artistes et de savans

assez exercés par leurs pères pour enseigner les mêmes professions à leurs fils, faute de matière et de moyens d'exécution pour leurs œuvres. Il est tout-à-fait rationnel de supposer que les groupes établis sur sa route par Nemrod, lorsqu'il allait de Babylone à Pé-king et revenait de Pé-king à Babylone, croissant et augmentant, virent se développer en eux des caractères très-divers, selon les inclinations et le tempérament légués par leurs premiers fondateurs, selon le genre de vie que leur présenta la contrée où ils s'arrêtèrent, selon les usages et les mœurs qui en résultèrent. Ceux-ci devinrent, sous le régime de la chasse, des peuples durs à la fatigue, courageux et cruels; ceux-là, sous un régime pastoral, furent calmes, tranquilles, casaniers et timides.

D'autres diront encore, mieux que nous ne pourrions le faire ici, qu'outre les colonies stratégiquement étagées par Nemrod, destinées à offrir des points de repère aux populations qui allaient couvrir les pays ajoutés par ses conquêtes à ses anciens royaumes, il dut vraisemblablement y avoir une quantité de groupes qui restèrent en chemin, parceque la fatigue, l'ennui des difficultés rencontrées, la révolte devant les obstacles à vaincre, la grossesse des femmes, la faiblesse des enfans, les malades et les blessés, les arrêtaient et les empêchaient de continuer. Ces groupes-là se formèrent certainement au hasard, sans un plan déterminé, avec la promesse peut-être de se voir réunis un jour à la grande

horde qui suivait Nemrod, lorsque l'infatigable roi retournerait dans sa capitale. Plus d'une fois ces groupes n'auront gardé avec eux, ni pontifes, ni sages, ni artistes, ni ouvriers experts d'aucune sorte, hommes rares et précieux, répartis avec ordre et parcimonie dans de grands centres, qu'on peut bien imaginer avoir été fondés sur un certain plan politique.

Des nations considérables ont pu aussi bien sortir de ces familles abandonnées par Nemrod comme des postes perdus, que surgir des colonies mieux fournies par lui en vue de leur avenir. Les unes, redoutables par le nombre et la force brutale, les autres un peu mieux nanties en connaissances supérieures, devinrent avec le temps plus ou moins importantes, selon que telle ou telle d'entre elles avait acquis plus de vigueur et de cohésion, ou bien, avait plus longtemps conservé des documens, des traditions, des souvenirs primitifs. Les plus marquantes furent, sans contredit, la Chine et le Japon. D'autres grandirent, des mille ans plus tard, en prenant l'Islam, monothéisme supérieur à la géniolâtrie pure où la plupart d'entre-elles tombèrent, n'ayant plus d'autre notions surnaturelles que celles des Mauvais-Esprits, avec lesquels leurs sorciers sont en constantes relations, comme cela se voit encore chez les tribus sauvages de l'Amérique, chez les indigènes de l'Océanie, chez les habitans du Kamtschatka, chez les Samoyèdes, les Grœnlandais, aussi bien que chez les populations cachées dans les scissures des montagnes de

l'Asie méridionale. On rencontre encore de nos jours dans les endroits les plus reculés de ce continent des familles plus ou moins sauvages, d'un caractère plus ou moins maniable, plus ou moins féroce, adonnées à la sorcellerie, assez semblables entre-elles, qu'on peut regarder comme les fils tout-à-fait dégénérés, *(verwildert)* des premiers occupans de ces régions.

Ceci une fois admis, n'est-il pas naturel de conjecturer que les indigènes trouvés par les Aryas dans la grande presqu'île gangétique, habitant déjà cette vaste contrée, faisaient originairement partie du grand courant Nemrodien? A en juger par l'état inférieur dans lequel ces indigènes apparurent aux Aryas qui, — en les voyant privés de toute tradition, de toute croyance définie, de tout culte positif, de toutes ces notions primordiales, dont les plus fortes dissemblances permettent cependant de reconnaître l'unité d'origine propre au genre humain, les déclarèrent incapables d'y appartenir, — l'on peut bien croire que ces déshérités du sort descendaient d'une de ces tribus que la fatigue, les maladies, la rébellion, détachèrent malgré lui de l'armée du grand conquérant. Celui-ci, dans sa colère et son dédain, ne l'aura pourvue d'aucune condition de vie civilisée, ne lui aura octroyé ni pontifes, ni sages, ni hommes versés dans les sciences et les industries, capables d'en léguer les secrets à leurs survivans. Le grand chef aura refusé de se priver pour eux d'aucune de ces supériorités intellectuelles, d'aucun de ces maîtres

qui eussent pu enseigner une religion, des lois, des arts et des métiers aux générations futures.

Le besoin instinctif qui poussait alors toutes les familles humaines à la découverte de pays inconnus, aura porté de nouveaux curieux d'aventures, (déjà nés dans cette peuplade oubliée des autres, mais démesurément grossie en peu de temps peut-être) à franchir la chaîne des alpes himalayennes s'étendant au sud. Ils l'auront passée durant la belle saison et ne surent plus la repasser ensuite, ne retrouvant plus les mêmes défilés, les mêmes accidens de terrain, pour rester en communication avec, ce qu'on pourrait appeler, leur métropole, leur mère patrie. Dans un climat aussi propice à la fécondité que celui des Indes, les branches ainsi séparées à jamais de leur tronc se seront multipliées au point de couvrir bientôt une région immense d'hommes descendus à un état complètement inculte, n'ayant plus guère qu'une vague et lointaine souvenance des traditions religieuses et historiques que possédaient leurs premiers pères, ceux qui avaient encore vu Nemrod.

Les grandes migrations du petit-fils de Noé durent avoir un immense retentissement de leur temps. Les fils de Japhet n'en ignoraient sans doute pas et peut-être, qu'en trouvant déjà peuplées ces terres à eux connues par ouï dire, ils assignèrent de suite aux populations qui les remplissaient leur véritable origine. Bien certainement, la malédiction de Cham vivait encore dans l'imagination indignée et terrifiée de ces petits-

fils de Japhet, qui tenaient si religieusement à leur héritage dogmatique, tout en dénaturant constamment ses formes. Il fut aisé alors aux brahmanes, aux rois, aux chefs des diverses castes aryennes, d'inspirer à toute la nation la plus profonde horreur pour la progéniture maudite et abhorrée de Cham, dont ils firent les Parias, en leur attribuant une source, qu'on transforma bientôt en une création, moins noble et moins haute que la leur. Partant de là, rien ne leur parut trop dur, trop inhumain pour empêcher le mélange de leur propre race avec celle-là, prévoyant que de pareilles unions rabaisseraient les plus nobles sans ennoblir les plus vils, qu'elles créeraient des métis dont la multitude étoufferait bientôt les lignées réellement pures et sans alliage des vrais Aryas, contagiés ainsi à jamais, eux les innocens, des terribles et désastreux effets de la malédiction pesant sur les chamites.

VI

Ces Parias, dont nous ne connaissons pas le nom primitif, durent être d'un caractère doux, d'une intelligence enfantine et crédule, d'une ignorance absolue, sans aucunes notions spéculatives, sans idées planant au-dessus des besoins de la vie quotidienne. Si, comme il est aisé de le croire, ils provenaient d'un de ces essaims qui semblaient tomber d'eux-mêmes, comme

par leur poids intrinsèque, de la grande ruche ambulante de Nemrod, considéré par lui comme un groupe d'impotens, sans forces de résistance, inhabile à se préserver de toute influence mortelle, condamné à périr bientôt, victime des intempéries des saisons et de la rapacité des bêtes féroces, cette descendance de quelques familles plus débiles de santé et d'esprit que les autres, moins robuste au physique, moins ingénieuse au moral, dénuée de toute culture, dut avoir dès le commencement le sentiment de sa propre infériorité. Quand plus tard, alors qu'elle était devenue fort nombreuse, de plus en plus ignorante et sauvage, elle eut son sol envahi, par un peuple tellement avancé que les Aryas, elle put facilement croire qu'il était d'une autre espèce et, si elle avait déjà perdu toute tradition antédiluvienne, penser qu'il appartenait à une catégorie d'êtres plus élevés.

Voyant ses vainqueurs construire des temples gigantesques pour lesquels ils éventraient les montagnes, des palais superbes qui éblouissaient les regards; les voyant posséder des sciences dont leurs pontifes cachaient religieusement les mystères, décréter des lois et des règles de gouvernement, avoir des anciens et des juges pour les appliquer, inventer des arts, pratiquer des industries, exercer des métiers, dont eux, Parias, ne soupçonnaient ni l'existence, ni la possibilité, comment leur esprit simple et ingénu, sans pénétration et sans malice, n'eût-il pas ajouté foi à ce que les Hindous leur

dirent : qu'ils étaient une race inférieure, n'ayant droit à aucun des bienfaits et des avantages que se procurent les races supérieures, parcequ'il ne pouvait y avoir un Dieu à eux, un Dieu pour eux, dans le ciel des Divinités ! Or, leurs dieux, si jadis ils en avaient adorés, comme c'est à présumer, les ayant livrés sans défense aux cruels adorateurs d'autres dieux, ils n'eurent pas de preuves à opposer à ceux qui nièrent leur existence. Quelles conclusions atroces ne durent-elles pas découler de telles prémisses?

Ainsi réduits à vivre au ban de l'humanité, il dût paraître bien démontré à ces infortunés qu'ils n'en faisaient point partie, puisqu'ils ne trouvaient en eux-mêmes ni forces physiques innées, ni pu ssances intellectuelles acquises, de nature à réagir contre une telle assertion et une telle pression ! Alors, admettant sans protestation que les autres nations avaient chacune leurs Dieux dans les cieux, tandis qu'eux, Parias, n'en avaient pas, ils se résignèrent probablement, sans haine et sans blasphème, à être livrés à la Nature, sans providence et sans secours. La métempsycose leur offrit une idée incertaine et confuse du surnaturel dont ils se contentèrent, tellement l'intelligence peu développée de cette race dût être immédiatement déprimée par la pression d'une foi aussi subtile, aussi philosophiquement alembiquée que l'était celle des brahmanes. Ils crurent à ce dogme, soit qu'ils en aient eu un concept préalable, imparfaitement transmis parmi les notions que

leurs premiers ancêtres leur avaient données; soit qu'ils l'aient accepté de leurs vainqueurs comme l'issue la plus favorable à leur inique répudiation, au profond avilissement dans lequel ils les refoulèrent.

Pour commencer les Parias supportèrent, et même ils «acceptèrent», le sort inhumain qui leur était fait par les Aryas dans le pays où ils avaient été surpris, n'ayant ni l'énergie, ni les armes suffisantes pour s'en préserver, se défendre dans leurs retranchemens et rester une nation intacte. La ruse et l'astuce purent bien naître et grandir dans leur esprit; mais à elles seules, elles ne suffirent point pour les relever de leur chûte. Remèdes impuissans, ils en firent des palliatifs qu'ils se réservèrent soigneusement pour les employer à l'occasion. — Se sentant néanmoins toujours méprisés, se voyant toujours persécutés, il y eut indubitablement entre eux des cœurs qui se révoltèrent assez vivement contre cet état abrutissant, pour vouloir en finir à tout prix. Incapables de haines traîtreuses, de basses vengeances, d'embuscades incendiaires, d'égorgemens nocturnes, ils préférèrent la fuite à de lâches massacres. Bien des familles alors ont dû essayer d'abandonner une patrie dont on leur avait arraché la terre et les cieux, en leur disant que l'une était trop belle pour être cultivée par eux, l'autre trop haut pour ne pas rester sourd à leurs invocations!

Ceux qui jugèrent ce sort tout-à-fait intolérable, se souvenant peut-être de quelques récits, de quelques lambeaux de scènes relatives à la vie nomade que leurs

pères avaient d'abord menée, auront secoué leur paresse native pour chercher en eux-mêmes une force qu'ils ne se soupçonnaient pas, afin d'échapper à un état aussi misérable en quittant les lieux où il les avait saisis. On peut aisément se figurer qu'ils envoyèrent des jeunes-gens faire des reconnaissances, tantôt par dessus les monts, tantôt par de là les mers . . . Les nouvelles furent bonnes, engageantes . . . quelques-uns se risquèrent à suivre les premiers . . . et enfin . . . beaucoup d'entre eux, formant tribus sous un chef . . . durent s'expatrier. Ils seront partis, en escaladant d'un côté les boulevards de glace qui les enfermaient au nord pour retrouver les plaines dont ils étaient venus ; en descendant de l'autre les longs fleuves qui courent vers le midi, pour aborder à des rivages inconnus. Ces malheureux pouvaient-ils espérer mieux ailleurs ? Certes, ils ne le savaient pas. Ils tentaient le sort ! — Qui ne devine que ces exilés adolorés expédièrent souvent des messagers à leurs frères restés au pays ! Ceux-ci, en pénétrant de rechef jusqu'à eux, leur inspirèrent sans doute le désir de les imiter, de traverser les monts ou les eaux, de mener une vie errante, mais assez indépendante pour les soustraire à d'injurieuses prescriptions, qui les stigmatisaient d'une odeur d'infamie, faisant envier le sort des animaux, dont au moins la vie était respectée et la vue jamais impure.

Ainsi s'accomplirent peut-être des migrations successives, dont l'histoire ne découvrira jamais ni le *quand*,

ni le *comment;* ni le point de départ, ni le lieu d'arrivée, ni le trajet intermédiaire! Ce qui s'est perdu dans la mémoire d'hommes si maltraités par leurs semblables qu'ils s'embanissaient eux-mêmes, aurait-il pu survivre dans celle des autres? Quant aux secrètes traditions, aux secrets souvenirs, qui pourraient encore exister, çà et là, parmi eux et les rattacher à ces méridiens où ils prirent le type de leur physionomie, les rudimens de leur langue, la couleur de leur chair, le feu de leur regard, l'agilité de leurs membres, la souplesse de leur corps, qui les arrachera jamais à leurs mystérieux dépositaires?

VII

Demeurés enfans par nature et devenus plus enfantins encore par l'oppression, ces émigrés volontaires savourèrent sans doute avec délices, partout où ils arrivèrent, le bonheur de n'être plus qualifiés de Parias; de n'être plus rejetés de l'espèce humaine, de n'être plus regardés comme des animaux, des bêtes parlantes. Ce bonheur les abreuva à sa source pure de Justice et de Vérité, au point que leur sentiment peu ambitieux n'en demanda pas davantage à la vie. Leur esprit naturellement borné, de plus abasourdi, ahuri par la soudaine oppression du joug subitement tombé sur eux, ne sut leur créer nulle part une existence nouvelle et meilleure, car ils ne comprirent pas la possibilité d'ac-

quérir des droits humains, des champs déjà appartenant à d'autres peuples, quand on leur refusait ce qu'ils avaient possédé sur leur propre territoire. Ils n'imaginèrent pas qu'une destinée industrieuse et sédentaire, quoique toujours insouciante et gaie, pût les réhabiliter ailleurs, quand l'inocuité d'une vie sans crimes et sans fureurs ne les avait pas mis à l'abri dans leurs propres foyers, eux les faibles, des pires outrages du plus fort!

Qui peut dire néanmoins qu'à ce moment, voyant leurs vainqueurs justement orgueilleux d'une supériorité immense sous tant de rapports, leur affirmer au nom d'une religion dont ils ne concevaient aucun terme, mais dont ils sentaient le poids écrasant, que les Hindous seuls constituent la fine fleur de l'humanité, que les êtres doués de raison et de langage qui ne sont pas de leur race, ne forment qu'un des nombreux anneaux intermédiaires reliant tous les vivans de la création dans une même chaîne ininterrompue, ces Parias, prêts à partir pour toujours parcequ'on voulait les contraindre à se croire placés, comme une conjonction, entre l'animalité et l'humanité, n'éprouvèrent pas un sentiment essentiellement humain germer dans leur cœur, quoique assez déguisé, assez masqué, pour rester inaperçu de leurs impitoyables oppresseurs? Qui sait, si ce n'est point du sein de tant de dégradation, que le sens de la dignité humaine éveilla en eux un orgueil jadis ignoré? Qui sait, si ce n'est point alors qu'ils mirent

une certaine fierté inavouée à adopter la tente pour demeure, la bassesse qui n'a ni Dieu, ni loi, pour signe de ralliement, préférant ainsi rester misérables et libres, que de jamais reconnaître à des races et à des sociétés sans pitié, le droit de les contenir dans leur giron en les ravalant et en les asservissant?

Qui sait, si ces aborigènes primitifs que les Hindous transformèrent en Parias, ne se firent pas un point d'honneur à eux, d'accepter avec un stoïque courage le destin qui leur était fait, en se passant gaiement de dieux dans le ciel, de législateurs sur la terre? On leur avait déclaré, la hache et la torche à la main, qu'ils ne faisaient point partie de la même espèce que leurs conquérans; cela leur avait paru probable, ils se le tinrent pour dit et s'en trouvèrent si entièrement convaincus que, considérant désormais leurs rapprochemens avec ces supérieurs, de la même nature que leurs rapports avec les animaux, leurs inférieurs, rien ne pût plus les persuader de leur parenté avec l'homme civilisé. Lorsqu'après cela, sur des continens lointains, ces Parias, devenus les Bohémiens de nos jours, côtôyèrent d'autres civilisations que celles des Aryas, ils les crurent toutes également marâtres. Elles le furent effectivement; mais, eussent-elles voulu l'être moins, qu'ils les auraient cependant repoussées comme telles, tant ils les prirent toutes en une respectueuse défiance.

Lorsqu'entrés dans les contrées où ils avaient paisiblement demeuré, ne disputant leur existence qu'à

une flore vénéneuse et à une faune venimeuse, les Aryas, une fois vainqueurs, les exclurent du partage des droits et des bénéfices de leur civilisation, les Parias résolurent en revanche de s'exempter de toute participation à ses devoirs et à ses charges, prenant pour unique règle de conduite, pour unique principe national, le refus absolu de tout *travail* et de toute *obéissance* à la loi, sous quelque forme qu'ils se présentent. Dès qu'ils sont astreignant, il deviennent à leurs yeux synonyme d'esclavage. Or, il n'est pas de société, quelque religion qu'elle professe, quelque forme politique qu'elle ait adoptée, qui puisse concéder ses lettres d'anoblissement sans ces deux conditions assujettissantes, le travail étant le ciment indispensable de son édifice, la loi formant le plan qui détermine sa forme, ses fondemens, sa statique, sa largeur et son élévation.

Maintenant, il est comme impossible de détromper ce peuple, qui se nomme les Rommy. Ils ne veulent, ils ne peuvent plus voir dans les tentatives partielles qui essaient de les civiliser, que pièges et perfidies semblables à la glue et aux lacets dont on se sert pour ravir leur liberté aux oiseaux et aux chevaux sauvages. Ils se figurent qu'on ne veut les apprivoiser que pour en faire des bêtes de somme ou des bêtes bouffonnes, comme on fait des ânes et des ours. Se trouvant trop bons pour un tel métier, trop au-dessus de ces animaux pour se laisser prendre aux mêmes appâts et aux mêmes amorces, ils ne se laissent jamais retenir par

aucune séduction, ni séduire par aucun charme. Est-ce que ce seul trait ne suffirait pas pour faire reconnaître en eux les rejetons de ces Parias, qui se sont décidès à abandonner leur pays natal encerclé par les éternelles neiges de l'Hymalaya, soit qu'ils se soient furtivement glissés entre ses gorges et ses pics noyés dans l'azur de l'espace, qui pourtant ont leurs fissures et leurs déchirures; soit que d'une façon mal aisée à deviner à présent, ils aient pu voguer sur les mers et aborder en Egypte, d'où ils dirent plus tard être natifs, acceptant le nom des habitans de ce pays, se faisant appeler des «Egyptiens», comme si la peur d'être reconnus, poursuivis, ramenés peut-être sous un joug odieux, les avait décidés à cacher leur propre nom et celui de leur vraie patrie. D'ailleurs, qui dira que quelque signe de ralliement secret n'a point révélé une antique consanguinité à ces races provenant toutes deux du troisième fils du Noé, Cham?

A ne considérer que l'enchaînement des causes et des effets moraux, rien ne devrait être plus vrai que l'origine qui vient d'être attribuée aux Bohémiens; elle seule les pose sous un jour moins énigmatique. En songeant à l'exécrable mensonge dont ils furent victimes, monstruosité sans égale, puisque nulle part il ne s'était vu que les vainqueurs aient dénié aux vaincus, théologiquement en quelque sorte, leur qualité d'humains, on trouve même que ce peuple dut être pacifique et humble de caractère, pour ne pas accomplir d'éclatantes représailles dans une perdition mutuelle, dans

quelque catastrophe générale. Le courage ne lui manque point, comme l'expérience l'a souvent prouvé; sa soumission n'a donc pu être une simple lâcheté.

Ces Bohémiens qui se ressemblent toujours, où conque on les rencontre, sont encore, comme ils durent l'être dans leur patrie, d'un naturel patient et fougueux à la fois, indomptables et sans colère, passionnés et rêveurs, ne témoignant d'aucun sens pour le Vrai, ni pour le Bien; mais ayant un sens exquis du Beau. Tant il est vrai que la malédiction du Seigneur, le châtiment céleste, si terribles qu'ils soient, ne tendent jamais à l'écrasement de l'homme, mais à ce que *le pécheur se convertisse et vive.* (Ez.) Cette lueur du beau restée dans l'âme d'hommes si dégradés dans tout le reste, ne pourrait-elle pas ouvrir peu-à-peu leur esprit au sens du vrai, leur cœur au sens du bien, si les chrétiens prenaient à cœur de les conduire pas à pas sur ces sentiers invisibles, quelquefois si enroulés sur eux-mêmes, quelquefois si abruptes, par lesquels on arrive du sentiment à la compréhension, de la compréhension à l'appropriation des grandes vérités révélées, dont le ciel fit don à l'homme? — En ce siècle qui voit s'approcher à grands pas l'ère d'un mieux sublime dans les destins du genre-humain, les espérances les plus osées ne sont-elles pas permises? Même celle de voir pardonnée une race qui a tant expié, parcequ'elle a trouvé en elle de quoi se régénérer? Puisqu'en tout une justice, un châtiment qui ne détruit pas, doit perdre de son intensité à mesure qu'il

se prolonge; puisque la malédiction qui pesa sur Cham, a permis à une veine poétique de survivre dans ce filon perdu de sa descendance, il faut espérer que les Parias-Bohémiens seront régénerés et réhabilités dans cette nouvelle époque, dont l'aurore apporte déjà avec elle tant de choses surprenantes et bénies.

VIII

Si, lorsque les Bohémiens entrèrent en Europe, de longs siècles les avaient déjà inviciblement persuadés de l'infériorité de leur espèce vis-à-vis du genre-humain que le reste des hommes constituent, il était moins étrange de les y voir arriver, qu'il ne l'eût été de les trouver en état d'apprécier ce qui différencie le christianisme d'avec les autres religions. Toute religion étant à leurs yeux, aveuglés par ses rayons, une chose qui n'était point à leur usage, ils les regardaient toutes comme également arbitraires dans leurs ordonnances, qu'elles vinssent d'un Manou ou d'un Bouddha, d'un Mahomet ou d'un Christ. Ils admirent l'existence céleste de tous ces êtres divins et l'égale vérité de toutes leurs révélations, soit qu'elles les éloignent comme impurs de toute participation à leurs cérémonies, soit qu'elles exigent d'eux qu'ils en adoptent les formes et les simulacres; mais ils gardaient imperturbablement la conviction, qui leur fut imprimée par des faits d'une

irréparable cruauté subis en leur première patrie, qu'eux, les plus chétifs d'entre les humains, étaient reniés là-haut par ces grands dieux, puisqu'ils le sont ici-bas par leurs sectateurs.

Ils contemplèrent tant de nations diverses vivant et fleurissant sous les cultes les plus dissemblables, les plus opposés souvent, parfois ennemis irréconciliables, qu'ils durent en être confirmés dans l'idée que toutes avaient leur mystérieux défenseur et législateur là-haut, qui s'était révélé à elles par les miracles que chaque religion raconte à l'appui de ses dogmes, qui continuait de se manifester dans les bénédictions de leur état prospère, tandis que les Rommy n'en avaient aucun à implorer, puisque jamais un pouvoir surhumain ne les avait secourus dans la lutte, ni relevés dans la défaite. Vivant depuis leur épouvantable catastrophe, sans même avoir emporté le souvenir distinct d'un culte primordial, sans temples, sans autels, sans invocation à un Dieu créateur, sans sacrifices expiatoires à un Dieu rédempteur, sans actions-de-grâces envers un Dieu consolateur, sans aucun de ces actes rudimentaires de la religion qui s'étaient peut-être transmis jusques-là parmi eux, comment pouvaient-ils supposer d'avoir un Dieu à eux, entre tous les Dieux protecteurs des autres hommes?

Arrivés à de telles conclusions, par suite de si lamentables infortunes, (!) sans un commandement divin, sans une espérance transmondaine, sans une sanction donnée à la vertu, sans la crainte d'un châtiment éternel

menaçant le coupable, les Parias-Bohémiens pouvaient-ils échapper à une immoralité radicale, à une complète oblitération du sens du bien et du mal? Non certes, humainement parlant. Aussi, n'y échappèrent-ils pas. — « Maudits nous sommes, maudits nous resterons! » — se sont-ils écriés. L'attachement à leur race, un orgueil indéfinissable mêlé à une douleur inexprimable, forment leur patrimoine moral et sacré, qu'ils n'échangeraient contre aucune puissance, contre aucun trésor, contre aucun bien-être, toutes ces choses leur paraissant étrangères à leur sang, qu'à aucun prix ils ne contentiraient à apostasier. Le dogme de la métempsycose, le seul qui se soit confusément conservé jusque chez les Bohémiens d'aujourd'hui, suffit à leur consolation. Encore, est-il d'une conception trop abstraite pour la plupart d'entre eux, qui, en voyant un cadavre ne comprennent pas que quelque chose lui ait survécu. A moins, — et cela se pourrait, — que les chefs de tribus, leurs rois et leurs reines, ne conservent une doctrine esotérique qu'ils ne communiquent qu'à certains initiés, laissant aux moins doués, au vulgaire, à leur *plebs*, de rendre les étrangers dupes de leur ignorance, en leur faisant paraître leur race plus dénuée encore d'intelligence et de connaissances qu'elle ne l'est réellement.

Seulement, en acceptant d'être rangés hors les humains, d'être le rebut des sociétés humaines, ils se sont retranchés dans cet exil. On leur a lancé l'opprobre; ils l'ont changé en divorce. On leur a refusé la pro-

priété de droit; ils se la sont adjugée de fait. On les a rejetés au delà de toute légalité; ils ont pris la réussite pour loi, la ruse pour auxiliaire. Leur vie n'a pas été sacrée; ils n'ont pas respecté celle d'autrui. On les a refoulés jusque dans le sein de la Nature; ils s'y sont attachés avec adoration et fanatisme. Ayant compris tout ce qu'elle pouvait donner à ceux qui n'avaient qu'elle, ils ont retourné leurs dédains aux sociétés fixes et régulières, en voyant combien elles étaient impuissantes à jouir de charmes assez enchanteurs, assez intenses, pour embellir la misère et l'ignominie!

Quand on songe aux inénarrables et millénaires souffrances qui ont donné lieu à cette manière de sentir, on n'est plus surpris de leur voir ravir sans scrupule de quoi sustenter leur famélique existence à des civilisations qui ont été si barbares pour eux. L'on ne peut même s'empêcher d'admirer la grandeur indélébile de l'âme humaine, son inamissible élévation, puisque après de tels et de si longs avilissemens, elle puise encore en ses insondables profondeurs, l'instinct de sa native force, de son humaine et imprescriptible dignité; elle pleure son incapacité, elle proteste contre sa faiblesse, en trouvant dans elle même le génie voulu pour traduire ses plus beaux mouvemens dans un art admirable!

LÉGISLATION POUR LES BOHÉMIENS.

I

L'INCROYABLE existence et la tenace vitalité des Bohémiens n'ont pas été sans provoquer les investigations de quelques esprits chercheurs, qui ont essayé de pénétrer les secrets de leur origine, par celui de leur dialecte, de décrire leurs mœurs, de s'édifier sur leurs croyances, de connaître leurs ressources, leur nourriture, leurs campemens, leurs jouissances, leurs fêtes, leurs enterremens, leurs industries, etc. La littérature hongraise possède plusieurs ouvrages sur ce sujet, les uns en magyar, les autres en latin : traités plus ou moins longs et détaillés, écrits à diverses époques, mais se répétant sans cesse et ne différant en rien d'essentiel. Qu'est-ce qui pourrait mieux prouver, combien peu le peuple dont ils s'occupaient changeait avec le temps? Ce sont des sources précieuses; cependant on y trouverait peu de traits à ajouter aux renseignements rassemblés par Grellmann avec un soin très-scrupuleux. Lui et Tegner, ont résumé, à peu de choses près, toutes les notions que le moyen-âge a recueillies sur eux et qu'il nous a

transmises, avec plus ou moins de véracité, ainsi que toutes celles qu'on a pu rassembler de nos jours. — Borrow les a peints d'après nature ; d'après ce qu'il en a vu, non pas d'après ce qu'il en aurait entendu dire. — Pott a illustré leur langue par un très-savant ouvrage de pure linguistique.

II

Grellmann, le plus important d'entre les narrateurs d'une médiocre intelligence, décrit les Bohémiens avec le coup-d'œil froid du naturaliste qui, observant un animal immonde, fait violence à son dégoût par dévouement à la science. Tout en défendant ses protagonistes avec une sorte de générosité contre l'accusation d'anthropophagie, tout en s'indignant même des persécutions et des supplices que ces soupçons sans fondement leur avaient attirés, il ne parvient pas à maîtriser une certaine horreur à leur égard. Bien moins encore croit-il possible de reconnaître en eux les traces les plus frustes d'une qualité quelconque, le plus léger témoignage d'humaine noblesse. On sent que leur aspect suffit pour lui inspirer le plus invincible éloignement; leur extérieur seul le repousse déjà. Les descriptions qu'il fait des huttes en taupinières qu'ils creusent sous la neige pour échapper aux rigueurs de l'hiver, des loques effrangées dont la graisse puante ne

détruit pas leur attrait pour les couleurs voyantes, telle la pourpre chère aux Phéniciens, le sinople respecté des Orientaux ; les détails qu'il donne sur leur nourriture, prenant pour les prédilections d'un goût dépravé, les ruses désespérées de la faim ; les suppositions révoltantes qu'il émet sur la prétendue promiscuité de leurs mœurs ; les récits qu'il accumule de leurs fraudes, vols, escroqueries et filouteries, prouvent, et au delà, à quel point tout ce qui est Bohémien, de près ou de loin, lui semble hideux, odieux, bas, vil et au-dessous de toute contamination. Son livre, justement estimé en cette matière, est un recueil élémentaire, mais fidèle ; un compendium de tout ce qui concerne son sujet ! — Doit-on en conclure que, pour avoir été tirées de recherches laborieuses, consciencieuses, érudites, ses conclusions disent tout ce qu'il y aurait à dire sur ce peuple si effroyablement traité par l'humanité entière, que représentent les nations de tous les continens ?

III

Borrow a été à moitié Bohémien. Il n'a point seulement étudié leur vocabulaire, il a parlé leur langue. Il ne s'est pas seulement informé de leur genre de vie, il a vécu avec eux. Il s'est assis à leurs repas ; il a vu leurs danses aux feux des bivouacs, dans les pro-

fondeurs des forêts; il a assisté à leurs noces et à leurs funérailles; il en a vu naître et il en a vu mourir; il a vu les femmes rire et pleurer, persécutées et trompeuses, aimer leurs enfans et voler ceux des *Giorgio*, sauvegarder leur chasteté et vendre la pudeur d'autrui, veiller sur leurs propres filles et livrer celles qui ne l'étaient pas, tenues en retenues, à cet effet. Borrow a connu leurs mystères et leurs signes de ralliement; il fut accepté d'eux comme un frère, un *Romma*, un *homme;* ils lui dirent que s'il n'avait pas le sang d'un Jitano dans les veines, son âme avait dû jadis habiter en l'un d'eux. Aussi en parle-t-il, sans exaltation pour des vertus qu'ils n'ont pas, sans enthousiasme pour des sublimités qui leur seraient gratuitement prêtées; mais sans cette détestation si évidente dans les autres auteurs, sans fiel contre leur démoralisation, dont il semble pressentir, presque avec sympathie, la naïve logique.

Il est singulier que ce soit précisément parmi les Anglais, celui de tous les peuples auquel les vices squalides du Gypsy paraissent devoir être les plus antipathiques et les plus inexcusables, auquel ses qualités absolutoires devraient être les moins sensibles et les moins compréhensibles, qu'on ait vu surgir un individu dont la patiente et humaine curiosité les a observés de plus près que tous; qui s'est associé à leur vie errante sans jamais en partager les vertiges, sans jamais se souiller de ses fautes; qui, par ainsi, les a le mieux

connus, a le mieux deviné le secret de leur attrait pour la vie qu'ils mènent, comme la mystérieuse possibilité de leur régénération et de leur réhabilitation. Il est singulier que ce soit justement un Anglais qui leur ait tendu une main toute fraternelle, qui les ait étudiés comme des êtres semblables à lui, qui se soit même fait leur obligé en rompant leur pain et en buvant à leur cruche, pour entrer plus avant dans leur intimité, dont il n'avait besoin ni pour se nourrir, ni pour se dérober à la justice. Quand il en parle, on entend une corde compatissante vibrer dans son cœur; on sent qu'il s'abstient de condamner, parce qu'il suppose des motifs et des mobiles peu coupables, là même où il ne parvient point encore à les démêler bien clairement.

Nous attribuerions volontiers cet étrange rapprochement à deux raisons. — Premièrement, à l'extrême sensibilité des Anglais pour les beautés de la nature, pour ce qu'ils appellent *a fine scenery*. Elle leur enseigna à emprunter aux Chinois un art qui prend la nature elle-même pour matière première; elle leur fit introduire en Europe le *landscape garden*, qu'ils portèrent à un degré de perfection qu'on ne surpassa nulle part ailleurs. Cette sensibilité rend plus accessible à l'imagination l'attrait brut, dirions-nous, exercé sur les Bohémiens par le contact de la Nature. — Une seconde cause a pu encore amener un Anglais, plutôt qu'un autre, à vouloir étudier avec impartialité cette race si repoussante: le respect inné dans sa nation pour la liberté personnelle, quel

que soit l'usage qu'on en fait. Pour eux il est vrai, la loi la borne d'une limite aussi respectée qu'elle ; mais, il suffit d'une légère dose de romanesque dans l'esprit, pour rendre indulgent sur l'emploi fantastique qu'on en fait et inspirer quelque sympathie en faveur d'un sentiment insensé, sauvage à force d'indépendance, amoureusement exalté, pour n'importe quel objet dont on s'est fantasquement engoué, pour n'importe quel charme dont on subit le sort comme un enchantement de magicienne ; d'autant plus pour l'amour, même déréglé, de la Nature, cette despotique et attrayante traîtresse.

Comment lire les pages de Borrow sans se prendre de passion comme lui, pour les gueux dont il va chercher la compagnie, profitant si bien pour cela du hasard, qui, on le sait, ne sert que ceux qui savent s'en servir? Comment ne pas admirer la tranquillité et le sang-froid avec lesquels cet honnête homme se conduit au milieu des voleries dont il est le passif témoin, sans participer aux perfidies de ses hôtes et sans les trahir, afin de ne point perdre pour un gain aussi insignifiant qu'une instruction de police, l'espoir de celui qu'il intentionne, tant à l'aide des notions morales qu'il tâche d'insinuer dans leur esprit, que de l'intérêt qu'il se propose de réveiller en leur faveur par ses écrits ? Il est curieux d'observer avec quelle prudence presque sacerdotale, avec quelles précautions presque féminines, avec quels ingénieux détours presque maternels, il distribue aux singulières ouailles qu'il s'est choisies, les croyances et les

idées du christianisme sur le bien et le mal; avec quelle tendresse de chrétien pour ces âmes négligées, comme si elles étaient une mauvaise herbe, il essaye de les éclairer en s'éclairant sur leur compte.

Borrow est révolté de l'étrange oubli où les laisse le prosélytisme de toutes les religions. En effet! Que de soins consacrés à des missions éloignées, tandis qu'il ne se trouve pas un seul prêtre qui songe à eux! Rome envoie des martyrs en Chine et en Japon, l'Angleterre sème ses missionnaires parmi les sauvages de l'Australie et de l'Amérique, et les Bohémiens qui sont au milieu de nous, en rapports constans avec nous, n'ont encore attiré l'attention d'aucune Eglise, d'aucun prédicateur! C'est un laïque, un homme de poésie et d'imagination, qui, sans y être appelé par aucun devoir, mû par un dévouement purement humain, est allé à eux, a su apprendre leur mot de passe, afin de leur enseigner le Pater; se faire initier à leurs tribus, afin de les initier aux rédemptions du sang divin; accepter leur fraternité selon la chair, afin de les élever à celle de l'esprit; étudier leur caractère, leur langue, leurs coutumes, afin de les faire balbutier à leur tour quelques versets évangéliques, afin de leur faire comprendre et pratiquer quelque fragment de la *Bonne Nouvelle!*

Si pourtant il n'a pas mieux réussi chez les Jitanos espagnols parmi lesquels il s'était aventuré, dont il partagea si longtemps l'existence sans abri, les déplacemens nocturnes, les fuites rapides dans les montagnes,

les plaisirs arrachés à la minute fugitive, la nourriture sans lendemain assurée et la couche de feuilles mortes sans cesse abandonnée, n'est-ce point parceque, si fort qu'il ait cherché à pénétrer les procédés du penser et du sentir de cette population unique de son espèce, il n'a point assez remonté à la genèse de ses abruptes écarts d'avec les idées et les sentimens innés dans la généralité des hommes? . . Ceci manquant, la première cause de ces écarts inattendus lui faisant défaut, il n'a pu se rendre clairement compte que le Rommy n'est pas autant un athée qu'un ignorant, dont on ne retrouve le pareil dans aucune nation, dont aucun pays n'offre un second exemplaire. Il sait qu'il existe beaucoup de religions, dont quelques dogmes sont arrivés à lui par bribes et morceaux; mais toutes lui sont également indifférentes, parceque toutes lui paraissent être quelque chose qui ne le regarde pas. Ce qu'il y a d'étrange en lui, c'est qu'il ne nie la vérité d'aucune d'entre elles; ce qu'il y a de plus bizarre encore, c'est qu'il a successivement foi en tous leurs dogmes; il les croit tous vrais, chaque fois qu'il les entend énoncer par leurs adeptes. Loin de demeurer incrédule devant le *Credo* du christianisme ou de l'islamisme, du brahmanisme ou du bouddhisme, il accepte tout ce qu'ils disent avec la simplicité du charbonnier; pour mieux dire, avec le lumineux sourire de l'enfance émerveillée, ingénue et crédule, heureuse d'apprendre tant et de si belles choses. Seulement, en croyant à ce que chacun ra-

conte à sa manière du ciel, de l'enfer et du monde surnaturel, il ne croit pas que le ciel où, au dire de leurs adorateurs, le Christ règne, où Mahomet réside, où Brahma vit, où Bouddha existe, soit un ciel fait pour lui. Tant fut forte et indélébile l'impression laissée sur leur naturel sans résistance raisonnée, le terrible *vœ victis* prononcé sur eux par les Aryas, lorsque s'emparant de la terre que les Parias occupaient, ils leur persuadèrent qu'ils n'y avait aucune Divinité pour eux dans les cieux, parceque sur la terre ils n'appartenaient point à la race humaine!!!

Une fois que leur intelligence, peu mobile, fut bien convaincue par cette brève, mais irréfutable logique, de ce qu'ils prirent pour une vérité qui leur était positivement, matériellement, expérimentalement démontrée, par leur état d'infériorité, d'incapacité, d'impuissance, ils n'eurent, ni assez de force d'abstraction, ni assez d'élasticité dans l'esprit, pour suivre un autre raisonnement, pour se laisser persuader de leur confraternité avec le reste des hommes, pour admettre sérieusement qu'ils pourraient devenir en quoi que ce soit semblable à eux, avoir réellement un même Dieu là haut, les mêmes droits ici-bas! . . . Sera-t-il jamais possible de les dissuader de leur abdication, de leur prouver qu'elle fut basée sur une fraude et une erreur? Sera-t-il jamais possible de leur rendre croyable et palpable la haute dignité de leur origine, l'inestimable valeur de leur existence rachetée d'un

sang divin, les inénarrables félicités d'une espérance transmondaine, dans une existence éternellement bienheureuse? — Nous le croyons!

Par cela même que les Parias-Bohémiens renoncèrent jadis, avec une sorte de touchante humilité, au droit de posséder une terre, une patrie à eux, ils échappent aujourd'hui à la loi de destruction s'accomplissant peu-à-peu sur toutes les peuplades restées sauvages, qui s'approprièrent une contrée et s'assimilèrent un pays. Puisque les Parias-Bohémiens ne défendent aucun territoire, la guerre ne les exterminera pas. S'ils ne sont pas exterminés, ils seront convertis et civilisés à l'approche de l'ère du pardon universel. — De plus, aucune peuplade sauvage ne donna à ses sentimens, si nobles qu'ils puissent être, si attendrissans qu'ils nous apparaissent quelquefois, si forts qu'il se rencontrent dans la gamme primordiale des affections tendres, maternelles ou filiales, conjugales ou fraternelles, une expression générale, abstraite, sublimée et condensée dans un Art. Jamais, que nous sachions, on ne vit des sauvages trouver des *formes* qui manifestent leurs *émotions;* jamais ils n'ont possédé un *Epos*, un cycle d'œuvres, qui disent dans le langage de l'Art ce qu'ils sentent, ce qu'ils souffrent, ce qu'ils aiment. Les Bohémiens eurent un Art, ils créèrent une épopée musicale. Plus les chrétiens la connaîtront, mieux ils la comprendront; et, plus ils voudront, mieux ils sauront les rapprocher de leur Dieu créateur, rédempteur, consolateur.

IV

Nous possédons à peine quelques vagues indications sur l'entrée des Bohémiens dans notre continent, sur leur premier séjour parmi les nations chrétiennes. Mais, le peu que nous en savons par les chroniques du temps, reproduit d'une manière identique le même tableau dans tous les pays; et, ce tableau est identiquement pareil à celui que nous avons sous les yeux. L'on est donc bien obligé de croire que cette race, depuis que nous la connaissons, depuis qu'elle assuma son état actuel peut-être, n'a changé en *rien*, absolument en rien; ni dans son langage, ni dans son type, ni dans ses habitudes. Tels nous voyons les Bohémiens en Europe, tels ils furent de tout temps en Asie et en Afrique; on les retrouve maintenant dans les deux Amériques, tout semblables à ce qu'ils sont chez nous. Ils ne se transforment pas plus entre les musulmans, entre les payens, qu'entre les orientaux, les protestans, les catholiques. On pourrait dire que depuis les quelques siècles que ce peuple est soumis au contact du christianisme, de sa civilisation, de ses législations, de ses mœurs, de ses populations, il n'a rien perdu, rien gagné, si durant son séjour en Hongrie il n'avait créé un art, une musique!

C'est au XIVe siècle qu'on aperçoit les premières traces de l'existences de Bohémiens en Europe. Ils y

entrèrent par la Hongrie, qu'à cause de cela déjà, l'on peut regarder comme leur patrie européenne. Elle fut du moins le centre dont ils ont irradié sur toutes nos contrées de l'est et de l'ouest, la Russie et l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Espagne, etc. Quant à l'Égypte et à la Turquie, ils prétendent y avoir été avant d'aborder en Europe; il en doit être probablement ainsi des pays Barbaresques et du Maroc.

Les renseignemens que l'on possède sur les Bohémiens sont fragmentaires, incomplets et dénués de preuves, parceque jamais les historiens de l'Europe ne daignèrent mentionner ce peuple, silencieusement présent parmi nous depuis cinq siècles, sans prendre la moindre part à nos vicissitudes politiques. Il a passé à côté de toutes les catastrophes comme de toutes les fortunes, au milieu de toutes les guerres comme en pleine paix, sans inquiéter l'existence, ni toucher aux ressorts d'aucune autorité. Ce fut sans intention de déranger les heureux convives attablés au banquet de la civilisation, qu'il se glissa à leurs pieds, pour y recueillir, lorsque la faim, la soif, la nudité et le froid l'y poussaient, quelques miettes disputées aux chiens familiers, aux singes favoris, aux cochons de la porcherie. C'est le laboureur des campagnes, l'artisan des villes, le grand-seigneur énamouré ou la grande dame en intrigue, dont les passions, plus ou moins avides et avouables, furent exploitées par le Bohémien, lorsqu'il voulut faire jouer au profit de leurs intérêts

illicites la rare adarticulation de son esprit, en faisant appel à son imaginative, en lui donnant leurs faiblesses pour pâture, lorsqu'elles prêtaient le flanc aux traits de sa railleuse malice et de sa verve sournoisement moqueuse.

Le Bohémien entourant d'un faux respect la police, comme le culte, de toutes les contrées, affectant avec une même indifférence, la même soumission au souverain et au Dieu de toutes les nations, s'enquérant également peu de toutes ses victimes, parcequ'elles étaient les dupes de leurs propres convoitises, n'exploita pourtant les vices des uns qu'incité par les cupides insinuations des autres; il n'acheta la fraude du fort que pour la vendre au faible, pressurant le premier pour contenter le second; jamais à court de fabulosités, de philtres lascifs, de promesses magiques, de prédictions séduisantes, pour extorquer l'argent et les protections tant qu'on les lui demandait, tant qu'il en avait besoin pour le métier qu'on lui faisait faire. En revanche, rarement a-t-il entortillé de mensonges ceux à qui le mensonge était étranger. Il s'est borné à largement user de son grand précepte: *à corsaire, corsaire et demi*, en éprouvant une singulière satisfaction à le pratiquer sur les Juifs, qui en eux seuls ont trouvé leurs maîtres en fait de fourberies et de friponneries. Aussi la littérature du dialecte petit russien de l'Ukraine, a-t-elle pris pour sujet d'un de ses contes les plus égaudissans, les narquoises mystifications que le Cygan fait subir au sérieux mysti-

ficateur du paysan [1]. C'est ainsi que, moins coupables peut-être pris en masse qu'il ne paraît en gros, les Bohémiens, sans être des nôtres, ont vécu et fait partie de nous, en dépit de poursuites et de sévérités qui eussent depuis longtemps fait disparaître une race moins résistante aux fatigues des plus dures destinées.

Dès l'entrée des Bohémiens sur notre continent, on établit une vague assimilation entre eux et les Israélites, par suite de l'horreur qu'on eut bientôt de ceux-ci, comme de ceux-là ; par suite des préjugés qui s'accumulèrent en leur défaveur, des contes mensongers et terribles dont ils furent l'objet, de la crainte superstitieuse qu'inspirait leur genre de vie. On disait des uns qu'ils volaient les enfans mâles pour en consommer la chair et le sang, dans une parodie burlesque, féroce et sacrilège, du mystère eucharistique des chrétiens. On disait des autres qu'ils volaient les petites filles pour les livrer un jour à la prostitution, afin de faire échapper leurs femmes au libertinage des chrétiens. Si jamais ces accusations furent vraies, il faudrait se demander, ce semble : à qui la faute? Qui provoqua d'abord ces criminelles représailles?

Entre le Juif et le Bohémien les sociétés chrétiennes

[1] Nous citerons entre autres une bouffonnerie en deux volumes, intitulée : *Zyd borodaty y Cygan worowaty* Le Juif barbu et le Bohémien voleur). Ce livre, écrit dans une prose presque constamment rimée, comme son titre, offre une série de scènes burlesques, dans lesquelles l'avidité et la ruse de l'Israélite sont toujours bafouées et déjouées par l'habileté plus audacieuse et la ruse plus *inspirée* du Cygan.

surent trop peu distinguer en théorie, en distinguant trop en pratique, car elles rendirent toujours aux uns les égards que la richesse impose et eurent toujours pour les autres le mépris que la pauvreté appelle. Cependant, quoique les vices des Bohémiens fussent plus incommodes et moins dangereux que ceux des Juifs, ils étaient tout aussi redoutés par ceux qu'ils approchaient. L'on n'eût pour aucun des deux l'idée de leur créer une nouvelle patrie en leur donnant quelque pays à défricher et à cultiver, en les forçant de s'y cantonner, en les internant dans ses frontières: ou bien, en les encourageant, par l'égalité des droits devant la loi, à s'incorporer à d'autres nations, sans renoncer immédiatement aux habitudes traditionnelles de leur race. L'intolérance religieuse y fut pour beaucoup; une peur superstitieuse et une antipathie irraisonnée pour plus encore.

V

Charles III d'Espagne, qui aimait la symétrie architectonique comme le prouvent les beaux monumens qu'il laissa après lui, ne transporta pourtant pas son goût d'alignemens au cordeau dans le domaine administratif. Il comprit qu'on n'a pas raison des sentimens humains comme des pierres qu'on taille, qu'on arrondit, qu'on aplatit, qu'on place et déplace à volonté, selon les exigences d'un plan général; il sentit qu'on ne

classe pas les hommes, comme les plantes d'un jardin botanique. Aussi, n'eut-il garde de faire des lois pour réduire les Bohémiens à être telle ou telle chose dans l'État, selon son bon plaisir. Il leur ouvrit la porte de son royaume en les conviant aux avantages de tous, en décrétant que tout Bohémien qui aurait une profession fixe serait par cela même considéré comme Espagnol, apte à jouir des mêmes droits, autorisé à revendiquer les mêmes privilèges; qu'il serait défendu de rechercher sa naissance et de lui en faire reproche ou honte, en lui appliquant le terme déconsidérant de *Jitano*, afin de le faire participer à tous les bénéfices de la société dès qu'il en aurait accepté les deux inévitables charges : le *travail* et l'*obéissance* aux lois.

Borrow parle assez longuement de l'influence satisfaisante et bienfaisante qu'eussent exercée sur les Bohémiens des règlemens subséquens dirigés dans le sens de Charles III. A lui seul ce monarque ne pouvait que prendre l'initiative, faire le premier pas, indiquer la voie à suivre, les influences législatives demandant, pour se faire sentir, le passage de plusieurs générations. Ce que Borrow dit, autorise presque à reconnaître une sorte de dignité dans l'abstention résolue des Bohémiens de toute paix avec la société, conclue sur d'autres bases que celles de l'égalité; elle fut trop vite mise de côté en Espagne, jamais proposée ailleurs.

Tant qu'il ne se trouvera point parmi les chrétiens des continuateurs et des imitateurs de Borrow, des

hommes qui consentiront à parler couramment le romany, à passer pour des *Rommys;* tant qu'on ne lavera pas le sceau d'infamie apposé sur le bronze de leur front, en admettant toute la race à l'égalité chrétienne, par des lois qui poursuivront l'œuvre de fusion que celles de Carlo-Tercero ont commencée en Espagne; jamais elle ne cessera d'être ce qu'elle est. Aussi longtemps qu'il y aura des lois *pour les Bohémiens*, les Bohémiens resteront en dehors de toute atteinte de la loi. — Dans l'histoire de l'humanité, les générations étant solidaires comme les individus, les nations comme les familles, il faut que la société civilisée et régulière vienne par quelques-uns de ses membres au milieu même de l'abjection où elle a précipité les Parias-Bohémiens, dans la catégorie d'animaux doués d'un langage humain, s'abreuver à leurs fanges, goûter des mets infectes que son iniquité leur apprit à dévorer, connaître toute l'étendue de leurs privations inimaginables, avant que leur cœur apprenne à la reaimer! Là, où les torts et les outrages ont abondé, il faut que l'amour et le dévouement surabondent.

Soit que la fierté du Paria-Cygan ait eu conscience, ou non, d'avoir résisté, depuis des millers d'années peut-être, à la dégradation inhumaine qu'entraînait un principe de vie injuste et abrutissant, le fait est que son sentiment semble demander une satisfaction et attendre que la civilisation vienne humecter ses lèvres au calice absinthé de honte et de douleur qu'elle lui a si large-

ment versé, avant de procéder à une réconciliation complète, dont le pardon impliquerait l'effacement définitif de l'injure subie. Le Bohémien est resté *homme*, puisqu'il est encore poète et, par cela même, il ne lui est pas possible d'oublier tant que la société s'en souviendra, qu'on l'a traqué comme une bête fauve, qu'on a mis sa tête à la merci de tout meurtrier, qu'on a fait répandre, sans les compter, le sang et les larmes de tant de cœurs restés contens dans leurs détresses, aussi fidèles à leur dénûment qu'à leurs compagnons, créatures de Dieu auxquelles on a ravi Dieu!

VI

Inspirée par un sentiment religieux et une louable humanité, Marie-Thérèse d'Autriche s'occupa spécialement des Bohémiens. Elle voulut remédier à leurs maux et témoigner de son intérêt pour leur sort, en lui donnant des bases nouvelles et en en posant elle-même les conditions, qu'elle envisageait peut-être comme une sorte de charte qu'on leur octroyait. Mais, quelque particulièrement bienveillans que fussent les soins que cette grande souveraine, placée au pinacle des affaires de l'Europe, donnait au gouvernement de sa fidèle Hongrie qui lui paraissait infestée par la présence de ces hordes, sans foi ni loi, sans feux ni lieux, il était radicalement impossible qu'elle eût le loisir de s'informer et l'occasion d'ap-

prendre, de quel esprit étaient effectivement animés ces misérables, reculés, non seulement sur le dernier échelon social, mais presqu'au-dessous de cette échelle.

Comment aurait-elle pu ne pas regarder les Bohémiens comme les plus méprisables et les derniers des humains, toute sa nation et tous ses conseillers s'accordant naturellement dans cette opinion? Comment fût-elle jamais venue à se demander qui ils étaient, et pourquoi ils étaient ce qu'ils étaient? Les siècles avaient consacré la mésestime qu'on en faisait; la bassesse de leur extraction et de leur âme semblait un fait si bien avéré, que nul n'imaginait un doute possible à cet égard. La pieuse reine crut être très-bonne pour eux, pleine d'apitoiement, faire preuve d'une justice généreuse et d'une minutieuse sollicitude, en entreprenant de les parquer dans une sorte de caste spéciale, d'en faire forcément des agriculteurs, de les arracher par violence aux attraits de leur vie irrégulière et sans domicile, de les baptiser avec la police pour parrain! Il n'y a donc rien d'extraordinaire vraiment à ce que, après avoir tant légiféré à leur sujet, lu et relu tant de paperasses sur leur compte, elle les ait pris pour des monstres d'ingratitude en ne les voyant pas heureux et honorés de recevoir ses bienfaits, miettes précieuses tombées incontinent de sa table impériale par l'effet de sa royale protection.

Ayant en vue d'assurer par les mesures qu'elle

prenait, jusque dans ses moindres détails, le bon ordre de ses Etats, comme qui dirait l'irréprochable propreté de son intérieur, le fonctionnement bien caractérisé des divers élémens de son ménage, il va de soi que la consciencieuse mère de famille dut être fort choquée de trouver des difficultés et de l'opposition là, où elle ne croyait rencontrer que de la reconnaissance, une gratitude enthousiaste peut-être. Pouvait-il en être autrement? Elle ignora toujours, comme il advient d'ordinaire en pareil cas, que le noble motif qui l'avait d'abord incitée à s'occuper de cette branche si insignifiante de l'administration de ses pays, disparaissait malheureusement tout-à-fait dans l'application chiche et étroite qu'on faisait de la libéralité de ses intentions. On ne s'efforça, dans l'exécution des ordonnances qu'elle promulguait, que d'atteindre le but si désirable auquel elle visait, sans s'inquiéter si les moyens d'obtenir ce résultat étaient bien choisis.

Les Bohémiens, tout en ne se refusant jamais au baptême, qu'ils tiennent pour une simple cérémonie, une sorte d'acte qui peut faire du bien sans risquer de faire du mal, n'en échappent pas moins, comme un corps souple, mais incompressible, à tout niveau qu'on tenterait de faire passer sur eux, à toute démarcation de leur position et de leurs limites sociales. Quand on essaya de les faire tenir de force sur une des cases de notre grand échiquier vivant, de les enregistrer sous la dénomination d'une des minimes figures qui y prennent rang et place

dans le dénombrement et la statistique des diverses populations, ils se rirent de ces maladroits efforts, ne se donnant seulement pas la peine de prendre au sérieux, de peser un seul instant, les avantages qu'on leur présentait gauchement pour les décider à quitter leur mère Nature, leur vie toujours onduleuse, les fringantes libertés de leurs allures prime-sautières, leur droit aux languides désœuvremens, toutes choses sacrées à leurs yeux.

Ils se regimbèrent contre des décrets prétendant solidifier en quelque sorte un peuple-fluide, qui serpente, s'écoule, s'épand, s'extravase, s'évapore et se condense, on ne sait comment, ni pourquoi; pareil à cette mystérieuse vapeur ambiante du Cosmos, qui parfois produit des météores flambans, parfois de lourds et grossiers bolides. Voyant ces gens si rétifs, on voulut réprimer leur audacieuse légèreté; n'en venant pas à bout, on s'acharna après eux: ils furent poursuivis, tourmentés, torturés. Moins ils furent affriandés par les améliorations qu'on daignait leur préparer, et plus ils excitèrent d'indignation, surtout parmi les subalternes humiliés d'avoir à s'occuper de tels quidams. Ils les représentèrent dès lors en haut-lieu comme une engeance malfaisante, ayant intérêt à la faire envisager ainsi. Cela ne fut guère malaisé.

Par flatterie pour l'auguste législatrice, afin de ne pas dire que ses lois avaient été mal conçues par ses conseillers, qui du reste n'en convenaient pas; afin

de ne pas avouer leur non-réussite, afin d'en jeter la faute sur ceux qu'elles atteignaient plutôt que sur ceux qui les avaient fabriquées avec de fausses données, la calomnie et la délation se chargèrent de fournir des prétextes aux cruautés dont les Bohémiens furent l'objet, dans le barbare espoir de les exterminer, ne pouvant les enrégimenter selon les ordres venus d'en haut [1]. Ils souffrirent, résistèrent quelquefois, échappèrent souvent, et finirent par lasser la persécution, sans se laisser détruire. Mais aussi, sans cesser d'aimer cette terre de Hongrie où ils avaient été jusque là moins molestés qu'ailleurs. Ils ne la rendirent pas solidaires de ces vexations, qu'ils prévoyaient devoir être passagères et qui ne leur firent changer rien à rien, chez eux, ni en eux. Le temps passa sans que sa faux, si puissante contre toutes choses édifiées avec tant d'efforts par la main de l'homme et consolidées avec tant de peines par sa sagesse, ait touché ou altéré la moindre parcelle de leurs millénaires et invariables accoutumances de liberté incoërcible, fanfaronne, ironiquement insoucieuse de son contempteur.

On pourrait s'étonner que la persécution la plus vive que les Bohémiens aient jamais subie parmi les chrétiens, se soit justement produite au moment où ce qu'ils ont de plus élevé dans leur âme se traduisait dans leur art! Au moment encore où cet art était le mieux com-

(1) Voir Grellmann, qui dépeint avec indignation les poursuites dont ils furent l'objet, en étant accusés d'anthropophagie.

pris, le plus estimé, le plus apprécié, on peut même dire acclamé avec enthousiasme, sur les plus brillans sommets de la plus haute société européenne. Un phénomène si imprévoyable s'explique cependant quand on l'examine de près, par les réactions que provoquent toujours des influences trop accentuées.

C'est vers l'époque de Marie-Thérèse que la musique des Bohémiens avait atteint son apogée en Hongrie, après s'être lentement développée, splendidement épanouie, sur cette terre hospitalière, grâces à la sympathique compréhension qu'elle y rencontrait. Depuis des siècles, les rois et les princes de ces contrées l'avaient considérée comme le plus bel ornement de leurs fêtes, le plus solennel accompagnement de leurs tristesses. Quand, durant un règne qui devait à son généreux enthousiasme sa prospérité et sa force, la noblesse hongraise fut invitée à s'acclimater à Vienne, elle crut ne pouvoir mieux faire que de présenter son grand art à sa cour, de l'introduire dans ses grandes maisons. Mais, voici ce qui advint. — Plus l'aristocratie trans-litheinienne s'était assimilé la musique bohémienne, jusqu'à la regarder comme un art national, et plus elle mettait d'amour-propre à initier l'aristocratie viennoise à son admiration pour lui ; ce qui, soit dit en parenthèse, ne lui réussit que fort médiocrement, car c'est du sang asiatique, du sang magyar, du sang nomade peut-être, qu'il faut avoir dans les veines, pour trouver une jouissance intime, une volupté sem-

blable aux rêves fantasques que donne le hatchis, à s'identifier aux gaietés furieuses des *Frischka*, aux mornes désolations des *Lassan*. L'impératrice fut naturellement la première conviée à admirer, ce qu'on appelait la «royale musique» de Hongrie; à entendre ses meilleurs orchestres, composés du meilleur de ce qu'avaient tous les orchestres du pays, ainsi que ses virtuoses les plus renommés. Emue de tant de talent, de tant de génie, Sa Gracieuse Majesté prit à cœur de sortir de son état sauvage la race capable de produire un tel art et de tels artistes!

Ce fut un malheur; car, on ne savait pas au juste alors que les arts en général, la musique en particulier, reproduisent, expriment et manifestent, chacun à sa manière, l'état intérieur, la tonalité psychologique du milieu national où il est né, où il s'est développé, jusqu'à s'épanouir au point où il devient un objet cher à tous, dont tous sont fiers. On considérait la prédominance de certains arts en certains pays, comme une question de hasard ou comme un fait provoqué par certaines causes naturelles: une vue plus parfaite, une oreille plus juste, des voix plus belles, etc. absolument comme il en est des produits gastronomiques, des jambons de Westphalie, des pâtés de foie-gras de Strasbourg, des truffes de Périgord, des dragées de Verdun, etc., qui sont les plus excellens là, où le terrain offre les meilleurs produits nécessaires à leur fabrication. On jugea donc la virtuosité des Cygany comme une

habileté spéciale, dûe à quelque subtilité de leurs organes, laquelle eût pu tout aussi bien consister à faire de meilleurs souliers ou de meilleurs broderies que les autres, de meilleurs bijoux ou de meilleurs gâteaux. Avec une aussi pauvre compréhension de la portée du langage de l'art, de ce qui l'inspire et de ce qu'il dit, comment eût-on pu conclure à la cour de Vienne, de la beauté de l'art bohémien à la signifiance des émotions qu'il traduit, à la valeur du sentiment bohémien, qui trouve en lui seulement moyen de se faire jour, de se divulguer, de s'affirmer au reste des hommes?

Le mobile qui fit agir Marie-Thérèse fut excellent, touchant, d'une maternelle sollicitude. Un jour les Bohémiens eux-mêmes lui en sauront peut-être gré, si jamais ils arrivent à comprendre ce qu'est l'histoire et à tenir compte de la leur, ne fût-ce qu'en Hongrie. Etait-ce la faute de cette femme si remarquable qui, la première, inaugura l'ère des souveraines virilement vertueuses, si ses intentions chrétiennes prirent en passant par la filière bureaucratique, un caractère dont la roideur, ne tenant aucun compte du tempérament bohémien, traita ces gens, qui devenaient de tels artistes, comme de la *chair humaine*, espèce de vagabonds corrompus par l'oisiveté, dont il s'agissait de réprimer la folie, les vices, les crimes, afin de les faire rentrer de gré ou de force dans les limites d'une classification administrative?

Ainsi traitée, la matière bohémienne, pour emprunter

l'expression des chimistes, fut résistante. On n'en fit rien, on n'eut aucune action sur eux et le temps, en coulant, les retrouva après Marie-Thérèse absolument au point où ils en étaient avant.

LES BOHÉMIENS EN HONGRIE.

I

Les Bohémiens, qui goûtent l'eau de tous les fleuves de la terre et le pain de tous ses sillons, sont aussi venus un jour, il y a longtemps, longtemps de cela, déployer leurs tentes sur les plateaux où s'étaient établis les Magyars. Ceux-ci, descendans d'une race venue de loin comme les Bohémiens, apparentée peut-être avec la leur, tout en adoptant plus que d'autres conquérans barbares, pour les usages de la vie publique et de la vie officielle, le latin, cette noble langue de l'ancien monde romain, furent pourtant moins modifiés que d'autres nations plus occidentales par les mœurs et les habitudes dont elle fut la belle et majesteuse expression, n'ayant trouvé que peu de traces de ses lois, de sa culture, de son esprit, dans la contrée qu'ils s'approprièrent et n'ayant pas établi de rapports et de contacts nombreux avec la capitale de cet empire, qu'ils aidaient aussi à dépecer. Par ainsi, ils conservèrent peut-être quelque vague ressouvenance de leurs propres migrations, des

temps où ils marchaient toujours vers l'ouest et vers le sud, alors que leurs ancêtres étaient incultes comme les Cygany.

Aussi, lorsqu'ils virent arriver ceux-ci au milieu d'eux, — il y a plusieurs siècles de cela, — ils n'éprouvèrent apparemment pas une répugnance aussi vive que d'autres pour leur étrange individualité, ils n'exercèrent pas une compression aussi brutale sur leurs hôtes nomades, dont les irréfrénables goûts de liberté sans restrictions ne leur parurent sans doute pas tout-à-fait incompréhensibles. Les jugeant en somme inoffensifs, ils laissèrent vivre paisibles et inattaquées ces tribus éternellement en voyage. Alors, moins tracassées là qu'ailleurs par des mesures vexatoires, elles se sont arrêtées, sinon fixées, sous cette zone moins hostile. Quoique ne donnant jamais prise à aucun essai législatif, à aucune réglementation de leurs allures, à aucune conception théocratique, gouvernementale ou administrative : quoique toujours récalcitrantes à toute accoutumance sédentaire, à toute association d'intérêts, elles restèrent sans mauvais vouloir, presque amies d'une nation, en qui le fanatisme religieux, les précautions de police et les vanités sociales, n'allaient pas jusqu'à leur disputer la tranquille jouissance des dons de l'existence au sein de la Nature, selon qu'elles l'entendaient. Aucune malveillance ne venant s'immiscer dans les secrets de leurs vagabondages, ni les déranger dans leurs façons d'agir avant qu'ils fussent coupables, personne ne trouvant

trop à redire à l'exceptionalité de leurs rapports avec les autres hommes, ces nouveaux-venus n'éprouvèrent de longtemps, ni le besoin, ni le désir, de quitter ces parages où on ne leur contestait pas une place inoccupée.

II

Les Rommy se sentirent en outre retenus dans le giron d'un climat riche et doux à la fois, n'ayant rien de cette uniformité ennuyeuse de certaines régions tempérées, où les divers momens de l'année se distinguent à peine entr'eux ; où l'hiver n'étant pas très-froid, l'été n'étant pas très-chaud, ni le printemps, ni l'automne n'ont de raison d'être, d'apparaître ailleurs que sur les feuillets de l'almanach dont les rubriques distribuent au globe entier les mêmes fastes atmosphériques. Le climat de Hongrie, tout en possédant dans son large et riche clavier les notes basses et les notes hautes des températures ainsi désignées, n'a pas non plus le caractère violent et oppressif propre aux pays polaires et aux contrées tropicales, dont les terribles monotonies dépriment et compriment les âmes, durant les longueurs d'un hiver ou d'un été qui semble éterniser son fléau. Toutefois, la superficie de ce pays se couvre alternativement de blanches splendeurs ou d'éblouissances solaires, selon le retour régulier des saisons, participant ainsi pour un moment aux plus éclatantes beautés

des latitudes les plus distantes. On ne saurait donc ne pas remarquer, brièvement du moins, l'harmonie, la concordance, disons la sympathie, qui existent entre les divers traits du climat de la Hongrie et les divers traits du tempérament bohémien, car ce climat amenant les poétiques passages d'un étincelant et rigoureux hiver à un été brûlant et fulgurant, séparés par des printemps pleins de suavité juvenile, réunis ensuite par des automnes remplis d'une grave opulence, les Rommy y trouvèrent cette magnifique variété de sensations et d'émotions extrêmes, qu'ils recherchent avec tant d'appétence.

Aucune des impressions particulières aux excessivités des sphères les plus éloignées ne leur fut ainsi tout-à-fait inconnue, sans durer outre-mesure, sans exclure surtout les transitions qui en font valoir tout le charme et rehaussent leur enivrement, en préparant et ménageant les contrastes. Cette race, en qui le contraste semble substantialiser l'impondérabilité activante et vivifiante de l'électricité, avec ses deux pôles, l'actif et le négatif, put s'abreuver tour-à-tour de froid et de chaud, de lumière et d'ombre, de sécurité et de danger, sans avoir à redouter les flèches micidiales du soleil des déserts, ni les morsures des malfaisans et invincibles animaux que les perfides végétations de l'équateur abritent; sans essuyer non plus la mortelle inaction, les engourdissemens hébétés des interminables obscurités que répandent les nuits boréales.

En Hongrie, les Bohémiens se complurent à

exercer leur témérité et à durcir leurs constitutions pendant la saison des neiges, pour ensuite, le solstice de Juin venu, imboire les rayons du jour et s'imbiber de chaleur! Entre-temps, ils eurent des époques de brume et de pluie; mais, comme ils chérissent pardessus tous les dons de la Nature, le spectacle de ses métamorphoses; qu'ils s'éprennent d'elle surtout quand, vrai Protée, elle change constamment de visage, ils se trouvèrent bien sous ces degrés où elle se fait admirer sous tant d'aspects divers. Ils eurent là, de grandes plaines, de grands fleuves, de grandes forêts, de grandes solitudes, des montagnes et des collines, des troupeaux et des vignes, des retraites profondes et des villes populeuses, un peuple héroïque, des âmes poétiques, des caractères gais, des esprits humoristiques, des cœurs bons, des gens compatissans! Ils s'y laissèrent vivre, tantôt allègrement, tantôt en proie à leur morosité, mais savourant toujours avec délices cette indépendance facile au moyen de laquelle ils passaient, sans transitions préparatoires, en réalité comme en musique, des crises passionnelles où ils se convulsent d'aise, à ces accès d'humeur noire, de chagrin vague et sans cause, qui leur font écouter des nuits entières les hululations du hibou, regarder fixement des heures entières les scintillations du mica et du quartz sur les pierres du chemin, considérer des journées entières l'ombre que les nuages projettent sur le ras gazon des prés, accroupis comme une figure michelangesque largement

drapée, jusqu'à ce que, fatigués de cette application continue, ils s'endorment couchés sur le dos, les mains nouées derrière la nuque.

Quand au départ de l'hiver, comme d'un tyran mis en déroute par l'équinoxe vernal, mais ne cédant à son vainqueur qu'un domaine ravagé, la terre en désarroi est victime de ces inondations qui, terribles en ce pays, dévastent les rivages et propagent la terreur, étalant avec une cruelle hypocrisie des nappes d'eau où le soleil printanier se mire joyeusement, comme dans d'immenses glaces de Venise sur lesquelles on ferait rouler de temps en temps des poignées de diamans, on voit souvent le Bohémien devenir frétillard de contentement, comme s'il rencontrait là son véritable élément. Alors que les exhalaisons d'une terre fumante, comme un coursier haletant, donnent à l'air une sapidité acerbe et vivifiante; que les cris d'angoisse, d'agonie et de mort, se perdent sans échos dans la jubilation générale des forces productives de la Nature en travail d'enfantement; alors que cette Nature, secouant le joug qui avait suspendu son activité, jeune mère orgueilleuse dans l'épanouissement de ses forces créatrices et vivificatrices, ne tient nul compte de l'effroi et du désespoir de l'homme au sein de ce bienheureux bouleversement, le Zigeuner aspire à pleins naseaux cette atmosphère vibrante de douleur et de gloire, où toutes les tristesses sont englouties dans le rugissement superbe des élémens déchaînés, comme ses tristesses, à lui,

sont englouties dans les allégresses de la Nature en joie.

Mais, — et c'est ce qu'il ne faut pas oublier, — il ne s'identifie à toutes ces émotionnantes péripéties, où tant de deuils s'effacent sous tant de radiance, que pour se rejeter ensuite dans de nouvelles périodes d'insensibilité apparente, d'une désoccupation ressemblante à l'idiotisme. Parcourir en tout sens les sapinières en y comptant, sans jamais en trouver le chiffre, les disques lumineux et fugaces qui se jouent sur les troncs rougeâtres, semblables à ces fragmens de vérités que l'homme aperçoit par les interstices des objets posés entre lui et le Soleil de Justice; observer curieusement les glauques stratus qui bornent l'horizon au déclin du jour, comme de longs et étroits espadons de mer voguant quiètement vers le couchant; errer à grands pas sur les jachères sans se demander où l'on arrivera, pendant qu'en ces temps de dépression universelle, les brouillards d'automne enveloppent de leurs moites embrassemens, est pour le Bohémien un plaisir dont seul il comprend la mélancolique consolation.

En été, ces étranges enfans, qui ne veulent jamais cesser de l'être, vont se rouler sur eux-mêmes au fond de quelque petite coupole de verdure, où dès le matin leurs regards nagent dans les vertes et tièdes lueurs qui se filtrent, en tremblotant comme le reflet d'une gigantesque émeraude, à travers le vif et tendre feuillage des jeunes pousses, glabres et luisantes comme de

la porcelaine; ou bien, du haut de quelque tertre, ils s'amusent à compter les ondulations d'un épais champ de froment, semblable, quand le vent l'agite, à une mer d'or liquéfié aux lourdes vagues. Ils aiment aussi à épier l'hirondelle lorsqu'elle va en quête de friandises pour ses petits et qu'avant de rentrer au nid, elle rase la terre de ses pirouettes rapides sans jamais toucher de son aile l'argile d'ici-bas; à moins, qu'ils ne préfèrent perdre leurs regards et toute conscience d'eux-mêmes en contemplant le bleu si doux des cieux, reflétant sa pureté immaculée dans quelque petite mare bourbeuse, tout comme, par une compatissance surhumaine et sublimement juste, le sentiment du beau peut se refléter dans une âme pleine de boue, — dans l'âme d'un Cygan parvulissime, que lui, Cygan, croit faire partie de la Nature bien plus que de l'humanité.

III

Là, en Hongrie, moins traqués et moins injuriés qu'ailleurs, les Bohémiens ont pu, grâce à cette sorte *de trève de Dieu*, assez recueillir leurs impressions et rassembler leurs esprits, pour traduire poétiquement les secrets motifs de leur attachement extravagant à leur race énigmatique, à leur origine douteuse, à la vie du grand air, à la communion de la Nature! Là, apathisés par des loisirs sans périls, par une oisiveté que

la faim aiguillonna peu, que la persécution ne troubla point durant tant de générations, ils ont pu assez longtemps rêver, assez longtemps leur imagination put poétiser à l'aise, pour que leurs élans instinctifs se transforment en inspirations, pour que leurs songes insubstantiels gagnent de la consistance. Ils purent là bas, tant fantastiquer sans interruption, inutiliser leurs journées, béer sans souci de rien, se désenivrer dans l'inaction, penser sans sujet déterminé, révolver la portée de leurs émotions, volatiliser, si l'on ose dire, ce qu'elles avaient de trop lourd et de trop concret, qu'elles prirent un jour un corps éthéré, sensible, pourtant immatériel, en revêtant une forme dont le perfectionnement lent, mais constant, produisit un art tout particulier, où ils rendirent toutes les langueurs et toutes les effervescences de leur âme, aussi indolente que passionnée. — C'est ainsi qu'ils apprirent à se chanter eux-mêmes, à se redire à eux mêmes l'histoire de leur être intérieur, à se créer une épopée, tout en continuant de dérober avec une orgueilleuse tristesse leurs traditions, s'ils en ont eues, leurs lointains souvenirs de défaites, de dépossession, d'expropriation, d'expulsion, d'expatriation, dont ils ne rougissent pourtant pas, puisqu'ils refusent d'en effacer la memoire en s'infondant à des races plus fortunées, pour rester fièrement ce qu'ils sont : des parias.

La sécurité qui leur permit de dormir sans gêne, de s'égarer sans crainte, à l'ombre des forêts qu'avait envahies Attila, qu'Arpad s'était appropriées, — en ne les

obligeant plus de concentrer toute leur attention sur les moyens d'assurer leur nourriture uniquement par la fraude et la ruse, d'entourer leur vie de mystère pour la préserver de l'opprobre, de l'emprisonnement, de la torture ou de la mort, — leur laissa la possibilité d'entretenir les hommes en un autre langage que celui du besoin, de ne pas toujours se borner en leur présence à fabler et à gouailler, à accumuler mensonge sur fausseté. Dès lors, ils furent si contens de vivre en repos, quoique misérables; en paix, quoique sans autre superflu qu'un nécessaire exigu, qu'ils se plurent à imaginer un gagne-sou plus innocent que les divinations risquées de la chiromancie et les menteries du maquignonnage. Ils prirent plaisir à charmer ceux, dont la miséricordieuse libéralité les autorisait à inventer de quoi ne pas mourir d'inanition et de froid, sans toujours mendier, tricher ou voler. Leur reconnaissance pour cette liberté, mille fois plus chère que l'aumône, se traduisit avec une poétique noblesse en offrant à leurs bienfaiteurs les inestimables beautés de l'art, en échange de l'inestimable don d'une compréhensive bonté qu'ils en recevaient.

En voyant un public ému et sensible à ce qu'ils pouvaient lui conter de beau dans le sublime idiome de l'art, ils recoururent volontiers à ce moyen de s'enchanter eux-mêmes plus encore qu'avec la danse des ours, en enchantant leurs auditeurs par des discours éloquemment rhythmés, qui peignaient leurs joies folles et incohérentes, hautes et profondes, quoique ne sa-

chant elles-mêmes ni d'où elles venaient, ni où elles allaient. Bien sûr, elles venaient des plus secrets replis de l'âme humaine créée à l'image de son Dieu, et allaient sans le savoir vers ce Dieu, comme tout fini va à l'infini, comme le temps va à l'éternité. Ces chants disaient aussi des élégies plaintives, comme le cœur de l'homme les engendre quand, ayant un sens sublime d'une félicité immaculée, il la pressent toujours, la cherche avec une frénésie qui monte parfois à l'exaspération, ne trouvant que des minutes, des secondes, qui prouvent son existence, sans la donner! Les applaudissemens de ceux qui les entendaient en les écoutant, leur renvoyant comme l'écho, comme la réverbération de leurs propres impressions, les mettaient à même de les exprimer d'une façon encore plus exquise en se les objectivant, autant que l'artiste doit le faire pour juger si sa forme est adéquate à son sentiment; pour se préciser, nettement à lui-même, celle qui le rend avec toute son intension. Plus ils chantèrent, et mieux ils chantèrent; plus ils se sentirent compris, aimés, fêtés, et mieux ils voulurent et surent musiquer.

IV

L'art, réflexible de sa nature, ne se développe que dans un milieu réflecteur. On ne l'a jamais vu, ni ne le verra, se déployer largement dans une atmosphère

sans résonnance. Son procédé de germination ne s'accomplit que sous l'influence de la continuelle circulation d'un fluide sympathique, entre artiste et public. Sa croissance ne s'opère qu'à condition que sa première granification se multiplie à l'infini, appelée par les multiples rayons d'une chaleur amie.

Dans les temps et les lieux où l'art a déjà acquis un développement grandiose, il se rencontre souvent des artistes qui, dédaignant les succès immédiats, une estime trop facile, une faveur peu estimable, des acclamations banales, font plus appel à l'admiration de leurs successeurs que de leurs contemporains, soit en choisissant pour leurs chants des thèmes peu familiers à leur milieu, soit en devançant par leurs formes nouvelles adaptées à un nouvel idéal, les lents progrès de leur art, afin de hâter ainsi ses inévitables transformations. Mais, avant d'arriver à cette période où sa vitalité est assez forte pour ne souffrir, ni de la froidure de la prévention et de la méconnaissance, ni des orages du préjugé et de la haine, ni de l'oppression décourageante d'une dure indifférence, l'art ne saurait traverser les débilités de son premier âge qu'en rencontrant un terrain fertile dans des cœurs compréhensifs. A cette époque il ressemble au figuier sacré des Indes qui n'acquiert une riche végétation que là, où chacune des branches qu'il incline vers le sol peut s'y raciner promptement, en devenant tronc à son tour. Le sol, c'est l'âme humaine; les productions de l'art forment

cette forêt symbolique dont tous les arbres sont liés entre eux par leurs branches supérieures, pour offrir sous leurs vivans arceaux une ombre et un rafraîchissement délicieux aux cœurs qui s'y réfugient, fuyant les calcinantes ardeurs des passions desséchantes et stérilisantes.

Un peuple ou un pays ne peuvent être illuminés par les rayonnantes splendeurs de l'art que lorsque, à l'apparition de son premier fanal sur une hauteur, des fanaux correspondans s'allument immédiatement sur d'autres sommets. L'art n'est pas une végétation parasite qui puisse, comme l'aphytée d'Afrique, faire éclore ses fleurs sur toute écorce, sans avoir ni racines en terre, ni tige pour s'élever, ni feuillage propre. L'art, cette plus inutile des inutilités aux yeux du positivisme, réclame des conjonctures favorables pour s'acclimater, comme s'il était une plante exotique dans l'humanité, une plante qui a sa véritable patrie dans des régions surhumaines. En effet, le ciel ne fit point à l'homme isolé le don de l'Art, ce plus splendide de tous ses dons, puisque *le Beau est la splendeur du Vrai* et le charme du Bien. Il prêta bien à l'homme le don de créer, sublime ressemblance approximative de sa Toute-Puissance. L'individu, doué à cet effet de génie ou de talent, en incarnant son Sentiment immédiat, ou son sentiment uni à une Idée, dans une Forme que lui offre une matière préexistante, tire bien son œuvre du néant, à l'instar du Créateur qui tira du néant sa Création,

en lui donnant sa matière et sa forme. Mais, l'œuvre d'un seul ne constitue pas un Art!

Cette œuvre est dépendante de toutes celles qui l'ont précédée, comme elle commandera, en raison de sa valeur, celles qui la suivront; car, l'Art n'est point le partage de l'individu, il est le patrimoine des sociétés! Quoi qu'il nourrisse abondamment celui dont les lèvres savent déguster le précieux dictame que distillent ses fruits, quoiqu'il peuple la solitude de celui qui lui enchaîne son amour, il ne peut néanmoins naître du trop faible souffle d'un être unique. Celui-ci peut posséder virtuellement en lui les facultés de l'artiste, mais elles s'évaporent sans le confluent d'autres facultés pareilles. La compréhension et l'enthousiasme des sociétés sont nécessaires à l'art, comme un sein fécond qui reçoit et porte les germes qu'y jettent l'inspiration et le génie; si une nation entière, si toute une période de temps, ne les avivent de leurs forces maternelles, l'avortement de toutes tentatives sporadiques est immanquable.

V

Or, le Bohémien, dans son existence apparessée et insociable, (car s'il vit en commun, il ne forme pas une société), est toujours trop absorbé par son orgueil, par sa douleur sans nom et sans cause prochaine, comme par ses joies accidentelles, ses espiègleries hasardeuses,

pour être en état de s'identifier au sentiment d'autrui; il peut exprimer le sien comme artiste, mais non s'assimiler celui d'un autre artiste en qualité d'auditeur. Ayant toute sa vie aveuglément obéi à ses impulsions prime-sautières, comme disait Montaigne, il en est devenu si exclusivement affirmatif, qu'il ne saurait plus se mettre au diapason de la réceptivité. Il est bien évident qu'il lui serait impossible de comprendre des émotions qui lui sont inconnues, des sentimens qui lui sont étrangers; ceux, par exemple, que la civilisation fait éclore, fort divers, selon le caractère de la civilisation elle-même, mais pouvant également se ranger parmi ce qu'on est convenu d'appeler «passions factices», car elles mettent plus en jeu les chatouillemens de la vanité que les élancemens de l'orgueil, les désirs souvent féroces du paraître au détriment des vrais besoins de l'être. Le Bohémien ne comprendrait rien non plus aux sentimens exprimés dans un langage qu'il ne parle pas, dans un langage autre que le sien. Mais, chose étrange, il ne saurait saisir dans son propre langage, dans celui de son propre art, les impressions d'autrui, quand bien même elles seraient absolument identiques aux siennes. Les Bohémiens ne suffisaient donc pas comme public, au Bohémien. Il lui fallait des auditeurs plus réfléchis, plus en état qu'il ne l'est lui-même de se rendre compte de ce qui lui serait dit et chanté, pour qu'après avoir incarné son sentiment dans une forme d'art, il en reçût ce contre-coup électrique qui stimule à produire davantage. Les Hongrais

furent pour lui ces auditeurs intelligens, sans lesquels l'art bohémien eût été menacé d'apophtose.

La civilisation magyare ne fut point à leur égard, comme tant d'autres, un abrutisseur inepte, un avilisseur ignare, un bourreau stupide ; elle ne se targua point vis-à-vis d'eux de ces méticulosités rigoristes, qui se produisent en quelques-unes, comme les générations, dites spontanées, de certaines espèces vermiculaires [1]. Permettant à ces virtuoses sans actes de naissance, sans demeures, ni passe-ports quelconques, d'aller de ville en ville, de campagne en campagne, d'habitation en habitation, la sympathie magyare les accueillit partout aimablement, ne leur marchandant nulle part les généreuses récompenses que l'admiration émerveillée prodiguait à leur poésie, si vigoureusement accentuée. Les Bohémiens chantèrent donc en Hongrie leur épopée musicale, comme on nous dit que les rapsodes avaient chanté en Grèce les poèmes d'Homère. Ni chez les Hellènes, ni chez les Magyars, nul n'eût osé fermer sa

[1] « La Hongrie est la seule nation de l'Europe qui n'ait pas, pour » ainsi dire, mis les *Cygany* au ban de l'humanité. Dans un pays où » chaque classe était si distincte par ses privilèges, les *Cygany* eurent » aussi les leurs. Le roi Sigismond, en 1423, leur accorda des magis- » trats pris dans leur sein, et plus tard ce fut le palatin lui-même, ce » grand dignitaire, qui dut choisir leur chef suprême etc., etc. (*La Hongrie et la Valachie*, par Thouvenel.) Il est aisé de comprendre que le choix de ces magistrats et la désignation de ce chef suprême, n'avaient guère de portée dans la pratique ; ils ne sont à remarquer que comme une espèce d'égard conservé pour ce peuple, une reconnaissance légale et explicite de son droit d'être et de son autorisation de rester en Hongrie.

porte à ces chantres errans. Les chaumières les appelèrent, les palais les invitèrent; ils furent bien-venus aux noces du cabaret et l'on voulut les avoir aux festins des rois et des princes. Les riches ne leur dérobèrent point le spectacle de leurs splendeurs, comme si elles eussent dû être souillées de leurs regards; ils les laissèrent étalées à portée de leurs mains d'artistes, ils les leur firent contempler dans toute la magnificence du luxe national, ils les admirent à voir de près leurs séductions. Le baron de Pronay, président du conservatoire de Pesth, parlant de leur popularité parmi les paysans hongrais, la dit telle, que l'éclat de leurs noces se calcule d'après le nombre de musiciens bohémiens qui y prennent part; le luxe villageois se déploie dans la plus ou moins grande quantité d'individus composant le concert. Il en était de même, dans des proportions fort augmentées, chez les plus grands seigneurs qui faisaient venir à leurs bals, non plus quelques virtuoses formant orchestre, mais plusieurs orchestres appelés de plusieurs villes et rivalisant entre eux.

C'est donc à l'intuition sympathique que les Hongrais eurent du sentiment et de la valeur de leur art, que les Bohémiens durent de l'avoir amené parmi eux à sa plus entière floraison.

LES MUSICIENS BOHÉMIENS.

I

Le costume que nous avons vu le plus souvent porté par les bandes de virtuoses Zigeuner, était une longue veste d'un drap brun ou gros-bleu, qu'émaillait une multitude de broderies bigarrées; leurs dessins plus compliqués désignaient un degré de richesse ou d'élégance supérieur. Comme toutes les races orientales, comme les esprits oisifs et ingénieux, les Bohémiens ne perdent jamais leur prédilection pour les hautes et vives couleurs, fantastiquement emmêlées en embellissemens qui attirent impérieusement le regard. Les Hindous, les Maures, les Bohémiens, ne diffèrent à cet égard que par la qualité des ressources qu'ils ont à leur disposition pour satisfaire ce goût prédominant. Les Bohémiens aiment en outre à porter de brillans anneaux à leurs oreilles, ainsi qu'une quantité de bagues à leurs doigts. Ils ferment volontiers leur chemise par un ruban rouge, bleu, verd, noué au cou, ou par un bouton de métal aussi voyant que possible, orné d'un faux grenat en manière d'escarboucle ou de fausses turquoises e nma-

nière de myosotis. Les femmes ont une profusion de colliers d'ambre, de corail, de verroteries, voire même de baies rouges durcies, qu'elles ornent encore de médailles pieuses et de talismans ensorcelés, de monnaies d'argent ou de cuivre, de sachets aux diverses vertus.

M. Maréchal, demeurant à Metz, peignit d'admirables études de Bohémiens et de Bohémiennes. Nous n'avons jamais rencontré d'artiste qui, à notre sens, ait compris et reproduit avec autant de vérité le sentiment bohémien et sa poésie, tel qu'il s'exprime dans la physionomie, le galbe, l'expression, le regard, les lèvres, le tour de tête d'un homme qui ne sait pas qu'on lui dérobe la silhouette de son âme; d'une femme qui, si elle voulait poser, ne saurait comment s'y prendre pour paraître autre qu'elle n'est. On a souvent peint des Bohémiens et portraité des Bohémiennes; mais, entre les peintres, il y en a peu qui s'attachent à autre chose qu'au pittoresque du type bohémien! Ils ne pénètrent pas jusqu'à la poésie de leurs sourds navremens et de leurs tapageuses gaietés. Parmi les pastels de M. Maréchal, (dont il ne nous a pas refusé quelques-uns des plus remarquables,) on rencontre des types où la nature est vraiment prise sur le fait. On dirait les créatures dont il a fixé l'image sur le papier, arrivées d'hier en Europe, tant elles portent fortement empreint le cachet des races indiennes. Il y a là des coupes de visages de femme d'un oval inconnu parmi nous: si long, si fin, si suave; des coupes d'yeux qui font forcément

penser à la belle Damaianti, tant il suinte de voluptueuse mollesse à travers leurs cils recourbés, vraie frange de jais. Il y a là des profils d'homme où le sarcasme ricane, où l'énergie semble couver la colère, où la colère semble rêver le néant, où l'infini de l'aspiration semble se vouer au désespoir. .

Un peintre épris, comme M. Maréchal, de ces profils asiatiques, de ces teintes fuyantes et terreuses, de ces faces fatidiques, trouverait des sujets dignes de son pinceau dans le groupe que présente un orchestre de Cygany. Il serait frappé à la vue de ces hommes qui d'ordinaire se ressemblent entre eux, comme des fils d'une même mère; de ces hommes au teint basané, le visage encadré de mèches de cheveux jamais humiliés par le fer, retombant comme des couleuvres d'un noir bleuâtre et chatoyant le long de leur cou, dont la couleur tire sur l'orange vif. Leurs yeux luisent comme les étincelles d'un brasier, dont les lueurs s'allument ou s'éteignent sous un souffle intérieur. Leur front est sans pli, leur bouche sans expression déterminée, leurs lèvres restent volontiers ouvertes comme habituées aux soupirs. Leur nez droit ou busqué, la manière dont ils rejettent leur tête en arrière, indiquent également la fierté, mais un certain nonchaloir d'épaules l'empêche d'arriver à l'expression du commandement. Leurs attitudes conservent une allure d'indépendance, sans avoir cette pompe risible qui manque rarement aux *ducs*, *comtes* ou *chefs* de leurs tribus; mais aussi sans

atteindre à la noblesse qui distingue les paysans d'Ukraine, ces descendans des Cosaques dont les goûts, s'ils n'avaient manifesté une tendance si guerrière, n'eussent pas été sans analogie avec l'amour des Bohémiens pour la liberté, le grand air, la musique, la danse et la boisson.

Aussi peut-on dire qu'en Hongrie, l'orchestre bohémien présente un sujet d'observation non moins intéressant à la vue qu'à l'ouie, surtout pour l'étude des races, tant on y rencontre fréquemment d'involontaires révélations du caractère de celle dont l'existence est encore pour notre science une énigme, plutôt devinée que déchiffrée.

II

L'orchestre des Bohémiens de Hongrie se composait de notre temps de plusieurs instrumens variés, associés *ad libitum.* La base en était toujours le violon et la *zymbala*, sorte de tablette en carré long, munie de cordes rangées dans un système analogue à celui des pianos droits, attaquées par des baguettes qui leur font rendre des sons chaudement colorés, aisément retentissans. La zymbala est évidemment orientale, à en juger par les échantillons parvenus en Europe des instrumens à corde du pays d'où nous vient le soleil; en Hongrie, il n'y a que les Bohémiens qui en jouent. On en trouve une description exacte et parfaitement correspondante

à celle d'aujourd'hui, dès les premiers récits où il est parlé de ces nouveaux-venus dans le pays; on en fait déjà mention au quinzième siècle. Elle est maintenant encore fort répandue parmi les paysans de la petite Russie, qui suspendent d'ordinaire cet instrument à une longue courroie passée sur la nuque; ils peuvent en jouer ainsi sans le poser sur une table, ce qui en augmente la sonorité et les vibrations métalliques. Comme le violon, la zymbale se prête à l'enjolivement des petites notes, des trilles et des fusées à chaque point d'orgue.

Tout le groupe d'instrumens formé par un orchestre bohémien, ne sert en général qu'à doubler l'harmonie, à marquer le rhythme, à former l'accompagnement. Ce sont,pour la plupart des flûtes, des clarinettes, quelques cuivres, un violoncelle, une contrebasse, et autant de seconds violons qu'il se peut. Le premier violon et la zymbala attirent sur eux le principal intérêt, en remplissant les grands rôles du drame musical que va se jouer; absolument comme le *primo uomo e la prima donna* dans l'ancien opéra italien. Ce sont les *solistes* de la bande, pour employer un terme du jargon musical de la Bohème civilisée. Le premier violon déroule tous les serpentemens parcourus par l'imagination et le caprice du virtuose, dont la technique ne ressemble parfois pas du tout à celles des nôtres; le zymbalier rhythme cette course en se chargeant d'indiquer l'accélération, le ralentissement, l'énergie ou la mollesse

de la mesure. Il manie avec une singulière agilité, une dextérité de prestidigitateur, les petits marteaux de bois avec lesquels il parcourt les cordes de cuivre et d'acier qui, dans cette primitive ébauche du piano, remplacent celles que font mouvoir les touches d'ivoire, de nacre et d'écaille, de celui-ci.

Le zymbalier partage avec le premier violon le droit de développer certains passages, de prolonger à l'infini certaines variations selon son bon plaisir du moment. Il fait nécessairement partie de ceux qui conduisent le poème musical, l'ayant créé à loisir où l'improvisant à l'instant; il impose aux autres le devoir de l'entourer, de le soutenir, de le deviner même, pour chanter un même hymne funèbre ou se livrer à une même joie folle. L'on voit bien aussi de temps en temps, un violoncelle ou une clarinette assez distingués, rivaliser avec eux et réclamer pour leur part les prérogatives de l'improvisation illimitée. Quelques-uns se sont même acquis un certain renom dans ce genre; ils n'en restent pas moins des exceptions.

III

Le musicien bohémien cherchait une forme d'art qui chante le plus lamentablement ses plus désolées tristesses et s'harmonise avec toutes les fougues de ses irréfrénables gaietés. Ces deux torrens d'émotion

ont trouvé leur lit dans les deux modes d'une danse d'abord grave et ensuite vive. — Cette danse s'est-elle constituée sur ces deux formes affectées par la musique? Ou bien, la musique ayant trouvé les formes de la danse, y a-t-elle adapté les siennes? C'est un problème difficile à résoudre.

Quoi qu'il en soit, les musiciens bohémiens ont jeté les trois élémens principaux de leur musique, — son motif, son rhythme, son ornementation, — dans un moule qu'on est convenu maintenant d'appeler une *Hongraise.* [1] Ce morceau est partagé en deux parties, pour répondre successivement, d'abord à la danse lente, puis à la danse animée qui vient après. Depuis longtemps la première n'est plus pratiquée par les danseurs, quoiqu'elle ait toujours augmenté de valeur pour les musiciens; ils en ont fait une sorte d'introduction intensive à la seconde. Cette exorde manque rarement d'acquérir une importance, sinon tout-à-fait prédominante, du moins plus qu'équivalente, étrangeté particulièrement dûe à ce qu'il y a de sombre dans le génie poétique du Bohémien, qui n'eût pas su se livrer à l'explosion de son humeur rieuse, s'il n'avait d'abord, libre et sans entraves, pleuré toutes ses larmes non versées, exhalé tous ses sanglots comprimés, rêvé tous

[1] Il y aurait encore à rechercher l'époque à laquelle on donna à la réunion de ces deux morceaux de musique bohémienne, de caractères différens, cette dénomination qui leur est assez applicable, car de même que la danse de ce nom, elle n'exclut ni les *andante*, ni les *scherzo.*

ses rêves inexprimés, fait passer devant nous des cortèges de mondes en deuil et des myriades de souffrances hautaines. Ce premier morceau, pris sur une mesure très-lente, *(andante)* s'appelle *Lassà*, *Lassu*, *Lassan*, d'un mot qui signifie *lenteur* et peut se caractériser par *maestoso*, *dolente*, *pomposo*.

On comprend sous la dénomination de *Frischka*, mot corrompu provenant de *Friszù*, *Frisza*, (vif, allègre,) la seconde moitié des *Hongraises*, d'une mesure très-rapide, qui va en s'accélérant subitement ou graduellement, sur des rhythmes dont la furie et l'entraînement ne pourraient s'appliquer à aucune des danses qui sont en usage dans notre grand monde. Les *Frischka* ont quelque chose de brusque, de saccadé, d'irrégulier, d'intercadant; elles paraissent interrompues par des soubresauts, s'arrêter tout d'un coup, puis recommencer avec un redoublement de rage. Elles ne se rencontrent jamais en mesure à *trois* temps et gardent, par cette constance du rhythme $^2/_4$ ou C simple, une fermeté d'accentuation qui peut monter au terrible. — Les innombrables *Lassan*, qui retentissent d'un bout à l'autre de la Hongrie, se cadencent invariablement aussi dans la mesure à *quatre* et surtout à *deux* temps. Celle à $^3/_4$ est complètement étrangère au génie bohémien, tout comme le sentiment qui a dicté les polonaises, les valses et les mazoures, où elle règne. Les *Frischka*, en succédant aux *Lassan*, généralement tenus dans le mineur, passent immédiatement au majeur. Il advient maintes fois

que cette transition s'opère par la combinaison de leurs rhythmes, de trois temps en trois temps, ce qui produit une impression en même temps solennelle et enivrante.

Les *Hongraises*, qui n'ont que l'une de ces deux allures, la lente ou la vive, sont pour la plupart des moitiés détachées, par suite de l'inégalité de valeur de celle qui en faisait le pendant. Là, où un très-bel *adagio* était suivi d'un *allegro* banal, on négligeait d'exécuter ce dernier, comme lorsqu'il avait mieux réussi que l'*andante* on ne le faisait point précéder de celui-ci. C'était d'autant plus facile que l'on s'était peu à peu accoutumé à réunir plusieurs Lassan, pour continuer à rester un plus long temps dans cette sombre disposition de sentiment, après quoi on jouait exclusivement des Frischka qui faisaient revenir la joie, le rire, l'animation, en les montant aux plus hautes tonalités. Du temps de Bihary, cette habitude s'était presque invétérée; car ce grand artiste, ce génie culminant de l'art bohémien, avait coutume de faire attendre le bal pour produire d'abord une sorte de sombre et majestueux concert, exclusivement composé des plus beaux Lassan, qu'il jouait avec plus d'émotion et plus de grave solennité que le local et l'instant n'en eussent comportées aux yeux d'un européen. Cependant, aucune robe de gaze ne laissait percevoir le frou-frou de sa soie, on n'entendait le frôlement d'aucun lourd damas, aucun sabre ne remuait dans sa gaîne, aucune chaîne d'or ne faisait

échapper un indiscret cliquetis, tant qu'il ne plaisait à l'artiste renommé de le lui permettre, tant qu'il tenait ses auditeurs sous le ban d'une silencieuse émotion. Aussi longtemps que durait la prosopopée, personne ne se fût hasardé de bouger et l'on aurait pu entendre une mouche voler.

IV

Une *Hongraise*, c'est comme qui dirait un chant détaché de la grande épopée bohémienne, dans la forme de l'ode. Les strophes en sont d'un ton heurté; le coloris a gardé une sorte de crudité primitive dans son éclat. Les impressions contraires s'y succèdent, d'une façon aussi abrupte que l'abîme succède au pic. Il ne pouvait en être autrement. Les fragmens poétiques d'un peuple livré tout entier à des sentimens d'une nature aussi amère et aussi inchangeable, ne surnageant au-dessus des flots noirs et glacés de la vie qu'en les éclairant de feux d'artifices constamment allumés par la passion de la sensation, les fréquens vertiges de mille ivresses et les fantasmagories d'une sorte de somnambulisme chronique, ne pouvaient produire des œuvres d'art semblables à celles qui sont écloses sous de plus calmes inspirations.

Tous ces chants se ressemblent donc par la vigueur de leur élan, tous diffèrent de sujet en ce qu'ils peignent

quelque autre moment de l'âme, qui n'est pas exactement celui du chant qui a précédé, ni du chant qui va suivre. Il y en a de remplies des gracieuses joyeusetés d'une ronde, d'où l'on croit voir s'échapper quelque Galathée fuyant dans les roseaux; il y en a de martiales, toutes retentissantes de fanfares et pleines d'une bravoure quelque peu rodomonde. Dans quelques-unes, un morne abattement s'étend comme une nuit obscure qui assourdit et étouffe tout ce qui vit dans son sein, dérobant son œuvre de destruction sous un voile épais et impénétrable; dans d'autres, on entend un débordement de joie qui échappe à toutes les bornes, comme la mousse des vins échappe à toutes les coupes; des échos d'une allégresse immense, des rires d'un plaisir forcené, tels que devaient les éprouver les habitans d'une terre déjà maudite, mais encore jeune, contemplant dans leurs splendeurs premières les fraîches merveilles d'une nature antédiluvienne.

Dans celle-ci, il respire une lassitude, un ennui imprégné de désespérance et de mépris; dans celle-là, une désolation si gonflée de larmes, de soupirs intérieurs, si altière en même temps, qu'elle fait penser à ces médailles antiques où la Judée, cette reine des villes déchues et des peuples conquis, est représentée assise sur des ruines et portant, auguste et éplorée, sa couronne de tours démantelées et renversées. — Tantôt on croit entendre le frémissement solennel et terrifique des feuilles de l'arbre qui chante un *Dies iræ*

à tout téméraire entrant dans son circuit, préparant un *in pace* à tout cœur fatigué, venu pour trouver un bienfait dans son inexorabilité et s'endormir du sommeil éternel à son ombre, aux lugubres cadences de son feuillage! — Tantôt on imagine une furieuse bacchanale de lions et de lionnes ivres, ou les ébats d'un aigle et d'une aiglonne poursuivant au haut des airs leurs jeux amoureux. — Ici, on ne sait quel recueillement plein de terreurs survient peu à peu et augmente mesure par mesure, comme une marée montante qui finit par submerger l'âme et l'engloutir dans un marasme somnolent; là, on est étourdi et pris d'éblouissement, comme devant le dévoilement subit des puissances immanentes et incompréhensibles d'un Dieu, de l'éloquence de son œuvre, du monde dont il est l'architecte, du tableau dont il est le peintre, de la symphonie dont il est le créateur, du poème dont il est le poète.

Dans ces chants, le délire d'une extrême jubilation et l'atone langueur d'une immobile apathie se touchent constamment, comme elles s'avoisinent dans l'existence de leurs auteurs. Elles se font sans cesse contraste, sur toutes les modalités que prend l'âme durant ses oscillations entre l'orgie et le dégoût, la présomption qui surprend ceux qui sont grisés de vie et de soleil, et le vide horrible laissé par l'insuffisance de la satisfaction, l'impuissance de la satiété. De ces perpétuelles oppositions il résulte une tourmente comparable au *maëlström* des mers du Nord où deux courans, en se dres-

sant l'un contre l'autre, saisissent dans leurs serres un navire infortuné, le ballottent du gouffre aux nues, fouettent sa carène de leurs lames engloutissantes, de leurs vagues tempétueuses et acharnées, qui l'ont bientôt trouée par leurs morsures accompagnées de sifflemens stridens; à la suite de quoi, le vaisseau écartelé, défiguré, fracassé, le flanc ouvert par de larges blessures, n'est plus qu'une masse informe longtemps avant d'avoir été anéanti par ces flots ennemis.

Sous les plus bruyans éclats de la plus folle intempérance, on peut à chaque instant s'attendre à être frappé par quelque soupir mal contenu, qui fait souvenir qu'ici une douleur infinie n'est que masquée par des plaisirs spasmodiques, qu'elle n'est recouverte qu'à sa surface de ce terrain mouvant sur lequel s'élèvent des feux de joie, feux de paille, qui, d'un moment à l'autre, peuvent laisser percer des tristesses inconsolables, comme de dévorantes flammes souterraines échappées à travers des fissures imperceptibles. Dans l'art bohémien, la multiciplité des fioritures qui se jouent entre tous les motifs, quelque soit leur caractère, forme une espèce d'épais feuillage, vivement nuancé et bruissant sans cesse, au fond duquel gisent les grandes émotions, comme des oiseaux puissans et effarouchés, blottis entre des buissons épineux et fleuris.

De tous ceux qui ont entendus, ravis et émérveillés, l'éloquence poignante et la rhétorique élégante de cet art, combien en est-il dont la pensée ait cherché le

foyer dont émanaient ces chants et ces accords? Y en a-t-il beaucoup qui aient songé à toutes les cuisantes afflictions qui ont dû traverser des millions de cœurs, avant que le nombre de ces impressions angoissées ait grossi jusqu'à former une de ces larges veines intellectuelles du monde moral que nous appelons — un art, — vrai fleuve où chaque œuvre, sortie du néant, monte sur la cime d'un succès plus ou moins temporaire, pour se replonger ensuite dans l'oubli comme un de leurs flots?

Combien en est-il qui, sous le charme de ces rêves enchantés, comprennent qu'ils ne sont orgueilleux que parce qu'ils ne veulent pas cesser d'être? Combien en est-il qui sentent l'élévation de certains désirs, alors même qu'ils les voient se vautrer dans la fange, faute de pouvoir s'envelopper dans l'hyacinthe? A qui d'ailleurs est-il donné de mesurer tout ce qu'il y a de grandeur dans les peines qui se refusent la petite monnaie des lamentations ordinaires, renient la plainte et ne voient le jour que sous des déguisemens qui dissimulent leurs cicatrices? Et pourtant cet art, grandi dans les fêtes et les noces, les occasions de réjouissances et les festins de joie, révèle des souffrances intensives et cachées, défigurées et dénaturées, infinies et inexpressibles; des défaillances momentanées suivies d'énergies monstrueuses, de lassitudes plus ténébreuses que ne sont éclatans les transports poussés jusqu'à la pâmoison, la fureur des ébannois arrivant au râle du plaisir. Si l'on écoute longtemps ces élégies fréné-

tiques en s'identifiant au sentiment qui les dicta, on croit voir défiler une lugubre mascarade de tortures non avouées, où la Mélancolie préside, reine invisible, aux extravasemens des éjouissances les plus turbulentes, des rires les plus gigantesques, des danses les plus pantelantes.

V

L'*art bohémien*, plus que tout autre, appartient au domaine de l'improvisation, ne pouvant subsister sans elle. Or, ce n'est ni le désir du gain, ni celui de briller, qui pourront jamais provoquer le développement du génie de l'improvisateur. L'avidité et la vanité peuvent tellement aiguillonner l'application et le travail, qu'elles mettent en évidence toutes les qualités d'imitation, de combinaisons, de réproductions déguisées, qui distinguent les états-majors des hommes de génie; étoiles de seconde et troisième grandeur brillant au firmament de l'art: talens médiocres, mais réfléchis. Celui qui est appelé à livrer son sentiment à son public, à ses auditeurs, sans préparation, sans méditation aucune, dans son premier jet, sous la première forme qu'il rencontre, doit s'inspirer d'élans plus spontanés, plus personnels, pour que ce sentiment soit sympathique et attroupe autour de lui une foule naïvement attentive. Si l'improvisateur ne chante pas pour chanter, ayant quelque chose à chanter, il pourra dans les grands centres

disposer de la blague et de la frime, comme on dit dans l'argot du métier de bas étage; le peuple pourtant, le peuple en qui réside la justesse des natures saines et pures, laissera l'improvisateur à froid qui frise le charlatan, s'écouter lui-même et élucubrer ses produits dans l'abandon.

L'*art bohémien*, malgré son autonomie, réclamait, tout comme un autre, une atmosphère retentissante et un public intelligent, qui donnent à de nombreux musiciens la possibilité de s'y dévouer uniquement. Mais l'*artiste bohémien*, dont le chant révèle qu'il existe en lui une sainte flamme dont son intelligence, nécessairement peu communicative, n'eût jamais fait transluire l'éclat en un autre langage, n'est dominé que par le charme de traduire en éloquentes strophes ce qu'il se cache de sentimens élevés sous ses instincts semi-fiers, semi-brutaux. Une fois qu'il tient son instrument, il devient indifférent à tout ce qui, dans ce moment, pourrait contrarier et empêcher son entière absorption dans l'art qu'il se crée pour lui-même, dans la poésie qu'il se fait à lui-même, inconscient des groupes qui se forment et se dispersent autour de lui.

Une fois qu'il appuie son violon sur sa poitrine, comme pour y verser tout le sang de son cœur et en faire l'écho de ses battemens, il s'occupe si peu du cercle qui l'entoure qu'il finit par ne plus savoir s'il a un auditoire. On en voit qui jouent pendant longtemps avec une sorte de fureur concentrée, pendant

que leur physionomie reste complètement impassible, jusqu'à ce que de grosses larmes s'échappent une à une de leurs paupières, descendent le long de leurs joues, lentement d'abord, puis coulent de plus en plus abondantes et rapides, finissant par inonder et amollir les cordes de l'instrument qui représente pour eux la lyre moderne, sans qu'un muscle ou un tressaillement trahisse autrement la profonde émotion qui fermente dans leur for intérieur. C'est à peine si, après que la fatigue a mis un terme aux confidences qu'ils échangent avec leur violon, après qu'ils ont déposé leur archet, ce sceptre avec lequel ils évoquent des fantômes lugubres ou appellent le plaisir, ils reviennent à la réalité. Une enfantine vanité perce parfois alors dans les regards de l'artiste retombé à terre, lorsque portant sa sébile à la ronde, il y voit tomber les pièces d'or et les billets de banque, que la libéralité de l'aristocratie magyare y jetait autrefois si abondamment qu'elle lui permettait de les recevoir dans des plats de vermeil: générosités qui pourtant n'ont jamais fondé de fortunes, ni introduit la propriété parmi ces poètes sans domiciles, comme les anciens ménestrels.

Rien ne prouve mieux qu'il importe surtout au musicien bohémien de se plaire à lui-même, que l'insouci complet où il est d'être bien ou mal jugé et d'apprendre ce qu'on peut avoir à dire de sa virtuosité et de son art. Il ne saurait comprendre que l'enthousiasme qui s'identifie à l'émotion avec laquelle il le pratique,

que la louange qui s'exprime par l'ébranlement, l'attendrissement, l'exaltation qu'il a réveillé. Le reste est du grec pour lui. Le louer ou le blâmer froidement, lui *expliquer* les qualités et les défauts de son exécution, les différences de ses conceptions musicales d'avec les nôtres, c'est l'ennuyer profondément; or, ce ne sont pas gens à l'endurer longtemps. Le Zigeuner n'attache de prix qu'à la collecte qui suit ses concerts, non seulement parcequ'elle représente d'ordinaire son souper du soir ou son dîner du lendemain, mais parce qu'elle forme l'incorporation matérielle des sympathies morales qu'il a recueillies. Plus sa sébile est alourdie et couverte de dons, et plus il sait avoir été compris, avoir ému, avoir communiqué quelque chose du feu intérieur qui arde en lui, avoir fait briller au dehors quelques-unes des fusées intérieures qui se croisent et éclatent dans sa tête. Ces ducats, qu'il ne compte que pour les dépenser, qu'il ne pèse que pour jouer avec, sont la preuve palpable de l'émotion réelle qui, allumée par son jeu, avive et ravive en lui une conflagration invisible, l'électrise à nouveau, comme ces brasiers dont un coup de vent fait surgir à l'improviste une flamme qui s'étend sur tout ce qui l'environne.

Quand il n'aperçoit pas les symptômes du contrecoup de sentiment qu'il est habitué à provoquer dans un certain local, dans un certain milieu, son amour-pourpre ne prend pas aussitôt la mouche. Comme après tout l'essentiel pour lui est de se satisfaire lui-

même, il n'en continue pas moins à improviser brillamment pour son compte. Ils ne redoute pas que des oreilles profanes saisissent quelque lambeau de la formule sacrée pour mésuser de ses révélations, ne se doutant pas à quel point il lui confie les secrets de ses plus intimes pulsations. Il ne saurait non plus craindre que l'on comprenne trop bien ses accens, ne pouvant guère imaginer combien de cœurs battent à l'unisson du sien dans ce monde si différent du sien. C'est avant tout pour complaire à son propre désir qu'il manie l'archet, à l'aide duquel il rêve la réhabilitation d'une tribu de parias dont, à cet instant, il se nie à lui-même le complet avilissement. Que lui importe ceux qui sont là? Il sait bien qu'il les touchera, qu'il les fera tressaillir, mais qu'il ne les persuadera point!

VI

Pendant les siècles durant lesquels leur épopée s'est lentement formée par l'agglomération d'une multitude de fragmens, les Bohémiens ont eu l'heureuse chance d'ignorer complètement qu'il existait une autre musique que la leur, dont on pouvait mélanger, cadencer, marier et désunir, rapprocher et éloigner les sons, sur d'autres principes que les leurs. Ce fut un grand bonheur, car ils eussent eu bien de la peine à conserver leur verve intacte, leur passion sans alliage, s'ils avaient

été en face d'une autre forme du beau, capable de troubler leur imagination d'une rivalité qui, à la longue, eût pu finir par inquiéter leur contentement ingénu, par décourager leurs efforts ou aliéner les sympathies qui seules pouvaient entretenir leur inspiration. Le triste spectacle de leur décadence actuelle, qui a commencé dès qu'ils voulurent émuler avec d'autres artistes, suffit pour persuader que durant leur séjour séculaire en Hongrie ils furent les uniques occupans du terrain musical.

Il va sans dire qu'ils n'ont eu aucune connaissance de la partie théorique de leur art. Ils n'ont jamais senti le besoin de la notation, n'ayant de goût que pour les répétitions mnémoniques, qui permettent à l'imagination de chevaucher la bride sur le cou dans les savanes infinies de l'improvisation. Ils n'en conservent pas moins fidèlement l'archétype de la pensée première qui leur sert de canevas. Ils enfourchent ce thème comme un coursier, pour courir par monts et par vaux ; ils s'y bercent comme dans une nacelette dorée, qui les porte sur les ondes de l'harmonie; ils s'envolent dessus comme dans un ballon qui les enlève à des régions inimaginées.

Toutefois, il est à noter que leur penchant à obéir aux inspirations du moment ne leur fait jamais perdre le souvenir des formules originaires, des mélodies premières. Loin de là. Elles sont essentielles pour eux, puisqu'elles contiennent l'impression typique

du sentiment qui les entraîne vers l'art; elles sont d'ailleurs conçues de manière à laisser place à la liberté individuelle de l'interprétation et de la périphrase interlinéaire. Aussi, tous conservent-ils avec piété les versions authentiques et la manière de les lire ou plutôt de les réciter; ils gardent soigneusement la pureté du texte au milieu des plus surabondantes ornementations, des plus longues digressions, des écarts les plus éloignés. Nous en avons encore connu plusieurs, qui eussent frémi à l'idée de modifier, d'altérer, de corrompre les motifs sacramentels. Ayant été instruits par des maîtres également scrupuleux, ils se faisaient juges des discussions qui pouvaient s'élever à cet égard et récusaient énergiquement toute interpolation et intercalation apocryphe. Ceci prouverait au besoin qu'ils ont toujours eu conscience du sens de leur musique, tenant à cœur et à honneur de ne jamais perdre son intégrité. N'était l'immense part réservée par l'art bohémien à l'improvisation de l'artiste bohémien, on pourrait comparer leur piété à l'égard des premiers motifs, antiques et primitifs, à celle des conteurs de la vieille Russie, espèces de bardes parfois, parfois espèces de bouffons, ne sachant ni lire, ni écrire, mais se souvenant avec un respect superstitieux de chaque mot, de chaque syllable, de chaque accent et de chaque pause, de chaque virgule et de chaque inflexion de voix du conte dont ils avaient reçu la tradition et qu'ils répétaient avec une virtuosité, qu'on assure avoir été autre-

fois d'un effet aussi puissant dans le pathétique que dans le comique.

Les traditions musicales des Bohémiens se transmettaient verbalement avec une minutieuse fidélité, par un procédé analogue à celui qui a transmis leur idiome à travers tant de centaines d'années et tant de migrations, sans le secours de l'écriture, d'une grammaire fixée et enseignée, de règles quelconques; sans qu'ils aient jamais étudié sa construction, ni même qu'ils s'en soient rendu compte. Ce peuple singulier maintient l'existence de sa langue et de son art, il prolonge leur vie uniquement par l'empirisme; il le réduit simplement à l'état de fait subsistant. Un musicien enseigne à l'autre, comme les mères à leurs enfans, à s'exprimer dans leur langue, les laissant parler ensuite de l'abondance du cœur.

Dans les derniers temps cependant, les plus habiles de ces virtuoses furent assez familiarisés avec les choses et les idées européennes, pour s'apercevoir des avantages de l'écriture et y attacher du prix. Ils voulurent rassembler les plus beaux thèmes traditionnellement conservés; ils essayèrent même de composer, c'est-à-dire de noter leurs improvisations, ne sachant guère manier autrement la matière musicale. Mais, il ne faut point oublier que pour la plupart du temps ils ne pouvaient le faire eux-mêmes; y étant fort inhabiles, ils ont dicté leurs pensées. On les aura sans doute maintes fois mutilées en les rendant inexactement, par une correction malentendue, sans

qu'ils pussent protester contre ces changemens, étant fort peu habiles à lire et continuant de jouer à *leur* manière.

Les infidélités des publications qui ont été faites par ce procédé ont dû être excessivement nombreuses, par suite même de l'éducation musicale qu'avaient reçue les rédacteurs de ces morceaux. Elle leur faisait considérer comme de simples fautes, (nous avons eu souvent occasion de nous en convaincre,) des intervalles, des modulations, des dissonances, qui contrarieraient effectivement notre système harmonique, mais forment précisément le caractère distinctif de celui des Bohémiens. On croyait épurer, tandis qu'en réalité on châtrait les mélodies et les variations infinies qui les accompagnent. Cela se faisait dans une bonne intention, si l'on veut; mais, avec une ignorance évidente du secret de l'*art bohémien*, puisqu'on le privait par là de ses plus sauvages inspirations. Aussi, à examiner la *lettre morte* de ces improvisations, que dans notre pays l'on rencontre à chaque pas, plutôt à chaque magasin d'éditeur, innombrables Lassan et Frischka tirées des Hongraises bohémiennes, (qui ont déjà perdu leurs dénominations,) ne peut-on guère avoir l'idée du *brio* de l'exécution des virtuoses bohémiens, des mutations incessantes de leurs rhythmes, de l'éloquence brûlante de leur phrase musicale, de l'accent expressif de leur déclamation. On n'en peut juger qu'après avoir entendu des orchestres composés de

vrais fils de l'Asie; soit de ceux qui ont déjà acquis de la célébrité, soit même, (et préférablement peut-être,) de ceux qui sont encore à demi-nus et à demi-affamés.

LA MUSIQUE DES BOHÉMIENS.

I

Si l'on voulait analyser la musique des Bohémiens, la décomposer, la démembrer, la disséquer, pour en juger la contexture et la comparer avec la nôtre, il faudrait d'abord mettre en évidence ce qui la distingue de la nôtre. Dans ce cas, il y aurait à mentionner en premier lieu son système de modulations, basé sur une sorte de négation totale de tout système à cet égard.

Les Zigeuner ne connaissent pas plus de principes, de lois, de règles, de discipline, en musique qu'ailleurs. Tout leur est bon, tout leur est permis, pourvu que cela leur plaise ; pourvu que leur sentiment aille *au de-là! Au de-là*, le grand mot de tout véritable artiste ! Ils ne reculent devant aucune hardiesse en musique, dès qu'elle correspond aux hardis instincts de leur cœur, dès qu'ils y voient la peinture fidèle de leur être. L'art n'étant pour eux, ni une science que l'on apprend, ni un métier que l'on pratique, ni une habileté qui s'enseigne avec certains procédés et certains expé-

diens, ni une industrie que l'on cultive selon les leçons de l'expérience, ni un sortilège dont on puisse recevoir la formule comme une recette ; l'art étant pour eux un chant mystique ; plutôt encore un langage sublimé, mais clair aux initiés, ils s'en servent selon les exigences de ce qu'ils ont à dire et ne laissent aucune raison extrinsèque influencer leur manière de le parler.

Quoique, par leurs passages soudains d'un ton à un autre fort éloigné, par leurs intervalles, par leur facilité à user du demi-ton, voir même du quart-de-ton, ce qui blesse nos oreilles au point de faire croire à de fausses-notes, l'on pourrait, ce semble, retrouver dans leur musique quelque chose du système tonique des Hindous, comme l'on retrouve dans leur langue des racines, des flexions, des désinences sanscrites, les Bohémiens n'en sont pas moins convaincus d'être les créateurs de leur art, malgré les quelques données traditionnelles qu'ils savent posséder. Ils croient fermement l'avoir inventé à leur propre usage, pour se chanter eux-mêmes à eux-mêmes, pour se tenir les plus intimes, les plus touchans monologues. Comment y auraient-ils introduit des obligations et des convenances, eux qui ne les admettent en aucune chose ? Ils ont eu une langue et une gamme primitive ; ce furent leurs deux trésors, les deux faces de leur Palladium. Ils les envisagèrent ainsi, et n'ont jamais témoigné de respect religieux et sincère que pour leur conservation, ne soumettant ni leur parler, ni leur musique, à aucun de nos pré-

ceptes; relativement surtout aux divers rapports des tons entr'eux.

Les modulations intermédiaires sont sipeu obligatoires à leurs yeux, qu'on peut même les appeler excessivement rares et les considérer, quand elles se présentent, comme une corruption des temps modernes, comme un effacement, une oblitération du type originel. Les accords de transition sont, à peu d'exceptions près, complètement omis dans la brusque attaque d'un ton après un autre, quand c'est de la vraie *(genuine)* musique bohémienne que l'on entend. Devant ces *salto mortale*, nos musiciens ordinaires restent la première fois ébahis et stupéfaits. Souvent intimidés, toujours saisis et embarrassés, ils ne savent que dire, jusqu'à ce qu'ils soient tentés de s'écrier: « Ce serait fort beau, si c'était bien ! » oubliant qu'en certaines occurrences, le beau n'est beau qu'à la condition de se dégager de certaines entraves fictices qui, n'ayant pas existé toujours et partout, ne sauraient sans outrecuidance prétendre se perpétuer toujours et partout.

Le musicien civilisé est d'abord si interdit par l'étrangeté des intervalles de la musique bohémienne, qu'il ne voit en général d'autre dénoûment à sa surprise que de les tenir pour des discordances accidentelles, des inexactitudes, et, disons le mot, des fautes d'exécution. Il est également désorienté par des modulations si abruptes qu'elles choquent ses plus chères croyances musicales et, s'il pouvait les prendre au sérieux, l'in-

digneraient et le scandaliseraient, comme l'équivalent dans l'art de ce qu'est en morale le rapt, la strangulation, le parricide peut-être! En revanche, un auditeur jouissant de l'avantage d'être impressionable et de ne pas *savoir* la musique, est rendu attentif d'emblée par ces élémens nouveaux qui lui en imposent et le charment à la fois. Pour peu qu'il ne soit pas insensible à ce qu'il a d'expressif, il peut en saisir plus aisément le sens qu'un professeur, n'ayant pas de préjugés qui figent son sang à l'avance.

Pour la plupart, les *dilettanti* de l'Europe, français, anglais, allemands, autrichiens aussi, italiens surtout; les amateurs qui ont *un peu* d'école, plus encore les musiciens enseignans, les *maestri* des conservatoires, commencent par ne rien comprendre à cette manière de s'immerger soudainement dans ce fluide immatériel que la musique peut dégager d'une manière si intense, qu'instantanément il nous glace ou nous brûle. Tous, tant qu'ils sont, ne peuvent absolument pas concevoir qu'un homme raisonable, (*lisez*, un honnête bourgeois,) puisse se précipiter sans préambule aucun d'une tonalité de sentiment, représentée dans l'art par une tonalité musicale, dans celle qui lui est la plus opposée; qu'il puisse passer du coup d'un mode dans un autre qui ne lui est nullement apparenté, comme le Rommy se jette d'un état de l'âme dans un autre tout contraire, sans liaison aucune, sans jamais attendre la lente décroissance, puis la lente formation de sentimens qu'on

croirait n'avoir aucune affinité entre eux. L'européen, l'homme du métier, le juif particulièrement, qui ne voit dans la musique qu'une industrie basée sur les calculs mathématiques de la science, sont avant tout et principalement frappés à première vue, (pour mieux dire à première audition,) par cette anomalie musicale, dont le simple, mais intelligent profane, subit l'effet poétique sans se rendre aussi bien compte, parfois même sans se rendre compte du tout, de l'audacieuse nouveauté qui le produit.

Après avoir relevé ce trait prédominant de la musique bohémienne, (l'absence des modulations qui nous font quitter graduellement un ton avant d'entrer à pleines voiles dans un autre, système que facilite le constant emploi des passages enharmoniques,) on pourrait résumer ce qu'il y aurait à dire de plus important à son sujet, en fixant l'attention sur trois points principaux qui constituent son caractère et dont toutes ses autres particularités dérivent: ses *intervalles*, inusités dans l'harmonie européenne; ses *rhythmes*, essentiellement propres à la race; sa *fioriture* luxuriante, éminemment orientale.

II

Il est bien difficile de séparer les motifs bohémiens, dans lesquels des intervalles inusités parmi nous pro-

duisent un si puissant effet, des deux adjonctions qui leur sont comme adnées: leurs rhythmes si fléchissans, l'ornementation de l'improvisateur.

Lors même qu'ils sont chantés, c'est-à-dire privés de leurs plumage multiforme et multicolore, de leurs fioritures bigarrées et taillées à mille facettes, ces thèmes exotiques doivent toujours à l'étonnante variété de leurs rhythmes, d'échapper à l'uniformité des *Dumki* (chansons) de l'Ukraine, finissant bientôt par lasser les cœurs qui, de prime abord, furent les plus vivement émus par l'oppression mélancolique qu'elles expriment. Celles-ci n'ont d'ailleurs pas le rehaussement que donne aux motifs bohémiens leurs intervalles si piquans, qui jettent sur eux comme une teinte de feu.

Jamais il n'arrive que la mélodie bohémienne soit dite par un virtuose bohémien dans sa simplicité première, qu'elle soit dessinée par lui d'un trait sobre; parceque, outre les passages qu'il intercale entre chacune de ses notes et à chaque point d'orgue, les désinences des périodes affectent naturellement sous son archet *l'appogiature*, le *mordante*, le *gruppetto*, et sont invariablement accompagnées d'un ∿∿∿, d'un ∿∿ ou d'un ∽. On peut cependant voir, quand on la dépouille de l'étincellement de tous les diamans dont elle ruisselle au moment où elle se produit, que cette mélodie émane d'un sentiment profond, qu'elle est comme saturée de passion, que son galbe est toujours empreint de noblesse, qu'il est imposant dans la douleur et ne

perd jamais sa dignité dans les plus tumultueux ébats du plaisir.

La musique bohémienne, à peu d'exceptions près, affecte dans la gamme mineure la *quarte augmentée*, la *sixte diminuée*, la *septième augmentée*. Par l'augmentation de la quarte surtout, l'harmonie acquiert des chatoiemens très-bizarres et d'un éclat offusquant. Les musiciens saisiront de suite, en combien et en quoi, cette triple, quasi constante modification des intervalles, fait différer cette harmonie de la nôtre. Après le simple énoncé de ces criminelles infractions aux sacrés canons de la basse-générale, plus d'un savant contre-pointiste serait enclin de décréter *à priori*, qu'une telle musique n'est qu'une pure cacophonie, s'il ignore le *fait accompli* de sa popularité séculaire dans le pays où elle s'est formée, les enthousiasmes qu'elle a soulevés autour d'elle, même à Vienne, cette patrie de Haydn et de Mozart, de Gluck et de Schubert, de Beethoven ! Mais, le vieux, l'aimable Haydn passa bien des heures à l'écouter; Schubert la connaissait bien et travaillait à en traduire pour nous quelques fragmens; Beethoven ne l'ignorait pas, témoin plus d'une de ses pages et . . . plus d'une de ses pensées . . . plus d'une des vertigineuses hardiesses des ses dernières œuvres!

Quand on a prononcé avec onction ce grand nom, on peut bien avancer que dans les arts, les règles, les lois, (toutes faites *a posteriori*, soit dit en parenthèse,) les principes et les méthodes, les raisonne-

mens et les argumens, ne prouvent jamais qu'une chose est bonne ou mauvaise en elle-même. Il y a une flamme impalpable, un principe de mystérieux équilibre entre le Sentiment et la Forme, dont la présence ou l'absence décident en dernier ressort de la valeur et du rang d'une œuvre, car elle détermine la transparence qu'un *sentiment* trouve ou non dans une *forme*, suffisante pour être translucide, pour le faire entreluire ou briller d'un éclat splendide! L'existence ou la non-existence de cette identification entre le *sentiment*, l'âme d'une œuvre d'art, et sa *forme*, son revêtement, son corps, pour ainsi dire, constituent la raison suprême de son être, son *ultima ratio;* la raison victorieuse de tout ce qui lui est contraire. — Mais, cette flamme impalpable, cette mystérieuse identification ne se laissent point décrire; ils veulent être sentis par une perception immédiate. Nous nous abstiendrons donc ici de toute digression spéciale sur ces *quartes*, ces *sixtes* et ces *septièmes*, leur réservant à elles-mêmes de justifier leur modalité et leur excentricité. Comment donner en paroles imprimées une idée approximative de leur rôle et de leur importance, aux personnes qui n'ont pas étudié la musique? Quant à ceux qui en écrivent, ils n'en croiront même pas leurs oreilles, s'ils appartiennent à cette effrayante majorité de musiciens qui n'ont d'oreilles que pour ne pas entendre!

L'habitude de l'ornementation relie très-visiblement cet art à une origine asiatique et fait nécessairement

du premier violon le personnage principal de l'orchestre qui, au fond, n'est là que pour le seconder, doubler les sonorités, découper plus ardemment le rhythme, ombrer et colorer les efflorescences de son improvisation. C'est le premier violon qui décide les mouvemens à prendre; une fois qu'il commence un trait, l'orchestre fait silence et attend que la fusée ait brillé de tout son éclat avant de s'éteindre. L'inspiration du moment décide de sa portée et dicte le dessin de ce fouillis de notes, de ces touffes de sons, qu'on dirait une multitude de boucles blondes, crêpées et vaporeuses; ces figures s'enroulent comme les vrilles enchevêtrées d'une vigne, en laissant tomber, une à une, pareilles aux larmes qu'elle pleure en automne, les notes de leur mélodie. L'orchestre est tellement électrisé par le feu et les soupirs de son chef, que lorsque celui-ci touche au terme de ses explorations qui ont sillonné l'espace; lorsque, pareil un cerf-volant il se laisse choir après avoir longtemps flotté dans les airs porté par le souffle de son inspiration poétique, la petite cohorte ne manque jamais de s'identifier à lui comme si elle respirait par sa bouche et, quand le moment arrive de le recevoir dans ses bras, elle ne le fait jamais retomber à terre; elle le soutient, elle l'aide à rebondir, en se mettant à l'unisson de sa verve, si emplie de passion et de frénésie, qu'en Hongrie elle ne laisse froid aucun auditeur et enlève la masse des assistans dans une commune exaltation.

Pour ce qui est de l'orchestration, il n'y a là, à pro-

prement parler, pas plus d'instrumentation qu'il n'y a de *basse-générale* bohémienne. Le violon est tout dans cet orchestre, où les autres ne font que plaquer d'ombres ses tristesses et ensoleiller ses gaietés. Sans doute, un violon seul ne rendrait jamais, quels que fussent le génie et le *faire* de l'artiste, l'effet produit par tout le groupe d'instrumens dont tous les musiciens disposent à la fois; mais aucun d'eux n'a un rôle à lui. Ce n'est certes pas dans un tel orchestre qu'il faut chercher quoi que ce soit qui rappelle la *polyphonie* des Meyerbeer, des Berlioz, des Wagner. Tous les musiciens se bornent à épauler le motif, à renforcer les sonorités, à accentuer les rhythmes, à saisir au bond la pensée du virtuose soliste quand elle revient de ses excursions sidérales.

III

Ce qui avant tout, plus que tout, gagne à cette musique les organisations riches et mobiles, en même temps musicalement subtiles et paradoxales, c'est la liberté et la richesse des rhythmes, leur multiplicité et leur souplesse, qui ne se retrouvent nulle part ailleurs au même degré. Ils varient à l'infini, se compliquent, se doublent, se dédoublent, puis se redoublent, se superposent, se rompent et se ressoudent, prenant une quantité de nuances et d'expressions, depuis la plus féroce

violence jusqu'à la plus berçante *morbidezza*, jusqu'au *smorzando* le plus suave; depuis l'encolure guerrière jusqu'aux mesures de danse, depuis le pas d'une marche de triomphe jusqu'à celui d'un cortège funèbre, depuis la ronde tenue par les willis sur les prairies humides au clair de la lune, jusqu'aux chansons bachiques qui se prolongent vers le lendemain.

La succession, l'alliance, l'entrelacement de ces rhythmes, est merveilleusement propre à réveiller de poétiques images dans l'esprit. Ils sont tous caractéristiques, pleins de feu, de souplesse, d'élan, d'ondulation, de verve et de fantasques boutades: tantôt agaçans comme des provocations amoureuses, tantôt soupirés comme une confidence plaintive; fougueux comme le galop d'un cheval de race ou pimpans et frétillans comme les sautillemens d'une oiselle en plein soleil; parfois éperdus et hâtifs comme la course d'un cerf blessé qui fuit la meute, parfois grondans sourdement comme le sanglier relancé dans son fourré; bramant comme un amant adolé ou fanfarons et glorieux comme un vainqueur qui court à de nouvelles batailles; babillards et rapides comme le gazouillis d'un groupe de jeunes filles ou éperonnés et haletans comme l'assaut d'une cavalerie qui prend une redoute.

Néanmoins, ces rhythmes sont en général d'une allure franche et franchement colorée. On n'y retrouve pas les trépidations, les balancemens pleins d'hésitation et de trouble, propres à ceux de la valse ou de la mazoure.

En revanche, leur diversité est infinie. Ils ont pour règle de n'avoir pas de règle; flexibles comme les branches d'un saule-pleureur qui ploient sous l'haleine du vent du soir, ils passent du mouvement binaire au ternaire avec grâce ou énergie, selon les exigences d'impressions tumultuaires ou assoupies; selon qu'ils peignent le ressac des passions, leur réveil turbulent, ou la molle lassitude de l'âme qui les laisse sommeiller en se couronnant elle-même de pavots et de froids nénufars. Cette variété des rhythmes rappelle quelquefois les sauts et les inflexions des asclépias qui, courant en marches inégales, tantôt imitent la lente reptation du serpent, tantôt s'élancent en une courbe hardie et atteignent vitement un lointain appui, non sans semer leur route de fleurs ressemblantes à des gouttelettes de sang, qu'on dirait marquer le chemin parcouru par un pauvre être blessé à mort. Dans les rhythmes bohémiens, certaines notes ressemblent aussi à des gouttes de sang.

On ne saura jamais assez décrire les rares beautés qui résultent de cette richesse et de l'importance qu'il faut lui assigner dans l'appréciation de la musique bohémienne. Nous n'en connaissons pas d'autre où l'art européen eût autant à apprendre, pour la fécondité d'invention rhythmique et l'à-propos de son emploi. Son abondance est incalculable. Il semble que chaque nouveau fragment qu'on en découvre renferme quelque nouvelle forme, quelque renversement in-

génieux et inattendu, quelque brisement du plus pittoresque effet, absolument inconnu auparavant. Ce trait est d'autant plus à signaler que dans d'autres musiques nationales, c'est l'uniformité du rhythme qui constitue leur originalité en définissant le sentiment qui y règne, les peuples sédentaires, d'un genre de vie monotone, ne se sentant portés à reproduire dans l'art qu'une passion, qu'un sentiment, qu'une phase de l'âme prédominante chez eux. L'art des Bohémiens par contre se meut dans une variété surprenante pour celui qui, ayant pris connaissance d'un nombre immense de ces morceaux, est à même de juger de cette inépuisable fertilité en ne retrouvant guère les mêmes combinaisons plusieurs fois répétées. On comprendra du reste sans peine cette fabuleuse abondance, si l'on songe que le Bohémien reproduit l'intensité de la passion avec laquelle il se livre à des impressions très-opposées, souvent contraires, dans un espace de temps très-court, par suite de la vie qu'il mène en constant commerce avec la Nature aux changeans aspects, dont chaque aspect a une autre tonalité, une autre teinte psychologique, — *Stimmung* —. Nos sens plus affinés, nos impressions plus analysées, plus comparées, plus méditatives, nous donnent un faible reflet de cette terrible variété, en nous permettant d'apercevoir sans cesse d'autres effets de coloris, un autre ensemble de vibrations atmosphériques, dans les mêmes scènes journalières, dans les mêmes paysages.

IV

La luxuriance multiforme du rhythme trouve son pendant dans l'exubérance des enjolivures dont l'artiste virtuose, improvisateur-poète, orne et enjoyaille toujours le thème. Il ne peut pas plus s'en passer dans son art, que la bijouterie et l'orfévrerie du dernier siècle ne pouvaient se priver des ravissans guillochis qui faisaient circuler tant de motifs heureux, tant de combinaisons de lignes, de cercles, de carrés, de points, de pointillemens, de barres, de dentelures, de bandes, de torsades, de losanges divers, entre les figures rococo ou les groupes mythologiques qui en formaient comme la pensée mélodique; pas plus que la marqueterie ne pouvait abandonner le même système d'ornementation sur des milliers de patrons, dont elle encadrait ses sujets et ses paysages, leur prêtant par là leur plus grande valeur; pas plus que la renaissance dans son architecture et Raphaël dans ses loges, ne pouvaient renoncer aux richesses fleuries des inventions figuratives dont ils embellissaient épisodiquement leurs élégantes constructions et leurs vastes compositions; pas plus que les peintures murales de l'art pompéïen n'auraient pu négliger les artifices les plus inattendus, dans la flexion des formes décoratives, dans la réunion des êtres fantastiques

et des encadremens stylisés, flatteurs et agréables à l'œil.

Les maîtres de l'art bohémien, (si éminemment inspiré, si peu subordonné aux lois de la réflexion ou de la contrainte, si spontané, si inséparable jusqu'ici de l'improvisation), sont ceux qui donnent un libre cours à toutes les boutades, à tous les serpentemens d'une fantaisie qui galope à travers champs en périphrases et en paraphrases sans fin; ou bien, qui se promène doucement par d'amènes méandres, à travers les circuits les plus tortueux ou les zigzags les plus inopinément mouvementés. Tout ce que la fantaisie peut imaginer de courbes, de recourbes, de cambrures, de renflemens, de flexuosités, d'entrelacs, de fuites, de poursuites, de tours, de détours, de retours, de contours propres à ces embellissemens qui ont pris leur nom d'*Arabesques*, à la nation chez laquelle ils ont acquis leur plus éblouissant développement, se retrouve ici, comme la traduction interlinéaire d'un art qui occupe l'espace, en un art qui occupe le temps. Les Bohémiens sont, sans concurrence possible, maîtres ès arts dans la composition des arabesques musicales, qui donnent à l'oreille tous les plaisirs que l'architecture mauresque réservait aux yeux. Ils ornent aussi chaque note de l'édifice mélodique d'un fleuron lancéolé, comme les architectes de l'Alhambra peignaient sur chaque brique un petit poème de lignes, énigmatiquement enroulées sur elles-mêmes et se déroulant avec une inépuisable fécondité de res-

sources imaginatives, pour dire sur le même petit plateau réservé à leur adresse et à leurs rétorsions, un nom de Dieu, un verset sacré, que l'initié reconnaît, que le profane n'aperçoit pas, ne suivant que la grâce du dessin sans saisir la pensée qu'il trace, le sentiment qu'il crie.

Ici, comme là, il suffit d'un tout petit espace à une multitude de lignes qui s'entre-croisent, s'entre-déchirent, s'entre-embrassent, s'entre-heurtent, s'entre-répondent, s'entre-cherchent, s'entre-choquent, s'entre-mordent, s'entre-suivent, s'entre-poussent, s'entre-touchent, s'entre-détruisent, sous des sonorités nuancées en teintes, parfois appariées et moëlleusement graduées, parfois étrangères et ennemies, parfois réparties avec une sorte d'égalité sur tout un thème: comme les gouttes d'une pure rosée brillant sur un champ de fleurs, sans éteindre leurs teintes de saphirs et de topazes, de rubis et d'émeraudes, de sardoines et de calcédoines, d'améthystes et de chrysolithes, d'aigues-marines et de néphélines, d'hyacinthes et de grenats, de chrysoptères et de jaspes, de diamans bleus ou noirs, verds ou jaunes, alors que le soleil, levant curieusement la tête au-dessus de l'horizon, vient mirer chaque rayon de son disque, comme qui dirait chaque crin de la chevelure de Phœbé, le Dieu du jour, dans chacune de ces perles transparentes, légèrement rosées ou d'un blanc laiteux opalisé. Mais, quelles que soient les images que provoquent ces assemblages de sons, il est certain que leur ensemble, tou-

jours fascinant, fait rêver des heures telles, qu'on voudrait avoir rêvé ainsi toute une existence.

Les maîtres sont ceux qui, ayant fait balancer leur mélodie en rhythmes syncopés comme une légère escarpolette, cadencent ensuite ses mouvemens comme si elle allait mener la danse des astres, épandent plus tard ses étincelles en gerbes de trilles qui lui prètent un *mordante*, tantôt grave et âpre, tantôt doux et charmant, comme des gestes accentués, pour la changer tout d'un coup en lutin espiègle, dont les petites notes pointues et acérées viennent mordiller l'oreille. Le véritable artiste bohémien est celui qui ne prend un motif de chanson ou de danse que comme un texte de discours, comme une épigraphe de poème, et qui, sur cette idée, qu'il ne perd jamais de vue, vague et divague, durant une improvisation sempiternelle. Celui qu'on admire, c'est celui qui enrichit son sujet d'une telle profusion de traits, d'appogiatures, de trémolos, de gammes, d'arpèges, de passages diatoniques et chromatiques, de groupes et gruppetti de sons, que sous ce luxe de broderies la pensée primitive ne paraît guère davantage que le drap de sa houppelande ne perce sur sa manche, à travers la passementerie artistement travaillée qui la recouvre et la cache sous son réseau serré et bariolé. Pourtant, pas plus que ce drap foncé, elle ne saurait disparaître, étant l'étoffe, la matière, qui soutient la forme!

Presque toujours ces inventions du moment ont

quelque chose qui surprend. Elles se déroulent durant les points d'orgues les plus imprévus, les temps d'arrêt les plus innattendus, qui déroutent toutes les habitudes de notre ouïe, mais n'en sont pas moins de l'effet le plus puissant. N'ayant absolument pas de motivations, de règles, ni de préparations, elles rappellent quelquefois le battement des petites ailes de colibris qui s'élancent de ci et de là, sans autre but que d'essayer leurs jeunes forces, de jouir de la vie et du mouvement. Les silences qui surviennement brusquement nous saisissent à l'improviste, ressemblant aux pauses qui entrecoupent les bonds capricieux des faons et des daims, alors qu'à travers le taillis agité, un bruissement, imperceptible à nos sens, les jette dans un soudain effroi et que, le cou tendu, l'oreille aux aguets, leurs yeux limpides grands ouverts, ils reprennent leur course en un saut élastique qui les emporte avec la vitesse d'une flèche, le long des ravins et des collines.

Dans cette floraison tellement opulente de sons, la mélodie est souvent réduite au rôle de ruban conducteur d'une guirlande, caché et invisible sous les gracieuses corolles, les éclatantes pétales, les panaches d'étamines qui suivent son contour, pour se ranger en cortège brillant et varié selon qu'il les guide. Bien des fois la phrase principale ne se devine que comme un féerique visage, apparissant derrière la prismatique aspersion d'une cascade pleuvinante, aussi diaphane que le Staubach; comme une sultane souriante derrière son

voile, parsemé de vives paillettes, multicolores et floriformes. Cette dilatation souvent démésurée du thème choisi ressemble aussi aux procédés des peintres qui, pour se jouer, forment parfois de quelques points préalablement donnés, sans que leur crayon quitte le papier, un paysage plein d'accidens attrayans, en étendant, prolongeant, courbant et recourbant les mêmes lignes, en contours de chênes touffus, de coudriers branchus, de ruisselets serpentans, si bien que l'on croit y surprendre les zéphyrs murmurans, les susurrations mélodieuses de l'eau, ses chuchotemens discrets, ses bouillonnemens grossissans.

Ces fioritures voltigent et s'ébattent comme des papillons qui font entendre le frémissement intercadent de leur vol, tantôt vif et joyeux, rapide et rebondissant, comme les sauts d'une danseuse qui décrit une mélodie en fendant l'espace; tantôt lent et monotone, comme adoloré. Ce sont des bouquets de notes qui tombent à foison, comme le surplein d'une corne d'abondance; ce sont, sur chaque point d'orgue, des myriades d'atomes étoilés qui se dispersent dans les airs comme un pollen lumineux; c'est une pluie odorante et irisée, se convertissant en une draperie vaporeuse qui nous embaume en nous enveloppant; c'est l'écume neigeuse et scintillante d'une vague, qui se dresse comme une naïade amoureuse et vient se briser sur notre cœur en expirant dans un baiser; c'est la chute soudaine d'un collier de perles dans une vasque d'opale, où chaque grain

rebondit cent fois, réveillant mille échos tintulinans, brisant en mille rayons les prismes qui font jouer autour d'eux leurs reflets fugaces; c'est le bourdonnement d'une nichée de sylphes et d'elfes tourbillonnant en une longue spirale, qui les porte du sein des parterres de lys d'ici-bas jusqu'aux figures zodiacales de là-haut; c'est la tombée graduelle d'un moëlleux duvet de cygne, c'est une couvée de fauvettes prenant son vol.

C'est tout cela! Mais, c'est aussi le battement sourd des ailes d'un bel eider gagné par les engourdissemens du froid au-dessus d'un large fiord; c'est le frôlement des feuilles mortes foulées sur le cimetière par la procession du jour des morts; c'est le pétillement de l'incendie dévorant un toit de chaume; le glattissement de malheureuses mères aveugles qui, accroupies, appellent vainement les petits qu'une main cruelle leur enleva. — C'est, si l'on veut, la morne cadence des lames que pendant la tempête l'océan jette sur la grève, comme le refrain des strophes d'un sombre dithyrambe. — C'est encore l'épouvantable chœur de tous les fauves, de tous les carnassiers d'une forêt vierge, qui, voyant la lune tomber, le soleil s'obscurcir, les montagnes vaciller, les collines fondre comme de la cire, le sol s'entr'ouvrir, croient apaiser par leurs clameurs effarées les forces disjointes de la Nature au jour de la colère de Dieu. — C'est parfois le passage de noirs fantômes, parcourant à grandes enjambées les restes

calcinés et les surfaces bouleversées d'un monde détruit. — Puis, ce sont les gémissemens étouffés et pudiques d'une étoile endolorie sortie de son orbite, roulant d'une constellation à l'autre pour y trouver refuge, toujours repoussée, ne rencontrant plus de place nulle part.

Ailleurs, on croit voir glisser devant soi, on croit sentir passer à côté de soi, des âmes en peine, rejetées des enfers et des cieux dont les portes leur restent également fermées. Dante l'a dit: *Misericordia e Giustizia gli sdegna*, et elles, paralysées par les torpeurs et les catalepsies du péché de paresse, se laissent balotter entre les dédains de tous, se lamentant et soupirant, inertes et dolentes. — Après quoi, l'on dirait des bûchers dressés pour de grands capitaines; les hécatombes s'accomplissent, les mugissemens se succèdent, la flamme s'élève, l'amianthe crépite et se tord sous ses baisers consumans. Tout un peuple en deuil assiste au rite tragique et sanglant des héros, la lance en arrêt; des femmes, les cheveux épars, le sein déchiré, la voix rauque, les vêtemens en désordre, décrivent des rondes en chantant des lamentations qui ressemblent à des hurlemens, en poussant des sanglots qui font tressaillir comme des rugissemens. A côté d'elles, de beaux jeunes hommes portant le casque, rhythment leurs pas en faisant résonner leurs glaives d'acier sur leurs boucliers d'airain.

Tout ce que l'imagination peut se figurer de plus

lugubre ou de plus charmant, de plus grandiose ou de plus délicieux, se retrouve là, selon que l'artiste en appelle aux facultés riantes ou aux capacités douloureuses de son auditeur; selon qu'il veut enténébrer son âme dans de noirs linceuls, à travers lesquels se dessinent des visions terrifiques et atterrantes, ou qu'il se plaît à l'accoiser, à l'inonder de lumière, à la rasséréner, à l'épanouir, à la bercer dans des langes d'azur frangées de gouttelettes diaprées, à la transporter en des sensations qui, frisant le ravissement, injectent dans les veines on ne sait quel bien-être suave, dont les tièdes pulsations semblent rendre le corps plus léger, faire oublier son poids, faire disparaître ses chétivetés, en communiquant à toutes ses articulations une élasticité qu'on eût cru l'attribut des demi-dieux!!!

ROMMYS ET MAGYARS.

I

Peut-être quelques experts et érudits en ces matières, Hongrais de naissance, seraient-ils portés à nous demander comment il se fait que nous attribuons si spécialement aux Bohémiens cette musique, dont eux s'enorgueillissent comme d'une propriété nationale? Pourquoi, intervertissant les termes à leur sens, nous adjugeons exclusivement l'honneur de son invention à ceux qui ne passent généralement que pour ses exécutans, que pour les récitateurs d'une poésie dont ils ne sont pas les auteurs?

Nous n'ignorons pas que le premier mouvement de bon nombre des musiciens civilisés, qui en dernier lieu se sont adonnés à l'étude ou à la pratique de cette branche de l'art, sera de protester contre la supposition que la musique faite et illustrée en Hongrie par les Bohémiens, leur appartienne en propre. Une dissertation approfondie et concluante sur cette question est d'autant plus difficile, qu'elle ne pourrait se fonder que sur des inductions, les matériaux et les faits rassemblés à ce sujet étant d'une nature excessivement vague et douteuse.

II

Avant d'entamer le fond du sujet, il ne serait peut-être pas inutile de considérer depuis quel immense laps de temps la Hongrie renferme dans ses limites ceux qui, selon les divers pays de l'Asie, de l'Europe, de l'Afrique, où on les désignait d'après la procédence qu'ils s'attribuaient, d'après le métier qu'ils prétendaient exercer, d'après l'impression que causait leur vue, ont porté et portent encore tour à tour, les noms de *Romano*, (soit *Rommy*, *Rommitschel*, etc.), *Sind-hi*, (se rattachant à l'Inde), *Chai*, *Caloro*, *Kárâchee*, *Färäwni*, (signifiant *Pharaoni gentes*, sujets des Pharaons), *Chinganis*, *Issingi*, *Jitanos*, *Cincali*, (fils du Zend-Indes), *Gipsies*, *Zigeuner*, *Cingeser*, *Cygany*, etc. etc. (Voir Pott.)

Tous le savent; il serait erroné de croire que nous voyons maintenant les descendans directs de ceux qui ont occupé pour la première fois notre territoire. En Hongrie, comme partout ailleurs, les Rommy ne s'implantent pas; leurs tribus se relayent les unes les autres, en tout ou en partie, dans des espaces de temps dont la durée éventuelle est probablement fort irrégulière: après plusieurs années ou plusieurs générations! Là même, où depuis des siècles ils n'ont jamais disparu, l'on peut être assuré que leur population s'est plus d'une fois rechangée par l'émigration des plus anciennes tribus et

la survenue de plus nouvelles. Obéissant à une loi encore inexpliquée pour nous, les Bohémiens finissent toujours par quitter les contrées les plus favorables à leur genre de vie. Est-ce pour abjurer ainsi tout semblant de domiciliation, pour renouveler leur ferme-propos ou quelque serment séculaire de ne jamais prendre racine sur aucune terre étrangère? Est-ce un souvenir, est-ce une espérance? Leurs éternels déplacemens ne renferment-ils que de stériles regrets ou s'appuient-ils sur quelque lointaine prophétie, leur promettant un retour plus heureux que leur départ? Qui le dira? Qui le devinera?

Toutefois, quel que soit le motif historique, s'il y en a un, qui détermine leur vie errante, les tribus bohémiennes n'abandonnent les lieux qui leur furent bienfaisans que pour faire place à d'autres frères, à d'autres parias exilés. Cette substitution, (qu'ils opèrent même en Valachie où ils sont soumis au dénombrement et traités comme des serfs), s'accomplit d'une manière imperceptible pour nous, car ils ne délogent pas avant d'avoir communiqué à leurs successeurs toute la connaissance qu'ils ont de la contrée. D'où il résulte que, relativement à ce pays, ainsi qu'à leurs rapports avec ses habitans, un tel changement est absolument nul et comme non avenu. Ceux qui restent, suffisamment appris, ne différant plus en rien de ceux qui ont coitement décampé, le fait du remplacement casuel d'une de leurs hordes par une autre, si prouvé qu'il soit, ne

saurait sensiblement influencer les observations que leur présence prolongée quelque part peut faire naître.

III

Remarquons pourtant, avant d'entamer aucune discussion, qu'on possède quelques données sur la présence des Zingali en Hongrie, dès le treizième siècle; deux cents ans par conséquent avant leur immigration dans le reste de l'Europe, alors qu'ils y entrèrent munis des saufs-conduits si connus, si souvent cités, de notre roi Sigismond. Ces données, d'après lesquelles on peut affirmer qu'ils habitent la Hongrie depuis plus de six siècles, sont d'autant plus probables, que lorsque cette race se déversa sur des pays plus occidentaux, les plus futés avaient déjà imaginé la fable pieuse, par laquelle ils prétendirent appartenir à la nation égyptienne et se voir condamnés à pérégriner un temps fort long pour expier le crime de leurs pères, qui avaient refusé l'hospitalité à l'enfant Jésus et à la Sainte-Famille lors de leur fuite dans ce pays. La similitude de ce conte avec la légende du Juif errant, la présence des Israélites que l'on croyait proscrits par l'effet d'un châtiment céleste, accréditèrent en bien des endroits cette belle absurdité.

Pour avoir controuvé une fiction si bien en harmonie avec les dogmes religieux, l'ignorance populaire, les

diverses superstitions du moyen-âge, ces hommes tellement distraits, si sujets aux évagations, avaient certainement dû vivre depuis des temps infinis au milieu de populations en qui la foi chrétienne avait été aussi instillée depuis bien longtemps. Ce n'est point au bout de quelques années qu'ils auraient pu saisir le coloris distinctif des histoires édifiantes en circulation à cette époque au point de s'assimiler, avec tant de finesse, celui qu'il leur serait avantageux de répandre sur les invraisemblances de leurs récits, afin de les rendre plausibles à des oreilles prévenues et de se faire un manteau préservateur, presque respecté, de ces mêmes circonstances qui paraissaient devoir les clouer à un pilori ignominieux.

Peuple étranger et flottant comme les Juifs, les Bohémiens s'acquirent ainsi, en s'insinuant dans les contrées que leur caractère incorrigiblement remuant leur faisaient traverser, un premier accueil quasi bienveillant, par une feinte repentance et une humilité jouée qui contrastaient avec l'endurcissement des déicides crucificateurs. Ils se faisaient baptiser et feignaient de devenir chrétiens, comme ailleurs ils feignaient de devenir musulmans. Ces feintises si bien calculées, trahissaient une connaissance déjà très-parfaite des sociétés et des mœurs d'alors, prétendant ici ne refuser de s'incorporer aux nations dont ils parcouraient les domaines, que par esprit de mortification. Grâces à cette subtile fraude, les tribus en mouvance se mirent souvent

à même de franchir les douanes, de narguer les polices, de se ménager un appel auprès des souverains eux-mêmes, en accaparant des privilèges réservés aux pélerins et aux pénitens à conscience timorée. Un subterfuge aussi habile, n'est pas l'effet du hasard, encore moins un expédient subitement trouvé.

Mais, s'il est permis de supposer d'après quelques vestiges historiques que les Bohémiens étaient déjà en Hongrie au treizième siècle, rien ne *prouve* qu'ils n'y aient pas été antérieurement. Lors du premier et rapide avancement en Allemagne de cette population hétérogène, les chroniqueurs la décrivirent avec des détails minutieux et cette crédulité naïve et irréfléchie qui, désespérant de rien expliquer, admet tout, inscrivant avec la même indifférence pour les causes, chacun de leurs effets phénoménaux : les signes qui accompagnaient et les événémens qui suivaient l'apparition d'une comète, d'une peste, d'un tremblement de terre, d'une calamité inopinée , d'un incident néfaste quelconque. C'était un temps où les imaginations, montées au ton du merveilleux, voyant miracle et prodige dans chaque fait extra-l'ordinaire, on l'enregistrait avec soin pour l'enseignement des âges futurs. Ce penchant vers un étonnement inquisitif et superstitieux à la fois, nous rend à-peu-près possible de suivre les premières étapes de l'arrivée des Bohémiens dans les divers pays d'Europe.

Pour peu cependant qu'on se représente leur entrée

dans une contrée, non pourvue encore de citoyens assez cultivés pour consacrer les loisirs de toute une vie à recueillir ce qui arrive à leurs oreilles d'intéressant et de remarquable, quoique plus occupés à amasser des matériaux curieux qu'à en examiner l'authenticité, — on concevra aisément que la présence peu agressive des Bohémiens, si passivement spectateurs du débat des intérêts qui divisent et animent les nations entre lesquelles ils se faufilent, ait trop peu attiré l'attention des Magyars qui guerroyaient alors sur cette partie des rives du Danube, pour qu'on retrouve parmi eux la moindre trace de leur première survenance. Ils se familiarisèrent sans doute promptement avec la vue des nouveaux-venus, si bien que leur accointance leur causa peut-être peu de surprise. Les Hongrais durent les accepter, sans plus de difficulté que la flore et la faune d'une terre encore inconnue. En admettant même qu'il se fût trouvé parmi eux, dans des temps relativement si reculés, quelque historien assez minutieux pour remarquer des vagabonds dénudés, faisant danser les ours dans les foires, disant la bonne-aventure aux femmes et jouant de la zymbala, il aurait cru au-dessous de sa gravité de s'occuper d'une *chose* aussi indifférente au sort, à la gloire, aux conquêtes ou aux revers de sa patrie?

Or, dans ces siècles, le nombre des écrivains étant rare dans toute l'Europe, mais particulièrement chez nous, il devient plus que difficile de démontrer positivement que les Bohémiens n'étaient pas depuis long-

temps sur notre territoire avant l'époque où de faibles notions historiques viennent jeter quelque jour sur leur existence. Elle fut cependant dès lors en communication assez constante et assez intime avec les Magyars, pour que ceux-ci se soient emparés insensiblement, presque à leur insu, de leurs airs pour y conformer leurs danses, de leurs monodies pour y appliquer leurs paroles. On peut donc imaginer que, Magyars et Bohémiens vivant ensemble sur la même terre, sous les mêmes cieux, depuis que les Magyars se sont établis sur les bords du Danube peut-être, leurs sentimens ont pu se compénétrer par un procédé qui ne s'accomplit qu'à travers de nombreuses générations. Ne voit-on pas la lenteur de cette fusion en tant de pays où, après des siècles, le « sang rouge » et le « sang bleu » n'ont encore pu se confondre?

IV

Les philologues ont placé au nombre des faits acquis à la science et désormais indubitables, l'origine asiatique des Hongrais; leur provenance, quoique fort incertaine, si l'on veut, semble évidemment anté-caspienne. Sans nous aventurer dans une discussion scientifique pour laquelle il faut être préparé, tandis que les études spéciales de ce genre sont en dehors du rayon des beaux-arts, nous croyons qu'on peut s'en tenir à cette supposition,

sauf nouvelles découvertes et nouvelles lumières, pour en conclure par voie d'induction, qu'il doit y avoir eu entre le système des aperceptions acoustiques propre aux organisations indienne et magyare, autant d'analogie et autant de différence qu'il en a fallu pour leur faire adopter une même musique, lorsque le hasard eut réuni sur le même sol deux races provenant de ces deux souches.

Ce fait, très-remarquable en lui-même, malgré le peu d'importance qu'y attachera Sa Hautesse, la science philologique, malgré le peu d'attention qu'elle daignera lui accorder, permettrait de conjecturer que les Magyars ne sont pas de la famille des Turcomans, comme d'ordinaire on le pense et le répète. Les Turcomans, les Mongols et autres peuples de l'intérieur du continent asiatique, ont toujours témoigné de n'avoir aucune finesse d'oreille, aucun sens musical; ils ne sont accessibles qu'aux plus grossiers effets du bruit, ne sont affectés que par les plus brutales impressions du rhythme, celles qui agissent sur les animaux eux-mêmes en imprimant certaines incitations au système nerveux. Ne possédant, en thèse générale, aucun genre de traditions, ni religieuse, ni historique, ni littéraire, ni artistique, ils ne possèdent non plus, ni légendes, ni fables, ni récits quelconques, qui prouvent qu'autrefois leurs pères ont connu le charme et la puissance des sons, qu'ils en ont subi les enchantemens ou les embrasemens. Au jour d'aujourd'hui, ces peuples, tous, tant qu'ils sont,

paraissent complètement inaccessibles aux intuitions musicales; la musique semble devoir leur rester toujours une *lettre morte*, une langue incomprise, l'esprit qui la vivifie leur demeurant étranger. Les Hongrais, par contre, s'étant toujours montrés très-sensibles à la musique, ayant toujours prouvé qu'ils comprennent dans toute sa portée cette langue synthétique, ce langage sans paroles, infiniment plus expressif et plus intensif que toutes les paroles, on serait vraiment autorisé à croire que, venus en Europe en tel ou tel siècle, — l'époque n'y fait rien, — les Magyars appartiennent à quelque filon perdu des races hindoues.

Quoiqu'il en soit, on peut affirmer en toute sécurité que c'est à la réunion fortuite des deux races, Magyare et Rommy, que nous devons cette branche de l'art nommée *musique bohémienne*. Car, si ces artistes et ces auditeurs avaient été doués de facultés également productives et saillantes, il est probable que, tout en vivant côte-à-côte, ils eussent façonné chacun un art à soi, selon la diversité de leurs sentimens, prenant forcément une autre tonalité dans des milieux aussi diamétralement opposés que les leurs: existence stable, civilisée, agricole et commerçante, politique et diplomatique, militaire et conquérante chez les uns; existence nomade, sans but, sans intérêts nationaux, sans civilisation et sans progrès chez les autres. Il serait pourtant absurde de supposer une inspiration identique en des peuples placés

dans des conditions si disparates, témoignant de caractères si essentiellement différens! Il serait encore plus absurde d'attribuer un art populaire à une autre cause que le besoin de poétiser des impressions quotidiennes, de donner corps et forme à des rêves innommés, à des mobiles latens, habituels à toute une population, dont chacun comprend le sens et la portée, les ayant en soi, les portant en son âme.

Si, d'autre part, il n'y avait eu aucune analogie de sentiment et d'organisation entre artistes et auditeurs, l'art créé par les uns ne rencontrant chez les autres aucune sympathie, les dispositions des artistes qui végétaient en de si infortunées obscurités, eussent été mort-nées faute de répercussion. Il fut déjà dit comment les Bohémiens n'eussent jamais suffi à créer un public au Bohémien. Il fallait pour que l'*art bohémien* vint à éclore, la réunion de ceux qui pouvaient le créer et de ceux qui savaient le comprendre. Il était nécessaire que l'un des deux peuples possédât une faculté d'invention que l'autre n'avait pas, qu'il fût doué d'une imagination plus exquise, d'une plus grande facilité d'élaborer la forme; pendant que l'autre, capable de la goûter, susceptibile de saisir sa pensée et d'en être charmé, encourageait, protégeait et faisait fleurir ses œuvres.

On trouve une piquante illustration à un très-vieux et très-véridique adage: *les extrêmes se touchent*, en observant que les deux idiomes destinés à correspondre spécifiquement aux besoins les plus opposés de l'homme,

les calculs de sa raison et les élans de son sentiment, l'idiome numérique et l'idiome musical, étendent leur empire sur des circonscriptions géographiques infiniment moins restreintes que celles des langues, qui s'éclissent, se partagent, se démembrent, se raméfient si vite en dialectes divers. L'idiome qui représente exactement et exclusivement les rapports comparatifs et appréciables de la matière, l'écriture des nombres (chiffres), comme l'idiome qui sert d'interprète aux inappréciables et mystérieux mouvemens de l'âme, l'écriture musicale (notation), jouissent également de la faculté de se généraliser dans une plus grande quantité de nations que tout autre langage. L'Anglais et le Brésilien qui ne comprendraient jamais un Russe, le Danois et le Grec qui ne comprendraient jamais un Espagnol, quand ceux-ci leur adresseraient un discours, l'entendent immédiatement et bien plus parfaitement, sitôt qu'ils leur présentent une addition ou une division, une mélodie ou une partition.

L'analogie de ces deux langues consiste en ce que l'une a toute la précision de l'inflexibilité mathématique, l'autre toute la précision d'une perception sensible mesurable, en demeurant toutes deux en de ça du raisonnement, car le chiffre à lui seul ne dit pas sa signification et le son à lui seul ne dit pas sa signifiance, quoiqu'ils relèvent également du sentiment, l'un par l'action dont il est le stimulant ou le résultat, l'autre par l'émotion dont il offre l'expression et dont il

est l'excitateur. Ces deux langues ne sauraient pourtant être semblables en tout. Les chiffres surgissant nécessairement du sein des choses, toutes créées avec *poids, nombre et mesure*, (Sag.) restent les mêmes pour tout être doué de raison; un axiome arithmétique est égal aux yeux de tout homme, d'un ange ou d'un démon. Une phrase musicale, par contre, ne dit la même chose qu'à ceux dont l'oreille est conformée de la même manière, dont le système acoustique produit les mêmes vibrations dans l'âme, faisant correspondre aux mêmes impressions psychologiques, les mêmes accentuations mélodiques qui montent et descendent la gamme, les mêmes rhythmes qui partagent le temps, les mêmes sonorités simultanées qui créent l'harmonie.

Deux races dont l'organisation musicale n'aurait aucune affinité l'une avec l'autre, ne sauraient rien entendre à la musique l'une de l'autre. Mais il peut bien se faire que deux races habitant jadis la même zone, aient eu une organisation et des accoutumances musicales assez rapprochées, pour que leurs descendans se soient aisément entendus en adoptant de concert une manière de partager et de marier les sons, qui devait originairement appartenir à celle dont le génie est plus productif, le sens musical plus exercé et plus perfectionné; pendant que celle qui avait un caractère plus réceptif, mais non moins sensible, en eut toujours l'intuition et la compréhension, la passion et la dilection, malgré tous ses rapprochemens avec l'Europe occidentale, toutes

les modifications que son contact dut lui faire subir dans les derniers siècles!

Quelque perdues que soient toutes les conjectures qu'on voudrait former sur l'état de l'art *là-bas*, *là-bas*, d'où les Rommy sont venus, *alors*, *alors* qu'ils chantaient *chez eux*, aux pieds des altiers sommets de l'Hymalaya, sur les bords merveilleux des fleuves qui en descendent, au sein de cette végétation tropicale qui embaume l'air de ses émanations énervantes et ombrage la pensée de ses formes exubérantes, on est irrésistiblement entraîné à considérer leur musique comme la dernière formule d'un art né dans l'autre hémisphère, comme l'idéal de tout ce que les voyageurs ont raconté de la musique du Levant, indienne ou arabe. On n'a point encore, que nous sachions, recherché la ressemblance qui pourrait exister entre les principes, la grammaire, les inflexions, dérivations, modulations, déclinaisons, désinences, mètres et rhythmes de la musique des Bohémiens et des habitans de l'Indoustan, comme on a déjà comparé et rapproché leurs langues. S'il se trouvait des hommes qui voulussent appliquer au bénéfice des arts, le vouloir tenace et l'infatigable persévérance des avant-gardes de la science, ils découvriraient probablement tout autant de rapports entre la construction de leurs sons musicaux qu'entre celle de leurs sons articulés.

Il est certain que leur gamme a des intervalles tout-à-fait hétérogènes à la nôtre, que leurs modu-

lations tellement inopinées ne proviennent pas seulement d'une ignorance primitive d'un mieux, que leur goût pour la fioriture n'est pas une fantaisie de hasard; tout cela forme les ingrédiens essentiels d'un style qui est de par lui-même, qui est ce qu'il est parce que sa nature est d'être comme il est. Ces choses qui nous surprennent et nous choquent si fortement, sont voulues; elles sont nécessaires à cet art, puisque ses intervalles et ses dégradations de sons en teintes imperceptibles, prêtent toute leur richesse de coloris et leur variété d'expressions aux épisodes qui en font une partie aussi intégrante, que les mouvemens du corps le sont à un pas de danse. La propension aux divisions de la gamme en moitiés inégales, en quarts et demi-quarts de tons, nuances extrêmement délicates et d'une perception pénible à nos sens moins acuts, quoique évidemment modérée par la qualité actuelle des instrumens dont se servent les Bohémiens, par l'influence du climat sur les sonorités et même sur les organes humains, comme par leurs auditeurs *occidentalisés*, est, ce néanmoins, assez sensible encore pour imprimer son cachet oriental à tout cet art.

Ce qui reste de son penchant inné à l'imperceptible finesse des distances et aux insaisissables transitions enharmoniques, suffit pour nous faire comprendre aux instans d'excitation produits par une virtuosité sans pareille, les impressions extraordinaires qu'une telle musique devait réveiller dans ses premier modes. Des émotions d'une excessive vivacité ont seules pu donner lieu à

ces charmans contes indiens, qui attribuent à certaines phrases et mélodies le pouvoir magique des évocations sur les génies de l'air ou des eaux, sur les fées bienfaisantes ou les monstres méchans, sur les démons et les démones de l'enfer, sur les dieux eux-mêmes, qui obéissaient à l'appel de certaines incantations, modulées sur certaines intonations. On attribuait aux mélodies la propriété de disperser les nuées, d'appeler les pluies fertilisantes ou grosses de tempêtes, de faire même expirer ceux qui les chantaient, de les épuiser ou de les incendier.

Qui ne se souvient du poème qui raconte comment une jeune princesse, fille d'un puissant roi, écoutait volontiers un beau poète se mourant d'amour pour elle. Il connaissait une de ces mélodies qui consument celui qui les chante; elle voulut l'entendre à tout prix. Pour la satisfaire, il l'invita de venir se promener au clair de la lune, (comme c'est d'usage en ces pays,) dans un magnifique jardin sur les bords du Gange. Se plongeant alors dans les eaux sacrées jusqu'à la ceinture, sa lyre à la main, il chanta; à mesure que sa voix faiblissait, l'élément humide montait jusqu'à son cœur, peu-à-peu il atteignit ses épaules, puis il toucha son cou, enfin il arriva à ses lèvres! . . . Mais, hélas! Même les flots divins ne pouvaient éteindre un feu plus divin encore! La voix se tut. La téméraire princesse vit une flamme surgir sur l'endroit où le beau chanteur avait lentement disparu . . . En vain voulut-on le retrouver. . . .

Il ne restait de lui que cette flamme bleue qui erra longtemps sur les eaux, comme voulant se rapprocher du rivage . . Le poète n'était plus! . . Il avait terminé sa vie d'ici-bas avec les dernières lueurs du feu-follet dans lequel tout son être s'était transformé, sous l'action incandescante et absorbante du chant que sa poitrine avait osé exhaler, sachant qu'il était l'apanage des dieux et que les mortels auxquels il est donné de le connaître, ne possèdent pourtant point cette intensité de vie céleste qui permet de se l'approprier, d'en user et d'en jouir.

En Grèce, où la gamme musicale était aussi partagée en intervalles beaucoup moins distans que la nôtre et où toute musique semble avoir été apportée de l'Asie-Mineure, (arrivant peut-être des rives de l'Euphrate, peut-être même des rives de l'Indus,) la tradition attribuait également à certaines mélodies des effets prodigieux, non seulement sur la sensibilité humaine, mais sur les forces de la nature. Est-il besoin de rappeler les puissances civilisatrices attribuées à Orphée qui apprivoisait les bêtes féroces, à Amphion auquel les pierres obéissaient en venant se ranger au son de sa lyre? Plus on verra de symbolisme en ces fables, et plus on devra avouer qu'aux temps où elles s'accréditaient, l'on supposait à la musique le don d'agir aussi immédiatement qu'irrésistiblement sur les sentimens de l'homme. Le mode phrygien le poussait à l'héroisme, l'animait à la guerre, jusques à la férocité; d'autres

modes l'efféminaient, l'inclinant à la mollesse et à la volupté, si bien que d'introduire une corde de plus à la lyre pour les chanter, devenait une révolution d'État. Il y avait aussi des modes qui transformaient soudainement les cœurs, les rendant de cruels humains, de durs justes, de violens doux, de sévères compatissans, toutes choses que la langue italienne exprime si bien par cette gracieuse parole *ingentilire*, plus prosaïquement énoncée lorsqu'on dit: *civiliser*.

Ceci explique comment tous les législateurs de la Grèce, sans en excepter le plus spéculatif de ses théoriciens, le divin Platon, ont simultanément concordé à ranger sous le nom de Musique, ces études obligatoires pour la jeunesse dont le but était de cultiver les talens, les facultés, les compréhensions, avec tout l'ordre d'idées et de sentimens qui contribuent à rendre l'homme meilleur, à élever tout son être en élevant ses penchans, ses aspirations, ses joies, ses motifs, ses pensées, vers cette sphère supérieure où il domine ses instincts brutaux, où il se domine lui-même, au nom de la Raison et de son invincible besoin d'un Vrai-Eternel, d'un Bien-Infini, d'un Beau-Suprême. La musique à elle seule ne développe pas la raison, mais elle accorde à son diapason le plus haut, les émotions du cœur qui déterminent la volonté. Or, à quoi servirait de *voir* le Vrai, de *savoir* le Bien, de *juger* le Beau, tant que manquerait la volonté de l'incarner dans des actes, *d'agir* selon leurs dictées? La musique est l'intermédiaire (physico-psychologique) qui met le

sentiment en harmonie avec l'intelligence, faisant goûter et aimer ce que celle-ci fait voir, connaître, apprécier! Les Grecs, qui reçurent en partage du ciel le beau don d'une incomparable divination des conditions du Beau sous toutes ses formes, ont bien saisi ce subtil lien existant dans la musique entre le perceptible et l'impalpable, entre ce qui s'entend et ce qui se sent! . . .

Rien de pareil aux fastes artistiques, aux traditions fabuleuses de la Grèce, aux contes féeriques de l'Indoustan, ne se retrouve dans les annales des peuples auxquels on nous dit que les Magyars se rattachent. Quelqu'opinion que professent les érudits sur ce qu'était la musique dans les contrées avoisinant les rives du Gange ou de l'Hélicon, il paraîtrait qu'en tout état de cause elle y fût incomparablement supérieure à ce qu'elle devint chez les habitans des plateaux centrals de l'Asie. Mais, qui voudra nier *a priori*, que le tempérament plus vibrant, plus fin, plus nerveux, la constitution plus psychique, d'une de leurs peuplades, ne lui aient point donné assez d'affinités avec les adorateurs d'Apollon-Cytharède ou des Incarnations de Wischnou, pour la mettre à même de s'identifier au sentiment musical le plus intense, à la suite d'une sorte d'éducation dûe à l'habitude? Cette similitude, devenue probable, expliquerait sans peine comment tous les traits propres au caractère de la musique des Rommys furent spontanément adoptés par les descendans d'une race, en qui sans doute l'ouïe n'avait pris plaisir encore qu'aux sensations

physiques du rhythme, aux intonations perçantes, aux instrumens de percussion; mais, capable de s'initier à celui que procurent la vocalise, l'accent passioné, la fioriture instrumentale, les brusques changemens de tonalités et autres agrémens d'un art hindoustanique de naissance.

V

Toute musique indigène à la Hongrie se divise naturellement à l'origine, en mélodies destinées au chant et en airs de danse. On remarque entre elles une si grande parenté, qu'on peut même l'appeler identité de caractère. Il semblerait à première vue, nous en convenons, que les Bohémiens n'auraient rien à réclamer aux mélodies chantées, adaptées à des textes magyars, en circulation parmi les Magyars seulement, attribuées les unes à des pastours, les autres à des guerriers de cette race et de cette langue. Tout n'est pourtant pas dit là-dessus.

Pour commencer, il faut établir que l'origine des airs de danse se laisse plus difficilement revendiquer par les Hongrais, faute d'argumens *ad rem* et *ad hoc*. Sur quoi, en effet, baserait-on un raisonnement qui tendrait à démontrer que les Hongrais n'ont point conformé leurs exercices chorégraphiques à la musique que les Bohémiens apportèrent avec eux? Ou bien, qui pourrait indubitablement démontrer que ceux-

ci, n'ayant autrefois ni danses, ni musique propre à eux, empruntèrent aux Hongrais les unes et les autres, en même temps leurs airs et leurs rhythmes? — Il n'existe malheureusement pas de preuves suffisantes pour donner à deux opinions différentes sur ce sujet l'appui de faits avérés. Il est donc probable qu'on pourra toujours plaider en faveur de chacune d'elle, selon qu'on aura réuni un faisceau de conjectures qui détermine l'esprit pour celle-ci, plutôt que pour celle-là. Toutefois, il est sûr que la musique et la danse font partie intégrante des réjouissances des Bohémiens. Quelques instrumens sonores ne manquent jamais au bagage de leur camp, dans quelque pays qu'on les rencontre; l'on a remarqué, en outre, que leur danse échevelée, tournoyante, rappelant quelquefois les exercices de piété pratiqués sous cette forme par les derviches de l'Orient, se rapproche toujours d'un type traditionnel chez eux. Leur principaux mouvemens se retrouvent dans les tribus les plus éloignées; l'on voit même dans les descriptions des coutumes qui se conservent parmi les plus misérables rejetons de cette race, malheureux êtres croupissans entre les marais de la Valachie, le signalement de danses tout-à-fait pareilles à celles des plus élégantes bohémiennes de Moscou. Or, si les Cyganys ont eu une danse traditionnelle, il leur a fallu aussi une musique qui y fût appropriée.

Qu'y aurait-il d'étrange et d'impossible à ce que, profitant du talent de leurs hôtes pour la musique et

de leur supériorité à cet égard, les Magyars eussent inconsciemment amené leurs danses les plus fréquentes, qui devinrent par là des danses nationales, à se conformer aux divisions et à la mesure des airs bohémiens? Avec le temps, leur adaptation put être si complète, que les traces de l'origine de cette fusion se sont perdues et qu'ils semblent maintenant être jumeaux, adhérens l'un à l'autre? Devant cette possibilité, qui oserait assurer que les Bohémiens ont pris leurs mélodies aux Magyars pour les leur jouer? Qui voudrait jurer que ce n'est point au contraire le peuple magyar qui a façonné ses danses aux mélodies bohémiennes? — Il est plus probable que ces airs appartiennent à ceux pour qui la musique de danse était indispensable, jugeant de leurs mœurs d'autrefois par celles de maintenant; chose permise, vu leur invariabilité. Les Bohémiens n'auraient pu se passer de musique! Elle accompagnait les spectacles où les jeunes-filles jouaient du tambourin, en sautant, tournoyant, bondissant et tendant la main à la ronde; leurs exhibitions d'ours, de singes, d'autres bêtes curieuses; leurs entrées risiblement triomphales dans les petites villes[1], lorsqu'ils défilaient sur les places, orchestre en tête; leurs représentations de tours de force et d'adresse, pendant que les femmes exercent la chiromancie.

Si les danses qui nécessitent cette musique chez les Bohémiens ne sont pas absolument semblables aux danses nationales de la Hongrie, il ne nous paraît pas

difficile d'admettre qu'en se servant de la musique des Bohémiens, les Magyars ont pu dès le commencement introduire dans la danse de ceux-ci des changemens requis par leur propre caractère, par des mouvemens plus gymnastiques, naturellement familiers à leurs mœurs militaires; comme aussi par quelques figures ou quelques pas typiques apportés de leur patrie primitive, supposition à laquelle leur ressemblance avec les danses des Cosaques prête quelque probabilité.

La danse, inséparable de la musique, s'unit aussi très-naturellement au chant, surtout chez les nations primitives. La civilisation enraye et étouffe cette tendance, en exhaussant la mesure des exigences qu'elle pose vis-à-vis de chaque art, obligé alors de s'isoler pour se perfectionner; mais cette réunion existe d'ordinaire tant que le raffinement n'a point forcé leur divorce. Il est plus d'une contrée, et de celles qui ne sont pas les moins civilisées du monde, où l'usage s'est encore conservé d'accompagner certains momens de la danse, de chœurs entremêlés de couplets, moitié récités, moitié chantés, par le coryphée. En Pologne, pays voisin et ami de la Hongrie, les Krakowiaki, les Tropaki, etc., en fournissent des exemples, dont quelques-uns sont illustres dans les annales de la musique nationale.

Nous ne nous dissimulons pas que l'hypothèse qui attribuerait une origine purement bohémienne aux chansons hongraises, est bien plus osée encore que celle

qui regarderait les Cygany comme auteurs de leurs airs de danse. Elle rencontrera dès l'abord des difficultés et des succeptibilités, mal aisées à vaincre de front et même à tourner. Ne sera-t-elle pas en contradiction flagrante avec les idées généralement reçues à présent à cet égard dans notre patrie? Sans doute, elle ne s'appuie sur aucun document et ne se base que sur des déductions d'un ordre assez vague; celles-ci sont suffisantes néanmoins pour nous ranger à l'avis de qui croit, que même les chants nationaux hongrais d'origine antique, ceux auxquels l'art moderne ne peut absolument rien revendiquer, ont été jadis empruntés, — *abgelauscht*, — aux Bohémiens, par ceux qui les adaptèrent à des paroles magyars. Parmi les considérations qui nous décident, il en est plus d'une qui serait péremptoire à nos yeux.

Remarquons avant tout que les mélodies, dites nationales, ne sont pas composées par la totalité d'un peuple, mais par des individus qui en font partie; que la ressemblance de ces inspirations détermine et maintient leur popularité, laquelle imprime un caractère *national* à leur réunion. Pendant longtemps ces chants, si intimement apparentés, ne sont réclamés par personne; quiconque se sent un peu doué en ajoute un ou deux au groupe déjà connu, sans prétendre sortir de l'anonyme, ayant trop peu produit pour oser s'en vanter. Ainsi en est-il de ceux qui les exécutent. Au commencement tout le monde les chante, sans que personne le fasse mieux, jusqu'à que le moment

vienne où quelqu'un les chante mieux que tout le monde et y gagne une réputation comme personne. De sorte que, lorsque la somme des chants répandus chez une nation offre déjà un monument quelque peu remarquable par ses qualités de sentiment et de forme; que leur ensemble constitue une veine assez large pour prendre les allures d'un art autonome, — *selbstständig* — il serait fort surprenant que jamais il ne se fût trouvé dans son sein d'individualité assez exceptionnelle, pour fixer sur elle l'attention par une supériorité saillante et incontestable, comme auteur ou comme chanteur.

Dès le seizième siècle, des noms bohémiens fameux se sont conservés dans la mémoire du peuple et l'on peut croire qu'il n'en aurait pas manqué dans les siècles précédens, s'il y avait eu des écrivains pour les enregistrer plutôt. Les noms hongrais ne se font jour, par contre, qu'aux temps modernes, lorsque l'éclatante floraison de cet art au dix-huitième siècle en eut répandu le goût et la passion dans la riche et puissante aristocratie hongraise, qui, pendant le glorieux règne de Marie-Thérèse, l'inocula en quelque sorte, en communiqua la mode, à la haute et charmante aristocratie viennoise. Qu'en conclure, si non que la musique des Bohémiens est bien la propriété du peuple qui l'a cultivée et illustrée?

Déjà aux temps les plus reculés, nous voyons des Bohémiens universellement prisés et renommés pour leurs aptitudes et leurs exécutions musicales, avoir

des virtuoses dont la célébrité finit par atteindre pour quelques-uns à ce que les succès européens modernes offrent de plus affriandant. Mais, à aucune de ces époques éloignées, on n'entend parler d'un véritable Hongrais qui ait acquis une grande renommée, qui ait été fêté et acclamé pour sa virtuosité hors ligne, soit comme chanteur, soit comme instrumentiste.

En Espagne, les Jitanos sont célèbres pour leur chant. Si nous n'avons pas eu l'heureuse chance d'un rencontrer de quelque valeur, cela ne veut pas dire que de grands chanteurs et des chanteuses remarquables n'y aient existé autrefois. Les Bohémiennes de Russie n'ont-elles pas acquis de la réputation pour tous, en prouvant les facultés vocales de cette race, sitôt qu'elle se trouve dans des conditions hygiéniques qui leur permettent de se développer, de subsister assez longtemps pour que le virtuose devienne par l'étude complètement maître de sa forme; autrement dit, de ses moyens d'expression?

Il est vrai que les Bohémiens de Hongrie, malgré leur passion musicale si fortement développée, ne s'y sont fait remarquer ni par la beauté de leur voix, ni par une prédilection quelconque pour le chant. On ne rencontre guère chez nous de grandes réputations bohémiennes que parmi les violonistes. Qui donc ne s'explique sans peine, comment la partie vocale de l'art a dû rester peu exploitée par eux et dans un état tout-à-fait embryonique, en voyant que chez les femmes qui ont possédé une belle voix et ont essayé d'en tirer

parti, la dure vie qu'elles mènent, l'absence totale d'un toit qui les mette à l'abri des intempéries de l'air, auxquelles un gosier délicat ne demeure pas impunément exposé, ainsi que le régime excitant nécessité par les conditions excentriques de leur destinée, détruisent promptement la fraîcheur de leur organe et amènent son azaphie. Des causes analogues doivent aussi empêcher les hommes d'atteindre à un degré quelconque d'excellence dans le chant. Il n'est donc pas improbable que le sentiment de leur infériorité dans cette branche de l'art, comparée surtout à l'habileté qu'ils atteignent dans l'instrumentation, contribua à faire négliger leurs ressources vocales à nos Zigeuner, qui dans un autre état de choses n'en seraient certainement pas tout-à-fait dépourvus.

Les chants, qui en Hongrie conservent une affinité notoire avec les airs de danse, (lesquels ont formé le canevas de l'amplification instrumentale propre aux orchestres bohémiens,) ont donc dû découler de la même source, alors même qu'ils furent plus particulièrement propagés par des Hongrais, demeurant en constante vogue parmi eux grâces à leur union avec la langue magyare. Il ne faut pas oublier, à l'appui de cette opinion, qu'ils ont gardé leur plus parfaite pureté, en se naturalisant dans cette partie de la nation hongraise dont les contacts avec les Bohémiens ont toujours été les plus continus, notamment chez les habitans des campagnes et des steppes, les soldats, les gardeurs

de chevaux et de moutons, les bergers et bergerets de toutes sortes, y compris les pastourelles et les bergères.

Pourquoi ne pourrait-on pas présumer que le paysan hongrais, d'une organisation beaucoup moins musicale, moins sensible par conséquent aux imperfections de son chant, s'est emparé comme d'un bien «bon à prendre et bon à garder», des motifs qu'il entendit exécuter d'abord à des Bohémiens et à des Bohémiennes, étant généralement doué d'une assez belle voix, qui reste longtemps fraîche dans son bien-être primitif, mais très-suffisant à cet effet, dû à une existence tout-à-fait normale et pastoralement contemplative, qu'aucune agitation physique, ni psychologique, ne vient troubler? Il est tout simple que ces mélodies se soient ensuite conservées et répandues parmi le peuple qui leur avait assimilé des vers de sa langue, pendant qu'on a complètement ignoré l'existence des chants qui, n'ayant pas été empruntés au moment où s'accomplissait cette pacifique spoliation, sont restés inconnus de nous sous cette forme. Leur texte bohémien les aura relégués chez les Cygany et si, comme c'est probable, ceux-ci les ont transportés les uns après les autres dans la musique instrumentale, ils leur ont fait perdre dans ce nouveau milieu leur caractère de *chants*, les rendant méconnaissables pour nous sous la luxuriance de leurs fioritures.

VI

En outre, les instrumens qu'on regarde comme propres aux Hongrais et sur lesquels on conjecture qu'ils commencèrent à redire les mélodies qui n'avaient été que chantées primitivement, telles que le *Farayala*, le *Kust*, le *Tarogaso-sip* et la *Duda*, n'ont point fait partie de l'orchestre bohémien et ne sont même jamais sortis de leurs *pustas*, où ils continuent encore à réjouir la solitude du paysan laboureur ou pasteur. Ces instrumens n'ont jamais contribué à faire connaître, à faire briller au delà de leur sphère champêtre, un genre de musique qu'ils interprètent fort médiocrement. Il faut dire aussi que celle-ci est si visiblement apparentée à celle des Bohémiens, qu'on ne pourrait plus l'en distinguer du moment, qu'arrachée à ces moyens de reproduction fort défectueux, elle aurait été rendue à son véritable coloris par la sonorité des instrumens bohémiens, pour que les artistes rommys l'embellissent et la fassent resplendir de ce luxe d'ornementation, où tous les rayons du prisme semblent chatoyer dans chaque note d'un motif, comme ils teintent chaque écaille d'une dorade de leur reflet rouge et or, bleu ou vert, violet et argent.

Or, pour qu'un art national et populaire ait le droit de réclamer son incorporation dans cette grande cité mystique que peuplent des arts éclos dans toutes les

nations, que toutes admirent en se réunissant dans un commun respect à leur égard, il faut qu'il ait dépassé l'âge de l'enfance. Il ne saurait y entrer tant qu'il en est encore à bégayer ses inspirations, puisque là, il lui faut se mesurer et s'apparager avec ce que les arts rivaux offrent de plus accompli. Les chansons hongraises telles qu'elles existent dans nos campagnes et les airs qui y sont familièrement exécutés sur les instrumens susnommés, trop pauvres et trop incomplets pour permettre un résultat tout-à-fait nouveau, ne sauraient prétendre à l'honneur d'être universellement appréciés, moins encore à celui d'être placés au même rang que d'autres œuvres lyriques réellement dignes d'être vantées. Tandis que la musique instrumentale, telle qu'elle est pratiquée et propagée par les orchestres bohémiens, peut soutenir la concurrence de tout autre art, tant pour l'originalité hardie et pleine de noblesse de son sentiment, que pour l'exquis achèvement de sa forme ; son modelé, voudrions nous dire, si fin, si heureux, si trouvé !

NOTICES HISTORIQUES.

I

Lors du retour de Jérusalem du roi André II, en 1219, les écrivains qui en rapportent les détails parlent déjà de la présence des Cygany dans ce pays. Sous le règne de Ladislas, 1272-1290, on remarque que leur nombre a considérablement augmenté. Les premiers auteurs qui s'en occupent, les dépeignent comme voués à une vie ambulante, s'adonnant çà et là au métier de forgeron, mais principalement renommés comme excellens musiciens. Ceci pourrait faire conjecturer qu'ils furent dès lors appelés à former l'orchestre réclamé pour les fêtes et les solennités de la cour et de la nation magyare. Le silence même des chroniqueurs qui ne se sont point attachés à suivre toutes leurs prouesses de virtuoses, pourrait être interprété comme provenant de la généralité avérée de ce fait, puisque c'est sans surprise aucune que plus tard ils relatent l'admiration générale excitée par la musique des Bohémiens dans les premières années du quinzième siècle; par exemple, aux fêtes données par Emmerich-Thurzo, lesquelles durè-

rent trois jours à Tokay et se prolongèrent tout un mois à Biken. La célébrité de ces éminens virtuoses bohémiens grandit encore aux diètes de Rokosz et de Hatvan, en 1525.

Tinödy mentionne un Bohémien natif de Lippe, nommé Démétrius *Karman*, comme virtuose d'un talent extraordinaire, particulièrement favorisé et protégé par le beg Uluman, (1550) qui fut tellement enthousiaste de son génie qu'il le combla de richesses. Tinödy ajoute : « Quoique les excellens joueurs de violon bohémiens fussent très-fréquens à cette époque, nul d'entre eux ne pouvait s'égaler à Karman.» Il serait intéressant à coup sûr de rechercher quand et comment le violon fut introduit et intrônisé dans ces bandes?

En 1599, lorsque Michel, woywode de Valachie, fit son entrée à Karlstadt en Transylvanie, avec une pompe et un luxe asiatiques, qui laissèrent de longs souvenirs et furent très-minutieusement relatés par les historiographes contemporains, son cortège était précédé de dix bohémiens qui jouaient une marche triomphale; leur célébrité était en rapport avec le reste des somptuosités déployées en cette occurrence. Il faut remarquer le petit nombre de ces musiciens, qui ne pouvaient évidemment faire grand bruit en marchant avec dix instrumens! Si on se contenta d'un aussi petit orchestre dans une circonstance aussi solennelle, c'est donc qu'en Hongrie les habitudes musicales étaient déjà complètement sorties de la barbarie qui les caractérise dans l'Extrême-Orient, où tout l'intérêt symphonique consiste

à faire le plus de bruit possible, en accouplant les instrumens les plus disparates, dont chacun joue pour son compte sans écouter celui qui se fait entendre à ses côtés. Les Bohémiens avaient déjà appris à leurs auditeurs compréhensifs, que l'on devait attacher infiniment plus de prix à la qualité qu'à la quantité des sons réunis. Ne pourrait-on pas souhaiter autant de bon-goût à maint public européen, écoutant avec délices les musiques militaires et les concerts populaires à la mode du jour? S'il était aussi avancé au dix-neuvième siècle que les Bohémiens au quinzième, il renoncerait volontiers à la masse colossale des instrumens pour mieux saisir la finesse, l'individualité, l'expression, la signification de chacun d'eux. Dans toute foule humaine, même dans celle des instrumentistes, il y a moins d'euphonie que de tapage ; en plus petit nombre, les hommes et les virtuoses savent mieux dire et mieux chanter les choses sublimes, au lieu de se complaire à les hurler !

Il paraît qu'à la fin du seizième siècle, et plus tard encore, les musiciens bohémiens accompagnèrent au combat les chefs de nos armées, comme les anciens scaldes du Nord. C'est un souvenir digne d'être pieusement remémoré ! — Toutefois, le dix-huitième siècle fut la grande ère de la musique bohémienne, son âge d'or. Alors, ses principaux représentans furent entourés dès leur vivant d'une adulation, dont les témoignages enthousiastes ne le cèdent en rien à de plus récens hommages décernés aux Paganini, aux Sivori, aux Ernst, aux Bériot, aux

Vieuxtemps, aux Joachim, de nos jours. Un des plus illustres coryphées de cette époque fut Michel Barnu, attaché comme artiste à la personne du cardinal Csáky. Celui-ci fut si persuadé de son indiscutable supériorité sur tous ses rivaux contemporains, qu'il ne craignit pas de provoquer une espèce de *combat de chanteurs*, renouvelé de la Wartburg, qui eut lieu chez lui entre les premiers violonistes du temps. Les meilleurs furent choisis au nombre de douze, pour essayer d'arracher la palme à Barnu; la lui disputer du moins. Tous ces artistes étaient plus ou moins compris dans le personnel du service des grands-seigneurs d'alors, qui se piquaient de n'être pas plus mal fournis que Son Eminence. Mais Barnu ne se laissa point vaincre; il conquit au contraire de cette façon un acroissement de renommée. Le cardinal fit chercher alors le meilleur peintre du pays pour conserver ses traits à la postérité, ordonnant qu'il fût représenté en pied, dans son uniforme de cour, aux couleurs de sa maison, se faisant honneur qu'il en fit partie et se glorifiant d'être le Mécène d'un si grand homme. Au bas de la toile il fit mettre une inscription latine, portant ces mots: *L'Orphée hongrais.* Ce tableau fut suspendu dans une des salles de sa résidence, (le château de Radkan, comitat de Zips), où il se voit encore.

Le fait d'une de ces joutes de troubadours entre de célèbres Bohémiens, semblable aux plus fameuses du moyen-âge parmi les trouvères provençaux et les

poètes allemands, suffit pour prouver l'importance qu'on attachait en Hongrie à *l'art bohémien*, uniquement cultivé par cette race, ses virtuoses ayant été seuls appelés à prendre part au tournoi qui eut lieu chez le cardinal Cśaky, comme pouvant seuls s'entre-mesurer. Il fallait qu'on en fît grand cas, pour que des personnages haut placés se plussent à être juges de pareils défis. Il fallait aussi que les musiciens d'un grand talent fussent très-nombreux, pour qu'on en ait trouvé jusqu'à douze qu'on crut capables de concourir avec celui qui jouissait d'une si haute faveur, que sa fortune paraît avoir atteint un chiffre presque fabuleux, grâces aux riches dons deses protecteurs divers.

En 1772, il se rencontra une femme qui acquit aussi un beau renom par sa virtuosité sur le violon: *Csinka Panna.* Elle commença très-jeune à jouer de cet instrument avec beaucoup d'habileté. A quatorze ans elle épousa un Bohémien également musicien ; ses deux frères l'étant aussi, elle put aussitôt réunir un petit orchestre de famille qui ne tarda pas à être bien famé. Csinka Panna avait une légère déviation de taille, mais un visage fort avenant ; elle se recommandait autant par l'honnêteté de sa conduite, la décence et la noblesse de ses manières, la propreté de sa personne et la netteté de sa demeure, que par des goûts plus sédentaires qu'on ne les rencontre d'habitude dans sa nation. Elle était de Gomar ; le seigneur du lieu, Langi, ayant reconnu ses dispositions précoces, lui fit donner

de fort bonne heure des leçons dont elle profita rapidement. Après son mariage, il lui bâtit une habitation très-comfortable au bord de la rivière Sahajo ; elle s'y fixa et l'entretint fort convenablement, tout en n'y demeurant que dans les plus rudes mois de l'hiver, préférant le reste de l'année vivre avec les siens dans les tentes qu'elle dressait tout à côté, mais plus près de l'eau. A sa mort, ce fut un deuil général ; l'on écrivit un nombre infini de vers latins et hongrais, pour déplorer sa perte et célébrer ses qualités d'artiste et ses vertus de femme. L'on attacha même tant de prix à l'expression poétique de ces regrets unanimes, que bon nombre de ces poésies, qui durent inonder le pays à la première nouvelle de ce trépas si bien pleuré, se sont conservées jusqu'à nous.

Quelques-uns ont cru qu'à cette époque tous ces artistes, nécessairement inventifs puisque l'improvisation de la fioriture est une partie essentielle de leur style d'exécution, étaient des compositeurs ; c'est-à-dire que, ne se contentant pas d'orner la mélodie, ils l'inventaient aussi. Rien ne justifie une telle supposition. Leur ignorance de la notation ne leur permit pas de conserver une version authentique de leurs œuvres et l'on ne possède aucun document, digne de foi, de ces productions si précieuses à en juger par l'enthousiasme qu'elles excitaient. Hiripi, Sugar, Galantear, Baczar, beaucoup d'autres encore, continuèrent cette glorieuse lignée, qui trouve ses représentans actuels dans les

Paticarius, *Sarkoczy*, *Heczkematy*, etc. etc., coryphées justement renommés à Pesth des bandes bohémiennes de nos temps.

II

Le plus ancien monument que nous possédions de musique hongraise, manifestement composée par un Hongrais, sont les mélodies de *Tinödy Stephens*. On en a un recueil publié à Klausenburg; il date de 1554. Qui peut distinguer aujourd'hui en combien ces airs n'ont été que des emprunts simplement reproduits ou laborieusement défigurés par lui, en combien il s'est inspiré, ou non, de la musique dont il était nourri depuis son enfance? Rien ne porte à croire qu'il fût un auteur dont l'originalité frappa ses contemporains.

Mais, sans accumuler les conjectures à cet égard, on peut se contenter du résultat qu'offre l'examen de son volume que tous les hommes compétens s'accordent à considérer comme une production sans valeur. Que ses mélodies aient été de pâles compositions ou de pâles réminiscences, elles n'ont d'autre mérite que celui d'une rareté historique et d'une antiquaille curieuse. Or, peut-on admettre que si la nation hongraise avait reçu pour apanage le sens musical tout spécial, dont il a fallu qu'un peuple soit doté pour créer un art aussi parfite ment original que l'est celui dont nous nous

occupons, aussi empreint d'un sentiment prépondérant qui n'est celui d'aucun autre, d'une forme si distincte de celle que l'art européen revêtait ailleurs, (lors justement du plus bel épanouissement des rigides et ardues combinaisons du contre-point dans les écoles flamandes et, peu après, dans les écoles italiennes,) il ne se serait pas trouvé dans son sein, en ces temps héroïques de l'art musical en Hongrie, des artistes plus doués encore que les autres, qui eussent laissé un nom et jeté plus d'éclat que leurs confrères, comme ce fut le cas parmi les Bohémiens? Il y eût eu nécessairement, depuis longtemps, de célèbres compositeurs et d'illustres virtuoses, hongrais de naissance, si cet art s'était raciné dans le sang hongrais. Mais, c'est bien le contraire qui arriva.

Faute de notation, d'écriture, de manuscrit, de publications régulières, il n'y eut point d'auteur musical bohémien proprement dit; en ce sens que, nul d'entre ceux qui faisaient partie d'un orchestre de Cygany, ne s'appropriait tel motif plutôt que tel autre. A quoi cela leur eut-il servi? Ne savaient-ils pas tous que la valeur de la mélodie n'était que peu en elle-même, comparativement à ce qu'elle devient sous l'accentuation que lui donne le virtuose qui la déclame et l'orne de ses fioritures, comme un lingot d'or n'est qu'un métal brut, tant que l'art du ciseleur n'en a fait un bijoux d'un prix inestimable, en le formant selon sa pensée, en le colorant de toutes les nuances d'un riche émail, en y enchassant des perles et des diamans! Tant que la mélodie

bohémienne n'a point encore reçu toutes ses parures, on ne voit en elle qu'une belle enfant nue qui ne saurait prétendre à exercer un véritable empire sur les cœurs; elle ne règne sur eux en souveraine absolue, que lorsqu'elle est royalement drapée par la déclamation et parée de tous les joyaux que lui prodigue la baguette magique d'un enchanteur, l'archet du violoniste! Aussi, serait-il superflu de regretter l'absence de *compositeurs* bohémiens en présence de l'innombrable foule de leurs *virtuoses*. A partir des temps les plus reculés, ces virtuoses ne furent jamais des Magyars, ce furent toujours des Bohémiens pur sang. Ils étaient sortis du camp de leurs tribus; ils vivaient habituellement avec elles sous la tente, ils partageaient la mobilité de leurs haltes, leurs courses à travers les forêts, leur nourriture et leurs festins ignorés, leurs nuits sans toit, ne quittant tout cela que pour les courts momens où ils venaient parmi les Magyars, les enchanter et les ravir en musiquant à leurs fêtes et à leurs cérémonies.

Dans un journal politique et statistique qui se publiait à Vienne, en 1775, avec privilège du gouvernement, on trouve une notice sur les Cygany très-soigneusement faite, dans laquelle on lit ces lignes: « Nous » pourrions citer beaucoup d'exemples et des faits très- » remarquables, qui montrent combien les Bohémiens » ont de supériorité en musique et qu'ils y ont *gardé* » leur habileté jusqu'à nos jours, si nous ne craignions

» de fatiguer nos lecteurs par des digressions de ce » genre. Nous nous contenterons donc de nommer quel- » ques individus qui se sont rendus célèbres dans cet » art et y sont devenus maîtres, pour prouver à quel » point ce peuple possède d'heureuses dispositions natu- » relles pour la musique. » Ceci pourrait faire penser qu'au siècle dernier, nommément en 1775, les Hongrais ne songeaient point encore à regarder comme *leur*, la musique des Bohémiens. A cette époque où ils étaient si ménagés, presque choyés, par le gouvernement de l'impératrice, qui n'oublia jamais qu'elle devait sa couronne à la fidélité de ses nobles sujets magyars, criant: «*Moriamur pro rege nostro Maria-Theresa*» ! on n'eût eu garde de leur disputer cet honneur pour peu qu'ils y eussent prétendu le moins du monde, afin d'en gratifier une gente qu'on s'efforça bientôt après de criminaliser. Nous ne connaissons pas non plus d'auteur ancien qui, en parlant du talent dont la nature a doué les Bohémiens pour la musique, fasse mention de la nationalité magyare de leurs airs, en les désignant comme de simples exécutans de mélodies hongraises.

M. Gabriel Mattray, le savant et renommé bibliothécaire de Pesth, qui rendit à cette branche de la littérature musicale des services marqués par ses recherches, comme par ses publications, penche ouvertement pour la supposition qui prédomine maintenant. Il veut attribuer à la race magyare, un produit si évidemment propre à la race du Rommy. Ce néanmoins, M. Gabriel

Mattray nous écrivait un jour, à ce sujet, les lignes suivantes : « Les Hongrais d'une position sociale aisée ou » élevée ne s'adonnèrent jamais à la musique natio- » nale hongraise, surtout pas à la composition dans ce » style ; c'est pour cela que la musique hongraise n'a » pu être conservée et popularisée que par les Bohé- » miens. » Et plus loin : « Il serait difficile de rencon- » trer en Hongrie un endroit bien peuplé, qui n'eût pas » une bande de musiciens bohémiens établie dans ses » environs. » Le témoignage de notre honoré compatriote, qu'il n'y a pas lieu de suspecter en cette circonstance de partialité pour les Bohémiens, confirme cependant notre opinion sur la part qui leur revient dans l'invention de cet art.

Le lecteur reconnaîtra aisément que, quand le don de la création ou de la reproduction d'un art est accordé à un peuple par la nature, il n'y a pas de considérations accessoires, sociales ou autres, qui empêchent ses artistes de faire valoir leurs œuvres. La véritable vie de l'artiste résidant bien moins dans son faible corps que dans son sentiment, qui inspire sa pensée reproduite par son art, il préfère mourir que de ne pas s'identifier à la manifestation de son *meilleur moi*, — *sein besseres Ich*, — déposé dans son œuvre, ce fruit de son génie, de son âme, de son cœur ! Si donc il faut nécessairement confesser que jadis il n'y eut pas de Magyars qui aient revendiqué pour leur compte les thèmes bohémiens, ou qui aient voués leur

vie à leur exécution, à la virtuosité qu'ils exigent, il faut bien avouer que cette musique appartient aux Bohémiens, qui la tiennent pour leur unique et sainte propriété, qui l'exécutent et se dévouent à elle comme à leur plus sublime mission, celle qui les ennoblit et les réhabilite à eux-mêmes.

En résumé, deux faits principaux sont également concluans à notre sens, pour ceux qui penchent vers l'opinion que la musique pratiquée par les Bohémiens est un art dont ils peuvent, à juste titre, revendiquer la paternité. Premièrement, dès les temps les plus reculés qui aient été chroniqués en Hongrie on entend déjà parler de musiciens bohémiens; jamais d'autres, ni Magyars, ni Slavons, ni Juifs! Secondement, il a été reconnu que partout la race bohémienne était musicalement organisée, que partout elle est éprise de cet art; il a toujours fait partie de ses plaisirs les plus vifs, il n'a jamais manqué à ses fêtes et aux exhibitions qu'ils faisaient de leurs talens divers devant les foules assemblées à leur appel. Pourrait-on en toute justice ne pas conclure de ces deux circonstances concordantes, que leurs facultés musicales ne se bornent pas au seul don de la reproduction?

III

Mais, les Bohémiens n'eussent-ils le mérite de la virtuosité qu'à un bien moindre degré que celui qui est exigé par leur musique, où la broderie et le chatoiement du coloris que répand sur elle le jeu de l'improvisateur font une partie si considérable de la valeur du tissu; ne fussent-ils que des *exécutans* textuels, comme les nôtres, mais capables d'inspirer l'enthousiasme qui se déploie dans la manière dont ils furent fêtés, renommés, célébrés et exaltés, qu'on ne saurait plus leur disputer la meilleure moitié de la gloire de cet art, auquel ils ont donné tout son relief.

A qui voudrait le leur contester, nous demanderions : Qu'est donc le virtuose? Est-ce vraiment une machine inintelligente qui de ses mains, comme d'une double manivelle, fait l'office d'un orgue de Barbarie? Ne lui faut-il, ni penser, ni sentir, pour s'acquitter machinalement d'une tâche mécanique? N'a-t-il qu'à reproduire pour l'oreille, une photographie des notes qu'il regarde? — Nous ne savons que trop, hélas! hélas! combien il est de virtuoses, ainsi nommés, qui ne sont même pas en état de traduire la pensée des originaux qu'ils posent sur leur pupitre, de la dire intégralement, sans en défigurer et en mutiler le sens! Combien d'entre eux, ne connaissant de l'art que le métier, ne savent

même pas leur métier ! ! Leur nombre est légion ! Mais l'usurpation, quelque victorieuse qu'elle soit de fait, ne détruit point les droits des ayants-cause. Ceux du virtuose-poète, du virtuose de vocation, sont d'une étendue que ne soupçonne même pas un public dépravé par des souverains illégitimes et ignares. Devant les vulgaires prouesses des saltimbanques du violon, du piano, de la guitarre, du cornet à piston (!) son engouement de mauvais aloi ne sait plus les distinguer des prodiges exercés par les maîtres, au nom d'un privilège merveilleux donné par la nature, — semblable à celui qui, dit-on, permettait jadis aux rois de France de guérir les écrouelles par leur attouchement ! Nul ne saurait acquérir ces prérogatives miraculeuses, s'il ne les possède de « droit divin. »

Les mots de *virtuosité* et de *vertu* ont également leur racine dans le *vir* latin, car leur exercice est un acte de virilité et de mâle puissance. N'est, ni *virtuose*, ni *vertueux*, quiconque n'a pas la faculté d'engendrer un type idéal, fruit des transports de son amour pour la beauté suprême ; quiconque ne sait pas imposer le respect et l'admiration pour elle, en se nommant père de belles œuvres, de nobles actions, que celles-ci appartiennent à la morale ou à l'art, ces deux formes du sublime n'étant que les deux faces d'une même chose, les deux sexes d'une même espèce. Le Bien n'est-il pas comme le Beau, l'incarnation de l'âme humaine se procréant dans un fait dû à l'énergie de ses

désirs et de ses vouloirs? En effet, ne dit-on pas des actes accomplis dans l'ordre du Bien qu'ils sont de *belles œuvres*, comme de ceux qui se produisent dans l'ordre du Beau que ce sont de *bonnes œuvres*? Il est certain que le Bien et le Beau ne pouvant jamais être radicalement détachés l'un de l'autre, toute *belle-œuvre* devient par cela même une *bonne-œuvre;* en parallèle de quoi, toute *bonne-œuvre* appartient d'elle-même à la catégorie des *belles-œuvres*.

Le virtuose n'est point un maçon qui, avec des blocs de pierre, l'equerre, le niveau, la truelle en main, manœuvre exact et consciencieux, construit le poème que l'architecte traça sur le papier. Il n'est pas l'instrument passif qui reproduit le sentiment et la pensée d'autrui, en n'y ajoutant rien des siens. Il n'est pas le lecteur, plus ou moins habile et expert, d'œuvres sans marges pour ses gloses, ne nécessitant aucun commentaire interlinéaire. Les œuvres musicales que l'inspiration a dictées, ne sont au fond que le tragique ou touchant *scenario* du sentiment qu'il appartient aux exécutans de faire tour-à-tour parler, chanter, pleurer, gémir, adorer, se savourer lui-même, s'orgueillir et s'exulter! Le virtuose est donc tout aussi créateur que l'écrivain, car il lui faut virtuellement posséder les passions qu'il est chargé de faire reluire dans tout l'éclat de leur flagrante phosphorescence.

A lui d'animer, d'instiller la vie dans le corps inerte du texte qu'il reçoit, d'y faire chatoyer le regard,

d'en créer une déité ruisselante de grâces. A lui, Prométhée nouveau, de changer une forme immobile et muette, en un être vivant, une Galathée séduisante, d'une sapide naïveté, nimbée d'or, encolorée comme un rayon de soleil pulvérulent, en l'illuminant de la même céleste étincelle que le hardi Titan ravit aux foudres jupitériennes. A lui, de doter d'une nature adamantine cette matière encore morte, quoique déjà formée, à laquelle il insuffle une âme à ce moment; à lui, de la faire mouvoir dans un fluide translucide, de la faire susurrer et fleurer, d'aviver son haleine charmeresse, de l'armer de mille dards empennés! De tous les artistes, le virtuose est peut-être le plus immédiat révélateur des forces subjuguantes du Dieu Pythien! Celui qui doit avoir, en d'ardens embrassemens, arraché le plus de secrets à la Muse altière.

Au point où les progrès de l'ésthétique sont arrivés de nos jours, il n'est plus aucun penseur, aucun esprit cultivé, familiarisé avec les arts, soit par leur longue et intime pratique, soit par les spéculations théoriques, qui ne croirait commettre un affreux barbarisme en omettant de compter «l'Art Dramatique» parmi les arts autonomes; en déniant à la tragédienne et au comédien le privilège de la *création*, qui constitue celui de l'artiste relevant de lui-même, *par droit de naissance et par droit de conquête*, grâces à la concomittence du don inné et d'un travail acharné. L'artiste dramatique qui possède droit de vie et de mort sur les œuvres qu'il touche du souffle

de ses lèvres, éloquentes ou enflammées, pâles ou défaillantes ; celui qui a l'exorbitant pouvoir de laisser périr les pensées qu'on lui présente, ou bien de leur infondre une vie intense, mille fois plus intense que celle qui l'anime lui-même ; de verser dans cette *lettre morte*, — *l'esprit qui vivifie*, — comme le créateur versa dans l'argile dont était pétri le corps d'Adam, l'âme faite *à son image et ressemblance*, — cet artiste a bien droit d'appeler ce qu'il fait, un Art !

La vie qu'il donne à une œuvre n'est-elle pas aussi faite à son image, à sa ressemblance ! Pourrait-il créer un rôle s'il ne l'avait conçu d'une manière à lui propre, qui n'est celle d'aucun autre et qu'un autre peut imiter, mais ne saurait jamais s'approprier entièrement ? Comment douter que son Art relève d'une Muse, puisqu'il ne saurait se passer d'inspiration ? Aussi, les Grecs qui s'entendaient si bien à tout ce qui touche aux arts, à tout ce qui relève de l'art, donnèrent-ils Thalie et Melpomène pour patronnes aux interprètes, aussi bien qu'au génie, d'Eschyle et de Sophocle, comme d'Aristophane et de Ménandre.

Or, le virtuose fait exactement pour la musique ce que l'artiste dramatique, l'*acteur*, — celui qui agit, — fait pour la scène, pour le poème tragique ou comique d'un auteur. Le virtuose possède absolument le même droit de vie et de mort sur les œuvres, les pensées, les sentimens, les émotions, dont le compositeur lui confie momentanément l'expression. Il peut les faire

vivre d'une vie glorieuse comme celle des héros dans les champs-élyséens, il peut les faire mourir d'une mort ignominieuse, ridicule ! Serait-il donc possible que le virtuose ne soit pas le représentant d'un art évidemment sien, différent de celui qui dicta ce qu'il dit, qui écrivit ce qu'il reproduit, puisqu'en s'adressant uniquement à l'ouïe, il fait pour son auteur ce que l'acteur fait pour le sien en s'adressant à l'ouïe et à la vue en même temps !

L'art dramatique est un art à part, personne ne le nie plus ; il tient de la musique par la voix, de la sculpture par l'attitude et le geste, de la peinture par la couleur, de la pantomime par le mouvement. Le virtuose, n'en appelant pas à la vue, ne se rattache à aucun de ces arts. En revanche, le théâtre est fatal à la peinture, qu'il habitue aux tons criards et heurtés, aux éclairages contre-nature ; il est également funeste à la sculpture, qu'il habitue aux attitudes voulues, aux mouvemens violens. L'art dramatique devant, comme tout art plastique, prendre la nature pour modèle, mais la transfigurer selon ses moyens d'expression, afin de compenser par ses ressources ce qu'il ne peut lui dérober de ses inimitables puissances, tout art plastique qui, au lieu de s'inspirer de la nature, s'inspire de la scène, ne peut que s'adultérer, dégénérer, perdre ses légitimes titres de noblesse ; si bien, qu'il n'y a pas de pire critique à faire d'un art éclos à une époque de décadence, que de dire de lui : il est théâtral !

De ce point de vue, le virtuose a tout avantage sur l'acteur, que le peintre, le sculpteur, le mime, doivent ignorer ou oublier. Le poète-dramatique lui-même peut quitter son monde fictif, pour s'immortaliser dans le monde de la poésie, moins émotionné, moins lumineux, mais aussi moins éphémère et moins sujet aux accidentalités de l'instant présent ; il peut se passer de l'artiste dramatique, lorsqu'il exerce son empire sur les cœurs dans des âges où sa langue a cessé d'être populaire, dans des pays où l'élite des hommes seulement la comprennent, ne demandant dès lors aucun secours aux médiateurs de son génie, de sa verve, de ses sentimens. Mais, le musicien ne pourrait ni vivre, ni se survivre, sans l'exécutant, l'art n'ayant point pour demeure les bibliothèques, cette sphère de la pensée, silencieuse et féconde ; son tabernacle à lui, c'est l'âme vivante des nations ! Il est de ce monde tant qu'il occupe leur mémoire ; si elle l'a laissé fuir, il s'évanouit. En vain l'archéologue voudrait-il le galvaniser ; quand les organes, les habitudes accoustiques, ont été profondément modifiées ; quand aussi les manières du sentir ne sont plus les mêmes, qu'elles sont devenues plus douces ou plus impérieuses, plus élevées ou plus raffinées, comment les cœurs d'aujourd'hui pourraient-ils s'identifier à ceux d'autrefois ?

Sans le virtuose l'existence du compositeur serait un enfer perpétuel, son génie créateur ne pouvant de lui-même, ni actuer ce qu'il conçoit, ni s'objectiviser ce qui

le remplit, ni se rendre présent, *(sich vergegenwärtigen,)* ce qui fait battre son pouls, allume son imagination, occupe sa pensée, absorbe tout son être. Si la voix humaine, un instrument ou un orchestre, ne le lui montraient, il serait dans un enfantement sans fin, sans espoir de délivrance. Il éprouverait un amour condamné à ne jamais connaître ce qui l'inspire, — le plus terrible supplice des damnés. Ceux qui ne sont pas musiciens, ne se figurent pas quelle souffrance c'est pour un musicien de ne pas avoir d'exécutans, de ne pas s'entendre ! Il fallait demander à Berlioz, il fallait demander à Wagner, dans leurs jeunes années, et à tant d'autres avant eux, ce que c'est d'avoir senti, pensé en musique, et de ne pouvoir contempler, juger l'œuvre évoquée par ce sentiment, formulée par cette pensée. Aussi, est-il rigoureusement vrai de dire que la tragédie, la comédie, la saynète, sont infiniment moins liées aux artistes qui les représentent, que toute musique n'est dépendante de ses exécutans, qui la vivifient. Le virtuose engendre à son tour la musique, puisqu'il lui donne son être palpable et perceptible. Cela seul suffit pour faire de son art, un art autonome.

Ce sont les virtuoses bohémiens qui ont enfestonné la mélodie bohémienne de ces florides ornemens, qui jettent sur chacune d'elle comme le prisme d'un arc-en-ciel, comme le scintillement d'une écharpe multicolore. Ce sont les virtuoses bohémiens qui ont fait ressortir les rhythmes vigoureusement taillés ou molle-

ment cadencés, lestement découplés ou doucement assouplis, qui donnent à leur musique son profil et son attitude. Eux seuls, ont interprété cet art en artistes qui comprennent son langage, tous ses secrets et ses sous-entendus. Si les bergers ont redit sur leurs chalumeaux, si les pâtres ont sifflоté sur leurs pipeaux, si les métiviers on chanté en chœur les mêmes motifs, les Bohémiens seuls ont su leur donner toute leur valeur d'art, leur illustration et leur renommée, par leur exécution, par leur virtuosité et le sentiment qu'elle leur a infondu. Quels qu'aient été les premiers inventeurs de ces motifs, les premiers créateurs de cette gamme, les premiers auteurs de ces intervalles, les premiers initiateurs de ces rhythmes et de ces fioritures, — que ce soient des Hindous ou des Magyars, des hommes hallucinés par les eaux sacrées du Gange ou amoureux des eaux vertes du Danube, — les Bohémiens n'en ont pas moins le droit de revendiquer cette musique comme la leur, puisque seuls ils l'ont fait vivre, ils l'ont fait agir sur les âmes et électriser les cœurs!

A l'heure qu'il est, beaucoup de Hongrais exploitent en dilettantes cette veine de l'art, mais il ne s'en est guère rencontré qui se soient fait remarquer à son époque de formation. C'est depuis que cette musique a atteint son zénith que des Hongrais ont *composé* dans ce genre et l'ont cultivé en *artistes*, avec bonheur et honneur. En somme pourtant, ils ne constituent qu'un groupe peu nombreux et peu influent, en comparaison

de la masse de virtuoses bohémiens qui la pratiquent depuis des siècles, en présence de l'importance des faits que nous présente la virtuosité générale des Bohémiens de Hongrie, laquelle a imprimé une unité remarquable, une rare homogénéité aux œuvres qu'elle immortalisait par sa manière de les concevoir et de les reproduire. Lorsque le style, (ne fût-ce que celui de l'exécution,) ce *mode d'être* qui donne à un art son individualité, son acte civil, pourrait-on dire, n'est pas l'expression immédiate de l'âme des artistes, il ne porte jamais une empreinte particulière. Or, la musique des Cygany a son style, un style qui n'est apparenté à aucun autre ; et, ce style manifeste d'une manière trop adéquate le *sentiment bohémien*, il s'adapte d'une manière trop vraie au *type bohémien*, pour ne pas être un *art bohémien*, par son origine, comme par l'éclat qu'il dut uniquement à la *virtuosité bohémienne*.

IV

En émettant ces idées, en rapprochant ces données, nous nous croyons fort loin d'énoncer un doute sur les facultés musicales des Magyars ; mais, comme une étude longue et suivie de l'*art bohémien* nous a convaincu qu'il doit son inspiration au *sentiment bohémien*, incarné dans le *type bohémien*, nous sommes persuadé que, si des faits aussi infimes aux yeux de l'histoire politique,

si complètement ensevelis maintenant dans la nuit des temps, pouvaient jamais être reconstitués avec exactitude, l'on verrait que les Bohémiens sont, non seulement poètes reproducteurs, mais poètes créateurs. Quand la vraisemblance, l'hypothèse, la conjecture, forment les principaux argumens des deux côtés d'un débat, l'on est tout-à-fait autorisé à s'attacher à celles qui sont tirées du domaine physiologique et psychologique et qui, quoique plus incertaines en apparence, trompent moins parfois que les faux airs de vérité historique.

La musique que l'on désigne du nom d'*art bohémien*, renferme des élémens trop sauvages et exprime des sentimens trop étranges, pour être le produit exclusif d'un peuple comme les Magyars l'ont toujours été. Peut-on ne pas mettre en regard du caractère essentiellement versatile et nomade du Bohémien, le caractère éminemment persévérant et sédentaire des Magyars? Arrivés en Hongrie il y a plus de deux mille ans, n'ont-ils pas aussitôt décidé de s'y établir et d'y rester, d'une résolution aussi ferme et aussi imperturbable que celle dont les Aryas firent preuve, il y a quatre ou cinq mille ans de cela, quand ils prirent possession des lieux qu'enserrent de leurs deux bras hymalayens et gigantesques, l'Indus et le Gange! A peine les Magyars eurent-ils enfoncés les pieux de leurs tentes sur une terre dont l'aspect leur a souri, après avoir quittés leurs régions, leur patrie précédente, pour des rai-

sons inconnues aujourd'hui, (un trop plein de population ou des discordes intestines,) qu'ils abandonnèrent toute velléité d'existence errante et voyageuse. Il firent comme des gens qui, ayant entrepris un trajet, ont touché au but et s'y installent pour toujours, sans trahir le moindre regret pour le genre de vie qu'avaient occasionné les nécessités du déplacement. Qu'y a-t-il là de commun avec les Bohémiens, qui ne paraissent jamais avoir été établis quelque part, ni désireux de rester nulle part?

Dès que les Magyars eurent changé leurs abris de peaux en maisons de pierre, leurs campemens précaires en villes et bourgades solides et fortifiées, ils devinrent de suite une nation stable, régulièrement établie, croyante et pratiquante, gouvernée et gouvernante, guerrière et législatrice, réfléchie et sage, civilisée et lettrée, pompeuse et royale, nation magnifiquement constitutionnée et organisée, depuis le glorieux règne de Saint-Etienne, première *Majesté Apostolique*, à qui l'empereur d'Autriche actuel doit ce beau titre. — Ce n'est donc pas la race magyare qui a pu inventer, façonner, créer un art, dont le vrai sens est diamétralement contraire a ses sentimens, à son idéal intérieur, à celui qu'elle incorporait dans sa grande et belle nationalité, formant un Etat honoré et honorable, bien défendu et bien administré, estimé de ses alliés, respecté de ses rivaux, redouté de ses ennemis! Encore un coup, qu'y a-t-il là de commun avec la musique bohémienne, avec tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle

conte, tout ce qu'elle chante de sentimens extrêmes, d'instincts désordonnés, de goûts excessifs? Pour Dieu! Qu'y a-t-il de comparable entre l'idéal ferme et tranquille d'une nation chrétienne comme les Magyars l'étaient, et *l'idéal* de la musique bohémienne, heurté, incohérent, toujours fuyant, toujours poursuivi, toujours haletant, toujours en pleurs sans raison ou en joie sans cause?

Toutefois, l'on ne saurait méconnaître, nous l'avons bien dit, que si l'art bohémien n'avait été implanté au milieu d'une nation ainsi cultivée, s'il n'avait été réchauffé, vivifié et acclamé par elle, il eût dépéri chétif et souffreteux. La Hongrie a généreusement agi en adoptant, comme on adoptait un fils à Rome, cet enfant qui dut être malingre en naissant. Une sagacité qui vint de l'intuition du cœur, lui ayant fait pressentir qu'il pouvait devenir beau avec les années, elle lui donna son nom, avec droit de famille et droit d'héritage; elle l'attabla à son foyer, elle but avec lui à la même coupe, elle fit des libations aux mêmes lares, elle confondit si bien son existence avec la sienne qu'on ne distingua plus les différences de leur sang.

En suite de quoi, les Hongrais ont si vivement pris part à la croissance de cet art, qu'ils ne savent plus exactement ce qui pourrait n'y pas venir d'eux. Ils s'y sont associés si intimement par la jouissance qu'ils y ont trouvée, par les nombreux recueils faits de ses œuvres, par leurs fréquens essais de composer aussi dans ce style, que de notre temps il s'est rencontré, ça et là,

des individus de sang magyar qui ont cru égaler les héros de la virtuosité bohémienne. Mais, ceci prouve-t-il autre chose, si non ce qui ressort du fait même de l'existence de cette musique sur notre sol : à savoir, que notre nation, par sa manière de sentir fière, vive et rêveuse, comme par son organisation musicale, était plus susceptible que toute autre de comprendre, de saisir et d'être saisie, comme transpercéé, par cette inspiration et cet art?

Du reste, la solution du problème soulevé ne nous paraît pas être d'une importance majeure ; ce que nous soutenons sur l'intime corrélation existente entre la musique et l'âme des Bohémiens, ne serait ni fortifié si cette solution était historiquement favorable à notre opinion, ni infirmé dans le cas contraire, la virtuosité ayant aussi ses puissances poétiques et créatrices. Nous le demandons : à quoi bon s'inquiéter si le premier tracé linéaire de ce monument édifié en collaboration du Bohémien et du Magyare ; si le premier baiser amoureux de cette union, est venu de celui-ci ou de celui-là? L'art est là, et cet art n'eût pu grandir, n'eût pu s'étendre, n'eût pu vivre, ni sans l'un ni sans l'autre. Ne serait-il pas vraiment oiseux de vouloir dissiper la pénombre qu'une justice du sort semble avoir jetée sur sa filiation, l'incertitude qui plane sur elle, puisqu'on ne peut serrer de près le sujet dans la pénurie où l'on est de preuves irrécusables à alléguer, de faits historiquement constatés à produire? De plus, ni les intérêts

de l'art, ni ceux de la vanité nationale n'y sont engagés, car il est évident qu'en Hongrie il s'est établi entre l'adopté et l'adoptant, quels qu'ils fussent, une identification si entière; l'un a si bien été compénétré par le génie de l'autre, il l'a si bien électrisé à son tour par sa lucide divination, qu'ils ont part égale dans l'honneur, la gloire et le mérite, d'avoir amené cet art, l'un par l'autre et l'un avec l'autre, à son plus haut degré et à sa plus belle expression.

Ceux même qui continueront à admettre que ce sont les Magyars qui ont enseigné aux Bohémiens leurs chants à eux et leurs airs de danse, ne sauraient pourtant nier qu'ils doivent uniquement aux Cygany de les voir sortis de l'état morcelé et pauvrement fragmentaire dans lequel sont restées la plupart des traditions de musique nationale des autres pays. D'autre part, les Bohémiens, tout en étant les propriétaires originaires des intervalles de la gamme qui distingue leur musique, les premiers introducteurs de son style et de ses fioritures, ne l'eussent jamais cultivée au même degré, si leurs hôtes riches et puissans, *bene natus et possessionatus*, comme on disait autrefois, ne leur en eussent donné l'occasion, ne les y eussent excités, ne se fussent délectés à les entendre.

Aussi, l'*art bohémien* ne saurait-il jamais être séparé du nom de la Hongrie; il ne peut jamais cesser de porter ses armes sur son sceau et sa bannière, car il lui doit de vivre. Il n'a vécu que dans ses limites, il n'a

respiré que dans son atmosphère. Jamais il n'eût atteint sa virilité et sa maturité, si cette patrie d'adoption n'avait favorisé ce qu'il y avait de plus noble, de plus émouvant, dans ses premiers essais, ses premiers tâtonnemens; si du même coup elle ne lui avait fourni ce dont il avait le plus besoin : une constante compréhension, une intelligente sympathie, veillant en toutes choses sur lui comme sur une partie de son propre être. La Hongrie a compris d'emblée la fierté de ses rhythmes, leur imposante et morne dignité, leurs fiers hennissemens, pareils à ceux du coursier qui entend la trompette du combat. Elle a été pénétrée du fluide passionné qu'épandent leurs interminables digressions, du sens enaméré de leurs épisodiques tristesses; elle a innocenté la concentration farouche qui ne quitte jamais entièrement leur mélodie, même dans son plus expansif abandon. L'art bohémien n'ayant donc été que de par la Hongrie, ne saurait jamais cesser d'être sous son invocation.

D'ailleurs, sans les Hongrais que fût devenu l'*artiste bohémien?* Ne sont-ce pas les Hongrais seuls qui ont donné la paix aux Bohémiens? Eux seuls leur ont permis de vivre à leur guise et à leur gré; ils les ont vus venir et partir sans défiance et sans hostilité, entrer dans leurs maisons, et en sortir, sans les redouter comme des bêtes fauves, sans les asservir comme des bêtes de somme. Les Magyars ont trinqué avec eux et dormi dans la même grange, sans insulter leurs appétences pour les joies de la Nature, sans maudire leur amour désordonné

pour la liberté, sans les accabler de leur honnissement! Ayant l'intuition du *sentiment*, ils ont respecté le *type*, ils l'ont aimé l'*art bohémien*. Ils ont battu des mains pour lui, ils l'ont admiré; ils ont choyé ceux qui l'apportaient avec eux. Ils ne les ont point jalousés, ne leur ont point défendu d'embellir leurs chansons favorites, d'ennoblir les airs de leurs danses, de charmer leurs festivités, de toucher leurs cœurs; ils ne les ont point traités comme des chiens-savans, ni chassés comme de vils escamoteurs, après s'être égaudis et réjouis de leurs tours et de leurs pertises. L'art bohémien appartient donc à la Hongrie comme un enfant à sa mère; car, sans la libéralité de ces poétiques fils de notre patrie, il n'eût pas existé. Ce sont eux qui lui ont donné l'air, l'espace, le jour, le rayon doré, le sourire ami, la larme sympathique, l'acclamation réverbératrice, la rosée nourrissante, le souffle fertilisant, qu'il faut à l'épanouissement et à la fructification de tout art.

Si la verve bohémienne ne s'est développée que sur leur territoire, les Magyars peuvent se faire honneur de cette circonstance, dûe à leur compatissance envers ces malheureux, à leur bienveillance prodigue, à leur clémente indulgence, qui ont dédaigné de les infortuner autant qu'ailleurs et plus qu'ils ne l'étaient déjà. Il serait à savoir s'il ne rejaillit pas sur eux plus de lustre moral de cette gloire *humaine*, de leur identification aussi indubitable que le fait même de l'existence de cet art, avec les sentimens d'orgueil et de douleur

passionnés qu'il chante, qu'il ne pourrait y avoir de satisfaction d'amour-propre pour eux à réclamer, (quelque peu commercialement,) une partie du mérite de ces artistes; comme qui dirait la part d'un capital, dont la renommée a trop prouvé que la majeure quotité revient à ceux qui l'ont fait valoir par leur conception et leur talent d'exécution? Les Hongrais ne sembleraient-ils pas démentir en quelque chose leur touchante hospitalité s'ils prétendaient en tirer profit, autrement que par la conscience qu'elle leur donne de leur propre bonté? La bonté est une si rare et si haute vertu, que c'est méconnaître les intérêts de sa vraie gloire de consentir à en échanger le rayonnement doux et fécond, même contre l'éclat du génie.

BIHARY LE BOHÉMIEN.

I

L'ARTISTE bohémien qu'on s'accorde à regarder comme le dernier des Romains, le héros le plus connu, le plus fêté et le plus populaire de la virtuosité bohémienne, fut Bihary, né dans le comitat de Raab, mort en 1827, à cinquante-huit ans. Nous nous souvenons encore avoir vu et entendu cet homme, dont l'extérieur reproduisait avec une mâle beauté tous les traits distinctifs de sa race. Nous pouvons dire quelle impérieuse fascination il exerçait lorsque, avec une insouciance distraite et mélancolique à la fois, à laquelle la bonhomie réelle et la jovialité apparente de son tempérament, comme la vivacité de son regard qui semblait sonder jusque dans ses plus intimes replis l'âme de son auditeur, faisaient toujours contraste, il prenait son violon et en jouait de longues heures, sans songer que le temps coulait aussi avec ses cascades de sons, tombant en fracas encolérés ou glissant comme une douce murmuration sur une mousse veloutée.

Nous n'étions déjà plus si enfant quand, en 1822, nous entendîmes ce grand homme entre les virtuoses

bohémiens, pour n'avoir pas été frappé et impressionné par lui au point de garder fidèle souvenance de ses inspirations, qui s'infiltraient en notre âme comme l'intussusception d'un suc de vie généreux et excitant. En nous recordant par la suite ces auditions, nous en vînmes à penser que les émotions que nous éprouvions alors, devaient être semblables à l'effet produit par un de ces élixirs mystérieux que les hardis alchimistes du moyen-âge, magiciens endémonés, concoctaient, disait-on, en leurs laboratoires secrets: breuvages pleins de vertu, qui instillaient dans les veines un principe nouveau de force, de virilité, de vaillance, d'orgueil, d'incorruptibilité et d'invulnérabilité.

Les notes, comme les gouttes d'une essence spiritueuse, se transvasaient du violon enchanteur dans notre oreille enchantée. Si notre mémoire avait été une glaise ductile et chacune de ces notes un clou de diamant, elles ne s'y seraient pas empreintes plus fermement; si notre âme avait été une terre vierge, récemment sortie de dessous les eaux d'un fleuve-dieu comme le Nil, et que chacune de ces notes eût été une semence féconde, elles ne s'y fussent pas enracinées plus profondément. Si, par un magnétique renversement, tous nos sens avaient été concentrés dans notre ouïe, nous n'eussions pas mieux saisi les balsamiques effluves qui semblaient s'épandre de cette musique, ni mieux recueilli la sueur de sang qui, d'autres fois, paraissait filtrer à travers l'archet.

Bihary porta à son comble le renom de la musique bohémienne. Depuis longtemps l'aristocratie hongraise la patronnait et l'exaltait, mais à ce moment elle devint comme une partie intégrante de la représentation nationale. Elle fut, en quelque sorte, adjointe au cérémonial obligé de la diète de Presbourg, figura en qualité d'art national au bal du couronnement, où on la considéra comme un des plus précieux joyaux du trésor, comme une fierté patriotique. Entre les années 1805 et 1825, Bihary prêta un tel lustre à la musique bohémienne, que Vienne elle-même s'enthousiasma pour lui. La cour fit, à plusieurs reprises, appeler la troupe qu'il dirigeait; il la produisit à diverses fêtes, de même qu'à celles de quelques ambassadeurs étrangers, parmi lesquels celui d'Angleterre. Les concerts que Bihary et son orchestre donnèrent dans divers théâtres, jouirent d'une grande vogue et furent constamment suivis. On raconte même que l'empereur, entraîné par ce flot admiratif, était disposé à accorder des faveurs tout-à-fait exceptionelles à Bihary, qui avait particulièrement attiré l'attention des membres les plus hauts placés de la famille impériale; mais qu'un soir, lorsqu'il lui demanda ce qu'il aurait souhaité obtenir de sa faveur souveraine prête à lui octroyer l'ennoblissement, Bihary dérouta les bonnes intentions de Sa Majesté en demandant des lettres de noblesse pour *toute sa bande.* Généreuse largesse pour les siens, rude orgueil de paria, qui imposent des conditions au renoncement de sa misère! Ce trait

serait beau, alors même qu'on ne découvrirait en lui qu'un ingénieux subterfuge pour esquiver un bienfait importun à son indépendance !

II

Le fait d'un artiste de cette race aussi populaire dans la haute société de notre siècle, où les sympathies qui existaient originairement entre Magyar et Bohémien ont dû s'effacer parmi les membres de la noblesse hongraise, complètement associée à cette heure aux manières d'être et de sentir des autres aristocraties de l'Europe, est trop curieux pour que sa biographie soit sans intérêt. Nous ne saurions mieux peindre les principaux traits de ce personnage qui fut si célèbre de son temps, qu'en traduisant une notice récemment publiée sur lui par M. Gabriel Matray, que nous avons déjà cité plus haut.

» Jean Bihary, un des plus célèbres violons de la » Hongrie, Bohémien de naissance, naquit en 1769, à » Nagy-Abony, comitat de Presbourg, où son père » était connu comme bon violon. Il passa son enfance » et sa première jeunesse auprès de ses parens paternels à Böugö, comitat de Raab, où il épousa à dix-» huit ans Ève Banyak, qui en avait alors quinze, fille » d'un très-célèbre cymballier à Szerdahely.

» Bihary avait déjà suffissamment étudié alors pour » pouvoir se mettre, comme premier violon, à la tête de » l'orchestre dont son beau-père faisait partie. Après la » mort de celui-ci, en 1802, il se rendit à Pesth, comme » chef de la bande de François Bakos, et y acquit en » peu de temps une grande célébrité. Il recruta bientôt » plusieurs instrumentistes très-habiles, entre autres » Bakoś Laczi (fils de François), qui essaya de rivaliser » avec lui, quoiqu'il n'eût que la place de second violon. » Ficsur (connu aussi sous le nom d'Ujvari), bon vio- » loncelliste, fut amené à Pesth par Bihary qui dirigea » les études qu'il avait encore à faire et l'adjoignit à son » orchestre, de même que Joseph Bakoś et Emmerich » Mungyi, également renommés. Tous ces artistes mou- » rurent à Pesth du vivant de Bihary, dont la bande » n'était d'ordinaire composée que de quatre virtuoses » à archet et d'un cymballier. Il n'y eut guère que » Jean Sarkoczy, qu'il engagea en 1815, qui lui sur- » vécut, traînant encore à Pesth une très-misérable » existence.

« Bihary trouva promptement dans notre capitale, » les conditions nécessaires pour perfectionner et déve- » lopper son rare talent. Il ne manqua pas d'en profiter » et fut récompensé de ses studieux efforts, par l'admira- » tion unanime et toujours croissante de tous les artis- » tes et mécènes de la Hongrie. Il fut considéré comme » le roi de nos musiciens nationaux; l'on n'osa bientôt » plus laisser passer une noce ou une fête quelconque,

» publique ou privée, sans l'y inviter. A Ofen, il jouait
» fréquemment chez l'archiduc palatin, chef du royaume,
» et l'on peut dire que l'enthousiasme excité par sa vir-
» tuosité, réhaussa l'éclat des fêtes du couronnement. Il
» allait, dans ces temps florissans, au moins une fois l'an
» à Vienne, où l'on réclamait souvent sa troupe pour des
» cérémonies de cour. Il y était en octobre 1814, au
» moment où avait lieu la distribution des croix après
» la bataille de Leipzig. Pendant le congrès de Vienne,
» il passa près d'une année dans cette ville, où il eut
» l'honneur de jouer pour toutes les têtes couronnées
» de l'Europe et d'en être applaudi.

» Marie-Louise l'ayant engagé à un concert de cour
» qui eut lieu le 23 décembre, 1814, remarqua la per-
» sistance avec laquelle ses regards poursuivaient une
» des princesses du sang, qui paraissait lui plaire singu-
» lièrement. Un de ses amis m'assura que c'était la reine
» de Naples, dont la beauté l'avait ainsi charmé; mais
» la reine Caroline ne vivant plus à cette époque,
» ce ne pouvait être qu'une Czarewna de Russie, à
» moins que ce ne fut Marie-Ludovica de Parme, l'im-
» pératrice elle-même, qui l'eût fasciné. Celle-ci, s'appro-
» chant bientôt de lui, s'informa s'il était marié. Sans se
» déconcerter, Bihary répondit affirmativement, en ajou-
» tant que sa femme l'avait accompagné à Vienne. Sa
» Majesté voulut qu'elle lui fût présentée sur le champ;
» Bihary alla la chercher et reparut bientôt accompagné
» d'Ève, vêtue d'une manière brillante de son pittoresque

» costume national. Elle était jeune encore, d'une taille » élevée, assez forte, brune de couleur, puissante d'ex» pression et d'un aspect imposant. L'impératrice la » reçut avec beaucoup de bonté et la loua fort de n'avoir » point quitté son mari. Se tournant ensuite vers Bihary, » elle lui dit que puisque le ciel lui avait donné une si » belle et si fidèle compagne, il ne devait point être si » sensible aux beaux yeux des princesses, lui recom» mandant plus d'indifférence à cet égard qu'il n'en » avait témoigné ce soir-là. Après cet entretien, elle fit » remettre cinquante ducats à sa femme et les fit recon» duire tous deux en voiture de cour.

» Mais la haute et puissante dame, ainsi admirée de » Bihary, voulut le revoir et l'entendre chez elle. Il » émerveilla tous les auditeurs et se surpassa lui-même » dans le concert qu'elle donna en son honneur. Comme » il attendait une chaise pour commencer un morceau, » la Princesse lui céda la sienne. Avant de le congé» dier, elle lui remit gracieusement, elle-même, une » médaille d'or, ainsi qu'au violoncelliste Ficsur, son élève, » qui se distingua aussi en cette brillante occasion.

» Bihary fut l'âme de la fête donnée à l'île Sainte-» Marguerite, entre Pesth et Ofen, par Alexandra Paw» lowna, première épouse du palatin Joseph, à Catherine » Pawlowna, sa sœur, duchesse douairière d'Olden» bourg. Cette éblouissante fête eut lieu en plein air. » Des jeunes gens de l'aristocratie hongraise y executè» rent des danses nationales; la musique militaire du

» régiment Esterhazy alternait avec l'orchestre de
» Bihary, très-indiscipliné, mais d'une verve d'autant
» plus fougueuse et plus entraînante.

» Celui-ci ne fit que marcher de succès en succès
» pendant un quart de siècle, durant lequel il visita les
» principales villes de la Hongrie, de la Transylvanie,
» de la Croatie, de l'Esclavonie, de la Galicie. Il se
» trouva à Erlau, depuis le 29 novembre jusqu'au 4 dé-
» cembre de l'année 1824; ce fut en quittant cette ville
» que sa voiture versa entre Gyöngyös et Hatvan et que,
» dans sa chute, il se démit le bras gauche. Cet acci-
» dent commença une série de revers, nouvelle et triste
» ère pour lui. Malgré les soins les plus assidus du
» plus célèbre médecin de Pesth, Georges Stahly, les
» muscles du bras cassé restèrent toujours enflés et
» Bihary se vit subitement privé de ses moyens de sub-
» sistance, qui jusque-là l'avaient habitué au bien-être
» et lui avaient procuré le luxe. Ne pouvant plus se
» charger que de parties accessoires dans l'orchestre, il
» en confia la direction à Jean Sarkoczy. Après l'ovation
» qui lui fut faite à la diète de Presbourg en 1825, il
» ne parut plus en public, profondément attristé par le
» malheur qui, le réduisant à l'impuissance, tuait l'artiste
» en lui. De gai et de badin qu'il avait été jadis, il devint
» sombre et morose. Perdant peu à peu les meilleurs
» sujets de sa bande, il en vint bientôt à ne plus gagner
» qu'avec peine son pain quotidien à l'aide de ceux qui
» lui restaient.

» A cette époque de détresse, il rencontra par hasard
» dans une hôtellerie, quelques riches seigneurs qui
» furent vivement touchés de son changement et des
» efforts qu'il lui fallait pour exécuter lentement quel-
» ques-uns de ces airs qu'il emportait jadis comme une
» redoute à la baïonnette. L'un d'eux, saisi d'un de ces
» mouvemens poétiquement libéraux propres au sang
» hongrais, avec cette delicatesse de cœur qui enseigne
» à l'obligé de s'enorgueillir d'un bienfait au lieu d'être
» tenté d'en étouffer la mémoire, enveloppa son bras
» malade de riches billets de banque. La Rochefoucauld
» a bien raison de dire que l'ingratitude est plus souvent
» encore la faute de celui qui donne, que de celui qui
» reçoit; car lorsque le premier est blessant, le second
» devient offensé. Bihary rentra chez sa femme les
» joues baignées de pleurs; dans leur grande pauvreté,
» ces ressources inespérées leur parurent un trésor in-
» épuisable. Mais, son étoile était sur son déclin et,
» quoique désormais à l'abri du besoin, il n'entendait
» plus faire allusion à sa brillante jeunesse sans avoir
» les yeux humides.

» Comme tout véritable artiste, il avait été trop
» irréfléchi et trop généreux aux temps de ses triom-
» phes, pour avoir songé à faire des économies. Quand
» la vieillesse arriva en compagnie de l'infirmité, il dut
» vendre une à une ses bagues d'or et de diamant, ses
» tabatières de haut prix, ses pipes d'une grande beauté.
» Il n'y eut que son violon qu'il ne voulut jamais céder,

» même lorsqu'il n'en pouvait plus guère faire usage. » Chaque fois qu'il était obligé de se séparer d'un de » ces objets, auxquels il tenait à cause de leurs souve- » nirs de gloire, il en était très-douloureusement affecté. » La mort mit enfin un terme à ses souffrances, qui de- » venaient de plus en plus insupportables. Horrible- » ment tourmenté dans ses derniers jours par la goutte » et l'hydropisie, il expira à Pesth, le 26 avril 1827, » dans la maison d'un certain Samogy. On l'enterra le » lendemain dans le cimetière du faubourg Saint- » François, aux frais de quelques magnats hongrais. » Les journaux annoncèrent son décès.

» Son fils unique Jean, né à Bönya, en 1791, avait » beaucoup de talent comme violon et fit partie de la » bande de son père. Il mourut malheureusement à » trente ans, le 12 mai 1821, d'une mort violente, ré- » sultat de ses excès de boisson. Il laissa une jeune » veuve, Thérèse Lakatos de Komorn, et un fils, Fran- » çois, né en 1816 à Baja. Cet enfant fut élevé par son » grand-père, qui lui enseignait dès l'âge de cinq ans » des mélodies faciles et les lui faisait exécuter en public, » pour appeler la compassion sur son âge si tendre » et gagner de quoi le nourrir. Il espérait, du reste, » réussir à en faire l'héritier de sa renommée; ce ne » fut qu'une illusion.

» La veuve de Bihary finit ses jours auprès de sa » fille Hélène, femme de Farkoś Josy de Raab. Elle » mourut à soixante-dix-sept ans, en 1850, et fut

» enterrée pour une somme de vingt florins qu'elle avait
» péniblement amassée à cet usage.

» Bihary était de grande et forte stature; ses yeux
» toujours très-ouverts donnaient de l'originalité à sa
» physionomie; ses traits étaient très-prononcés. Son
» caractère plein de franchise, d'insouciance et de gaieté.
» Le beau sexe avait un grand attrait pour lui; il se
» prenait surtout de fantaisie pour la beauté des grandes
» dames. Son esprit souple le faisant très-bien venir
» dans les salons; son tact fin le guidant toujours, il sa-
» vait faire la cour sans gaucherie aux plus belles et aux
» plus en vue. Sa galanterie lui joua bien quelques
» tours dans sa jeunesse, mais ils n'eurent point de
» suites fâcheuses. Il était susceptible et chatouilleux
» sur le point d'honneur. Il n'aimait pas les liqueurs
» fortes et ne buvait que par camaraderie; les musi-
» ciens de sa troupe étaient même très-sévèrement tenus
» à cet égard, comme à d'autres. Ainsi qu'eux, il portait
» un costume qui leur avait été primitivement donné
» par le colonel Charles Kubinyi, dont la bourse tou-
» jours ouverte pour Bihary lui avait rendu de fréquens
» services. Il consistait en pantalons de coupe hongraise
» gros-bleu, ornés de galons et de franges noires, d'un
» dolman rouge chamarré de noir et de gros-bleu, à
» manches doublées de fourrures d'agneaux. La coiffure
» était formée par un kolpak de loutre, avec une plume
» blanche. Les musiciens bohémiens continuèrent plus
» tard à renouveler à leurs propres frais cet habillement,

» qui resta stéréotype. Bihary seul porta des galons d'or. » Aujourd'hui, les musiciens bohémiens ne mettent ce » costume qu'à de grandes occasions; d'ordinaire ils se » vêtissent avec élégance à la mode du jour.

» Bihary se distinguait surtout par la virtuosité avec » laquelle il exécutait la musique nationale, qu'il inter» prétait librement et semblait comme improviser à » chaque fois. Son jeu, quoique plein de cette fougue » sans laquelle on *n'enlève* pas un auditoire hongrais, » n'était pas lourdement surchargé de passages et de » hors-d'œuvre. Il savait dire certaines mélodies sim» plement, mais avec une expression qui affectait chaque » cœur. Ses *Frischka* étaient d'une verve entraînante » et comme enivrante; ses *Lassan* d'une mélancolie » navrée et élégiaque, qui impressionnait même les » hommes du métier venus pour le juger uniquement » du point de vue de sa facture. Alors on répétait sou» vent et les *Frischka* et les *Lassan!* Aujourd'hui, on » paraît avoir résumé toute la musique nationale dans » le *Csardas.*

» Bihary possédait à un haut degré un don comme » inné dans la race bohémienne, celui de s'assimiler » promptement et de transformer des élémens qu'on » eût dit lui être étrangers. Quelque thème qu'il jouât, » il lui donnait une accentuation qui changeait sa na» ture conformément à son sentiment, en le proso» diant d'une manière neuve et toute particulière. Il » n'apprit jamais à connaître les notes, mais il lui suf-

» fisait d'avoir entendu une fois un motif pour le repro-
» duire aussitôt, tout en le modifiant de cette façon
» étrange que nous venons de dire ; il semblait alors lui
» infuser une autre âme, qui le revêtait d'une physiono-
» mie, lui prêtait une expression, tout-à-fait nouvelles ;
» comme un grand acteur donne aux rôles les plus con-
» nus quelque chose que personne n'y avait vu aupa-
« ravant. De cette sorte le texte récité restant le même,
» l'œuvre apparaît pourtant toute différente.

» Quand un orchestre qui alternait avec le sien,
» jouait à un bal des *françaises* ou des *allemandes*, à
» peine étaient-elles achevées, qu'il les reprenait avec
» une vigueur nouvelle. C'est alors surtout qu'on pou-
» vait observer et admirer cette faculté unique en lui,
» de métamorphoser chaque thème musical qu'il touchait.
» Quelque court qu'il fut, quelque cachet allemand ou ita-
» lien qu'il portât, il le traduisait aussitôt en bohémien, (si
» l'on ose ainsi parler,) montant son sentiment à un dia-
» pason trop haut, trop cru, toujours sublime cependant !
» Si c'était un air de danse gai, il le rendait comme fou
» de joie et ivre de plaisir ; si c'était un air d'opéra
» sentimental, il en faisait aussitôt une scène passionée
» qui attendrissait aux larmes tous les auditeurs ; si
» c'était une mélodie mélancolique, on se serait cru
» à un enterrement. Quand il s'apercevait d'avoir pro-
» fondément ému les cœurs, il s'emparait de quel-
» que motif de marche, qui électrisait tous les assistans
» au moment où il revenait à la musique de danse.

» Toujours invité aux bals qui avaient régulière-
» ment lieu chaque hiver à l'hôtel des *Sept-Electeurs*,
» alors le point de réunion du beau-monde de Pesth,
» (transformé maintenant en une maison particulière,)
» il ne commençait généralement à jouer qu'à minuit,
» si même il était arrivé plutôt. Il établissait d'abord
» une sorte de concert qui coupait le bal et donnait
» un repos aux danseurs, choisissant pour cette espèce
» d'intermède des morceaux d'un caractère lent et
» triste, parfois funèbre, durant lesquels personne n'eût
» songé à remuer. A la seconde partie du concert,
» déjà plus vive, quelques paires impatientes s'élançaient
» sur le parquet; après quoi, il attaquait des *kalamayka*,
» puis des quadrilles, des écossaises, des menuets, qu'on
» dansait avec un rare entrain. Il se retirait après deux
» ou trois heures de la nuit.

» Bihary ne peut plus être jugé par nous comme
» compositeur, ses improvisations ayant fini par ac-
» quérir la valeur de véritables compositions. Il n'avait
» ni le temps, ni la patience, de réfléchir et de noter
» les inspirations de sa fantaisie. Pour les conserver,
» il eût fallu les sténographier à son insu; car, com-
» bien d'esprits perdent la grâce de leur spontanéité
» à la seule pensée de voir leurs impulsions immédia-
» tement inscrites, comme dans un procès-verbal. Il
» est très-douteux qu'il soit le véritable auteur de
» plusieurs morceaux publiés et répandus sous son nom.
» Mais, malgré l'incontestable supériorité de ses propres

» compositions, improvisées sous le feu d'une inspira-
» tion soudaine et portant l'empreinte d'une originalité
» sans pareille, il ne se refusait jamais à exécuter celles
» d'autrui; celles surtout des musiciens qui avaient
» acquis un même genre de renommée que lui, dans son
» art. Il reproduisait entr'autres d'une façon admirable
» les œuvres de Lavatta et de Csermak; il le faisait
» encore mieux quand il les avait entendus joués par
» eux-mêmes que par d'autres, car comme il fut dit,
» il ne connaissait guère les notes et n'apprenait jamais
» rien d'après la musique écrite. Il lui semblait peut-
» être que ce que son oreille ne pouvait bien saisir et
» retenir, ne valait pas la peine d'être répété par lui,
» complété, orné, embelli, transfiguré, par son génie
» et son violon! »

CSERMAK LE HONGRAIS.

I

Lavatta et Csermak ont été les plus illustres d'entre les Hongrais qui se sont fait un nom, en s'efforçant d'imiter le *fion* de la virtuosité bohémienne. [1] Comment ne parlerions-nous pas longuement de Csermak, de glorieuse et infortunée mémoire ? D'entre tous ceux qui ne sont pas nés sous la toile d'une *szatra*, il est le seul, selon nous, qui ait trouvé le vrai filon de cette riche mine comparable au fameux et mystérieux métal de Corinthe, qui répandait un si suave parfum et que jamais l'on ne put reproduire artificiellement après qu'il eut été formé par une catastrophe, durant laquelle toutes les espèces de métaux qui composaient les milliers

[1] La biographie de Lavatta étant moins circonstanciée, nous nous bornons à citer ce grand artiste, qu'il faut connaître dans ses œuvres. Sa fin ne fut point aussi tragique que celle de Csermak, mais également triste. Le sentiment bohémien troubla sa raison, sinon par la folie, du moins par l'hébétement de l'ivresse, ce qui, par une anomalie de plus, est un fait rare parmi les Cygany, dont les vieillards montrent d'ordinaire beaucoup de verdeur en conservant toutes leurs facultés, malgré les excès dont leur vie est pleine.

de statues, de colonnes, de monumens, dont cette incomparable cité était ornée, furent fondus ensemble dans une lave brûlante par le terrible incendie qui la détruisit, avant de la soumettre aux Romains. La musique bohémienne n'est-elle pas aussi une suave agrégation d'élémens disparates et hétérogènes, fusionnés ensemble au feu sombre et faé de la douleur?

Il est difficile de faire comprendre aux étrangers à quel diapson élevé fut monté le ton de l'admiration en ceux qui ont connu et entendu Csermak, de quelles hyperboles ils se servent en parlant de l'impression que produisait son talent. On conçoit cet enthousiasme à la vue de ses écrits qui contiennent les qualités les plus saillantes de l'art bohémien, au point que nous nous sommes mainte fois demandé si, par quelque obscure et illégitime liaison, il ne se trouvait pas du sang de Rommy dans ses veines?! Il appert avec évidence pour nous, qu'à son feu seulement pouvait s'allumer l'inspiration du plus grand *compositeur* en ce genre. En s'identifiant par une sympathique divination à l'esprit qui règne dans cet art, un artiste européen peut arriver à déclamer, à coordonner, à rallier et à exécuter ces chants selon le sentiment qui les a dictés; mais, pour les exhaler comme un arome inhérent à sa nature, il faut vraiment être de la nature auquel cet arome est propre. La fin tragique de Csermak prouverait néanmoins qu'il n'était réellement pas de cette race, n'ayant pu souffrir ce qu'elle souffre sans cesser d'être poète et artiste.

Le comte Etienne Fay, un de nos amis, amateur passionné de musique bohémienne, bien connu comme tel en Hongrie, ayant eu plusieurs fois à son service des chapelles remarquables composées de Bohémiens, ayant aussi dépensé beaucoup d'argent pour leur entretien, comme pour la collection qu'il fait de leurs meilleurs morceaux, nous écrivait dernièrement sur le malheureux Csermak, qu'il a longtemps et beaucoup connu, quelques lignes qui, en renfermant les principaux faits de sa biographie, peuvent donner une idée de l'espèce de culte qui se rattache à sa mémoire et du style *sublime* qu'on emploie d'habitude en Hongrie lorsqu'il est question de lui. Nous reproduisons ces pages par une traduction d'autant plus exacte, que l'original est plus original, sans assumer sur nous la responsabilité de ce panégyrique entrecoupé d'interjections et d'apostrophes.

II

« Csermak ! C'est un nom dont la Hongrie doit se » glorifier et se glorifie en effet à juste titre, car celui » qui l'a porté, doué d'un génie essentiellement hon» grais, fut son plus grand, son plus immortel composi» teur ! Cela n'empêche pas ceux qui ne sont pas de » cette nation de l'admirer autant que ceux qui en sont, » les savans et les professeurs non moins que les pro» fanes. Tous sont obligés de rendre hommage au sens

» profond et à l'originalité merveilleuse avec lesquels il » a su réunir les beautés et les difficultés de l'art classique, » avec le sentiment vraiment antique de sa nationalité. » Quel abîme de sensibilité, quelle éclatante richesse » son archet n'apportait-il pas à chacune de ses mélo- » dies ! Son jeu était tantôt lent et mélancolique comme » les soupirs d'une bise d'automne, tantôt vif et pro- » voquant comme le cliquetis des éperons. Il semblait » cracher le feu ! Son souvenir ne peut jamais s'effacer » de la mémoire des heureux qui l'ont entendu exécuter » ces élégans czardas, dont la phrase claire et nette » cache un si haut mysticisme ! Qu'il est cher à tout » cœur hongrais !

» Un mystère plana sur sa naissance. Lui-même se » disait né en Bohème, signait Antoine *de* Csermak, » *nobilis et Luidi et Rohans*, revendiquant tous les pri- » vilèges de la noblesse. Les autres disaient qu'il était » fils d'Étienne Illeshazy, comte suprême héréditaire du » comitat de Trencsin et de Liptau. M. de Roby, chez » qui Csermak a demeuré pendant quatre ans, à Iszif, » dans le comitat de Templin, me dit un jour que sa » mère était une dame de Bohème de haute naissance. (?) » Ce qui est certain, c'est que Csermak porta toujours » un attachement vraiment filial au comte Illeshazy; on » l'a même vu rougir quelquefois quand ce nom était in- » opinément prononcé devant lui. Quoi qu'il en soit » du lieu de sa naissance et des parens qui lui donnè- » rent le jour, qu'il soit fils d'un comte et d'une

» Bohémienne ou d'un Slave et d'une princesse, il est sûr » que ses sentimens étaient ceux d'un vrai Hongrais! » On ne sait au juste ni l'année de sa naissance, ni » celle de sa première arrivée en Hongrie. Il donna » d'abord des leçons de violon à Vienne, puis dans les » comitats avoisinans. Bientôt il vint à Pesth, où il rem- » plit des fonctions de maître de chapelle pendant quel- » ques mois.

» Là, il rencontra pour la première fois Lavatta. Il » connaissait déjà la musique hongraise et il l'aimait » avec ardeur; pourtant il ne jouait encore que des con- » certos de violon forts savans et des quatuors de » grands maîtres en renom alors, ce qui lui valait les » éloges admiratifs des connaisseurs. Quelque supério- » rité qu'ait eu Lavatta, son jeu ne découvrit point aux » yeux de Csermak tout le prestige, toute l'incom- » parable beauté de notre art, qui ne se laisse ni paran- » gonner à aucun, ni primer par aucun. Enfin, une fois, » le prince Grassalcowich ayant invité Csermak à » venir le voir à son château de Gödölö, il y trouva » Bihary qui jouait là avec sa bande. Csermak l'entend, » fond en larmes, se précipite au cou du jeune Bohé- » mien et, à partir de ce jour mémorable, se voue ex- » clusivement à la musique nationale. Dès lors, il » cessa de prétendre à la réputation d'un violoniste or- » dinaire, il abandonna la musique savante et imprimée! » Aussitôt il commença à être fêté dans tous les palais » et dans toutes les maisons de l'aristocratie hongraise.

» Sa renommée grandit tellement que peu de temps après
» il joua aux concerts de la cour, à Vienne, et fit après
» cela un court voyage en Russie. Toute la Hongrie
» enthousiasmée avait les yeux fixés sur lui; quand il
» retourna dans notre cher pays, on s'arracha avec
» rage et fureur ses compositions. Lui, il allait de vil-
» lage en village, de forêt en forêt, faisant quelquefois
» société avec des brigands, se joignant quelquefois à
» des tribus de Bohémiens, pour surprendre quelque
» mélodie populaire encore inconnue; il en amassa ef-
» fectivement des trésors dans les cabarets de campagne.
» Il passa ainsi bien des années à parcourir nos *Pustas*,
» nos *Sulyasen* et nos *Kanaszen*. Lorsqu'il reparut dans
» le monde, il l'éblouit par l'éclat de son talent, étant
» arrivé vers cette époque à l'apogée de son génie.

» La Hongrie n'avait point encore possédé de com-
» positeur virtuose qu'on eût osé lui comparer; il
» serait téméraire d'espérer qu'il se rencontrera dans
» l'avenir un successeur digne de porter ses lauriers.
» Son archet avait autant de sonorité et de majesté que
» celui de Spohr, autant de mordant que celui de
» Lipinski, autant d'agilité que celui de Rode! Il pouvait
» prendre le mauvais violon du premier Bohémien venu,
» sans pour cela manquer de charmer son auditoire.
» Il n'y avait pas de bal dans une ville quelconque de
» notre patrie, si éloignée qu'elle soit, où il ne fût invité
» pour faire entendre, dans les intervalles de la danse,
» quelques-uns de ses airs si touchans. C'est in-

» croyable à quel point il sut saisir le caractère national » hongrais! Ce météore, ce soleil brillait alors de tous » ses feux ; la Hongrie entière se réjouissait de le » posséder.

» Un événement imprévu donna un cours fatal à sa » destinée et exerça la plus triste influence sur sa vie. » En passant à Erlau, il y fit la connaissance de M. Roby ; » par suite de cette rencontre de hasard, il alla demeu- » rer chez lui, à Iszif, où il passa quatre ans. Là, il » s'énamoura d'une jeune fille qui devait être d'une » grande beauté. Les uns disent qu'elle appartenait à » la haute noblesse, d'autres qu'elle n'était qu'une simple » villageoise. Malheureusement, le charme de son » génie et la violence de son amour ne touchèrent pas » un cœur cruel ; il ne fut point payé de retour. Ce fut » un coup mortel pour une âme aussi susceptible que » la sienne. Un morne chagrin s'empara de lui, une » noire mélancolie augmenta de jour en jour dans son » esprit. Pour s'en distraire, il s'adonna à la boisson ; » ne pouvant résister à ces deux stimulans, il devint » fou. Il continua pourtant de jouer et de composer » d'une manière sublime ; aussi, peut-on dire qu'il s'éleva » à lui-même un monument funèbre dans son morceau » en *la mineur*, d'une tristesse si infortunée, qu'il intitula » *Szezonolellen Szerelem* (Amour malheureux). M. Roby » lui donna les plus nombreuses preuves d'une tendre » amitié ; mais, dans un accès de folie, Csermak s'échappa » de chez lui. Depuis ce temps, il erra dans le pays,

» couvert de haillons comme un mendiant, pieds nus,
» l'œil hagard, la chevelure en désordre. Insensible dé-
» sormais à tous les sentimens humains, il n'en conti-
» nuait pas moins à créer des prodiges avec son archet.
» Par momens, il faisait pousser à son instrument de
» sauvages cris de douleur et devenait terrible à écouter!
» Alors, c'est seulement quand le violon lui tombait des
» mains, qu'on se souvenait que celui qui venait d'émou-
» voir si fortement par son talent, était désormais un
» être misérable, ne pouvant inspirer que la plus triste
» pitié.

» Il y a maintenant trente ans, j'étais à Edelin, co-
» mitat de Barsod, et j'assistais avec plusieurs musiciens
» à une messe que faisait exécuter le comte François
» Deszöfy, qui jouait lui-même fort bien de l'orgue.
» Au milieu de la solennité, un homme en lambeaux
» entra tout d'un coup, l'œil enflammé et les gestes agi-
» tés; se précipitant vers l'orchestre, il arracha le pre-
» mier violon de mains de celui qui le tenait et à la fa-
» veur de la stupéfaction générale, joua toute la partie
» comme d'inspiration. Lorsque cet étrange inconnu
» eut déposé l'instrument dont il s'était si brusquement
» emparé, on lui demanda, qui il était? Il répondit
» fièrement : Csermak! A ce nom magique, tous, nous nous
» jetâmes à ses pieds. Le comte Deszöfy le fit aussitôt
» revêtir d'un costume plus digne d'un si grand nom ; au
» bout d'une demi-heure, il revint avec une tournure
» de vrai cavalier, sans que sa physionomie exprimât

» aucun changement, car il nous regardait tous avec une » espèce de nonchalance dédaigneuse. Il refusa de jouer » encore, prétendant que la Vierge le lui avait défendu. On » ne détruisit son scrupule qu'avec du bon vin de Tokay; » après en avoir vidé quelques verres, il ressaisit le » violon et joua. . . Je puis dire, sur ma conscience et » en toute vérité, que jamais je ne vis Paganini boule- » verser ainsi ses auditeurs, bien moins encore Rode. » Il exécuta le morceau connu sous le nom de *Csifrásay*, » avec une perfection et une agilité de doigté dont je » ne crois pas Lipinski capable à ses meilleurs momens; » son feu avait une sorte de sombre désespérance, vrai- » ment bohémienne.

» Csermak allait d'habitation en habitation mendier » ce qu'il lui fallait pour vivre; on l'a vu maintes fois » demander une paire de bottes à la porte d'un château » et récompenser par les chants les plus divins l'au- » mône ou l'hospitalité qu'on lui faisait. Ses inspirations » s'éparpillèrent ainsi, sans que nul songeât à recueillir » ces fragmens précieux dont la plus grande partie est » ainsi perdue pour nous. Lorsque l'accueil qu'on lui » faisait lui plaisait, il s'arrêtait plus longtemps dans un » endroit; rarement au delà de deux jours. Rien » au monde ne l'eût décidé à renoncer à sa vie vaga- » bonde. Il mourut dans un pauvre cabaret; quelques » heures avant sa mort, il écrivit la mélodie si connue » sous le nom de *Csermak Hallala* (Mort de Csermak). Il » ne put la terminer à cause de son extrême faiblesse.

» Sentant sa fin approcher, il ajouta au bas de la page » ces mots : *Que Bihary l'achève.* Quelques heures après, » il n'était plus. Ses restes reposent, dit-on, au cime- » tière de Veszprim.»

III

Singulier contraste que celui de la destinée de ces deux musiciens, Bihary et Csermak! Bihary n'est il pas le parfait représentant de sa race? Il fut sans instruction, comme aussi sans désir, sans aptitude pour les connaissances réfléchies, pour ces travaux de l'artiste qui, en faisant de l'art un monument, prolongent sa durée, autrement si éphémère, en solidifiant la gloire de ses maîtres. Sans autre culture que celle qu'on acquiert par un commerce continu avec une société civilisée, lorsqu'on est doué d'un tact subtil, d'une compréhension prompte à saisir les nuances de sentiment qui ont établi les bienséances, (parodiées par l'exagération d'une conventionalité factice,) il fut d'une humeur gaie, ouverte, cordiale, amoureuse de changement, de voyages, de belles femmes, d'enthousiasmes, d'applaudissemens, de fêtes, d'excitans, d'ivresess d'imagination et de sens. Malgré ce tempérament facile, heureux, content de tout, allégrement surpris de chaque sourire de la fortune, qu'on eût dit toujours imprévus pour lui tant qu'ils se succédaient rapidement, il ne fut pourtant pas exempt

des tristesses désolées, éperdues, irréméables et inconsolables, dont les siens sont imbus! Nul peut-être n'a su les chanter, les pleurer, les sanglotter sur son violon, comme lui!

Il a joui de sa popularité simplement, noblement; il a aimé l'atmosphère chargée d'électricité qu'il répandait autour de lui par ses chants; il chérissait les instans où, ému lui-même, il sentait d'avoir contagié les autres de ses impressions. Il se complaisait alors à les voir interdits, tressaillir en face de sa secrète amante, de sa reine invisible, la Douleur, qu'il évoquait à leurs regards, imposante et solennelle; puis il effaçait cette vision terrifiante et faisait danser son monde, il le faisait se réjouir avec une passion et une rage que ne savent pas communiquer ceux qui ne sont jamais descendus au fond du Tartare que cette grande apparition habite, dans les plus profonds replis du cœur humain. Quand sont venus les mauvais jours, il les a traversés également insoucieux, quoique pesamment attristé. N'ayant pas connu le besoin dans sa jeunesse, il n'avait pas appris à le satisfaire par des moyens répréhensibles; il resta donc toujours irréprochable et honorable.

Vrai Bohémien, il fut sans haine, ni rancune contre la société; mais en même temps, fier, fou de liberté, il demeura un type fidèle à sa race, qui, en des conditions aussi favorables que les siennes, ferait probablement preuve des mêmes qualités de noblesse d'âme innée,

instinctive, irraisonnée; des mêmes défauts d'incurie, d'imprévoyance, de légéreté, de vivacité passionnelle; des mêmes facultés artistiques; du même éloignement pour ces tendances de l'esprit qui nous portent à la méditation, aux considérations spéculatives, aux inductions abstraites, aux déductions logiques, aux conséquences philosophiques, aux subtilités de la métaphysique, aux tàches du calcul... avec la même renonciation des avantages qu'on en obtient. Ne trouverait-on pas en elles, comme en lui, l'horreur de la science, de l'analyse, de la réflexion; l'amour de l'amour, le besoin de la passion, la soif de la douleur, ce plus puissant des excitans; comme aussi l'abandon à la joie, la poursuite éternelle d'un idéal poétique et chatoyant, image toujours brisée, toujours reconstruite, comme les mirages qui viennent induire en erreur les caravanes du désert, en leur montrant des oasis et des fontaines, des villes et des lacs, vers lesquels l'on marche et l'on court sans jamais les atteindre, les voyant s'éloigner, se dissiper, se reformer, se rapprocher, et ne se persuadant jamais que ces tableaux ne sont que des illusions! Le goût de l'émotion prédominant exclusivement toutes les facultés de l'intelligence, tel est le fond du caractère bohémien, de l'art bohémien: tel fut le trait distinctif du génie et de la destinée de son plus brillant type, le grand Bihary.

IV

Csermak est la saignante victime de l'antithèse cruelle où se jette celui qui, élevé dans un milieu façonné comme celui de notre civilisation, veut, par un effort d'imagination, se replonger dans un état qu'on dirait un état de nature, qui est cet état hors nature dont les Bohémiens se refusent de sortir. Ceux-ci, en s'y tenant toujours attachés, arrivent à une surexcitation qui nous semble bien avoisiner l'insanité; ce nonobstant elle laisse chez eux les plus nobles fibres de l'être, celles du cœur, intactes. Toutefois, quiconque après avoir vécu et senti autrement, veut retourner à cet état soi-disant primitif, risque d'amener le bouleversement radical des nobles facultés qui dans ce monde sont le privilège exclusif de l'homme; malheur sans égal, que nous désignons du nom de *folie*.

Il peut se faire que dans le sommeil absolu de certaines de nos puissances virtuelles, d'autres arrivent à un développement extraordinaire, sans faire rompre totalement l'équilibre nécessaire pour empêcher l'extinction finale des lumières de la raison. L'existence séculaire des Rommy nous le démontre impérieusement. Sitôt cependant que toutes les facultés intellectuelles ont été éveillées, vouloir faire atteindre ce même degré d'intensité à quelques-unes d'entre elles, c'est

s'exposer à ce désastre définitif, à ce cataclysme psychique, qui établit un perpétuel et affreux chaos dans l'âme humaine! Il est des abîmes qu'on ne côtoie sans y être englouti, qu'en fermant les yeux; si l'on essaye d'en sonder l'insondable profondeur, d'en apercevoir toute l'horreur et toutes les tourmentes, le vertige s'empare des sens et l'on perd l'équilibre de l'esprit, les dernières lueurs du jugement, les dernières forces de la volonté; l'homme, haletant et épuisé, tombe et meurt comme un fougueux coursier qui, dans un élan passionné, a dépassé les forces de la nature.

Par une sorte de prodige, les Bohémiens sont *restés* ce qu'ils étaient, sans que la folie ait troublé leur cerveau, sans que la démence se rencontre jamais parmi eux. Mais on ne *devient* pas, l'on *redevient* encore moins Bohémien, dans toute l'acception de ce mot. Dès l'instant que certains points de vue se sont ouverts aux regards de l'artiste, qu'il se voit sensible à certains charmes et à certaines peines inconnues au nomade, susceptibles de certains désirs et de certaines aspirations qui lui sont étrangers, vainement voudrait-il opposer le même courage aux mêmes souffrances, braver avec la même indifférence l'opprobre et le besoin; porter avec le même aisance la honte du ban et les tiraillemens de la faim, les appesantissemens de la fatigue et l'exhaustion de la misère. Si à l'amour se mêlent les satisfactions et les piqûres de l'amour-propre, si au mariage s'adjoint l'idée du ménage, si l'amant imagine déjà

dans la jeune épousée la future mère de famille, si pour l'artiste l'idée de la gloire se confond avec celle du patrimoine héréditaire, la vie bohémienne devient un poison auquel on ne résiste plus. Pour persévérer avec une inaltérable sérénité dans certaines abnégations et ne pas regretter certaines répudiations, il faut, comme le Bohémien, ignorer la valeur de ce que l'on n'a pas! A moins, qu'arrivé au même résultat par une toute autre voie, on cesse d'un faire cas de par une foi, une espérance et un amour, qui ont leur point de départ et leur point d'appui en dehors de ce monde, de toutes ses pompes passagères, de toutes ses joies fallacieuses, de toutes ses promesses mensongères.

Csermak avait grandi entre nous autres hommes civilisés; il avait reçu notre éducation, joui de nos plaisirs, goûté à nos mets. Lorsqu'il voulut se faire Bohémien, l'entreprise se trouva au-dessus de ses forces; il en expia la témérité par la plus horrible des infortunes, comme si la liberté se fût changée en furie pour lui, parcequ'il n'était pas appelé à en être le serviteur irréfléchi, l'esclave fatidique. Quand il eut perdu toute suite dans son raisonnement, il ne garda plus qu'un vague et confus instinct de cette vie nomade qu'il avait voulu trop tard adopter, l'homme n'étant capable d'en savourer impunément tous les charmes que tant qu'il n'a pas connu ceux d'une existence supérieure, où la même liberté, les mêmes extases, les mêmes pâtimens aussi, les mêmes synthèses sublimes,

se retrouvent sur un autre anneau de la spirale que l'esprit humain parcourt, — depuis les aspirations instinctives et déréglées de l'ignorance la plus enténébrée, jusqu'aux sphères radieuses où toutes les vérités se renvoient leurs rayons épars dans un bleu firmament, la consolation et la lumière, la promesse et la splendeur de notre nuit terrestre!

REMENYI LE CONTEMPORAIN.

I

Jadis presque chaque bourgade de la Hongrie avait sa troupe de musiciens Cygany qui ne se transportait que dans un certain rayon, y trouvant suffisamment de quoi pourvoir à ses besoins lorsqu'elle quittait ses forêts et ses camps. Il ne se rencontrait que de temps à autre des individus ou des bandes assez extraordinaires, pour être exceptionnellement appelées de fort loin. Il y en avait de plus ou moins célèbres ; des comitats entiers étaient connus et cités pour l'excellence de leurs virtuoses. La plupart des magnats avaient à leurs gages des orchestres dont les artistes se relayaient, mettant de la vanité à rivaliser entre eux et à se disputer les meilleurs. L'art bohémien s'était ainsi répandu sur tout le territoire hongrais, comme une végétation de lianes entrelacées et florissantes.

Toute la population en était pour ainsi dire couverte ; c'était bien un plaisir, un goût national. Tous, riches et pauvres, grands et petits, y participaient et en

jouissaient au même degré, puisque c'étaient les mêmes virtuoses et les mêmes orchestres qui, tantôt émerveillaient les princes et les plus grands-seigneurs, tantôt charmaient et attendrissaient le peuple, jouant avec le même *brio* et la même poésie dans les granges où dansent les paysans, que sous les lambris dorés où les grandes dames s'étiolent. Les troupes les plus distinguées étaient bien soldées annuellement par les protecteurs de cet art, mais elles ne s'engagaient jamais que pour un temps limité et se rendaient ensuite, soit ensemble, soit séparément, dans les villes les plus considérables, aussi bien que dans les plus petits hameaux, pour y rester dans les mêmes conditions que les autres.

Il eût été peu difficile de prévoir à l'avance que la musique bohémienne aurait à peine atteint un point de perfection et un degré d'éclat pareil à celui dont elle jouit depuis un siècle, qu'elle aurait des admirateurs fanatiques, des imitateurs nombreux; que la haute société ne manquerait pas non plus de s'en enticher. En effet, il vint un moment où, en Hongrie, tous les musiciens durent la connaître, car tous les dilettantes demandèrent à en consommer et voulurent en fabriquer. Aussi le menu peuple des virtuoses ne tarda pas à briguer des brevets d'excellence, à rivaliser de prouesses dans ce genre. On ne se contenta plus d'écouter cette musique dans ses versions traditionnelles; on nota soigneusement les unes, on s'em-

pressa plus soigneusement encore de «corriger» ou «d'embellir» les autres.

L'on finit par «composer» dans ce style avec ce parti pris que le caprice de la mode et l'empire de la vogue inspirent aux médiocrités et aux talens inférieurs qui, dénués d'individualité propre, ont une certaine habileté à simuler celles dont l'engouement universel leur impose l'admiration. La science s'avança aussi dans ce mouvement, excitée par un intérêt aussi vif qu'unanime. On prit à tâche de recueillir les traditions, de remonter ensuite à leur origine, ce qui fut une entreprise fort épineuse et, comme nous l'avons indiqué, couronnée de peu de succès. A défaut de sources et de matières, l'archéologie se prit à rechercher les anciens instrumens et à en retracer l'historique; à suivre la naissance et le sort des mélodies les plus populaires.

Comme il est impossible de juger d'un art par ouï-dire et que nous ne possédons pas la moindre donnée pour nous figurer ce qu'était avant nous la musique bohémienne, puisqu'elle n'a existé que pour ses auditeurs, n'ayant jamais été transmise par l'écriture, mais par le procédé oral, nous ne saurions dire si, comme il est néanmoins probable, cette fois encore la théorie est venue lorsque la pratique s'en allait. Des artistes aussi remarquables que Bihary et Csermak ne sauraient marquer la décadence d'un art, que comme la crête des montagnes marque la fin d'une marche ascendante. Sans doute; mais, il ne serait peut-être pas tout-à-fait

faux d'observer que depuis eux, les grands virtuoses sont devenus d'autant plus rares que la rage scientifique a plus jordonné dans cette branche de la musique. Dans tous les arts la vie se retire à l'approche de la loupe et du scalpel. Comme une belle femme, l'art veut être embrassé avec amour et passion pour déployer ses plus chastes grâces, ses plus ardentes, ses plus provoquantes séductions. Il s'évanouit, comme elle s'évanouirait, si on le dénude pour analyser ses articulations, surprendre ses pulsations, rechercher par l'inspection de ses plus intimes beautés les traces de ses procédences généalogiques.

La musique bohémienne devint dans notre siècle de plus en plus un sujet d'orgueil hongrais; à tort ou à raison, on en précisa la qualité nationale, en substituant la dénomination de *musique hongraise* à celle de *musique bohémienne.* Tous les jours on considère davantage les Bohémiens comme de simples *exécutans.* Peut-être donnent-ils lieu à cet effacement de leur nom, par celui de leur caractère? . . . Ce n'est pas sans raison qu'il a été dit qu'entre deux grandes épreuves, celle de la prospérité était plus difficile à supporter que celle de l'adversité. Le succès européen que ces virtuoses à demi-sauvages eurent au congrès de Vienne, n'a pas été pour eux un heureux stimulant. Les bandes les plus à la mode ont vu leur verve s'émousser et leur originalité se trivialiser. Pour notre part, nous avons pu remarquer combien l'influence du grand air et la proximité

de leurs hordes agissait favorablement sur elles, combien elles perdaient par le contact continu d'autres formes de l'art. Un respect involontaire pour cette même civilisation qu'ils repoussent, ne leur permet pas de se rendre clairement compte de la supériorité qui gît dans le mépris qu'ils en font et dans leur ignorance de ses règles. Ils croient améliorer, perfectionner leur art en le rapprochant du nôtre ; et, lui ravissant ainsi son originalité, son étrangeté, ils en font une pâle production, dénuée de caractère.

II

On peut se convaincre combien peu les musiciens *civilisés* ont pénétré la caractéristique de l'*art bohémien* lorsqu'ils s'en sont occupés, en voyant deux maîtres tels que Beethoven et Schubert se méprendre sur les traits essentiellement inhérens à sa forme, au point de ne pas comprendre qu'ils constituent son essence même. Tous deux néanmoins, spécialement le premier, se sont inspirés de son sentiment d'inénarrable souffrance ou d'audacieux défi. Beethoven eut parfois, comme une vague intuition que certaines peines, certaines suffocations de l'âme, certaines oppressions intolérables, certaines inanitions morales, arrivées à une sorte de délire inconnu à la médecine des corps, inguérissable par des remèdes matériels, ne trouvaient d'expression que dans

les formes bohémiennes, aussi hétérogènes à notre civilisation que ces sentimens eux-mêmes. Aussi, ce génie qui, après avoir savouré la lie de tous les calices, semble arrivé vers la fin de sa vie à ce qui forme le point de départ de l'âme bohémienne, s'est évidemment souvenu plus d'une fois dans ses dernières œuvres de l'art bohémien. Mais, ce fut sans suite, sans cohésion, ni enchaînement d'idées; on dirait sans connaissance de cause, si on osait se servir d'une telle expression à son sujet.

Pas plus que Beethoven, Schubert ne comprit qu'il existait un *art bohémien* ; que c'était un art à part, qui n'avait rien de commun avec notre art, formant, comme on dit en architecture, un style à lui, qui est comme il est, parceque le bohémien est ce qu'il est ! — Beethoven et Schubert ont essayé de transporter dans la sphère de *leur art*, comme qui dirait des bribes de celui-ci ; de cultiver quelques graines d'une fleur des *Pustas*, portées par les vents jusque dans les superbes plates-bandes de leurs jardins babyloniens. Tous deux, demeurant à Vienne, purent connaître assez la musique bohémienne pour être frappés par son originalité ; ni l'un, ni l'autre, ne reconnut l'individualisme du *sentiment bohémien*, qui ne pouvait engendrer *l'art bohémien* que dans le *type bohémien*.

Durant un séjour que Schubert fit en Hongrie dans le château d'une des premières familles de ce pays, il transcrivit quelques motifs bohémiens pour piano, à

quatre mains; il en fit, sous le titre de *Divertissement hongrais*, une de ses plus ravissantes œuvres. Il n'est cependant pas difficile de s'apercevoir en l'examinant, qu'il n'envisagea point ces productions comme des plantes exotiques, des échantillons révélant la flore nouvelle d'une zone inconnue. Il ne se donna pas la peine d'en pénétrer assez l'esprit et le sens intime, pour ne pas traiter de *lapsus linguæ*, leurs modulations abruptes; de pléonasmes, leurs répétitions intentionnelles; de barbarismes, leurs accords étranges; d'incorrections, ces augmentations et ces diminutions inusitées qui en constituent le style. Il ne s'arrêta qu'au dessin large ou aux fines arrêtes de la mélodie, se familiarisant avec le rôle tout particulier qu'y joue le rhythme dans ses divers mélanges, mais ne s'enquérant pas outre-mesure de l'importance qu'y prend le système ornementatif. Il est évident, à la manière dont il traita les motifs qu'il emprunta aux Bohémiens, qu'il n'y reconnut point un art différent de tout autre, construit sur un tout autre fondement, s'élevant sur de tout autres principes. Il prit pour des débris égarés et défigurés par des artistes rudes et grossiers, les fragmens qui arrivèrent jusqu'à lui et crut leur rendre de la valeur, en les taillant selon nos règles et nos méthodes.

Peut-être même a-t-il pensé leur avoir fait suffisamment justice et honneur, en retirant de l'oubli quelques-uns de ceux qui se laissèrent le mieux *restaurer*; poudres brillantes, molécules étincelantes, qu'il en-

châssa en une orfévrerie précieuse sortie des mains du maître. Il ne put certainement pas se croire injuste en ne faisant pour cette musique nationale que ce qu'il avait fait pour des thèmes écossais, styriens et autres. L'idée ne lui vint seulement pas qu'il se trouvait ici en face d'un grand monument, dont il ne s'agissait pas de *restaurer*, mais de saisir le style, de reconstruire le merveilleux ensemble, par la divination intuitive des proportions qu'y prennent les détails et du rôle immense qu'ils y jouent.

Comment un si illustre exemple n'eût-il pas été suivi par la majeure partie des talens et des médiocrités, qui pourchassent la mode et préparent aux dilettantes, patriotes-amateurs, de Vienne, Pesth, Presbourg et autres villes de Hongrie, leur ration annuelle de musique, tant bien que mal bâclée sur des thêmes *nationaux*, pour chant, piano, violon, violoncelle et cent autres instrumens?

III

Maintenant, les musiciens Bohémiens sont devenus, de nomades qu'ils étaient, commis-voyageurs. Au lieu de s'en aller avec leur tribu, en pliant leur tente et en emportant leur chaudron dans un chariot poudreux, ils se transportent d'une capitale à une autre par chemin de fer, formés en *société*, pour *faire des affaires* à l'eu-

ropéenne. Depuis qu'ils ont humé une nouvelle atmosphère musicale, que l'art a cessé d'être une joie pour eux plus encore qu'un métier; depuis qu'ils ont appris cette avidité de gain, cette passion du lucre propre aux grands centres commerciaux, infiniment plus corrompues et plus corrompantes que l'habitude du vol quand il est exercé avec une sorte de naïveté primitive, ils se sont voués, comme beaucoup d'autres, au monstre de la spéculation, cherchant la réputation pour trouver de l'argent, oubliant dans ce culte, hideux lorsque c'est l'artiste qui s'y adonne, l'art pour la cupidité.

Que pouvaient-elles comprendre les populations blasées et à moitié gangrenées des immenses capitales, à cet art éclos au sein de la nature, à qui il avait fallu quatre siècles au moins pour croître jusqu'à devenir comme un grand arbre touffu, ombrageant tout un pays de ses branches superbes? La curiosité et la badauderie ameutèrent d'abord les foules vulgaires autour de cette nouveauté; mais, en s'apercevant que les sentimens chantés dans ce noble et bizarre idiome leur étaient complètement étrangers, elles voulurent retourner à leur alimentation habituelle; elles voulurent réentendre leurs lieux communs, ritournelles usées, ariettes fanées, danses efflorescentes.

En châtiment de la faute qu'ils avaient commise de prendre pour but un intérêt sordide, les Bohémiens durent sacrifier leur art et apprendre à entremêler leurs

accens passionnés et leurs chants adorables, de romances, de cavatines, d'ouvertures, de *pots-pourris*, (très-pourris!) pour amorcer et retenir leurs auditeurs. A ce métier, leur vrai mérite se perd. Ils se déshabituent de plus en plus de leur art; en maints endroits ils ne jouent plus la musique bohémienne que sur demande expresse et payement stipulé. Mais, leur but principal désormais est atteint. Un public, si non ignoble, certainement pas noble, en retrouvant dans les jardins publics, les cafés, les alcazars, les expositions, où ils se font voir et entendre à une couple de francs par tête, quelques friperies de théâtre, vieilles connaissances, assez semblable à ces robes de bal qui, après avoir ébloui dans leur fraîcheur, s'étalent en loques flétries chez les revendeuses, — ce public les prend pour ce qu'ils sont désormais: des manœuvres, des faiseurs d'argent, qui pourraient aussi bien avaler du feu ou déchirer un lapin pour en faire deux. Ce public étant lui-même sans foi ni loi, les juge tels aussi et ne lui demande, n'en reçoit, que son propre vin frelaté; cette musique de théâtre qu'il croit du «bel art», de l'art le plus pur, persuadé que le théâtre ne se permettrait pas de lui offrir du similor et que les diamans qu'on y voit sont tous de la plus pure eau! Ayant entendu conter merveille des Bohémiens et de leur virtuosité, croyant avoir vraiment entendu quelque chose de singulier lorsqu'ils n'ont écouté que ses flons-flons les plus rebattus, les gens de tous les mondes dont fourmille une grande

ville s'en retournent chez eux, aussi satisfaits qu'après avoir digéré l'indigeste amas de musique que tout orchestre de racroc pourrait exécuter à leur place.

Du reste, ce n'est pas seulement chez les musiciens bohémiens qu'on peut remarquer l'affaiblissement graduel du type national. En perdant les contours qui dessinaient et accentuaient leur individualité, ils partagent le sort de la plupart des nations et des écoles actuelles, englobées par l'impulsion générale de notre époque, qui vise à détruire les traits saillans par lesquels se distinguent les sentimens, les manières d'être et de dire, de chacune d'elles. Le caractère national tend à s'effacer en tout et partout. Pour ne parler que de la musique, nous voyons les maîtres ultra-italiens prétendre n'être plus si éloignés des maîtres ultra-germains; les scènes de Paris et de Londres deviennent un composé électique d'élémens divers, pris à la France, à l'Italie, à l'Allemagne.

On ne saurait se le dissimuler: si maintenant l'esprit humain semble atteindre un développement prodigieux dans toutes les branches de son activité: sciences, littératures, arts, industries, commerce, spéculations, découvertes, etc., de tous genres et de toute nature dans chaque genre, — il perd en originalité dans les individus ce qu'il gagne en étendue dans les masses. A mesure que tous les travaux embrassent de plus grandes proportions, ils réclament davantage le concours du grand-nombre. Ne pouvant éviter de se prêter

aux exigences de ce gigantesque associé, indispensable désormais, l'individu se sent, sinon broyé, du moins comme aplati sous le colossal cylindre que ce Bryarée nouveau aux cent bras fait passer sur ses passions, sur ses angulosités, ses travers, ses aspérités, ses excentricités. L'artiste, par exemple, est saisi dès son enfance par ses mobiles les plus intimes, les plus promptement irritables, par ses intérêts les plus vifs et les plus chers, pour être enserré dans les étaux des nécessités et des convenances sociales, où un immense laminoir fait rentrer toutes les rugosités de son tempérament. Après cet écrasement, qui le prive de toutes les particularités propres à son caractère personnel, il est encore jeté dans un dernier moule, celui des bienséances de salon, qui lui donnent une forme pareille à celle de tous les autres ; d'où il sort, être banal, incolore et insipide, exemplaire semblable à son prédécesseur, à son voisin, à son successeur, s'il ne leur est supérieur à tous, ce que chacun ne saurait être !

Période de transition, dira-t-on. Certes, qui voudrait le nier ! L'individu n'est passé au tour de la civilisation que pour qu'il y perde ses difformités natives, ses laideurs accidentelles, les plis baroques de son caractère, les disgrâces d'un laisser-aller que l'éthique endigue à peine et qui reste rebelle à l'esthétique. Il ne peut jamais survenir une période de civilisation chrétienne où l'individu ne puisse faire valoir la beauté spéciale de son âme, comme de son corps; les traits distinctifs

de son cœur et de son intelligence, les particularités inimitables de son caractère et de son esprit, les formes nouvelles de son génie! ... Mais, qui donc ignore que les périodes de transition dévorent, comme les traversées maritimes, des millions d'individus qui n'ont pas la force ou le courage, la présence d'esprit et le savoir-faire voulu, pour échapper au danger et ne pas se laisser noyer dans le gouffre aqueux!

Sous ce terrible niveau, qui aujourd'hui égalise les statures, sinon les élévations sociales, l'art devrait sûrement être le plus rebondissant des élémens qu'il comprime. Relevant directement du sentiment et de l'imagination, il semble qu'il pourrait ne pas se laisser imposer une livrée uniforme. Mais, les anciens savaient qu'à côté de Bacchus, le dieu de l'inspiration et du transport poétique, que, par une de leurs plus profondes et plus saisissantes intuitions psychologiques, ils représentaient si profondément triste sous les suaves formes de sa beauté, élégante, vibrante, souple et féminine, il y a place pour Sylène! Ainsi, aux siècles de Rossini et de Wagner, comme en celui de Phidias et de Praxitèle, à côté de l'art, il y a le métier! Tous deux s'abreuvent à la même coupe, l'un pour devenir l'initiateur des peuples à une civilisation supérieure, l'autre pour se vautrer dans la poussière des chemins où le fait tomber une vile ivresse.

Rien ne fut fatal à *l'art bohémien* comme la perte du *type bohémien*, qui amena l'oubli ou le silence du

sentiment bohémien, sitôt que, les musiciens bohémiens, sortant du monde homogène que leur avait créé la Hongrie, voulurent se faire admirer par ceux qui n'étaient pas à même de les comprendre. L'obligation d'en appeler à un public cosmopolite répand l'habitude de la collaboration; celle-ci remplace de plus en plus fréquemment l'inspiration et la volonté d'un seul, comme la machine remplace partout déjà la main-d'œuvre. Nos Bohémiens, une fois transplantés sur ce forum universel, pouvaient-ils ne pas finir par jouer du Meyerbeer, du Donizetti, du Strauss et du Lanner? Sous peu nous les entendrons sans doute donner à leurs concerts du Mendelssohn, du Schumann, du Berlioz, du Wagner. Eux, les enfans les plus immédiats de la fantaisie et de la libre inspiration, ils se façonneront à réciter les produits dûs aux génies les plus réfléchis, à des artistes qui furent des penseurs! . . .

En les voyant organiser des troupes qui filent sur toutes les lignes ornées du panache blanc de la locomotive, paraître et disparaître aux expositions mondiales de Paris, de Vienne, de Londres, de Philadelphie, de Melbourne, etc., comment ne pas prévoir que très-prochainement le temps arrivera où leur gloire ne sera plus qu'un ressouvenir, — où l'art bohémien aura été!

IV

Dans cet état de choses, ce fut pour nous une vive satisfaction de rencontrer un jeune Hongrais qui, tout en possédant les manières des bonnes-sociétés qu'il a fréquentées, n'en a pas moins conservé assez d'individualité, assez de spontanéité, pour qu'on puisse prévoir qu'il sera dit un jour de lui, ce qu'on dit encore de Csermak: que, sans être un Rommy, il s'est pourtant assimilé le sentiment et la musique bohémienne! — Seul d'entre les violonistes actuels, Reményi possède la tradition authentique, la forme véritable, le sens ésotérique de cet art. Jamais nous ne l'avons écouté sans une émotion qui, pour la première fois, faisait revivre dans notre âme les souvenirs que Bihary y avait laissés.

Jeune Tyrtée de dix-sept ans, il fut attaché à la personne de Gyorgey durant la guerre de Hongrie, en qualité de virtuose. Comme les anciens Cygany dont parlent les chroniques, il jouait du violon avant et après le combat, pour les chefs de l'armée, si non à sa tête. Il quitta son pays avec l'émigration, résolu de se vouer désormais uniquement à l'art; dès son début dans la publicité, les journaux en parlèrent avec beaucoup d'éloges. Il se fit connaître d'abord à Hambourg, puis à Londres; il alla enfin en Amérique, ou il commença à se naturaliser. Mais, il en revint bientôt malgré les

succès qu'il y eut, n'y trouvant pas assez d'élémens sympathiques à *son art*. Retourné en Europe, ses concerts eurent encore plus d'éclat que les précédens.

Malgré les applaudissemens qu'il a déjà recueillis, il semble promettre d'être de ceux qui ont un but plus élevé que de se faire un nom suffisant pour amasser de l'or. Il espère se faire compter parmi ceux qui, leur vie durant, n'en ont pas fini avec le progrès, tendant imperturbablement vers un idéal suprême. Celui de Reményi est bien l'idéal bohémien dans toute sa sombre passion, son profond sentiment d'amertume, sa rêverie multiforme et multicolore, sa verve fringante et pomponnée. Il poursuit malgré cela ses études classiques avec beaucoup de zèle. Un amour-propre bohémien, dirions-nous, semble l'y pousser; car, en se plaisant à se faire applaudir dans les *Chaconne*, les *Fugues*, les *Tempo di Burra* de Bach, les *Concertos* de Vieuxtemps et de Spohr, il revient ensuite à ses *Lassan* et à ses *Frischka* avec un redoublement d'animation, comme s'il disait tacitement à son auditoire: « Voyez combien est » plus beau que tout cela, ce que nous autres Bohé» miens nous savons faire ! »

Pour représenter ce que fut en Hongrie l'art bohémien à son plus beau moment, il faut des artistes très-différens des fades et bourgeoises contrefaçons modernes de *l'artiste*. Reményi possède justement une de ces organisations vivaces, généreuses, quelque peu goguenardes, rebelles à toute monotonie, dont l'origina-

lité se fait jouer en tout, en dépit de tout. Elle est un gage de la vitalité de son talent et lui promet une place toute spéciale dans la galerie des hommes qui ont relevé quelque branche dépérissante de l'art. — Mais, tiendra-t-il tout ce qu'il promet? Atteindra-t-il le sommet que son jeune enthousiame prétend escalader, en criant: *Excelsior?* Et, si à un jour heureux, à une heure fortunée, il pose le pied sur une de ces cimes que symbolise le volcan antarctique, cet *Erèbe* dont les éblouissantes raquettes jettent leurs nocturnes feux au milieu de glaces millénaires l'entourant de leur infranchissable ceinture, (moins froide peut-être que l'indifférence humaine), le jeune Hongrais qui, tout comme Lavatta, tout comme Czermak, s'identifia au sentiment bohémien sans avoir dans ses veines le sang bohémien, brûlé aux ardeurs équatoriales de la péninsule hindoustanique, saura-t-il se maintenir si haut, sans tomber trop bas?

RHAPSODIES HONGRAISES.

I

Un jour nous étions chez un amateur de tableaux qui venait de recevoir une toile achetée pour lui, à une exposition où elle avait eu un grand succès. En riche banquier qu'il était, il faisait sonner haut le prix qu'elle lui avait coûté pendant que nous la contemplions dans un silence charmé. — Des enfans pêcheurs, jouant au bord de la mer, formaient un groupe qui prenait à peu près le tiers de la hauteur du tableau, lequel s'étendait en large; le reste était occupé par un ciel d'un transparent et suave azur, moucheté de quelques flocons de nuages blancs. Ils étaient aussi lumineux que la nacre des plus blanches perles de Golconde, où chaque rayon du prisme est réfléchi avec un égal éclat, comme trempant à une égale profondeur dans un lait écumeux.

Jamais paysagiste hollandais n'avait si bien dépouillé un coin de sa terre, de ses mélancolies habituelles, de ses voiles de brume, de ses teintes opaques, de ses ineffables élégies de tons grisâtres et d'ombres

bistrées, comme celui qui venait de chanter la pacifique gloire d'un beau jour dans le Nord, sans ardeurs torrides, ni énergies exagérées, mais avec ses reflets les plus blancs, ses caresses les plus douces, sa calme et chaste radiance. C'était bien là, la température fraîchement avivante, l'air limpide, la lueur presque argentine du soleil, propre aux étés de ces latitudes. C'était là surtout le bleu de ces cieux, ni trop pâle, ni trop foncé ; ce bleu qui, dégagé de tout voile vaporeux, prend la teinte si amoureuse à l'œil, connue sous le nom de *céleste*, que dans les mois de Mai et de Juin en particulier, l'on voit draper la voûte d'en haut comme un damas lamé d'asbeste, saupoudré d'un sable de diamant ou tamisant à travers son tissu la fine poussière d'un or blondissant.

A force de regarder ce tableau, on finissait par y sentir la présence éblouissante d'un soleil flabellé de tous ses rayons, mais donnant plus d'éclat que de feu : un éclat qui n'offense jamais les paupières, étant sans aucun mélange intempestif de nuances empruntées à d'autres climats, à d'autres saisons ou à d'autres heures du jour ; sans flaques orangées, sans taches d'ocre, comme il en reste souvent sur les palettes qui ont une fois resplendi des riches couleurs dont se parent les paysages d'Italie, dont flambent ceux d'Orient. On voyait là, une de ces belles journées propres aux degrés septentrionaux, claire et candide comme l'œil d'une femme honnête et impassionnée. L'humidité de l'air n'y est pas si absorbée par la chaleur, qu'il ne reste toujours péné-

tré de la senteur délicate de mousses aquatiques, à peine perceptible à des sens distraits; la rosée du matin peut toujours s'y attarder dans la feuillée touffue jusques vers le midi, une légère brise raréfiant constamment l'atmosphère en la rendant diaphane.

Somme toute, l'artiste avait trouvé une manière neuve de représenter les sites de ces contrées tempérées. En montrant leur physionomie déprimée sous un aspect de fête, il les faisait différer essentiellement du diapason qui inspira leurs plus grands maîtres: les Berghem de velours, les Hobbéma, les Ruys-Dael, les Pott, les Van Cuyp, etc., etc. Le poète moderne remplaçait dans le portrait de cette nature, l'accent d'une tristesse rêveuse et désireuse, dont jadis l'ombre ne disparaissait jamais entièrement, même dans la peinture des joies de son primevère, par l'expression d'un bonheur ingénu, immaculé, tendre et rayonnant, quoique tenu dans les tonalités mates des sentimens qui affectionnent la turquoise : doucement émus, inconsciens de tout désir ardent, de toute passion fièvreuse.

Nous trouvions notre banquier fort heureux de posséder cette œuvre charmante, lorsqu'il interrompit nos muettes pensées en s'écriant: «Remarquez, s'il vous » plaît, l'inconvénient de ne pas faire soi-même ses » achats et de s'en fier aux éloges de journaux. J'ai » payé ce tableau que vous voyez affreusement cher et, » je vous demande un peu, si j'en ai là pour mon argent? » Ce petit groupe du premier plan n'a vraiment aucune

» importance, et tout le reste *n'est que du bleu!* . .
» Aussi, par acquit de conscience, ai-je écrit au peintre,
» en lui proposant de couper les deux tiers de sa toile
» et de les lui renvoyer s'il voulait me rendre la moitié
» de ma somme, gardant le dernier tiers qui contient le
» *sujet* pour l'autre moitié : *Was it not fair?* » Nous ne lui dîmes pas que l'artiste avait probablement employé dix fois moins de temps à esquisser quelques enfans sur un bout de plage, qu'à peindre ce morceau de *toile bleue*, à lui donner cette translucidité des matinées où aucune vapeur, fût-elle la plus subtile, n'ose descendre de ses altitudes jusqu'à la cime la plus élevée des plus grands arbres; où le regard peut plonger dans les avenues de l'espace, mesurer en quelque sorte, à l'ombre de l'éther, les distances des petits nuages qui nagent à diverses hauteurs comme des poissons argentifères dans un lac, ou bien, flottent comme des conques diaprées, remplies d'une population de jeunes tritons, ramant, pilotant, soufflant les uns sur les autres, se culbutant réciproquement, en recommencemens sans fin !

« Croyez-vous que le peintre consente à votre pro-
» position ? » dit quelqu'un. — « Oh ! s'il n'y consent
» pas, je couperai tout de même son tableau, car il me
» prend trop d'espace *inutilement*,» répondit l'amateur. —
» En ce cas, envoyez-moi cette *toile bleue* dont vous ne
» voulez pas », lui répliqua-t-on. Le demandeur ne l'ayant cependant jamais reçue, il est à présumer que son propriétaire se résigna peu à peu à lui voir occuper

inutilement sa place sur la paroi de damas rouge, qui du reste était fort bien garnie. Car, il ne faut point croire que notre amphitryon fût un ignorant qui se méprenait grossièrement sur la valeur des choses. Pas du tout. Il en savait plus long sur la peinture que beaucoup d'autres et il possédait une collection fort bien choisie vraiment. Mais, un tableau où l'on ne voit à-peu-près que du *bleu*, qu'est-ce que cela?

II

Nous ne manquons pas de mécènes, ni de *protecteurs éclairés* des arts, qui exécutent sur toutes sortes d'ouvrages des barbarismes semblables à celui que projetait notre richissime hôte. Oter, par exemple, de la musique bohémienne la *quarte augmentée*, *la septième diminuée*, c'est ôter de notre marine le morceau de *toile bleue*. Avec ce « léger » changement, on fait d'une œuvre poétique, une œuvre pittoresque; d'une production lyrique, une production de genre; d'un paysage, une scène; d'une chose belle, une chose jolie. Supposé que l'*art bohémien* fût le produit d'un seul au lieu d'être celui de tout un peuple, son auteur préférerait certainement le voir détruit, qu'ainsi conservé; tout comme le paysagiste d'Amsterdam préférerait sans nul doute voir sa toile brûlée, que privée de son morceau de ciel bleu. Qu'on ne l'oublie donc pas! Tout art en général,

toute œuvre d'art en particulier, n'est que le resplendissant habitâcle d'un sentiment, incarné quelquefois dans une pensée, agissant quelquefois sans elle, par son irradiation immédiate. Celle-ci tombe le plus d'aplomp, elle se montre la plus intense, elle est toujours la plus immanente, dans ces traits justement qui ne ressemblent à aucuns, dans ces formes dont le tour est le plus étrange, l'effet le plus typique, n'étant pareils à rien !

Si l'on veut conserver la musique, dite hongraise, dans toute son intégrité, pour la transmettre telle à nos petits-neveux, il faut lui laisser son atmosphère, « son morceau de toile bleue » ; il ne faut point la dépouiller d'aucun de ses trois élémens principaux : ses intervalles et leurs incohérences, ses rhythmes et leurs vacillations, sa fioriture et son surplein. A eux trois, ils portent en commun sur leur dos la mélodie qui, ainsi assise, comme une sirène entraînée par trois dauphins, ces coursiers des mers, gagne un tout autre aspect que lorsqu'on la transporte sur un socle qui n'a pas été fait pour elle et sur lequel elle ne peut se tenir froidement debout. Ne lui conserver de ces trois élémens que celui-ci ou celui-là, équivaudrait toujours à l'erreur de qui mettrait la façade d'un palais renaissance devant un monument byzantin ou placerait une colonnade grecque devant le temple d'un dieu indien. Il n'est pas plus possible de soustraire la *quarte augmentée* et la *septième diminuée*, de la gamme mineure dans la musique des Bohémiens, sans en effacer le caractère suprême, sans la mutiler

comme par l'amputation d'un membre, que d'imaginer un édifice gothique en lui enlevant l'ogive, le style mauresque en en faisant disparaître l'arc en fer-à-cheval. Il n'y aurait guère plus de bon sens à vouloir rendre le talus égyptien vertical, à aplatir le boudin du portail roman, à rectifier les pointes retroussées d'une toiture chinoise. N'appellerait-on pas de tels procédés du vandalisme, car que deviendrait alors le style dans l'art?

On ne saurait mieux faire entendre l'absurdité de certains contre-sens musicaux, qu'en les comparant à des procédés analogues en architecture. Les inconséquences qui parlent aux yeux frappent bien plus vite les masses que les incongruités commises dans notre art qui, s'adressant à un sens plus subtil, exige plus de culture spéciale et intelligente. L'architecture et la musique sont d'ailleurs également privées d'un prototype quelconque; ce ne sont pas des arts d'imitation, n'admettant celle-ci que très-accessoirement et fort en sous-ordre. Pour être sainement jugées, leurs œuvres doivent aussi se catégoriser en familles distinctes, selon les nations et les époques auxquelles elles appartiennent. Pour la musique, comme pour l'architecture, on est convenu d'appeler ces grandes divisions du nom *d'école* ou de *style*. Chaque style possède des monumens qui représentent le plus purement son inspiration, le plus exactement sa pensée. Ceux qu'une certaine distance sépare, sont reliés entre eux par

des œuvres de transition qui leur servent de chaînons, se ressentant d'abord très-vivement de l'influence de l'école dont ils émanent, se modifiant ensuite sous l'empire de celle qui, meilleure ou pire, progrès ou décadence, commence à lui succéder. Mais, il peut y avoir, en musique comme en architecture, des styles qui sont, pour ainsi dire, nés loin de la grande route royale que l'art parcourt. Grandis à l'ombre, on les croirait appartenir aux générations spontanées, car on ne voit pas comment ils ont été engendrés.

Tel nous apparaît l'art bohémien. Se rattachant à un passé ténébreux qu'on ne saurait peupler que d'hypothèses, il ne présente aucun acte de naissance ; il a vécu de ses propres forces, il ne s'est nourri d'aucun suc étranger, il n'a été modifié par aucune relation lointaine, il ne se réclame d'aucun lien de consanguinité, d'aucune parenté, d'aucun rapprochement avec de plus illustres et de plus savans que lui. — Qu'il reste donc isolé dans l'avenir, comme dans le passé. Il ne pourrait se rattacher à *rien*, sans *tout* perdre ; il doit garder ses angles, sortans et rentrans, pour continuer de vivre. En se confondant avec les produits contemporains de la musique européenne, il s'annulerait lui-même, puisque rien d'essentiel ne distinguant bientôt plus ses œuvres, il deviendrait d'un intérêt très-secondaire de reconnaître les anciens thèmes ainsi dégénérés, d'avec les intercalations forlignées subséquentes. Après qu'on aurait enlevé à la musique bohémienne des inter-

valles, qui blesseraient à bon droit toute oreille délicate s'ils étaient intercalés dans notre style, mais qui sont d'un si admirable effet dans le sien, il n'en resterait plus qu'un tronçon, comparable à une statue sans tête, à une tige sans fleur, à une femme sans regard. L'art bohémien ne peut conserver une place, un nom, dans les temps futurs, qu'à la condition de demeurer intact comme un cippe, comme une colonne triomphale ou comme une urne funéraire, curieusement ouvragés.

III

Il serait peu aisé d'ailleurs d'enlever à *l'art bohémien*, ses intervalles insolites et ses modulations soudaines, ses rhythmes sans cesse changeans et les fioritures qui les surchargent, pour essayer de le transporter dans le domaine commun de notre musique quotidienne! La plus grande difficulté viendrait de l'importance qu'il affecte à la virtuosité, et de l'impossibilité presque de rencontrer des virtuoses animés du *sentiment bohémien* parmi nos artistes habituels. La sonorité de nos orchestres ne s'y prête pas non plus ; elle devrait être très-sensiblement différenciée de celle que lui donnent nos accoutumances actuelles d'instrumentation, pour reproduire le caractère heurté des timbres et des diapasons d'un orchestre de Zigeuner. Nous possédons trop d'élémens intermédiaires, trop de modes propres aux

transitions, trop de teintes neutres ou indécises, pour que leur emploi fréquent et routinier ne contribue à l'effacement de certaines crudités inhérentes à la poésie du Cygan.

L'instrument-roi, dans la musique bohémienne, est le violon; le second, en importance est la zymbala. — Le violon isolé reste pauvre; dût-on le multiplier vingt fois, il ne suffirait pas à produire l'harmonie agrandie par les autres membres de la petite armée dont il est naturellement le chef, le héros, *l'imperator!* La zymbala a des allures trop indisciplinées pour se mêler à la société aristocratique de nos orchestres. — Le piano, par contre, qui ne remplacerait pas dans l'orchestre sa sonorité mordante, réunit plusieurs conditions qui lui permettent de simuler, moins défavorablement que d'autres instrumens, l'orchestre de nos artistes nomades. Il se prête aux ornemens les plus luxurians, en même temps qu'il peut faire ressortir le rhythme par une harmonie assez riche et une dose de sonorité suffisante, pour plaquer d'ombres profondes les endroits qui les réclament, en faire des repoussoirs obligés aux clartés intenses, pendant qu'il chante la mélodie avec d'autant plus de liberté, que les intervalles propres à celles des Bohémiens s'appliquent parfaitement à ses effets et ne lui imposent aucune gêne.

IV

Emu comme nous l'avons été depuis notre enfance par la musique des Bohémiens, familiarisé dès lors avec ses allures à nulles autres pareilles, initié petit à petit au secret de son sentiment vivificateur, pénétrant de plus en plus le sens de sa forme et la nécessité où elle est de garder ses excentricités pour ne pas abdiquer son caractère et ne pas perdre sa personnalité, — nous avons été naturellement porté de très-bonne heure à en approprier quelques fragmens au piano, qui nous paraissait devoir mieux rendre que notre orchestre ses diverses étrangetés; mieux totaliser la reproduction des passions anormales que le Cygan y a insufflées.

Toutefois, après avoir soumis bon nombre de morceaux à ce procédé de transcription, il ne nous semblait jamais en avoir fini. Loin de voir notre intérêt décroître et s'épuiser, nous nous sentions toujours plus attiré par ce travail, toujours plus séduit par le plaisir de traduire sur notre instrument les éloquentes apostrophes, les lugubres épanchemens, les rêveries, les effusions, les exaltations de cette muse farouche. Plus nous avançions, et plus aussi notre tâche s'augmentait indéfiniment; nous finissions par ne plus y apercevoir de limites. Un monceau de matériaux s'élevait devant

nous; il fallut comparer, choisir, éliminer, élucider. Alors nous acquîmes la conviction que ces morceaux détachés, ces mélodies disjointes et éparses, étaient les parties disséminées, éparpillées, émiettées d'un grand tout; qu'elles se prêtaient parfaitement à la construction d'un ensemble harmonieux, qui renfermerait la quintessence de leurs qualités les plus marquantes, le résumé de leurs beautés les plus frappantes, pouvant, de par les argumens que nous avons décrits au commencement de ces pages, être considéré comme une sorte d'épopée nationale; — *épopée bohémienne*, — chantée dans une langue et dans une forme inusitées, comme est inusité tout ce que fait le peuple qui l'a créée.

De ce nouveau point de vue, nous aperçûmes sans peine que la poésie qui abonde dans la musique bohémienne et s'y détache, pareille à des odes, à des dithyrambes, à des élégies, des ballades, des idylles, des ghazelles, des distiques, des chants martiaux, funèbres, amoureux ou bachiques, pouvait se rassembler en un corps homogène, en une œuvre complète, divisée de sorte que chaque chant soit à la fois total et partie; susceptible d'être séparé du reste, goûté à part et indépendamment du reste, tout en demeurant lié au reste par l'identité du style, l'analogie de l'inspiration, l'unité de la forme. Les fragmens de musique bohémienne que nous avions déjà fait isolément paraître, subirent un nouvel examen. Ils furent révisés, refon-

dus, réunis à d'autres, dans l'intention de former un corps d'ouvrage, qui, ainsi cimenté, offre une œuvre à-peu-près correspondante à ce que nous nous croyons permis de considérer comme une épopée bohémienne.

Il y aurait certes grande présomption à comparer ce travail à celui dont sur l'ordre de Pisistrate, les littérateurs athéniens firent subir les gloses aux poèmes d'Homère, que les rhapsodes chantaient de son temps, en y intercalant des fautes de tout genre, qui déparaient, défiguraient presque le chef-d'œuvre, comme nos musiciens déparent et défigurent les chefs-d'œuvres de la musique exotique dont ils reproduisent des fragmens. Mais, le petit n'est-il pas souvent façonné sur le grand? Ne retrouve-t-on pas sur une épingle, sur une *fibia*, de toge romaine conservée chez Castellani, les mêmes lignes, les mêmes acanthes, qui ornent les plus belles frises des temples et des plus vastes monumens? Si le procédé fut semblable, qu'on excuse l'ambitieuse comparaison de notre triage avec celui des scoliastes grecs qui, entre d'innombrables versions, des chants apocryphes et d'une médiocre valeur, choisirent les momens les plus purs, les plus dignes de leur auteur, les dégageant des erreurs grammaticales, des provincialismes, des locutions communes, qui s'y étaient fourvoyée, pour former l'inimitable poème que trois mille ans ne se sont point lassés d'encenser de leur admiration exclusive!

Quand nous eûmes achevé notre ouvrage, nous ne nous

dissimulions point qu'une épopée bohémienne (!) courait grand risque de demeurer peu comprise, encore moins appreciée, du monde civilisé au milieu duquel nous allions l'introduire. D'autant plus, que nous avions cherché de donner à cet assemblage, la consistance indispensable aux œuvres d'art qui prétendent figurer, à quelque degré que ce soit, sur la grande arène où toutes les formes de l'art se présentent, sans pour cela rien faire perdre à cette musique du souffle sauvage qui l'anime. Un écrivain qui, en 1853, publia quelques articles sur la *Musique Hongraise* dans la *Neue Zeitschrift für Musik* de Leipzig, remarque, et nous croyons avec raison, qu'entre la quantité d'auteurs qui se sont occupés à transcrire et à traduire en centaines d'arrangemens, instrumentations et fantaisies diverses, les airs bohémiens les plus connus, nous avons été les premiers, les seuls encore, qui aient osé conserver l'intégrité des successions de *leur* gamme, particulièrement la *quarte augmentée*, inhérente à toutes les *notas* (mélodies) vraiment empreintes du génie qui a inspiré tout l'art dont il est émané.

M. Czehe, qui s'intéresse spécialement à cette branche de l'art, exprime aussi dans ses écrits le regret de voir cette musique si souvent écornée par les incorrigibles correcteurs, de ce qui ne peut être corrigé sans être en même temps dénationalisé et dépiédestalisé. Mais, plus nous avons consciencieusement agi vis-à-vis de l'art en faisant autrement que nos prédécesseurs, et moins

nous espérions de succès de la part du public. D'ailleurs, le véritable artiste, celui qui cherche dans l'art, comme dans la vie, le vrai pour le vrai et le beau pour le beau, est-il jamais sûr d'avoir pleinement réussi? Il est trop en possession de son sentiment, il est trop possédé par son idéal, pour jamais être content de la forme qu'il lui donne, pour jamais en trouver une adéquate à celle qu'il rêve.

Dans la crainte que cet art, si immensément populaire dans son pays, ne restât par trop inaccessible aux habitudes d'esprit et d'oreilles des autres nations, nous avions pensé qu'il serait bon d'accompagner de quelques mots explicatifs cette épopée, *sui generis*, en la faisant précéder d'une préface. Celle-ci, dépassant bientôt le cadre où elle aurait dû se renfermer, ne se laissa pas écrire d'un trait. Là-dessus, il y a six ans de cela, il nous fallut livrer notre volume de musique intitulé, *Rhapsodies Hongraises*, aux hasards de la publicité, sans lui adjoindre l'espèce de lettre de recommandation dont nous avions pensé le munir. Contrairement à nos prévisions, par un effet de ce *je ne sais quoi* qui, alors qu'on s'y attend le moins, joue son rôle en toutes choses, le public parut comprendre cette bizarre poésie. Il se prit à en écouter volontiers les divers chants, malgré que nous nous étions soigneusement gardés de lui en faciliter l'accès par le moindre sacrifice.

Les Rhapsodies Hongraises *furent un succès*, pour parler le jargon du métier. Elles s'expliquèrent d'elles-

mêmes et gagnèrent elles-mêmes leur cause. Pendant que cette réussite musicale s'opérait sans l'aide de la parole, la préface commencée s'acheva. Elle se présente aujourd'hui dans ces pages aux auditeurs sympathiques de la nouvelle épopée. Ceux-là, (s'il la lisent?) verront que si nous avons longuement entretenu nos lecteurs *Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie*, c'était dans l'espoir de faciliter l'adoption de cette musique, si chère à notre patrie, dans la sphère la plus élevée de l'art; dans celle qui est commune à l'humanité entière, où tous les peuples s'abreuvent aux sources vives de toute poésie sublime. Cette sphère, que le progrès des temps semble devoir étendre tous les jours en y recevant tous les jours de nouveaux adeptes, fut appelée à l'avance par Gœthe du nom de *Weltlitteratur*: Littérature-Universelle.

V

En publiant une partie des matériaux considérables que nous eûmes occasion d'amasser, durant nos longs rapports avec les Bohémiens de Hongrie et les collectionneurs de leurs principaux thèmes; en les transplantant sur le piano, comme sur l'instrument qui pouvait le mieux rendre dans son entité le *sentiment* et la *forme* de *l'art bohémien*, il fallut leur donner un nom générique qui indique le caractère doublement national que nous y attachions. Nous avons appelé le recueil de tous ces morceaux: *Rhapsodies Hongraises*.

Par le mot *Rhapsodie*, nous avons voulu désigner l'élément fantastiquement *épique* que nous avons cru y reconnaître. Chacune de ces productions nous a toujours semblé faire partie d'un cycle poétique, remarquable par « l'unité de son inspiration éminemment *nationale*, » en ce sens qu'elle ne fut qu'à un seul peuple et qu'elle » en peint parfaitement l'âme et les *sentimens* intimes, » nulle part ailleurs aussi clairement exprimés dans une » *forme* également propre à ce peuple, inventée et prati- » quée par lui. » Ces fragmens ne narrent point de faits, il est vrai; mais les oreilles qui savent entendre, y surprendront l'expression de certains états de l'âme dans lesquels se résume l'idéal d'une nation. Que ce soit une nation de parias, qu'importe à l'art? Sitôt qu'elle a ressenti des sentimens susceptibles d'être idéalisés, qu'elle les a revêtus d'une forme d'incontestable beauté et fascination, elle a acquis droit de cité dans l'art, ne l'eût-elle pas ailleurs. Droit idéal dans une cité idéale, il ne peut donner, hélas! que ce « rêve d'une ombre: » la gloire!

En outre, nous avons appelés ces Rhapsodies *Hongraises*, parce qu'il n'eût pas été juste de séparer dans l'avenir ce qui ne l'avait point été dans le passé. Les Magyars ont adopté les Bohémiens pour musiciens nationaux; ils se sont identifiés aux enthousiasmes fiers et guerriers, comme aux poignantes tristesses, qu'ils savent si bien dépeindre. Ils ne se sont pas seulement associés dans leurs *Frischka* à leurs joies et à leurs banquets, ils ont pleuré leurs larmes en se faisant les auditeurs recueillis de leurs

Lassans. Le peuple nomade des Cygany, quoique réparti en maint pays, cultivant ailleurs aussi la musique, ne lui donna nulle part une valeur équivalente à celle qu'elle acquit sur le sol hongrais, car nulle part elle ne rencontra, comme là, la sympathique popularité nécessaire à son grandissement. L'hospitalité libérale des Hongrais envers les Bohémiens fut tellement nécessaire à son existence, qu'elle appartient autant aux uns qu'aux autres, car elle n'eût pu être ni sans les uns, ni sans les autres. S'il a fallu des chantres aux uns, les autres n'eussent pu se passer d'auditeurs. La Hongrie peut donc, à bon droit, réclamer comme sien cet art, nourri de son blé et de ses vignes, mûri à son soleil et à son ombre, acclamé par son admiration, paré, embelli et ennobli, grâce à ses prédilections et à sa protection; si bien enlacé à ses mœurs qu'il se lie aux plus glorieuses mémoires de la patrie, comme aux plus intimes souvenirs de chaque Hongrais.

Non moins qu'une immortelle conquête, il est appelé à figurer parmi les plus beaux titres de notre pays; que son image soit donc incrustée, comme une précieuse médaille frappée à un coin perdu, dans un des fleurons de son antique et superbe couronne.

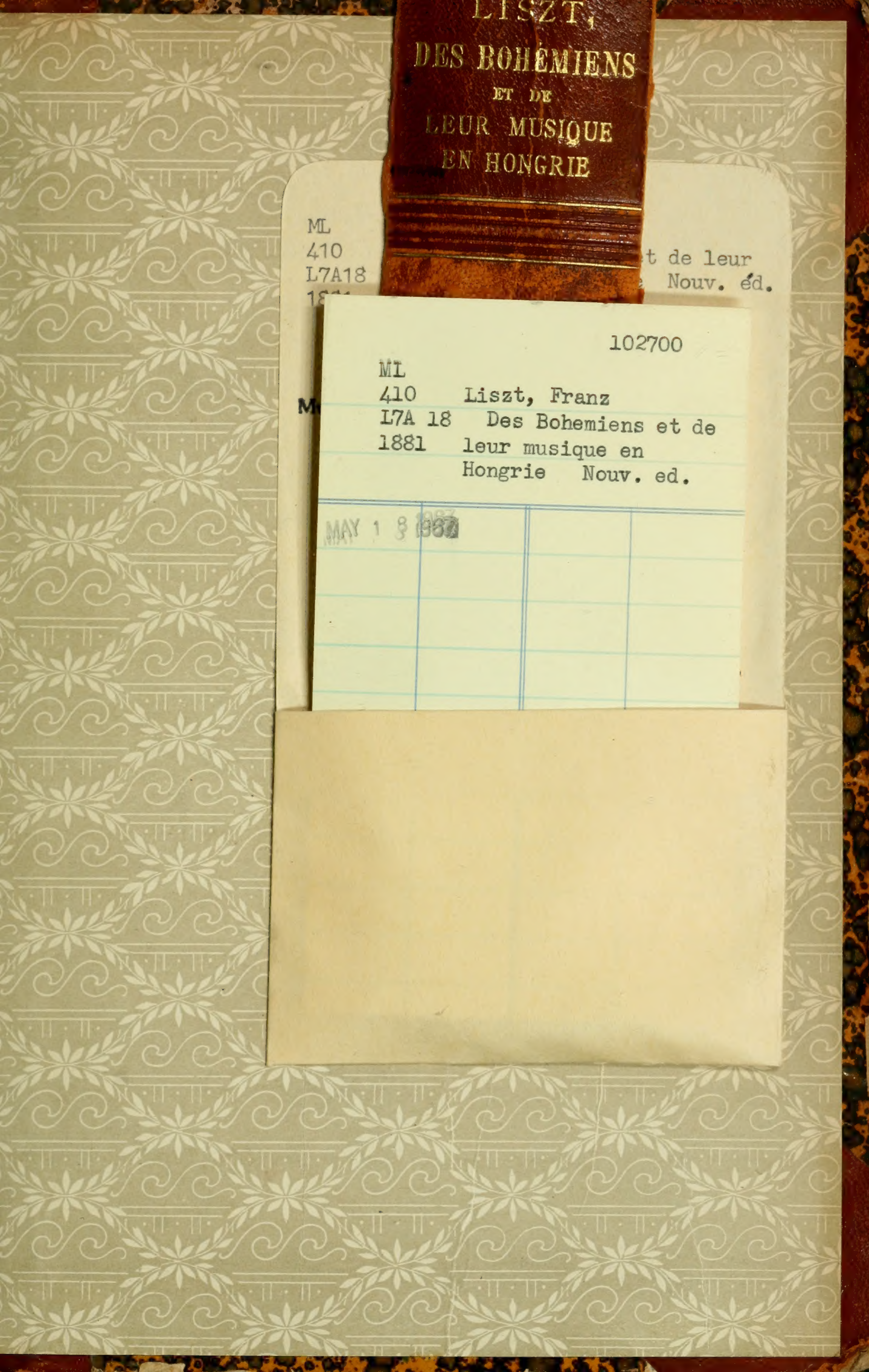
Weimar, ce 2 avril 1859.

FIN.

Imprimerie de Breitkopf et Härtel à Leipzig.

TABLE DES MATIÈRES.




LISZT,
DES BOHEMIENS
ET DE
LEUR MUSIQUE
EN HONGRIE
ML
410
L7A18
t de leur
Nouv. éd.
102700
ML
410 Liszt, Franz
L7A 18 Des Bohemiens et de
1881 leur musique en
Hongrie Nouv. ed.

